
HISTOIRE
des
PRINCES
D'ORANGE.

HISTOIRE
DES
PRINCES D'ORANGE
DE LA MAISON
DE NASSAU.



A AMSTERDAM,

Chez PAUL MARRET, Marchand Libraire, dans le Beurs-Straat, prés le Dam, à la Renommée.

M. D.CLXXXXII.

PREFACE.

LE premier Prince d'Orange de la Maiſon de Naſſau fut René, fils de Henri de Naſſau & de Claude de Châlon. On ſera ſurpris, ſans doute, de ne voir pas ici l'Hiſtoire de ce Prince. Mais dans la vûë que s'eſt propoſée l'Auteur, qui eſt de ne parler des Princes d'Orange, que par rapport à la Republique de Hollande, il ne devoit commencer que par Guillaume Premier.

Guillaume *au Cornet*, *ou au court nez*, qui fut ainsi appellé, à cause du Cor de chasse, qu'il portoit dans ses Armes, ou parce que dans un combat, il eut le bout du nez emporté d'un coup d'épée, conquit la Ville d'Orange l'an 793. sur Theobard Roi Sarasin, & en fut le premier Comte, ou Prince. Les Descendans de Guillaume jouïrent de cette Principauté, jusqu'à Rambaud III. qui mourut sans enfans, environ l'an 1177. Tiburge sa Sœur qui fut son Heritiere porta la Principauté à Bertrand de Baux, avec lequel elle fut mariée. Du ma-

riage de Bertrand avec Tiburge nâquit un Prince appellé Guillaume, qui commença la seconde Race des Princes d'Orange, laquelle se continua jusqu'à Raimond V. qui mourut sans enfans mâles, l'an 1393. Marie de Baux, fille de Raimond fut mariée à Jean de Châlon & lui transfera la Principauté. Guillaume VIII. nâquit du mariage de Jean de Châlon & de Marie de Baux & laissa Jean II. qui fut Pere de ce Philibert, qui eut le commandement de l'Armée de Charles-Quint, à la prise de Rome, aprés la mort du Duc de Bourbon, qui y fut

tué. Philibert mourut ſans enfans, en 1502. & laiſſa heritier René Fils de Claude ſa Sœur, qui fut mariée à Henri de Naſſau. Ainſi René commença la quatriéme Branche & fut le premier Prince d'Orange de la Maiſon de Naſſau, comme je l'ai dit au commencement.

La Sereniſſime Maiſon de Naſſau eſt tres-ancienne, & l'une des plus illuſtres de toute l'Allemagne à cauſe du grand nombre de Heros qu'elle a produits. Il n'y a point de Genealogiſte qui ne lui donne, pour le moins, ſix ſiecles d'ancienneté. En effet, pour ne remonter

monter que jusques-là, Otthon de Nassau épousa l'Heritiere de Gueldres, Alix, ou Adelaïde, Fille de Wichard III. qui mourut en 1061. Henri son fils appellé le Riche, laissa Walrame & Otthon, qui ont fait les deux principales Branches de cette Maison illustre. La premiere vient de ce Walrame, qui fut Pere de l'Empereur Adolphe. Cette Branche est divisée aujourd'hui en trois autres, qui sont Nassau Salbruk, Nassau Wisbaden & Idstein, & Nassau Veilbourg. La seconde vient d'Otthon Frere de Walrame, qui épousa Agnés Comtesse de Solms;

& elle eſt diviſée en cinq autres, ſçavoir, Naſſau Siegen, Naſſau Dillembourg, les Princes de Naſſau, Naſſau Hadamar, & Naſſau Orange.

Henri, qui étoit de cette derniere Branche épouſa, comme je l'ai déja dit, Claude de Châlon, qui aquit la Principauté d'Orange dans la Maiſon de Naſſau, dont René ſon fils fut heritier, par le Teſtament de Philibert. René fut tué, d'un coup de mouſquet au Siége de S. Diſier, & avant que d'expirer, il appella à la ſucceſſion Guillaume I. ſon Couſin, qui eſt le premier, par où nôtre Auteur commence

mence son Histoire.

Guillaume I. suivit le Parti de Charles-Quint, & s'attacha en suite à Philippe II. avec une ardeur incroyable. Mais Philippe s'étant defié de lui & l'ayant extrêmement mal traité, il crût qu'il ne devoit pas balancer à suivre une meilleure fortune. Si bien que voyant la conjoncture favorable, poussé moins, toutefois, par le ressentiment qu'il avoit contre le Roi d'Espagne, que par un principe de Religion, & pour la liberté des Païs-Bas, il fit dessein de s'opposer à la tyrannie du Duc d'Albe, que le Roi d'Espagne y avoit envoyé

en qualité de Gouverneur. Pour cet effet, ayant ſuſcité adroitement la rebellion des peuples contre Philippe II. qui abuſoit de ſon Autorité & faiſoit exercer les dernieres violences ſur ſes Sujets, & ayant attiré la plûpart des Grands dans ſon Parti, il ſecoüa le joug d'Eſpagne; ſe garantit, de la Domination tyrannique du Duc d'Albe, & revint, au travers des plus grandes oppreſſions, arroſer, pour ainſi dire, ce qu'il avoit planté lui même. Il fut reconnu par les Etats-Généraux des Provinces-Unies, comme le Chef de leur Republique: auſſi eſt-ce à ſa pru-

prudence, à sa bravoure & à son zéle, qu'elle doit sa gloire & son établissement. Ce Prince, qui avoit pris pour sa Devise; *Sævis tranquillus. Tranquile; au milieu des plus grandes tempêtes*, eut à en essuyer de terribles, sous la violence de l'une desquelles il succomba enfin. Car les Espagnols qui crurent qu'il leur étoit permis de mettre tout en usage, pour se defaire d'un tel ennemi, lui firent courir un infinité de dangers & se vangerent enfin, en le faisant assassiner. Guillaume I. mourut donc de la main d'un scelerat, laissant à la posterité la gloire de n'a-

voir

voir jamais eu de ſemblable en adreſſe, en vigilance, en liberalité, en douceur d'eſprit & en penetration. Il fut comparé à Brutus, qui mourut pour ſoûtenir la liberté de ſa Patrie : mais on l'eleva au deſſus de cet illuſtre Romain, en ce que Brutus mourut en ſe defendant, au lieu que les ennemis de Guillaume I. le redouterent ſi fort, qu'ils n'oſerent l'attaquer, que lors qu'il étoit ſans armes & par conſequent hors d'état de defence. C'eſt ce qui eſt exprimé, dans cette Epigramme :

Brutus & Auriacus, pro libertatis honore

Hic

Hic fraude, ille armis occidit, ergo pares.
Haud ita pro Patria, laus eſt, ſi quis cadat armis:
Plus eſt hunc armis non potuiſſe mori.

Philippe-Guillaume étoit l'aîné de Guillaume I. Il l'avoit eu, de ſon premier mariage avec Anne, Comteſſe de Buren, car il fut marié, quatre fois, comme on le verra dans ſon Hiſtoire. Ce Prince étoit priſonnier, lors que ſon Pere mourut, & ne pût obtenir la liberté, que long-temps aprés. Il avoit les inclinations grandes, nobles & guerrieres. Et s'il

s'il ne s'eſt pas diſtingué par ce grand nombre d'actions heroïques, dont la vie des autres Princes d'Orange n'a été qu'un tiſſu perpetuel, on le doit attribuer uniquement au malheur de ſa deſtinée. Quelque temps aprés ſa delivrance, il épouſa Eleonor de Bourbon, Fille de Henri de Bourbon Premier Prince de Condé, & de Charlotte Catherine de la Tremoüille ſa ſeconde Femme. Cette Princeſſe n'eut point d'enfans.

Maurice ſon Frere, né du ſecond mariage de Guillaume I. avec la Princeſſe Anne, fille de Maurice, Electeur de Saxe,

xe, ſucceda à la Principauté d'Orange, & en même temps, à toutes les Charges de la République, que ſon Pere avoit poſſedées. Il n'avoit que dix-huit ans, lors que les Etats lui defererent le Gouvernement de Hollande, de Zelande & d'Utrecht, avec l'Amirauté. Comme le grand deſſein qu'il avoit étoit de ſe vanger de l'aſſaſſinat de Guillaume ſon Pere, ſur les Eſpagnols, qui vouloient bien paſſer, pour en être les auteurs, il attendit avec impatience la fin de la Treve qui étoit entre l'Eſpagne & les Provinces-Unies, laquelle étant enfin arrivée & la Guer-

re ayant recommencé, il fut ſi heureux & combattit avec tant de courage, qu'on lui donna dans toute l'Europe le nom de Fleau des Eſpagnols. La paſſion dominante de ce Prince étoit la Guerre: & il y fit tant de choſes merveilleuſes, qu'il merita, à tres-juſte titre, le nom de premier Capitaine de ſon ſiecle. Il ne voulut jamais ſe marier, pour n'être pas obligé de partager, comme il diſoit ſon affection, entre une femme & ſon épée. *Trahit ſua quemque voluptas.* Ainſi ce Prince mourut ſans enfans.

Frederic-Henri ſucceda à ſon

ſon Frere Maurice. Ce Prince étoit né, du quatrieme mariage de Guillaume I. avec Louïſe de Coligni, Fille du Grand Admiral, Gaſpard de Coligni. Comme il herita de la bravoure, de l'intrepidité & de toutes les autres qualitez de ſes Anceſtres, il fut élevé auſſi aux mêmes Charges de la Republique, où ils avoient été élevez. Il fut la terreur des Eſpagnols, qu'il battit en pluſieurs rencontres & leur fit ſouffrir de grandes pertes. Il fut marié avec Emilie de Solms, de laquelle il eut pluſieurs enfans.

Ce Prince ne fut pas plûtôt

tôt mort, que Guillaume II. ſon fils fut élevé à toutes les Dignitez qu'il poſſedoit. Il fut marié fort jeune, avec la Princeſſe Marie Fille de Charles I. Roi d'Angleterre. Il ſe broüilla avec les Magiſtrats d'Amſterdam & échoüa dans l'entrepriſe qu'il avoit faite de ſe rendre Maître de cette Ville. Il étoit brave & n'aimoit pas moins la guerre que le Prince Maurice, mais il ne poſſeda le Gouvernement des Provinces-Unies, que dans le temps que toute l'Europe étoit en Paix, & ainſi il fut dans l'impuiſſance de faire paroître cette bravoure, avec laquelle il

étoit né, & qui a fait dire à un Historien, que s'il fût parvenu à l'âge de ses Ancestres, il les eut, peut-être, surpassez. Mais il mourut à l'âge de vingt-quatre ans, ayant laissé enceinte la Princesse son Epouse, qui accoucha, au bout de huit jours, de Guillaume III. Roi de la Grand'-Bretagne, qui possede seul toutes les qualitez que ses illustres Ayeux ont possedées.

Voilà en abregé l'Histoire des Heros de la Maison de Nassau, que fait nôtre Auteur. Il est vrai, qu'à proprement parler, il ne s'etend que sur les actions Heroïques

ques du Roi Guillaume, ne disant, à l'egard des autres Princes, que les choses en gros & autant qu'il a été necessaire, pour donner une idée de la vie de ces grands hommes, dont on peut lire ailleurs l'Histoire. On ne doute pas, que quelque main habile n'écrive un jour la vie de ce grand Prince, que Dieu a élevé miraculeusement sur le Trône, pour essuyer les larmes de la Religion Protestante, pour maintenir les Provinces-Unies & assurer la liberté de toute l'Europe. Mais en attendant, le Public se contentera de cette ébauche, qui sera comme une introdu-

ction à la vie de Guillaume le Grand. *Bis dat qui citò dat.*

Cette Hiſtoire avoit deja paru en 1689. ſous le titre *d'Hiſtoire de Guillaume I. Prince d'Orange, deſcendu des premiers Fondateurs de l'ancienne Maiſon de Naſſau, avec les actions les plus remarquables de Guillaume III. Roi de la Grand'-Bretagne; & une Relation de ſa deſcente en Angleterre, de ſa reception à Londres & de ſon élection à la Royauté.* C'eſt à la verité, la même Hiſtoire, le même plan, le même deſſein. Mais outre, que dans celle qu'on publie aujourd'hui, on

on a fait l'Hiſtoire de Guillaume II. qu'on n'avoit faite qu'en deux periodes, & qu'on conduit celle de Guillaume III. juſqu'à la reduction d'Irlande ; on a retranché dans la premiere tant de choſes ſuperfluës; on en a ajoûté de ſi eſſentielles, & elle a été ſi retouchée, ſoit à l'egard du ſtile, ſoit à l'egard des noms propres, que cet Ouvrage peut paſſer pour un Ouvrage nouveau.



GUILLAUME I.
Prince D'Orange.

HISTOIRE

DE

GUILLAUME I.

PRINCE D'ORANGE.

IL est certain que la Maiſon de Naſſau eſt une des plus grandes & des plus anciennes de toute l'Allemagne. Car outre ſes grandes Alliances ; la multiplicité de ſes Branches, & l'honneur qu'elle a d'avoir été élevée à la Dignité Impériale, en la Perſonne d'Adolphe de Naſſau Empereur d'Allemagne & Succeſſeur de Rodolphe de Hapsbourg ; elle a encore cet avantage de s'être continuée par une ancienne & inconteſtable ſucceſſion

d'environ dix Siécles: ce qui est une gloire que la Maison de Naussau partage avec la République de Venise, qui se vante d'avoir été étabie sur les fondemens fermes, où nous la voyons aujourd'hui, l'espace de plus de mille ans.

Othon Comte de Nassau, qui vivoit il y a environ six cens ans, eut deux Femmes; la premiére lui apporta en Mariage le Païs de Gueldres; & l'autre la Province de Zutphen, qui fut possédée par cette Famille durant plus de trois cens ans.

Environ trois cens ans aprés, un autre Comte nommé aussi Othon de Nassau épousa la Comtesse de Vianden, Dame & Héritiére de plusieurs Terres considérables dans les Païs-Bas.

Son petit-Fils Ungilbert premier de ce nom, Comte de Nassau, épousa l'Héritiére de Locke & de Breda l'an 1404. Il étoit grand-Pere d'Ungilbert second du nom, Comte de Nassau.

C'étoit un Prince qui n'avoit pas moins d'expérience dans le métier de la Guerre, que dans le maniement des affaires Civiles. Il gagna la Bataille de Guinegast; éteignit & vangea la rebellion de Bruges, & fut choisi pour être Gouverneur général des Païs-

Païs-Bas par l'Empereur Maximilien Premier. Il mourut enfin sans enfans, laissant son Frere Jean de Nassau héritier de tous ses biens.

Ce Comte Jean eut deux Fils, Henri & Guillaume. Il donna à son Fils aîné Henri tous les biens qu'il possédoit dans les Païs-Bas, & à Guillaume toutes les Terres qu'il avoit en Allemagne. Ce fut ce même Henri de Nassau, qui par ses intrigues & puissantes sollicitations fit élire Charles-Quint pour Empereur, & exclurre François Premier: ce fut lui aussi qui eut l'honneur de mettre la Couronne Impériale sur la tête de l'Empereur. Nonobstant cela, aprés que la Paix eut été conclûë entre ces deux puissans Princes, l'Empereur l'ayant envoyé en France, pour faire hommage au Roi François, des Païs de Flandres & d'Artois; ce Roi, par une générosité incroyable, oubliant ce que le Comte de Nassau avoit fait contre lui, lui donna en Mariage Claude de Chalon, Fille unique de Philibert de Chalon Prince d'Orange, laquelle avoit été élevée sous la Reine Anne de Bretagne sa belle-Mere. En vertu de ce Mariage, son Fils unique, René de Nassau & de Chalon, fut Prince d'Orange, aprés la

mort de son Oncle maternel, qui mourut sans enfans.

Guillaume Comte de Nassau, Frere du Comte Henri, embrassa la Religion Réformée, & chassa l'Eglise Romaine de tous ses Etats. Il étoit Pere de cet Illustre Guillaume de Naussau, qui fut Prince d'Orange, & Seigneur de tous les biens de la Maison de Chalon, par le Testament de René de Nassau & de Chalon son Cousin germain, qui ayant été tué au Siége de S. Didier, ne laissa point d'enfans.

L'Empereur Charles-Quint qui aimoit la Maison de Nassau, à cause des grands services qu'il en avoit reçûs, ne pouvant voir sans regret, que le jeune Prince Guillaume de Nassau alloit apparemment être élevé dans la Religion Réformée, le demanda à son Pere, ce à quoi le Comte ne consentit qu'avec beaucoup de répugnance. Cet Empereur le garda auprés de lui, & lui donna des Précepteurs de sa main, pour l'instruire dans la Religion Romaine, laquelle il professa durant la vie de Charles & les premiéres années du Régne de Philippes Second; mais ces principes de la Religion Réformée qu'il avoit succez avec le lait; qu'il avoit en suite plus à loisir goû-

tez

tez dans la Cour de France, où ils étoient en grande réputation, & où il étoit en ôtage pour l'observation de la Paix du Château de Cambresis, avoient pris une si profonde racine dans son esprit, qu'ils lui firent bien-tôt oublier les principes de l'Eglise Romaine qu'on lui avoit inspirez par force.

Guillaume Comte de Nassau eut de sa Femme Julienne Comtesse de Stolbourg, cinq Fils & sept Filles. L'aîné s'appelloit Guillaume de Nassau, de qui nous allons écrire briévement la Vie & les Actions. Le plus jeune s'appelloit Jean de Nassau, qui laissa une nombreuse postérité. Ses trois autres Fils furent Loüis, Adolphe & Henri de Nassau, qui se signalérent dans les Guerres Civiles de France & des Païs-Bas, & qui ne s'étant jamais mariez moururent tous trois à la Guerre, en combattant généreusement pour la liberté de leur Patrie, & secondant avec courage les nobles desseins de leur Frere aîné le Prince Guillaume.

Les sept Filles de Guillaume Comte de Nassau furent toutes mariées, l'une au Comte de Bergues, Mere du Comte Henri de Bergues, qui commanda les Armées

du Roi d'Eſpagne contre ſes Couſins germains, Maurice & Henri-Frederic Princes d'Orange, & qui enfin étant devenu ſuſpect aux Eſpagnols quitta leur ſervice. Les ſix autres furent mariées à des Comtes Souverains d'Allemagne, & une entr'autres, au Comte de Shwasbourg, laquelle eut le malheur d'être preſente à Anvers, lors que Jean Javregny tira au Prince d'Orange ſon Frere un coup de piſtolet au milieu du corps, & à Delft, lors que le même Prince fut enfin malheureuſement aſſaſſiné par Baltazar Gerard de la Franche-Comté ; car elle ne vouloit jamais abandonner ſon cher Frere lequel elle aimoit tendrement.

Guillaume de Naſſau Prince d'Orange nâquit l'an 1533. au Château de Dillembourg dans la Comté de Naſſau. Mais l'Empereur, comme nous avons déja dit, l'ayant retiré de la maiſon de ſon Pere, pour l'élever dans la Religion Romaine, le mit entre les mains de ſa Sœur Marie, Reine de Hongrie, & le fit un des Gentilshommes de ſa Chambre, auſſi-tôt qu'il fut en âge pour cela. Il demeura neuf ans dans cette Charge, toûjours auprés de la Perſonne de l'Empereur, qui admiroit d'autant plus la grandeur de ſon ame, qu'elle étoit

étoit toûjours accompagnée d'une modestie extraordinaire. En effet, peu de temps aprés il fit paroître un génie si fort au dessus du commun, que l'Empereur prenoit plaisir à l'instruire lui-même, & à lui faire confidence de ses affaires les plus importantes & les plus secrettes; avoüant à ses plus grands Favoris, que bien souvent ce jeune Prince lui découvroit des moyens & lui donnoit des connoissances dans les affaires dont il ne se seroit jamais avisé. Et lors que l'Empereur donnoit Audience particuliére aux Princes & aux Ambassadeurs, nôtre jeune Prince voulant se retirer avec le reste des Courtisans, l'Empereur l'arrêtoit toûjours avec ces paroles obligeantes; *demeurez Prince.*

Toute la Cour étoit surprise de voir la grande estime que ce grand & prudent Monarque avoit plûtôt pour le Prince, que pour aucun de ceux qui étoient auprés de sa Personne, & qu'il confiât les secrets les plus importans de son Etat à de jeunes années, qui n'avoient encore aucune expérience; car à peine le Prince avoit-il vingt ans, lors que l'Empereur, à l'exclusion de tous les Grands de sa Cour, le choisit pour porter la Couronne Impériale qu'il

résigna à son Frere Ferdinand. Commission que nôtre Prince reçût avec quelque répugnance, alléguant à l'Empereur, qu'il ne lui séïoit pas bien de porter à un autre cette Couronne que son Oncle Henri de Nassau lui avoit mise sur la tête.

Et pour faire voir que l'Empereur avoit la même opinion de sa valeur que de sa prudence : lors que Philibert-Emanuël Duc de Savoye, Général de ses Armées, fut obligé de s'absenter des Païs-Bas pour ses affaires particuliéres, quoi que le Prince d'Orange n'eût pas alors plus de vingt-deux ans, & qu'il fût allé en ce temps-là visiter sa Ville de Breda, néanmoins l'Empereur en son absence & de son propre mouvement, contre l'avis de tout son Conseil, le choisit préférablement à tout autre, pour remplir la place de Généralissime, sans avoir égard à ses autres Capitaines plus expérimentez, & particuliérement au Comte d'Egmont, qui étoit plus vieux que lui de douze ans : & cela dans une conjoncture trés-dangereuse, ayant à faire à Monsieur le Comte de Nevers, & à l'Amiral de Châtillon deux grands Capitaines. Néanmoins, bien loin que l'Empereur reçût aucun échec cette Campagne-là par la conduite

duite de nôtre Prince, il fit bâtir Philippeville & Charlemont à la vûë de l'Armée Françoise.

Ces témoignages de la confiance & de la faveur de l'Empereur lui nuisirent auprés de Philippe Second. Car quoi que l'Empereur, en se retirant en Espagne, l'eût recommandé au Roi son Fils, d'une façon toute particuliére; les Espagnols qui gouvernoient ce Roi, qui avoit été élevé en Espagne furent si jaloux des prospéritez continuelles de ce jeune Prince, & ils le rendirent tellement suspect à Philippe, par leurs calomnies & leurs fréquentes accusations, que ses paroles & ses actions les plus innocentes étoient toûjours mal interprétées: jusques-là, qu'on attribuoit à ses intrigues l'opposition & la résistance que faisoient les Païs-Bas à la volonté du Roi sous prétexte de leurs Priviléges.

En effet, Philippe II. étant à Flessingue, sur le point de s'embarquer pour l'Espagne, parla au Prince d'Orange avec beaucoup de colére, lui reprochant d'avoir empêché l'execution de ses desseins par ses Cabales secrettes. Le Prince lui répondit avec toute sorte d'humilité, que tout avoit été fait par l'immédiat & pur mouvement des Etats

mêmes : mais le Roi le prenant par la main & la lui secoüant, lui repliqua ; *ce ne sont pas les Etats, mais vous, vous, vous :* répétant ce mot de *vous* par trois fois, pour marquer la grandeur de son ressentiment, selon la coûtume Espagnole. Un si public & cruel reproche, fit tant d'impression sur l'esprit du Prince, qu'il ne se crut pas obligé d'attendre que le Roi fût embarqué, il lui souhaita seulement un heureux voyage, & prit congé de lui au milieu de la Ville, où il se croyoit bien en seureté parce que le Peuple l'aimoit passionnément.

Il y avoit encore une autre raison qui lui faisoit supporter avec beaucoup de peine la mauvaise volonté du Roi. Il étoit privé du Gouvernement des Païs-Bas, qui avoit toûjours été entre les mains de ses Prédécesseurs, & il voyoit d'un autre côté, que le Cardinal de Granvelle étoit l'unique Personne, à qui on confioit tous les secrets de la Cour d'Espagne, & qu'on ne le consultoit jamais dans les affaires importantes. Ce procédé du Roi ne plaisoit ni à la Noblesse en particulier, ni au Peuple en général.

En effet, lors que Philippe Second, qui avoit été élevé en Espagne, vint dans les Païs-Bas, pendant que son Pere vivoit, on

on remarqua une si grande différence entre le Pere & le Fils, que le Peuple & plus encore la Noblesse, avoient autant d'aversion pour l'un, qu'ils avoient d'estime & de vénération pour l'autre. Car l'Empereur étoit affable, courtois, d'un accés libre, familier avec tout le monde, & parlant à tous en leur propre Langue; ce qui lui gagna le respect & l'estime universelle : au lieu que son Fils Philippe gardoit son rang, se faisoit voir rarement, & s'habilloit toûjours à la mode Espagnole, parlant peu & toûjours en sa Langue; ce qui le fit haïr généralement des Grands & du Peuple des Païs-Bas, qui détestoient & craignoient si fort l'orgueil des Espagnols, que dans ce temps-là pendant une Assemblée des Etats Généraux des Païs-Bas tenus à Gand, ils se saisirent du Gouvernement; remontrérent au Roi, que Sa Majesté eût à congédier toutes les forces Etrangéres qui étoient dans les Provinces ; qu'il eut la bonté de se servir des Habitans naturels du Païs pour le défendre, & qu'il n'admît aucun Ministre étranger dans le Gouvernement Civil.

Ces demandes ne surprirent pas seulement le Roi, mais le mirent dans une gran-

de colére. Il crut que le Prince d'Orange en étoit l'Auteur : il diſſimula pourtant & leur donna de bonnes eſpérances. Ayant en ſuite établi Marguerite d'Autriche ſa Sœur naturelle, Femme d'Octavio Farneſe Duc de Parme, Gouvernante abſoluë des Païs-Bas, il s'embarqua pour l'Eſpagne, & avant que de partir, il laiſſa ordre à la Gouvernante d'établir l'Inquiſition d'Eſpagne dans les Provinces, & de faire pluſieurs nouveaux Evêques. Ce furent-là les veritables ſources de tous les deſordres qui arrivérent dans la ſuite, le Peuple déteſtant & ayant en abomination le nom ſeul d'Inquiſition & de ces nouveaux Evêques, qu'ils croyoient en être les Membres.

A quoi il faut ajoûter que le Cardinal de Granvelle étoit le Confident de tous les ſecrets de Philippe, & gouvernoit abſolument ſous la Ducheſſe de Parme. Il en uſa ſi mal, étant naturellement fier & hautain, & traita la Nobleſſe d'une maniére ſi impérieuſe, qu'il s'attira ſi fort leur haine, que le Comte d'Egmont, le Prince d'Orange, & le Comte de Horn, ne pouvant plus ſouffrir l'arrogance de ce Miniſtre, écrivirent au Roi Philippe, que s'il ne rappelloit le Cardinal, il ſeroit infailliblement la cau-

ſe

ſe de leur révolte, par l'excés de ſon orgueil, & par ſes violens conſeils déteſtez par la Nobleſſe & par le Peuple.

Un avis ſi hardi fut conſidéré en Eſpagne comme un crime, où, depuis ce temps-là, on réſolut de perdre ces trois Seigneurs, & tous ceux qui étoient de leur parti. Néanmoins, la Cour fut obligée pour lors de diſſimuler ſon mécontentement, & de rappeller le Cardinal de Granvelle. Les Païs-Bas, à cauſe des tumultes & des deſordres qui troubloient de plus en plus la paix publique, jugérent à propos d'envoyer en Eſpagne le Comte de Bergues Gouverneur de Haynaut & du Cambreſis, & Florent de Montmorency Seigneur de Montigny Gouverneur de Tournay, tous deux Chevaliers de la Toiſon d'or, pour informer le Roi de l'état des affaires, & pour tâcher de perſuader à Sa Majeſté, d'introduire un Gouvernement plus doux & plus modéré. Mais voyant que ces deux Seigneurs ne revenoient point pour rendre compte de leur Commiſſion, car la Ducheſſe avoit ſecrettement donné avis au Roi de ne point laiſſer aller les Ambaſſadeurs, tant que les troubles dureroient, cela donna ſujet aux autres de ſonger à eux-mêmes.

Le

Le Prince d'Orange, qui étoit un grand Politique, n'eut pas plûtôt apris que le Roi Philippe, par l'avis de ses Ministres Espagnols, & à la sollicitation du Cardinal de Granvelle, qui étoit enragé de ce qu'on l'avoit chassé de Flandres, alloit envoyer le Duc d'Albe dans les Païs-Bas, avec une Armée d'Espagnols & d'Italiens; qu'il conjectura que c'étoit pour se vanger des demandes que les Etats de Gand lui avoient faites, & de ce qu'on l'avoit contraint de rappeller le Cardinal. Si bien que ne doutant pas que l'on n'eût résolu de faire plusieurs autres changemens dans le Païs, il pria la Duchesse de vouloir intercéder auprès du Roi, pour lui permettre de quitter ses Gouvernemens de Hollande, de Zélande, d'Utrecht & de Bourgogne; ce que la Duchesse lui refusa, lui conseillant seulement d'éloigner de sa Personne le Comte Loüis son Frere, comme soupçonné de lui donner des conseils préjudiciables au repos public. Mais il n'écouta ni ce conseil, ni la proposition qu'on lui fit de prendre un nouveau serment de fidélité; ce qui l'auroit obligé, non seulement d'exterminer les Hérétiques, mais forcé à faire mourir sa Femme, parce qu'elle étoit Luthérien-

ne: c'eſt pourquoi il répondit, qu'ayant déja prêté le ſerment de fidélité entre les mains du Roi, il ſeroit fort inutile de le faire derechef, puis qu'en le prêtant une ſeconde fois, cela feroit croire qu'il auroit violé le premier.

D'un autre côté, la Gouvernante preſſant l'établiſſement de l'Inquiſition, & la création de nouveaux Evêques, quatre cens Gentilshommes, dont Loüis de Naſſau étoit le Chef, & pluſieurs autres perſonnes d'entre la Nobleſſe preſentérent une Requête à la Ducheſſe, contre l'Inquiſition, les nouveaux Evêques, & la publication du Concile de Trente. Ceux qui preſentérent cette Requête furent appellez Gueux, nom, que le Comte de Barlemont grand Confident de la Ducheſſe, leur donna, à cauſe de la gravité & modeſtie de l'habit qu'ils portoient lors qu'ils preſentérent leur Requête. Ce nom, qui leur fut donné par dériſion, ſervit à les unir plus étroitement, & à fortifier le parti du Prince, lequel voyant qu'on mépriſoit leur Requête, écrivit aux Comtes d'Egmont, de Horn, & d'Hoſtrat, & au Comte Loüis ſon Frere, de ſe trouver à Tenremonde, pour conſulter ſur les moyens de leur pro-

pre

pre ſeureté & de celle des Provinces. La plûpart furent d'avis de prendre les armes, pour empêcher les Eſpagnols d'entrer dans les Païs-Bas, & pour rompre leurs deſſeins, qui tendoient à les ruïner. Ce que le Prince d'Orange prouva viſiblement par des Lettres interceptées, que l'Ambaſſadeur d'Eſpagne réſidant pour lors à Paris avoit écrites. Mais le Comte d'Egmont Gouverneur de Flandres & d'Artois, qui étoit extrêmement aimé des Soldats, n'approuva point cette réſolution; mais ſe confiant en ſon propre mérite, conſeilla à l'Aſſemblée d'implorer la clémence & la miſéricorde du Roi. Et ayant répété ces mêmes paroles dans une Aſſemblée à Villebroc, le Prince d'Orange lui repliqua; *que la miſéricorde du Roi en qui il ſe confioit, ſeroit un jour ſa ruïne, & qu'il ſerviroit de pont aux Eſpagnols pour venir dans les Païs-Bas; mais qu'aprés qu'ils auroient paſſé par deſſus le pont, ils le briſeroient*, & aprés ces paroles, comme s'il eût prophetiſé, & qu'il ne deût plus revoir le Compte d'Egmont, ils s'embraſſérent tous deux, & jettant beaucoup de larmes, ils ſe dirent le dernier adieu.

Immédiatement aprés, le Prince avec ſa Fem-

Femme & ses Enfans, excepté son Fils aîné Philippe qui étudioit à l'Université de Louvain, se retira dans sa Ville de Breda, accompagné de quantité de Noblesse, où aprés avoir demeuré quelque temps, il alla dans le Païs de Cléves, & aprés à Dillembourg, l'ancienne demeure de la Maison de Nassau.

Cependant le Duc d'Albe hâtoit sa marche dans les Païs-Bas avec une Armée de vieux soldats Espagnols & Italiens. Il ne fut pas plûtôt arrivé qu'il fit arrêter les Comtes d'Egmont & de Horn, & aprés avoir fait mourir dix-huit Seigneurs & autres Gentilshommes de moindre qualité à Bruxelles, il fit peu de temps aprés executer ces deux Comtes au milieu du Marché de la même Ville. Les Espagnols étoient obligez au premier, des deux fameuses Victoires de Saint Quentin & de Graveline. Mais le Peuple blâma la trop grande crédulité du Comte d'Egmont, & admira la prudente précaution du Prince d'Orange, se réjoüissant de son salut; car ils croyoient que tant qu'il vivroit, les Païs-Bas n'étoient pas hors d'espérance d'être delivrez. Le Cardinal de Granvelle étoit même de leur opinion, car étant à Rome & ayant appris

tout

tout ce qui s'étoit passé à Bruxelles, il demanda à celui qui en apporta la nouvelle, si le Duc avoit pris le *Taciturne*; c'est ainsi qu'il appelloit le Prince d'Orange. Et le Messager ayant répondu, que non, le Cardinal repliqua : *si ce Poisson n'a pas été pris dans le filet, la pêche du Duc d'Albe ne vaut rien.*

Le Prince d'Orange, les Comtes d'Hostrat & de Culembourg, & autres Seigneurs qui s'étoient sauvez des Païs-Bas, furent par le commandement du Duc d'Albe, sommez par le Conseil des douze, qu'on appelloit le Conseil de Sang, de comparoître, & de se justifier eux-mêmes des crimes dont on les accusoit. Mais le Prince d'Orange refusa de comparoître, en appellant aux Etats de Brabant, ses Juges naturels, & au Roi lui-même, parce qu'étant Chevalier de la Toison d'or, il ne pouvoit être jugé que par le Roi, & par les Chevaliers de l'Ordre. D'ailleurs, le Prince s'adressa à l'Empereur Ferdinand & implora son assistance, & celle des Princes d'Allemagne. L'Empereur & les Princes de l'Empire, bien loin de lui refuser leur protection, approuvérent ses raisons & blâmérent le procédé du Duc d'Albe. Cependant,

pendant, dés que le temps auquel le Prince devoit comparoître fut expiré, le Duc le déclara coupable de Léze-Majesté; confisqua tous ses biens, mit Garnison dans la Ville de Breda, & enlevant son Fils Guillaume de l'Université de Louvain où il étudioit, il l'envoya en Espagne, où on le garda pour ôtage, comme on le verra plus particuliérement, en faisant l'Histoire de ce Prince.

N'a-t-on pas sujet aprés cela de dire, que le Roi Philippe fut lui seul la cause de la perte des Païs-Bas, pour avoir violé & méprisé les Priviléges de ces Païs, que son Pere Charles-Quint avoit gouvernez auparavant avec tant de modération, & pour avoir si maltraité un Prince, qui avoit rendu de si grands services à l'Empereur son Pere. Car s'il avoit continué sa faveur au Prince Guillaume selon le bon conseil & exemple que lui en avoit donné Charles-Quint, ce Prince l'auroit sans doute servi avec la même fidélité & la même chaleur qu'il avoit servi l'Empereur son Pere. Mais se voyant traité avec tant de rigueur & d'injustice; consideré comme un Ennemi public; exposé aux violences de ses Ennemis mortels, & menacé de la perte de sa vie &

de

de ſon honneur, & pour comble de cruauté, privé de ſon Fils aîné, que l'on avoit arraché du Sanctuaire de l'Univerſité; ſon innocence, ni les anciens Priviléges de cette Univerſité ne l'ayant pû protéger, il crut qu'il étoit temps pour lui de paſſer le Rubicon, & de défendre par la force des armes ſon honneur & ſa vie; d'autant plus que l'oppreſſion de ſon Païs lui donnoit une juſte & belle occaſion de prendre parti dans la querelle commune de la Religion & de la Liberté.

Pour cet effet il leva une Armée en Allemagne, qu'il fit marcher devant lui, & qui entra en Friſe ſous le Commandement de ſes Freres Louïs & Adolphe de Naſſau; qui ſe rendant Maîtres de Dam & d'autres Villes, s'arrêtérent vers la Baye de Dullart; où Jean de Ligni Comte d'Aremberg s'oppoſa à eux avec des forces conſidérables. C'étoit un Capitaine de grande réréputation, qui fut d'abord heureux dans les premiéres eſcarmouches, mais ayant été forcé de donner Bataille, il fut entiérement défait par l'Armée des Princes, avec perte de la fleur des Eſpagnols, de leur canon, bagage, & une grande ſomme d'argent, deſtiné pour la paye des ſoldats: & pour com-

comble de malheur, ce brave Comte fut lui-même tué dans le Champ de Bataille. Car s'étant apperçû qu'Adolphe rallioit courageusement ses Soldats qui avoient été mis en desordre, il poussa son cheval à toute bride vers lui, & le chargea. Et quoi qu'il fut blessé en chemin, sa blessure le rendant plus fier & plus emporté, il déchargea d'abord un coup de pistolet sur Adolphe, & lui passa en suite son épée au milieu du cœur, mais ayant été au même temps mortellement blessé par Adolphe, il tomba mort sur la place à deux pas de son Ennemi, qui expira dans le moment.

Le Comte Loüis ne joüit pas longtemps de la Victoire; car le Duc d'Albe le suivant de prés, & l'ayant atteint entre la Baye de Dullart & le Rhin, l'attaqua dans un temps que les Allemans s'étoient mutinez, car sous prétexte qu'on leur avoit refusé leur paye, ils aimérent mieux se faire tailler en piéces, que de résister à l'Ennemi; de sorte qu'il fut aisé au Duc d'Albe d'obtenir la Victoire sur des Troupes lâches & mutinées, qui aimérent mieux lui tourner le dos que d'obeïr à leur Général. Il y en eut six mille de tuez, ou de noyez, & le Comte lui-même auroit bien eu de la peine à se sauver,

ſauver, ſi par hazard il n'avoit trouvé une barque qui le paſſa de l'autre côté du Rhin, pendant que les Eſpagnols ne ſe rendirent pas ſeulement les Maîtres de ſon Camp, mais reprirent les Trophées de la Victoire qu'il venoit de remporter ſur eux.

Nonobſtant cette perte, le Prince d'Orange, bien loin de perdre courage, leva une autre Armée de 24000. Allemans, auſquels ſe joignit un autre Corps de quatre mille François, commandez par François Hangeſt Seigneur de Genlis. Mais avant que le Prince entrât dans les Païs-Bas, il publia un Manifeſte, qui contenoit les raiſons pourquoi il avoit pris les armes, & où il ſe juſtifioit des crimes qu'on lui impoſoit, rejettant les cauſes de la Guerre, ſur le Conſeil de Sang, & ſur le Duc d'Albe.

Ayant en ſuite traverſé le Rhin & paſſé heureuſement la Meuſe, par le même ſtratagême dont Ceſar s'étoit ſervi en traverſant la Segre prés de Lerida; car il attacha ſes chevaux tous enſemble, & leur fit en ſuite paſſer la Riviére pour rompre ſa rapidité; il fit paſſer ſon Infanterie à gué ſur le ſoir, ſans bruit & avec une viteſſe incroyable, & arriva de l'autre côté ſain & ſauf

sauf avec toute son Armée. Ce qui surprit tellement le Duc d'Albe, que, lors que Barlemont lui dit que l'Ennemi avoit passé la Riviére, le Duc lui demanda s'il croyoit que ce fut une Armée d'oiseaux.

Par ce moyen le Prince d'Orange ayant gagné le Brabant, offrit d'abord le Combat aux Espagnols. Mais le Duc d'Albe qui étoit fatigué, ne voulut point hazarder la perte des Païs-Bas sur le succés d'une Bataille, contre un Ennemi plus frais & plus fort que lui, c'est pourquoi il se tint dans les postes avantageux qu'il avoit pris, sans que le Prince, quelque effort qu'il fit, pût jamais l'en faire sortir. De sorte qu'aprés vingt-deux chocs & campemens, le Prince n'ayant pû l'attirer au Combat, il perdit entiérement l'espérance de se battre. D'ailleurs il s'étoit flaté que les Villes qui favorisoient son parti se révolteroient, mais bien loin de cela elles desapprouvérent sa conduite, & se fortifiérent contre lui : malheur qui auroit sans doute réduit son Armée dans de grandes miséres faute de provisions, dans un Païs de si peu d'étenduë, qu'il n'étoit pas possible d'y entretenir un si grand nombre de Soldats : outre que son monde commençoit à se mutiner

n'étant

n'étant pas payé. Tellement que tout bien consideré, il résolut, par l'avis de Genlis & des autres Officiers François, de congédier son Armée, lui payant une partie de ce qui lui étoit dû, ayant vendu pour cela sa vaisselle d'argent, son artillerie & son bagage, & engagé sa Principauté d'Orange & autres Terres qu'il avoit, aux principaux Officiers, pour ce qui leur étoit dû en particulier. Néanmoins, avant qu'il eût congédie son Armée, il défit entiérement dix-huit Compagnies d'Infanterie & trois cens chevaux des Ennemis, entre Quênoy & Cambray, & prit prisonniers les principaux Officiers, l'un des Fils du Duc d'Albe ayant été tué sur la place, ce qui vangea un peu le Prince de la perte qu'il avoit reçûë en Brabant, où le Comte d'Hostrat fut tué.

Cette nombreuse Armée s'étant ainsi séparée, le Prince ne retint auprés de lui que douze cens chevaux, avec lesquels accompagné de ses deux Freres Louïs & Henri, il alla joindre le Prince Palatin Volfang Duc des Deux-Ponts, qui étoit prêt d'entrer en France avec une Armée pour secourir les Huguenots. Nôtre Prince se trouva par ce moyen à la prise de la Charité, &

& en ſuite à la Bataille de Rochelabeille, où avec le Comte de la Rochefoucaut, il commandoit les Huguenots: & Louïs de Naſſau ſon Frere ſe ſignala contre Philippe Strozi Colonel de l'Infanterie Françoiſe lequel il fit priſonnier. Il ſe trouva auſſi au Siége de Poitiers, mais ce Siége ayant été fatal au Parti des Mécontens, il ſe ſauva déguiſé à Montbelliard, & de là dans ſa Terre de Naſſau, attendant une meilleure fortune.

Pendant que le Prince demeura parmi les Huguenots en France, l'Amiral de Coligni lui conſeilla de donner dès Commiſſions à pluſieurs perſonnes fugitives des Païs-Bas, pour aller donner la chaſſe par Mer aux Eſpagnols; l'aſſurant que s'il pouvoit mettre le pied en Hollande & en Zelande, il ſeroit fort difficile de l'en chaſſer. Ce conſeil ne fut pas ſeulement avantageux au Prince d'Orange, mais ce fut comme une Prophetie de l'Amiral; car le Prince ſe rendit Maître en peu de temps de la Hollande & de la Zelande, n'étant pas moins heureux & victorieux par Mer, qu'il avoit été malheureux par Terre.

Ceux qui ont lû l'Hiſtoire de ces temps-là écrite plus au long, croiront que le Duc

d'Albe avoit conſpiré la perte de ſon Maître; car ayant chaſſé les Allemans des Païs-Bas, & s'étant delivré d'une terrible Guerre, il s'appliqua à mettre de nouveaux impôts ſur le Peuple, prenant la dîme de toutes les marchandiſes qui ſe vendoient, & le vingtiéme de tous les biens immeubles, afin de remplir le Treſor que les Guerres avoient épuiſé. Rien au monde n'aigrit tant les Provinces contre le Duc que ces nouvelles taxes; en telle ſorte qu'à Bruxelles, (qui étoit le Siégé de ſa cruauté, & où, à cauſe de ſa preſence, il croyoit trouver plus de ſoûmiſſion) lors que l'on publia ſes Edits pour la levée de ces impôts, on ferma toutes les boutiques, & les Boulangers, Bouchers & Cabaretiers refuſérent de vendre leurs denrées, ce qui fait voir combien ces taxes provoquent le Peuple à la rebellion, particuliérement lors qu'il eſt d'ailleurs tellement foulé, qu'il n'a pas beſoin qu'on lui impoſe de nouveaux fardeaux. Néanmoins, quelque ſujet que ces Peuples euſſent de ſe plaindre de la cruauté & de l'orgueüil du Duc d'Albe, cela ne fit que le faire haïr & le faire regarder avec execration; la choſe n'alla pas plus loin. En effet, lors que le Prince d'O-
range

range entra dans le Brabant avec son Armée, les Villes, quoi que haïssant mortellement le Duc d'Albe, ne lui envoyérent pas le moindre secours. La raison en est, que le châtiment qui ne s'étend que sur peu de personnes, quoi qu'il attire la haine de tout le monde, tient néanmoins les esprits dans la terreur & dans la crainte; mais les impôts regardant tous les particuliers, ceux qui en sont les plus oppressez mettent bas toute crainte, & méprisent leurs fortunes mêmes; si bien que sans considérer les malheurs qui peuvent arriver, ils cherchent un Chef pour les empêcher d'être dépoüillez des fruits de leur travail & de leur industrie. Ainsi lors que les Villes, tant celles qui furent fidéles au parti Espagnol, que les autres qui leur étoient suspectes, se virent preslées de payer ces taxes, la haine générale l'emporta sur leurs craintes. Le Prince d'Orange s'apperçût fort bien de tout cela, & voulant profiter de l'occasion, il crut que le temps étoit venu de delivrer son Païs, & de jetter les fondemens du Gouvernement, dont il avoit déja formé le modéle dans son esprit. Pour cet effet il se tint en repos quelque temps, & leva des soldats à loisir, pour seconder le succés de ceux qu'il avoit envoyez sur Mer,

 &

& qui avoient reçû des lettres & des ordres du Prince pour épier le temps & l'occasion d'entrer en Hollande & en Frise.

Le Commandant en chef de ces Matelots, qu'on appelloit Gueux Marins, étoit Guillaume Seigneur de la Lune, de la Maison des Comtes de la Mark, avec qui étoient aussi Guillaume Blosius Treslong, Lancelot Fils naturel du Comte de Brederode, Barthelemi Entese, Sonoi & plusieurs autres.

Ces braves gens ayant pendant quelque temps donné la chasse aux Espagnols, résolurent enfin de se saisir de quelque Port dans le Nord de la Hollande, les Anglois, à la sollicitation du Duc d'Albe, leur ayant refusé entrée dans les leurs ; Enfin, la tempête les jetta à Vorn en Hollande, où est aujourd'hui la Brille ; & trouvant cette Ville sans Garnison, ils s'en rendirent aisément les Maîtres, & ce fut en vain que le Comte de Bosleduc tenta de la reprendre. Aprés la prise de cette Isle & de cette Ville, plusieurs Villes de Hollande, comme, Horn, Alkmaer, Edam, Tergou, Oudewater, Leyde, Goreum, Harlem & toutes celles de la Zelande, excepté Middelbourg, se déclarérent pour le Prince d'Orange.

Flef-

Flessingue Ville & Port considérable de Zelande suivit l'exemple de la Brille, & animée par les exhortations d'un Prêtre qui disoit la Messe le Jour de Pâques, elle chassa la Garnison Espagnole avec une si grande furie, que le Peuple pendit Alvarez Pacheco parent du Duc d'Albe, à la requête de Treslong, pour se vanger de la mort de son Frere, que le Duc d'Albe avoit fait décoler à Bruxelles quatre ans auparavant.

Dans une si subite révolte de tant de Villes, (car en même temps les Villes de Zutphen, Overissel, Gueldre, & Frise, furent ou prises par composition, ou par assaut, ou se rendirent d'elles-mêmes;) rien ne surprit davantage le Duc d'Albe, que d'apprendre que Louïs de Nassau avoit pris la Ville de Mons Capitale de Haynaut, par l'assistance des François, c'est pourquoi il résolut de la reprendre à quelque prix que ce fût, ce qui donna temps aux Villes révoltées de prendre haleine, & de se fortifier d'hommes & de munitions.

Le Siége de Mons fut long & difficile, à cause de la vigoureuse résistance du Comte Louïs, assisté de Monsieur de la Noüe, & de quantité de Noblesse Françoise. Cependant, le Prince d'Orange ayant levé une

Armée de 11000. hommes de pied & de 6000. Chevaux, pour le payement desquels il s'étoit fié aux promesses des François, passa le Rhin & la Meuse; & ayant été reçû dans Ruremond, il entra par ce moyen dans le Brabant, & parut à la vûë de Louvain, qui lui fit present de la somme de 16000. écus, d'où il avança jusqu'à Malines, qui lui ouvrit d'abord les portes, comme firent plusieurs autres Villes, les unes par affection, les autres par crainte; jusqu'à-ce qu'enfin il vint dans le Haynaut à la vûë du Camp du Duc d'Albe, qu'il trouva environné d'une circonvallation, qui pouvoit empêcher la Garnison de faire des sorties, & qui étoit inaccessible à ceux qui auroient voulu jetter du secours dans la Ville, ou faire lever le Siége. Cependant, le Prince résolut de faire tous ses efforts pour cela, sans être découragé par la défaite du secours des François, commandez par le Seigneur de Genlis, que l'Amiral de Colligny lui envoyoit pour renforcer son Armée. Car Genlis plein de feu, impatient de la longueur du temps, jaloux de partager l'honneur de delivrer les Assiégez, & plus vaillant que discret, donna combat à Frederic de Tolède Fils du Duc d'Albe,

qui

le défit entiérement & le prit prisonnier, ce qui fit grand tort aux affaires du Prince. Néanmoins le Prince tâcha par toutes sortes de moyens, de forcer le Duc d'Albe dans ses retranchemens, ou de l'attirer au Combat. Au milieu de ces peines infatigables, il reçût avis du Massacre de Paris. Ce terrible & soudain accident le surprit beaucoup: mais quoi qu'il eût perdu l'Amiral de Châtillon, tous ses meilleurs amis, & toutes les espérances qu'il avoit du côté de France, il fit pourtant encore un effort pour attirer le Duc d'Albe à une Bataille, avant que la nouvelle du Massacre de Paris vint aux oreilles de ses soldats; mais le Duc se tenant toûjours dans son poste, & foudroyant la Ville en seureté, & le Prince d'un autre côté craignant que les Officiers François, qui étoient la plus grande force de son Armée, ne l'abandonnassent aux nouvelles du Massacre, écrivit à son Frere Loüis, de faire une honorable composition pour lui & pour les siens. Il se retira en suite à petites journées vers le Rhin, non pas néanmoins sans quelque perte, & en danger de sa propre vie; car deux cens Fantassins de l'élite de l'Armée Espagnole, & huit cens Chevaux étant en-

trez dans ſon Camp durant la nuit, s'étoient ouvert le paſſage, en tuant & paſſant ſur le ventre à tout ce qu'ils rencontroient, juſqu'à ſa tente, où il dormoit d'un profond ſommeil : & ſans un petit chien qui dormoit ordinairement ſur ſon lit, qui ne ceſſa d'abboyer & de lui gratter le viſage, juſqu'à-ce qu'il l'eût éveillé, il eût été en grand danger d'être ſurpris : mais ſautant hors de ſon lit, & voyant le péril où il étoit, il courut à ſes ſoldats, qui venoient à lui pour le delivrer. Ce fut alors que les Eſpagnols eurent ſujet de ſe repentir de leur témérité, car voulant faire retraite, ils furent tous taillez en piéces. Le Prince étant à Orſoy congédia ſon Armée, & paſſant au travers de l'Overyſſel, ſe retira à Utrecht, & de là en Hollande & en Zelande, où on l'attendoit avec impatience. Car les Etats de Hollande & de Zelande s'étant aſſemblez à Dort, avoient déja reconnu le Prince d'Orange, en ſon abſence même, pour leur Gouverneur, & lui avoient prêté le Serment entre les mains de Philippe de Marnix, Seigneur de Saint Aldegonde, ſon Procureur, promettans de lui être fidéles au péril de leurs biens & de leurs vies.

C'eſt pourquoi auſſi-tôt qu'il fut arrivé

dans

dans les Provinces de Hollande & de Zelande, il confirma pour son Lieutenant de Nord-Hollande, appellée autrement Westfrise, Theodoric de Sonoi Gentilhomme de Frise; il donna le Gouvernement de Flessingue à Charles Boisot, & fit son Frere Loüis Boisot Amiral, tous deux Gentilshommes de Bruxelles, qui ayant été condamnez par le Duc d'Albe, suivirent la fortune du Prince d'Orange.

Le Prince néanmoins agît en toutes choses au nom des Etats, quoi qu'il eût toute l'autorité du Gouvernement entre ses mains, tant étoit grande la confiance qu'avoit le Peuple en sa conduite; car c'étoit lui qui mettoit les Garnisons dans les Villes, qui armoit par Mer & par Terre, qui avoit la disposition des Emplois & Dignitez publiques, qui ordonnoit & qui disposoit des revenus qu'on avoit ôtez au Clergé. De sorte qu'en moins de quatre mois il équippa une Flote à Flessingue de cent cinquante voiles, & leur courage & leur expérience eurent toûjours un si grand succés sur Mer, que durant l'espace de dix ans, pendant lesquels ils battirent les Espagnols, ils ne reçûrent par Mer aucun échec qu'une fois.

Parmi les changemens que fit le Prince d'Orange, il ordonna, que, puis qu'il n'y avoit anciennement que six Villes qui eussent droit de suffrage dans les Etats, sçavoir Dort, Harlem, Leyde, Delft, Amsterdam & Tergou, il jugeoit à propos d'y en ajoûter douze autres, sçavoir, Rotterdam, Gorcum, Schidam, Schonoven, la Brille, Alkmaer, Horn, Enchuse, Edam, Monikendam, Medenblic & Purmerend, afin que lui étant obligées d'un si grand honneur, elles lui fussent plus affectionnées dans l'Assemblée des Etats. Il bannit de toutes les Eglises les Cérémonies de l'Eglise Romaine, afin que la différence de Religion rendit le Peuple irréconciliable avec les Espagnols. Et c'est ainsi que le Prince d'Orange, suivant la Prophetie de l'Amiral de Coligny, s'établit dans les Païs-Bas, qu'il gouverna avec tant de prudence, de résolution & de vertu, que toute la puissance des Espagnols ne fut point capable de l'en chasser.

Mais pour retourner au Duc d'Albe, ayant repris Mons, il envoya son Fils Frederic de Tolède pour recouvrer les Villes révoltées de Gueldre & de Hollande. Pour cet effet, il fit un exemple terrible de

Ma-

Malines pour avoir ouvert ses portes au Prince d'Orange, il défit en suite le Marquis de Bergues, reprit les Villes de Zutphen & de Naerden, mais il fut obligé de s'arrêter plus long-temps devant Harlem.

Vibald Riperda Gentilhomme de Frise étoit Gouverneur de cette Ville, & le Duc Frederic jura, qu'il ne vouloit point y avoir d'autres Chefs pour y entrer que son canon. Le Siége fut long & sanglant, mais Harlem étant enfin réduit à l'extrémité par une famine sans exemple, qui fit mourir treize mille personnes, & n'ayant aucune espérance d'être secouruë, le Comte de la Mark & le Baron de Battembourg ayant été défaits, elle se rendit à discrétion aprés huit mois de Siége. Les Espagnols pendirent & noyérent durant plusieurs jours plus de deux mille des Habitans, & entr'autres, les Ministres, les premiers Magistrats de la Ville, & les principaux Officiers de la Garnison. Le Gouverneur & Lancelot, Fils naturel du Comte de Brederode, eurent la tête coupée.

Mais bien loin que ces cruautez avançassent les affaires des Espagnols, au contraire, les autres Villes furent encore plus obstinées à leur résister, car étant allez

devant la petite Ville d'Alkmaer, ils en furent vigoureusement repoussez, & le Prince d'Orange prit d'autant plus facilement Gertrudemberg, qui étoit d'une grande importance pour la seureté de la Ville de Dort.

D'un autre côté Middelbourg, la Ville Capitale de Zelande, que Mondragomo défendit durant deux ans de Siége avec une vigueur incroyable, & où les Espagnols dépensérent sept millions pour tâcher, mais inutilement, de faire lever le Siége, se rendit enfin, & fut réünie au reste de la Province. Et dans ce temps-là la Flote Espagnole qu'on avoit envoyée pour secourir cette Ville ayant été dissipée, ou brûlée, & l'Amiral qui la conduisoit tué, cela dédommagea le Prince de la perte de Harlem.

Un peu auparavant ceci, le Duc d'Albe avec son Fils furent rappellez des Païs-Bas, & Loüis de Requesens Grand Maître de l'Ordre de Saint Jaques fut envoyé en sa place; le Roi d'Espagne étant à la fin convaincu que la cruauté & la rigueur ne servoient qu'à rendre les Peuples plus obstinez & plus opposez à son Gouvernement.

Re-

Requesens eut d'abord de méchans commencemens, par un choc qui se fit entre la Flote du Prince d'Orange & celle des Espagnols, où ceux-ci perdirent grand nombre d'hommes & de Vaisseaux. Mais il eut un meilleur succés par Terre, au grand préjudice du Prince; car le Comte Loüis de Nassau son Frere ayant amené une quatriéme Armée d'Allemagne, composée de sept mille hommes de pied & de quatre mille Chevaux, fut mis en déroute prés de Nimégue par Sancho d'Avila, qui prit son temps lors que les Allemans, selon leur coûtume, se mutinérent & demandérent leur paye, au lieu de songer à défendre leurs vies & l'honneur de leur Général. Dans ce Combat, ou plûtôt dans cette boucherie, le Comte Loüis fut tué, avec son Frere le Comte Henri, & Christophle Comte Palatin.

Les Espagnols enflez d'un tel succés, mirent le Siége devant la Ville de Leyde, & la réduisirent à une telle extrêmité, que le Peuple étoit prêt de mourir de faim; néanmoins, l'opiniâtreté & la constance des Assiégez fut si grande, qu'ils protestérent qu'ils mangeroient plûtôt leur bras gauche, aprés que leurs provisions seroient con-

consumées, que de rendre la Ville. Le Prince ayant été informé de leurs miséres, par le moyen des Pigeons qu'on avoit fait envoler de la Ville, & voyant que des maladies desespérées ont besoin de remédes desespérez, ordonna que l'on préparât deux cens batteaux plats, de douze, quatorze & seize rames chacun, dont les plus gros pussent porter deux piéces de canon. Ces batteaux étoient conduits par des Matelots qu'on avoit fait venir de Zelande, & chargez de toutes sortes de provisions; tout étant disposé & prêt, les Hollandois ayant fait de grands trous dans les chaussées, & renversé les digues que l'on avoit élévées pour arrêter les vagues de la Mer, & les eaux des Riviéres de l'Issel & de la Meuse, inondérent le terrain des Espagnols, & couvrirent toute la Campagne d'eau, en sorte que ceux qui étoient à quarante mille delà, vinrent apporter du secours d'hommes & de provisions aux Assiégez. Tellement que les Espagnols, aprés avoir encloüé leurs canons, & les avoir jettez dans les fossez, furent forcez de lever le Siége, qui avoit duré quatre mois; non pas sans perdre beaucoup d'hommes, ayant été poursuivis par les Hollandois dans leurs

batteaux,

batteaux, qui avec de longs crocs de fer noyérent & firent prisonniers grand nombre des Ennemis.

Aprés cette delivrance, le Prince d'Orange fut reçû dans Leyde comme une Divinité, qui les avoit préservez de tomber entre les mains d'un Ennemi cruel & barbare; car ils le regardoient, aprés Dieu, comme la seule cause de leur conservation, en ce que bien qu'il ne voulût pas rompre les chaussées sans le consentement des Etats, ce fut lui néanmoins qui en fit la premiére proposition: en effet, les Etats lui ayant répondu, quoi qu'ils sçussent bien le dommage que tout le Païs en souffriroit, qu'un Païs dépeuplé valoit mieux qu'un Païs perdu, alors nôtre Prince executa son dessein. Ce fut aussi en ce même temps, que pour soulager en quelque façon les miséres qu'avoit souffertes cette Ville, il y érigea une Université, à laquelle il donna de trés-beaux Priviléges & de grands revenus.

D'un autre côté Requesens, pour récompenser cette perte, se rendit Maître, environ ce même temps-là, de Zericzée, quoi que ni lui ni les Espagnols ne jouïrent pas long-temps des fruits de leurs Conquêtes; car les Espagnols & les Allemans

se ressouvenant avec quelle peine & travail ils avoient obtenu un si grand avantage, & ayant appris que Requesens étoit mort, devinrent si insolens & si fiers de leurs propres mérites, qu'ils demandérent leur paye avec une fierté extraordinaire; & abandonnant Schelde & Doveland, qu'ils venoient de gagner avec tant de gloire, lors que Zericzée n'étoit alors gardé qu'avec peu de Walons, ils coururent d'un côté & d'autre dans le Brabant, sans sçavoir où assouvir leur rage: jusqu'à-ce-qu'enfin ils se jettérent sur Mastrich, & sur Anvers même, qu'ils ravagérent & pillérent; de sorte que l'on appelloit le pillage de ces deux Villes, la fureur des Espagnols, car ils y avoient pillé la valeur de vingt-quatre millions. Et l'extravagance licencieuse de ces mutins étrangers étoit si insupportable, que les Provinces, qui jusques alors avoient continué dans l'obéïssance du Roi Philippe, déclarérent les Espagnols Ennemis du Roi & de la Patrie, & appellérent le Prince d'Orange à leur secours. Ce fut pour lors que tous les Païs-Bas, excepté Luxembourg, entrérent dans une association & conclurrent à Gand l'an 1576. ce fameux Traité de Paix, par lequel ils jurérent

rent ſolemnellement de s'aſſiſter les uns les autres pour delivrer leur Païs de la ſervitude Eſpagnole. En conſéquence du même Traité, les Châteaux de Gand, de Valenciennes, de Cambray, d'Utrecht, & de Groningue furent démolis, & toute la Friſe ſe déclara pour les Etats.

Dom Jean d'Autriche fut envoyé dans les Païs-Bas en la place de Requeſens, pour remédier à tous ces déſordres. Il ſe comporta d'abord avec beaucoup de douceur & d'affabilité; mais le Prince d'Orange qui connoiſſoit le fonds des deſſeins des Eſpagnols, avertiſſoit ſans ceſſe les Provinces, de ne ſe laiſſer point tromper par les belles promeſſes que Dom Jean faiſoit au nom du Roi; les aſſurant qu'un Prince une fois provoqué, peut à la vérité diſſimuler pour quelque temps, mais qu'il n'oublie les injures qu'il a reçûës, que juſqu'à-ce qu'il ait le temps & l'occaſion de s'en vanger.

Néanmoins ils ſe laiſſérent pour quelque temps ſurprendre par l'Edit perpétuel, fait le dix-ſept Février, l'an 1577. entre les Etats d'une part, & le Roi d'Eſpagne de l'autre, par la Médiation de l'Empereur Rodolphe, & du Duc de Cléves & de Juliers; par le-

quel

quel Edit le Traité de Gand fut ratifié, la tenuë des Etats Généraux accordée, & ordonné que les Eſpagnols & les Allemans ſortiroient des Païs-Bas, avec cette clauſe, qu'ils n'emporteroient avec eux aucunes des proviſions, munitions & artillerie qui ſe trouvoient dans les Places qu'ils tenoient. Mais le Prince d'Orange, avec les Etats de Hollande & de Zelande, proteſtérent contre cet Edit, alléguant que pluſieurs articles, particuliérement ceux qui regardoient la Religion, n'étoient pas aſſez clairs, ni aſſez expliquez.

Dom Jean fut reçû avec grande pompe dans Bruxelles, & il ne fut pas plûtôt établi dans ſon Gouvernement, que les Etats trouvérent la vérité des bons avis du Prince d'Orange, ayant découvert par pluſieurs Lettres interceptées, écrites en chiffres que Philippe de Marnix déchiffra, que Dom Jean avoit des ordres particuliers de tenir une autre conduite, qui tendoit à les ruïner, & tous ceux qui étoient dans leurs intérêts. Ouvrant alors les yeux, ils réſolurent de s'oppoſer à lui par la force des armes.

D'un côté Dom Jean ſe ſaiſit des Châteaux de Namur & de Charlemont, rappella

pella les Troupes Espagnoles & Allemandes, & se prépara à faire la Guerre. De l'autre, les Etats démolirent le Château d'Anvers, & se joignirent au Prince d'Orange, qui venant à Breda avec sa troisiéme Femme Charlotte de Bourbon, fut invité par les Etats de les honorer de sa presence, pour les rassurer & faire revivre. Pour cet effet, les Bourgeois d'Anvers furent assez loin au devant de lui, & l'accompagnérent dans leur Ville, où les Etats Généraux députérent les Abbez de Villiers & de Maroles, & les Barons de Fresin & de Caprias, pour le suplier de venir promptement à Bruxelles, où il se rendit par eau dans une Berge, les Bourgeois d'Anvers marchant d'un côté du Canal, & ceux de Bruxelles de l'autre: & ayant été reçû avec grande pompe & les acclamations de tout le Peuple, il fut déclaré Gouverneur de Brabant, & Sur-Intendant des Finances & des revenus des Provinces.

Nous pouvons remarquer ici, que quoi que la Vie de ce Noble & Héroïque Prince, semblât être persécutée en plusieurs rencontres par la Fortune, ce qui auroit accablé un esprit moins résolu & moins constant que le sien, il avoit néanmoins souvent la satisfaction d'une joye & d'un contentement

tement intérieur, que les Stoïques mêmes les plus insensibles ressentent quelquefois, au milieu des réjoüissances & des vœux du Peuple, dont il possédoit entiérement les cœurs & l'affection, au lieu qu'il y a des Princes qui ne commandent que les corps de leurs Sujets, ce qui n'est point comparable à ce charmant empire sur les ames, qui fait la plus noble partie de la Souveraineté.

Mais parce que la vertu ne manque presque jamais d'être enviée, & qu'une grande réputation sans tache est plus exposée à l'envie, qu'une réputation vulgaire : cette réception magnifique du Prince d'Orange, l'autorité que les Etats & le Peuple donnérent de leur bon gré, à sa haute naissance, à sa conduite incomparable, à sa grande expérience, & à son mérite extraordinaire, le rendirent bien-tôt suspect à plusieurs grands Seigneurs & Personnes de qualité, les principaux desquels étoient, le Duc d'Arscot, le Marquis de Havrez son Frere, le Comte de Lalen, & son Frere le Baron de Montigny, le Vicomte de Gand, le Comte d'Egmont, & beaucoup d'autres, qui jaloux de sa grandeur, envoyérent secrettement le Sieur de Malstede, à l'Ar-

l'Archiduc Matthias Frere de l'Empereur Rodolphe, pour lui offrir le Gouvernement des Païs-Bas. Cet Envoyé se dépêcha si fort, & pressa avec tant d'importunité l'Archiduc de venir promptement, que l'Archiduc partit de Vienne & arriva à Cologne, avant qu'on eût la moindre connoissance qu'il eût été invité à venir.

Ces Seigneurs se tenoient comme assurez d'avoir tout pouvoir dans le Gouvernement sous l'Archiduc, qui les devoit considérer comme les Auteurs de son avancement, & de ruïner par ce moyen l'autorité du Prince d'Orange, en lui mettant en tête un Supérieur de cette haute qualité.

Mais le Prince d'Orange qui sçavoit si bien user du temps, & se conduire selon les saisons, & convertir les poisons qu'on lui préparoit en antidotes, ne prit point d'autre connoissance de leur procédé, sinon qu'il se plaignit modestement dans l'Assemblée des Etats, de ce qu'ils avoient appellé l'Archiduc sans lui communiquer une affaire de cette importance, d'autant plus qu'il avoit été résolu de ne rien entreprendre que d'un commun consentement, & sur tout dans des affaires si importantes,

portantes, à quoi il ajoûta néanmoins qu'il ne vouloit s'opposer en aucune maniére à la réception, ni à l'établissement de l'Archiduc. Mais ayant aprés cela gagné dans son parti le Comte de Lalen, qui commandoit en chef l'Armée des Etats, il fit si bien par son adresse & par sa prudence, que l'Archiduc ayant été fait Gouverneur sous de certaines conditions, il fut lui-même choisi Lieutenant Général à la pluralité des voix dans l'Assemblée générale, & eut le maniement principal des affaires sous l'Archiduc, du propre consentement d'une personne qui connoissoit sa grande capacité. Ainsi nôtre Prince, par sa bonne & prudente conduite, fit tomber sur la tête de ses Ennemis la tempête qu'ils avoient formée pour le détruire; car le Duc d'Arscot Chef de la Conjuration contre lui, fut bien-tôt arrêté dans la Ville capitale de son Gouvernement, par le Sieur de Ribouë Favori des Princes. Et pour le rendre plus sensible à son malheur, on arrêta aussi en même temps ses meilleurs amis, les Evêques d'Ypres & de Bruges, avec les Sieurs Rassinguem & Seuvequem, & plusieurs autres de ses Créatures.

D'un autre côté, Dom Jean d'Autri-

che

che ayant été déclaré l'Ennemi public des Païs-Bas, rappella les ſoldats Eſpagnols & Italiens, qui avoient été contraints de ſortir du Païs, en conſéquence de l'Edit perpétuel, avec quantité d'Allemans, & défit à Gemblours l'Armée des Etats, commandée par le Sieur de Goignie en l'abſence du Comte de Lalen, & des principaux Officiers, qui étoient pour lors à Bruxelles, à ſe divertir aux nôces d'un de lêurs amis.

Cette perte fut néanmoins bien-tôt récompenſée, par la priſe de la fameuſe Ville d'Amſterdam, laquelle ſe rendit, & fut unie aux Etats de Hollande, huit jours aprés la déroute de l'Armée.

Dom Jean enflé néanmoins du ſuccés de ſa Victoire de Gemblours, vint avec de grandes forces pour attaquer l'Armée des Etats, qui étoit à Rimenant prés de Malines, commandée par le Comte de Boſſu; mais il trouva que ce Général étoit ſi bien préparé pour le recevoir, qu'il fut contraint de ſe retirer en confuſion & avec une perte conſidérable. En telle ſorte, que quoi que le Comte de Boſſu fut extrêmement loüé de ſa conduite dans le commencement de la Bataille, il ne fut pas moins blâmé pour avoir laiſſé perdre l'occaſion de pourſuivre

vre l'Ennemi dans sa retraite avec toutes ses forces, ce qui rendit sa Victoire imparfaite.

Cependant, les Etats Généraux publiérent une tolérance des deux Religions dans les Provinces, cette Ordonnance fut appellée la Paix & la Religion. Mais cette Paix n'étant pas approuvée par tout le reste des Confédérez, produisit un troisiéme Parti, qu'on appelloit le Parti des Mécontens, du nombre desquels étoit le Baron de Montigny, le Vicomte de Gand, Valentin de Pardieu, le Baron de Cabrias, & quelques autres. Par leur moyen les Provinces de Hainaut & d'Artois retournérent dans l'obéïssance des Espagnols, quelques remontrances que leur pussent faire les Etats Généraux, tant par leurs lettres, que par la bouche de leurs Commissaires.

Dans ce temps-là, les Etats ayant renforcé leur Armée de Troupes Allemandes, envoyérent faire plusieurs propositions à Dom Jean; & entr'autres, de remettre le Gouvernement des Païs-Bas entre les mains de l'Archiduc Matthias, aux mêmes conditions sous lesquelles ils lui avoient prêté serment, comme aussi de restituer aux Etats la Province de Limbourg, & tout ce qu'il avoit pris dans le Hainaut, ou

ou dans le Brabant, par force ou de bon gré. Mais dans le temps qu'on faisoit ces propositions, Dom Jean, dont l'esprit n'étoit pas moins malade que le corps, se croyant suspect à la Cour d'Espagne, à cause de la mort de son Secrétaire Escovedo, qu'on croyoit avoir été empoisonné par les Espagnols, mourut dans le Camp de Namur. Alexandre Farnese Duc de Parme lui succéda dans son Gouvernement; ce Duc, par ses maniéres obligeantes, & par ses grandes promesses, augmenta beaucoup le nombre des Mécontens, & affoiblit les Confédérez des Etats.

Mais le Prince d'Orange toûjours vigilent, environ ce même temps-là, c'est à dire, le 22. Janvier de l'année 1579. mit la premiére pierre angulaire de la République des Païs-Bas, par l'union étroite qui fut faite à Utrecht entre les Provinces de Gueldres, Zutphen, Hollande, Zelande, Frise, & l'Ommelande. Cette union contenoit vingt-cinq Articles, les chefs desquels étoient, que les Provinces s'affisteroient mutuellement contre l'Ennemi commun, & ne traiteroient d'aucune Paix ni Guerre, que d'un consentement général, sans aucun préjudice néanmoins

des Priviléges desdites Provinces. Cette Alliance fut appellée le Traité d'Utrecht, parce qu'elle fut ratifiée dans cette Ville, où les Gouverneurs des Provinces & les Etats, pour montrer que leur conservation dépendoit nécessairement d'une union étroite, prirent pour leur devise ces paroles de Micipsa dans Salluste; *Concordiâ parværes crescunt.*

Peu de temps aprés, le Prince s'appercevant que les forces des Etats diminuoient tous les jours, à cause que quelques-unes des Provinces & plusieurs Personnes de leurs Corps les ayant abandonnez, avoient fait leur paix avec le Roi d'Espagne, par les fortes persuasions du Duc de Parme; leur remontra que dans la condition où ils étoient, ils ne pourroient jamais résister à un si puissant Ennemi, manque de puissance & de force, de sorte qu'ils seroient ou obligez de se réconcilier avec l'Espagne, ce qu'il ne leur conseilloit jamais de faire, puis qu'il n'y avoit point de seureté de ce côté-là, ni pour leur vie, ni pour leur Religion; ou bien de faire choix de quelque Prince voisin pour être leur Protecteur & leur Souverain, & que pour cela il croyoit que le Duc d'Alençon Frere unique de Henri

Henri III. Roi de France, étoit le plus propre.

Cette proposition ayant été approuvée, on envoya en France Philippe de Marnix avec quelques autres Commissaires, qui en peu de temps conclurent un Traité avec le Duc d'Alençon, par lequel il fut arrêté, que les Etats de Hollande, Zelande, Brabant, Flandres, Utrecht, & Frise, le reconnoîtroient pour leur Souverain; à condition qu'il ne feroit aucun changement dans la Religion, & qu'il conserveroit les Priviléges des Provinces; qu'il assembleroit les Etats une fois l'an, & qu'il leur seroit permis de s'assembler plus souvent s'ils le jugeoient à propos; qu'il ne disposeroit d'aucuns Emplois, ou Charges dans le Gouvernement, que du consentement des Etats, & que s'il violoit les Priviléges des Provinces, ou aucun Article du Traite, il seroit déchû de la Souveraineté, & que pour eux, ils seroient absous du serment qu'ils lui avoient fait, & libres de choisir un autre Souverain.

L'Archiduc voyant qu'on n'avoit plus besoin de lui dans les Païs-Bas, puis qu'ils recherchoient une Protection plus puissante que la sienne, prit congé d'eux, & se

 retira

retira en Allemagne, aprés avoir reçû de grands remercimens des Etats, & plusieurs presens magnifiques, autant que leur condition presente le leur pouvoit permettre.

Cependant le Prince d'Orange fit tous ses efforts pour hâter l'arrivée du Duc d'Alençon, sçachant de quelle importance il étoit pour son intérêt, d'être soûtenu par la presence d'un si grand Prince; d'autant plus que la même année 1580. le Roi d'Espagne avoit publié une Proscription sanglante contre lui; dans laquelle, aprés lui avoir reproché les faveurs dont Charles-Quint l'avoit comblé, il le chargeoit d'opprobres, l'appellant Ingrat, Rebelle, Perturbateur du repos public, Hérétique & Hipocrite, un autre Caïn, un Judas, ajoûtant qu'il étoit sans Conscience, Impie, Sacrilége, Parjure, Auteur de tous les troubles des Païs-Bas, & la Peste du genre humain. Aprés quoi le Roi le déclaroit Criminel de Léze-Majesté, donnoit son bien, son corps & sa vie, à quiconque pourroit s'en rendre le Maître. Promettant sur sa parole de Roi & de Chrêtien 25000. écus de récompense, à celui qui le prendroit vif ou mort & l'améneroit en Espagne, & le pardon de tous les crimes qu'il

qu'il auroit jamais commis, & s'il n'étoit pas déja Noble, de lui donner à lui & à ses héritiers des Lettres de Noblesse.

Le Prince pour réponse fit une longue Apologie, répondant en particulier à chaque article de la Proscription. Il eut soin de la faire lire en pleine Assemblée des Etats Généraux, & il eût bien souhaité que les Etats l'eussent imprimée en leur nom, mais quelques-unes des Provinces ne le jugérent pas à propos, parce qu'elle étoit trop piquante, & d'autant qu'ils ne prenoient aucune part dans beaucoup de manquemens de mauvaise foi qu'elle attribuoit au Roi. Néanmoins ils déclarérent par un Acte public, que le Prince étoit accusé à tort; que c'étoit uniquement à leurs grandes sollicitations & importunitez, qu'il avoit accepté le Gouvernement, & ils lui offrirent une Compagnie de Gardes pour garder sa Personne, qui seroit entretenuë aux dépens du public; le priant de continuer à maintenir leur Liberté, avec promesse d'obéïr avec toute soûmission à ses commandemens & à ses conseils, qu'ils protestoient ne tendre qu'à leur seureté & conservation.

Mais si ce Prince avoit sujet d'être trou-

blé aprés une si terrible Proscription, il n'avoit pas moins raison d'être affligé de la prise de Breda, qui avec le Païs circonvoisin faisoit une considérable partie de son revenu, perte qui lui étoit particuliére, mais qui n'étoit pas moins considérable au Public. Ce qui le consola néanmoins dans son malheur, fut d'apprendre que le Duc d'Alençon étoit en marche avec quatorze mille Chevaux & Fantassins, pour faire lever le Siége que le Duc de Parme avoit mis devant Cambray. En effet, ce Général n'eût pas plûtôt sçû des nouvelles du Duc d'Alençon, qu'il leva le Siége. Nôtre Prince se vit vangé en quelque sorte de sa Proscription; car sur les nouvelles de la venuë du Duc d'Alençon, les Etats déclarérent le Roi d'Espagne déchû de la Souveraineté des Païs-Bas, brisérent ses Sceaux, & ordonnérent qu'il ne seroit plus reconnu pour leur Prince: & ils ne furent nullement découragez de la prise de Tournay par le Duc de Parme, nonobstant la vigoureuse défense de Madame Marie de Lalin Princesse d'Epinoy & Sœur du Baron de Montigny: Dame qui par une valeur toute mâle pour encourager les autres, s'exposa elle-même durant le Siége à tant de dangers,

qu'elle

qu'elle fut blessée d'un coup de mousquet dans le bras.

La rigueur de la saison ayant causé une suspension d'armes, le Duc d'Alençon fit un tour en Angleterre, où aprés avoir été régalé splendidement, & avoir reçû une somme considérable pour son voyage des Païs-Bas, il s'embarqua au milieu de l'hyver, & mit pied à terre à Flessingue, & de là marcha à pied jusqu'à Middelbourg, où il fut reçû par le Prince d'Orange & par le Prince d'Epinoy, qui le conduisirent jusqu'à Anvers. Il fut reçû dans cette Ville avec une pompe & une magnificence incroyable, & le Prince d'Orange l'ayant investi du Bonnet Ducal & du Manteau de Velours Cramoisi doublé d'Hermines, il prêta le serment en presence des Etats & des Magistrats de la Ville, & d'une multitude infinie de peuple, qui étoient accourus en foule pour voir un spectacle si extraordinaire, promettant d'observer exactement le Traité conclu avec lui ; de conserver les Priviléges du Païs, & de ne point gouverner selon sa volonté & bon plaisir, mais selon l'équité & la justice. Aprés quoi les Etats & les Magistrats de la Ville d'Anvers, lui prêtérent aussi le Serment de fidélité & d'o-

d'obéïssance, comme à leur Prince Souverain.

Mais ce Triomphe & cette Joye publique furent bien-tôt tournez en pleurs & en tristesse, par le malheureux accident qui arriva au Prince d'Orange : car le Roi d'Espagne ayant promis dans sa Proscription une trés-grande récompense, l'argent qui est le poison de l'ame, avoit déja corrompu l'esprit de plusieurs scélérats, & les avoit mis en campagne pour mériter le prix du sang de nôtre Prince. Le premier qui osa commettre cet attentat, fut un nommé Javrigny, qui épiant l'occasion, lui tira un coup de pistolet chargé d'une seule bale, qui le perça sous l'oreille droite, & sortant par la jouë gauche, lui cassa quelques dents. On croyoit au commencement que les François avoient fait ce coup, mais l'assassin ayant été tué par les Halebardiers de la Garde du Prince, & ayant trouvé certains papiers dans sa poche, qui faisoient connoître qu'il étoit Espagnol, le peuple qui avoit pris les armes pour se vanger sur les François, fut appaisé & chacun se retira chez soi. Le Prince d'Orange, nonobstant la grande douleur qu'il souffroit, écrivit de sa propre main aux Magistrats d'An-

d'Anvers, touchant l'assassinat commis en sa Personne par les Espagnols.

Il est impossible d'exprimer combien grande & extraordinaire étoit la tristesse de cette grande Ville, à la nouvelle de la blessure du Prince; les Magistrats ordonnérent des Jeûnes publics; le peuple étoit continuellement à l'Eglise, pour implorer le secours du Ciel pour la guérison de ce Prince; & lors qu'il fut hors de danger, ils ne témoignérent pas moins de zéle à offrir à Dieu leurs actions de graces pour le rétablissement de la santé du Pere de la Patrie.

Si-tôt que le Prince fut en état de sortir, le Duc d'Alençon le prit avec lui pour aller à Gand & à Bruges, où l'on découvrit une autre Conspiration contr'eux, dont le Chef étoit un certain Nicolas Salcédo Espagnol, qui confessa avoir reçû quatre mille écus du Duc de Parme pour assassiner le Duc d'Anjou & le Prince d'Orange, pour l'empoisonner ou pour s'en défaire de quelque maniére que ce fut. François Baza Italien un des Complices ayant été pris confessa la même chose: mais avant que d'être mené au lieu de son supplice, il se tua lui-même, pour évi-

ter les tourmens qu'on lui alloit faire souffrir. Salcédo fut conduit à Paris & tiré à quatre chevaux.

Mais le Duc d'Anjou, à l'exemple du jeune Roboam, qui se perdit en suivant le conseil de jeunes Conseillers, se laissant conduire par Tervagues, Saint Agnan, Rochepot, & plusieurs autres jeunes étourdis qui le gouvernoient, & négligeant de consulter le Prince d'Orange, le Duc de Montpensier, le Comte de Laval, & plusieurs autres capables de lui donner de meilleures instructions, résolut contre le serment qu'il avoit pris, & contre toutes les Loix de la justice, de se saisir des principales Places du Païs-Bas, comme Dunkerque, Dendermonde, Bruges, & Anvers, & toutes ces Places dans un même jour. Comme ces jeunes gens lui avoient fait comprendre que l'Autorité du Prince d'Orange étoit trop grande & la sienne trop limitée, n'étant Souverain que de nom, il allegua, pour justifier son procédé, que le Peuple d'Anvers avoit environné son Palais pour le tuër, & que par conséquent, par une telle révolte, il étoit absous de son serment. Pour cet effet il prit Dendermonde, Dunkerque, & d'autres

Pla-

Places, mais il manqua Bruges & Anvers, dont les Bourgois se comportérent avec tant de résolution, que les François qui étoient au dedans y furent tuez en si grande quantité devant les portes, que ceux qui étoient au dehors ne pouvoient entrer pour les secourir.

Le Duc d'Anjou voyant cela, rendit les Places dont il s'étoit rendu le Maître, & retournant en France mourut dans son Château de Château-Thierry de chagrin & de tristesse.

Les Flamans crûrent que le Prince d'Orange avoit été d'intelligence avec les François pour surprendre Anvers, & ses ennemis se servirent de cette fausseté pour diminuer sa réputation, qui fut un peu ternie par son quatriéme Mariage avec Louïse de Coligny. C'est pourquoi le Prince s'appercevant que le Parti des Etats s'affoiblissoit tous les jours dans le Païs des Walons, se retira en Hollande, où il se croyoit plus en seureté, & moins exposé aux attentats de la superstition, & à la récompense que promettoit la Proscription contre sa Personne: il choisit la Ville de Delft pour le lieu de sa résidence, où la Princesse sa Femme accoucha d'un Fils qui fut le der-

nier qu'il eut, nommé Frederic Henri, grand-Pere de Son Altesse d'aujourd'hui.

Ayant donc ainsi affranchi une partie de son Païs de la servitude des Espagnols, par tant d'actions de courage & de prudence, & à sa gloire immortelle, il ne faut pas s'étonner si le Peuple pleura si universellement sa perte par l'assassinat commis en sa Personne. Celui qui commit ce lâche attentat, étoit un nommé Baltazard Gerard de Ville-frans dans la Comté de Bourgogne, homme de phisionomie laide & hideuse, de petite stature, d'humeur atrabilaire & d'un certain courage brutal qui le rendit entreprenant & hardi. Comme d'ailleurs il étoit fort superstitieux, grand ennemi de la Reformation, & qu'il étoit continuellement dans les Maisons des Moines, il conçût une si grande aversion pour le Prince d'Orange, qu'il resolut de s'en défaire. Il étoit à Dole chez un Procureur, lors de la Pacification de Gand, & depuis ce temps-là, poussé par son mauvais naturel & par ceux qui dirigoient sa conscience, il fit paroître de si grands transports contre la personne de cet excellent Prince, que s'il n'eût été détourné par quelques-uns de ses amis, à qui il avoit dé-

découvert ſon cœur, il eût tenté, dés ce moment-là, d'aller exécuter ſon infame deſſein. Il fut arrêté, parce que Dieu qui tient en bride les méchans avoit reſolu de conſerver encore ce grand & illuſtre Héros. Mais trois ans aprés, ce barbare toûjours enflammé de menaces & de tuërie ayant vû la Proſcription qui avoit été publiée contre le Prince, partit de Dole & ſe rendit à Luxembourg, reſolu d'aller exécuter ſon abominable entrepriſe. Il ne fut pas plûtôt arrivé dans cette Ville, qu'il apprit que Javrigni l'avoit prévenu. Il ſe mit alors au ſervice du Secretaire du Comte de Mansfeldt, & là ayant été aſſuré que le Prince étoit encore vivant & que ſon aſſaſſin n'avoit fait que le bleſſer; il abandonna le ſervice de ce Secretaire & alla à Tréves.

Le même jour qu'il fut arrivé dans cette Ville, il ſe confeſſa à un Jéſuite & lui déclara la réſolution où il étoit d'achever ce qui avoit été commencé par Javrigni. Ce Jéſuite découvrit ce deſſein à trois autres de ſes Confreres, & tous quatre s'étant aſſemblez le lendemain & ayant fait venir ce malheureux, ils l'aſſurérent qu'il feroit une action Héroïque, s'il délivroit l'Egliſe du plus grand Ennemi qu'elle eût, & lui proteſtérent

teſtérent en même temps, qu'ils lui déclaroient de la part de Dieu, qu'il commettroit un crime digne des Enfers, s'il abandonnoit ſon deſſein, & qu'il ſeroit mis au rang des Martyrs, s'il mouroit en executant une entrepriſe ſi pieuſe. Sur ces aſſurances, il ſe rendit à Tournai, où s'étant confeſſé au Docteur Gerri Gardien des Cordeliers, ce Moine lui donna ſa bénédiction & lui promit le Paradis, pour l'encourager à mettre en execution ſon projet infernal & Diabolique.

Balthaſard Gerard perſuadé qu'il étoit, que ſon action ſeroit méritoire devant Dieu, partit de Tournay, & arriva à Delft au commencement de Mai. Du moment qu'il fut dans cette Ville, il ſe rendit au Cloître de Sainte Agathe qui étoit l'Hôtel du Prince. Comme ſon deſſein étoit de s'inſinuer auprés de lui, il lui preſenta un Placet, par lequel il lui promettoit de lui découvrir pluſieurs choſes concernant le Païs & la Religion. Le Prince qui crut que cet homme lui ſeroit néceſſaire, promit de lui donner de l'emploi. Cependant, ce malheureux déguiſant ſa Religion, ſa naiſſance, ſa vie, ſon nom, ſes actions, & ne faiſant rien à quoi on pût trouver à redire,

dire, pendant plusieurs mois; les Favoris du Prince & ses Ministres furent les premiers qui le prirent sous leur Protection, & qui mirent dans l'esprit de Guillaume, que cet homme, qui leur paroissoit si affectionné lui pourroit être d'un grand service. Cet infame assassin avoit pris le nom de François Guyon fils de Pierre Guyon de Bezançon, qui s'étoit rendu recommandable par les souffrances qu'il avoit endurées pour la Religion Réformée. Et pour faire voir qu'il étoit véritablement Réformé, il n'étoit jamais sans avoir entre les mains des Pseaumes & le Nouveau Testament, & autres Livres de Religion qu'il affectoit de lire devant tout le monde. Il ne manquoit jamais d'assister à tous les Sermons qui se faisoient en presence de Son Altesse. Si bien que par cet artifice & tous les autres qu'il mettoit en usage, il aquit si fort la faveur du Prince, qu'il lui confioit la plûpart des dépêches qu'il étoit obligé d'envoyer dans les Places où il avoit des correspondances. Et dans le temps même que ce malheureux commit son assassinat, il attendoit un Passeport pour aller dans une Province, où le Prince avoit fait dessein de l'envoyer. Ce fut même ce Passeport qui lui

lui facilita l'occaſion d'executer ce qu'il avoit réſolu de faire depuis ſi long temps: car ayant pris le moment que le Prince ſe levoit de table pour monter à ſa chambre, il lui preſenta d'une main un papier pour le ſigner, & de l'autre il lui tira un coup de piſtolet chargé de trois bales, & cela fut fait ſi promptement que perſonne ne s'en apperçut. On n'eut le temps que de le porter dans une chambre proche de celle d'où il ſortoit de dîner: car un moment aprés, ayant perdu toutes les forces, il expira en la preſence de la Princeſſe ſon Epouſe & de ſa Sœur la Comteſſe de Swartzenbourg, n'ayant pas pû même achever de prononcer ces paroles: *Seigneur aye pitié de mon ame & de ce pauvre peuple.*

Cet infame meurtrier n'avoit alors que 25. ans, ou environ. Et cependant, il fit paroître autant de courage & de fermeté à ſouffrir les tourmens de la mort, que de hardieſſe & de résolution à entreprendre un tel crime. Il fut pris quelques momens aprés qu'il eut fait ce funeſte coup, & le lendemain ayant été condamné à un ſupplice digne de ſon attentat, il fut executé publiquement. Il fut tenaillé dans toutes les parties de ſon corps. Sa main parricide fut brûlée entre

deux

deux fers ardens. Il fut ensuite écartelé tout vif, & le Bourreau lui ayant arraché le cœur le lui jetta contre le visage. Ses tourmens furent longs & rigoureux : mais il les endura avec tant de constance, que l'Histoire a parlé comme d'un prodige de l'action de ce scélérat.

Ainsi mourut l'Illustre Guillaume de Nassau Prince d'Orange, qui avoit fait paroître un jugement des plus solides dans l'une des plus grandes entreprises qui ayent été jamais projettées ; un courage incomparable à la poursuivre, & une constance invincible à l'executer, malgré la puissance formidable des Espagnols, & les menées secrettes d'une infinité de gens qui s'étoient opposez à ses desseins. C'est pourquoi les Etats & le Peuple, qui au milieu de leurs plus grands dangers avoient expérimenté si souvent sa prudence, sa constance, sa magnanimité, sa justice, sa patience & sa modération ; Vertus qui ne se sont, peut-être, jamais rencontrées en un seul homme, pleurérent sa mort, comme la plus grande perte qu'ils pussent faire en ce monde. Et pour témoigner leur douleur, & en même temps leur reconnoissance, ils firent tout ce qui étoit en leur pouvoir, pour

pour éterniser sa mémoire. Vingt-trois jours furent employez pour l'appareil de ses Funérailles. Les Etats Généraux, le Conseil d'Etat, les Etats de Hollande, & tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans les Provinces assistérent à sa Pompe funébre précédez de douze cens Bourgeois sous les armes. Enfin, les Provinces-Unies, pour laisser à la postérité un Monument éternel de cet incomparable Prince, lui firent ériger dans le nouveau Temple de Delft, un Mausolée des plus magnifiques & des plus superbes qu'il y ait dans toute l'Europe, où on lit une Epitaphe en Latin qui est l'abregé de sa Vie. L'année de sa mort est comprise dans ce Dystique.

AVrIaCVs prInCeps hIspanI fraVde tyrannI
OCCVmbIt, VInCI non aLIter poterat.

Guillaume Premier avoit la taille belle quoi que médiocre, le visage plûtôt brun que blanc & couvert de petites taches, les yeux gros, à fleur de tête, & un peu bruns, les cheveux chatains, le nez plus long que court & assez gros, & la démarche noble &

& grande. Il paroiſſoit froid, parloit peu, penſoit beaucoup & ne diſoit jamais rien qu'à propos. Il étoit d'un tempérament ſi robuſte qu'il n'avoit jamais eu de maladie qui l'eût retenu huit jours au lit, excepté la peſte qu'il avoit euë dix ans auparavant. Il s'étoit ſi endurci dans les diverſes fatigues qu'il avoit eſſuyées depuis l'âge de vingt & un an qu'il fut mis à la tête des Armées de l'Empereur, que rien n'étoit capable de l'incommoder. Il étoit civil & honnête. Il aimoit la raillerie & railloit fort agréablement. Sa mémoire étoit admirable. Il ſçavoit les Mathematiques. Il entendoit la Langue Latine, & dans ſes heures de loiſir, il liſoit preſque toûjours des Livres de Politique & d'Hiſtoire. Il étoit adroit, prudent, ſecret dans ſes deſſeins, & trés-habile à découvrir ceux des autres. Il étoit charitable, libéral, bon, propre dans ſes habits, mais d'une propreté modeſte. Il n'y avoit aucun Seigneur dans les Païs-Bas qui eût une meilleure table que lui, & ſa Maiſon étoit ouverte à tous les Princes Etrangers & à tous les Ambaſſadeurs. Et cette généroſité jointe à une infinité d'autres qualitez propres à gagner les cœurs, lui avoit attiré l'amitié & l'eſtime de tout le mon-

monde. Jamais Prince n'a été moins vindicatif que lui. Il haïssoit les complimens outrez. Il faisoit plus qu'il ne promettoit, & il étoit si modeste qu'il ne vouloit point s'entendre loüer. Enfin, c'étoit un Prince si affable & si familier avec le commun du peuple, qu'il s'abaissoit à s'entretenir avec le moindre petit Bourgeois. Lors qu'il marchoit par les ruës, il alloit toûjours découvert, montrant toûjours un visage riant au peuple, qui accouroit de toutes parts, pour le voir passer. On rapporte, qu'un jour passant à pied dans une des Villes de Hollande, & qu'ayant entendu du bruit dans la maison d'un petit Bourgeois, sa femme & lui étant en dispute, il entra dans cette maison, où aprés avoir écouté patiemment la cause de leur querelle & les raisons qu'ils alléguoient, l'un & l'autre, il les exhorta à se réconcilier, avec une tendresse incroyable. Ce qui ayant été executé sur le champ, le Maître du logis le pria de goûter sa biére, ce que le Prince lui accorda. La boisson étant donc venuë, le Maître, selon la coûtume du Païs, bût le premier à sa santé dans un pot, & lui ayant versé en suite de la biére dans le même pot & essuyé avec sa main l'écume

cume qui étoit ſur les bords, il le lui preſenta, & le Prince l'ayant pris & lui ayant fait raiſon, bût & ſe retira. Il avoit accoûtumé de dire à ſes amis, qui lui repreſentoient qu'il s'abaiſſoit trop avec le peuple; que les grands devoient acheter l'amitié des petits, & qu'il n'y avoit rien qu'on pût aquerir à meilleur marché que leur affection, puis que cela ne coûtoit que la peine de tirer ſon chapeau & un peu d'affabilité & de franchiſe.

Guillaume Lantgrave de Heſſe l'un des plus ſages Princes de ſon Siécle en parlant de Guillaume I. le comparoit ordinairement à Judas Maccabée. En effet, Judas Macabée avec un poignée de ſoldats défit l'Armée d'Antiochus & Guillaume avec cinq mille hommes triompha d'une Armée de plus de quatrevingt mille & reduiſit les Eſpagnols à la derniére extrêmité. Judas Maccabée ſacrifia ſa vie & celle de ſes quatre freres pour le ſalut d'un Peuple affligé & oppreſſé en leurs biens, en leurs perſonnes & en leur conſcience, & Guillaume expoſa la ſienne & la perdit lui & trois de ſes freres, pour la délivrance des Provinces Belgiques, pour l'avancement de la Religion, pour la gloire de Dieu & la liberté

berté de tout un Peuple & d'une Republique qui est devenuë par son moyen l'une des plus florissantes de la terre. L'un & l'autre eurent à combattre les trahisons, les perfidies, les mécontentemens du dedans, les stratagêmes du dehors & à conduire un Peuple divisé par plusieurs factions. Enfin Judas Maccabée rendit les Juifs l'effroi de leurs voisins & la terreur de toute la terre. Il força même les Romains à rechercher leur alliance, & de l'aveu de tout l'Univers, Guillaume par sa bravoure & par sa prudence rendit les Hollandois redoutables à toute l'Europe & établit leur Republique sur des fondemens si forts & si fermes qu'elle est devenuë l'Arbitre de la Paix & de la Guerre, & l'unique soûtien de l'Espagne.

Ce Prince eut quatre femmes. La premiére s'appelloit Anne d'Egmont, Fille de Maximilien d'Egmont, Comte de Burren & Laerdam, trés-riche Héritiére, qu'il épousa par la faveur de Charle-Quint; Il eut d'elle Philippe-Guillaume Prince d'Orange, & une Fille, Marie de Nassau, qui épousa Philippe Comte de Hohenlo, qui aprés la cruelle mort du Prince, lors que les Provinces Confédérées étoient dans une étrange consternation, soûtint géné-

généreuſement l'effort des Eſpagnols, & redonna la vie aux Hollandois abattus.

Il épouſa en ſecondes nôces Anne de Saxe, Fille de Maurice l'Illuſtre, l'Electeur de Saxe, qui fit tête à Charle-Quint. Il eut d'elle le fameux Comte Maurice, dont nous aurons aſſez occaſion de parler, & une Fille nommée Amelie de Naſſau, mariée à Emanuël Fils d'Antoine, Roi de Portugal.

Charlotte de Bourbon fut ſa troiſiéme Femme, elle étoit de la Maiſon de Montpenſier. Le Prince en eut ſix Filles.

La premiére Julie de Naſſau, fut mariée à Frederic IV. Electeur Palatin, Pere de Frederic qui fut élû Roi de Bohême.

La ſeconde Eliſabeth de Naſſau, qui épouſa Henri de la Tour, Duc de Boüillon ſi renommé dans les Guerres de Henri IV.

La troiſiéme Catherine Belgique, mariée à Philippe-Loüis Comte de Hanau.

La quatriéme Charlotte de Brabant, Femme de Claude Duc de Trimoüille & de Toüars, & Comte de Laval.

La cinquiéme Charlotte de Flandres de Naſſau, qui ayant embraſſé la Religion Romaine, mourut Abbeſſe de Sainte Croix de Poitiers.

La

La sixiéme Amelie de Nassau, mariée à Frederic Casimir, qui étoit une des Branches de la Maison des Deux-Ponts, appellé le Duc de Lansberg.

Sa quatriéme & derniére Femme fut Louïse de Coligny, la seule qui restoit de la Famille de Monsieur de Teligny, & Fille du Grand Châtillon Amiral de France, de laquelle il eut ce renommé & fameux Capitaine Frederic Henri Prince d'Orange, de qui nous parlerons en son lieu.

Voici l'Inscription qui se lit, sur le Tombeau de Guillaume I. Elle est traduite, mot à mot, du Latin.

A Dieu Trés-Bon & Trés-Grand, & à la memoire éternelle de Guillaume de Nassau, Prince Souverain d'Orange, Pere de la Patrie.

Il préféra à sa propre fortune, la fortune de la Hollande & des siens.

Il leva deux fois presque à ses dépens, de trés-grosses Armées, & il les licentia deux fois.

Il secoüa le joug de la Tyrannie d'Espagne, sous les Auspices des Etats; rétablit le Culte de la Religion, & remit les anciennes Loix du

Païs

Païs dans l'état, où elles
étoient auparavant.

Enfin, il laissa le soin d'achever le rétablissement de cette liberté, qui n'étoit point encore affermie, au Prince Maurice son Fils, qui hérita de toutes ses vertus.

Guillaume fut un Héros véritablement pieux, doüé d'une grande prudence & qui ne fut jamais vaincu.

Philippe Roi d'Espagne le craignit, quoi que ce Prince fût la terreur de toute l'Europe.

Il ne le vainquit point. Il ne l'épouvanta point. Et s'il lui arracha la vie, ce fut par le secours d'un impie & infame assassin, & par la plus lâche de toutes les trahisons.

Il fut assassiné le 10. de Juillet 1584.


PHILIPE,
Prince D'Orange.

HISTOIRE

DE

PHILIPPE-GUILLAUME,

PRINCE D'ORANGE.

CE Prince nâquit au Château de Buren le 19. de Decembre 1554. & étoit Filleul de Philippe II. Roi d'Espagne. Il n'avoit que cinq ans, lors que sa Mere mourut. Il fut élevé auprés de son Pere dans sa tendre jeunesse : & comme Guillaume I. sçavoit par sa propre expérience, combien un Prince se distingue des autres, quand il a quelque teinture des Lettres, il n'oublia rien pour son éducation, & pour cet effet, lors qu'il fut un

peu avancé en âge, il l'envoya avec un Gouverneur & un train digne de la grandeur de sa Maison, dans l'Université de Louvain, qui étoit dans ce temps-là, l'une des plus renommées & des plus florissantes de toute l'Europe.

Dans le temps que ce jeune Prince faisoit ses études dans cette célébre Université, les troubles des Païs-Bas contraignirent Guillaume I. comme nous l'avons déja vû, de prendre les Armes pour sa propre défense, & de se retirer dans la suite, pour éviter la fureur du Duc d'Albe. Il semble que l'affection Paternelle devoit obliger ce Prince à pourvoir à la seureté de la Personne de son Fils, comme il avoit pourvû à la sienne. Mais l'un des Priviléges de cette Université étant, que l'on n'y pouvoit prendre, ni arrêter personne pour quelque crime & sous quelque prétexte que ce fût, lors qu'on y étoit immatriculé; Guillaume I. ne pensa pas que le Roi d'Espagne voulût fouler aux pieds les priviléges les plus Augustes, pour se saisir d'un jeune Prince, qui à cause de la foiblesse de son âge n'avoit pû contribuer en rien au soûlévement qui s'étoit fait. Ainsi n'étant dans aucune appréhension à l'égard

l'égard de ſon Fils & regardant Louvain comme un aſyle, où il étoit dans une ſeureté auſſi grande, que s'il eût été auprés de lui, il n'eût pas même la penſée de l'en retirer. Cependant Jean Vergas Eſpagnol, Préſident du Conſeil de Sang, homme brutal, extrêmement cruel, & auſſi barbare dans ſes actions qu'il l'étoit dans ſes diſcours, accompagné d'un parti de Soldats, l'enleva par force, d'un Sanctuaire ſi ſacré & l'amena en Eſpagne. Le Recteur de l'Univerſité s'oppoſa à cette violence. Il n'y eut rien qu'il ne mit en œuvre pour empêcher qu'on ne fit un affront ſi ſanglant à une Univerſité qui étoit alors dans le plus grand éclat où elle eût jamais été. Il allégua enfin, qu'on ne pouvoit point enlever Philippe-Guillaume ſans violer des Priviléges, que les Rois d'Eſpagne avoient toûjours reſpectez. Mais Vergas ne fit que rire de toutes les raiſons qu'on lui allégua & dit enfin, avec ſon Latin barbare; *Non curamus Veſtros Privilegios: Nous nous ſoucions fort peu de vos Priviléges*, & menaça le Recteur de le faire châtier, s'il continuoit de s'oppoſer à ſon deſſein.

Guillaume Premier ſe plaignit haute-

ment de cette injuſtice. Il fit publier des Ecrit , dans leſquels il allegua non ſeulement que les Eſpagnols avoient violé des Priviléges, qu'on avoit toûjours regardez, comme ſacrez, mais où il fit voir auſſi, que leur tyrannie étoit ſi grande, qu'il n'y avoit ni loix, ni immunitez, ni condition, ni âge qui fuſſent capables de garantir perſonne de leurs injuſtices. Mais toutes ſes plaintes furent inutiles. Ce jeune Prince, comme je l'ai dit, fut amené en Eſpagne; & quoi qu'il n'eût encore que treize ans, il fût mis entre quatre murailles dans un Château à la Campagne, où étant privé de toute ſorte d'éducation, il ſe vit contraint, pendant l'eſpace de trente ans, de paſſer ſes jours de la maniére du monde la plus triſte, n'ayant pour tout divertiſſement que quelques heures que le Concierge du Château lui donnoit pour joüer aux Echecs avec lui. Aprés une captivité d'une ſi longue durée on lui donna un peu plus de liberté, mais il étoit gardé cependant & obſervé avec tant d'exactitude, qu'il ne s'apperçût pas qu'il fût libre.

C'étoit un Prince doüé de pluſieurs qualitez excellentes, & s'il n'y a rien dans

ſa

ſa vie qui puiſſe aller du pair avec celle de ſon illuſtre Pere & des Princes ſes Freres, ce fut la fatalité de ſa deſtinée qui l'empêcha de ſe ſignaller par des actions de bravoure, car il étoit né avec des inclinations grandes & généreuſes & dignes du Sang illuſtre dont il étoit iſſu : les calamitez de ſa priſon n'ayant été jamais capables de lui faire oublier qu'il étoit Fils d'un des plus vaillans & des plus intrépides Princes de ſon ſiécle; on en jugera par cette action.

Durant ſon empriſonnement ſon Concierge ayant eu un jour la hardieſſe de parler avec mépris du Prince ſon Pere, cette inſolence l'irrita ſi fort, que l'ayant pris, tout d'un coup, par le milieu du corps, il le jetta d'une fenêtre en bas. Si bien que ce miſerable s'étant caſſé le cou, fut payé comme il méritoit de ſa témérité brutale. Le Conſeil de Philippe II. fut long-temps à ſe déterminer, pour ſçavoir de quelle maniére on devoit procéder à l'égard du Prince, dans une occurrence ſi extraordinaire. Comme ce Conſeil étoit compoſé de perſonnes qui étoient ſans pitié la plûpart & qui n'aimoient qu'à répandre le ſang, la vie de Philippe-Guillaume ne fut pas dans un petit danger. Mais enfin la douceur &

l'indulgence l'emportérent ſur la cruauté de ces Juges barbares & ſanguinaires. Et ce qui fut proprement la cauſe que cette action ne fut pas punie, fut le rapport qu'en fit un jeune Gentilhomme appellé Gabriel Oſorio, qui avoit été preſent, lors que ce jeune Prince vangea avec tant d'intrepidité l'injure qu'on faiſoit au Prince ſon Pere. Car Oſorio qui avoit admiré le courage & la noble fureur de ce jeune Prince exagera d'une maniére ſi pathétique l'inſolence de ce Concierge & fit voir par des raiſons ſi fortes, qu'un Fils ne pouvoit ſans lachêté laiſſer impunies les injures faites à un Pere, que le conſeil demeura d'accord, à la fin, que ce malheureux s'étoit attiré juſtement ſa punition & qu'il étoit digne de ſon ſort. Auſſi ce généreux Prince fut-il toute ſa vie ſi ſenſible à l'obligation qu'il avoit à ce jeune Gentilhomme, qu'il le retint toûjours auprés de lui, ne ceſſant de reconnoître un ſi grand bienfait, non ſeulement par mille marques de tendreſſe qu'il lui témoigna dans toutes ſortes d'occaſions, mais par toutes les recompenſes dont il fut en ſon pouvoir de le gratifier.

Il avoit atteint l'âge de trente ans lors que

que le Prince ſon Pere fut aſſaſſiné. Comme le Comte René Prince d'Orange, qui étoit mort ſans enfans d'une bleſſure qu'il avoit reçûë, le 15. de Juillet 1554. ainſi que nous l'avons déja dit, avoit fait héritier par ſon Teſtament, Guillaume Premier qui étoit ſon Couſin-germain, Philippe-Guillaume lui ſuccéda, & fut appellé incontinent à dominer ſur les Etats Souverains de ſes Anceſtres. Mais ſa priſon l'ayant empêché de prendre poſſeſſion de la Principauté d'Orange, le Prince Maurice ſon Frere fut déclaré Regent, & gouverna à ſa place.

Philippe-Guillaume ayant été toûjours inſtruit dans la Religion Romaine, fit toûjours profeſſion de cette Religion. Et la ſeule raiſon que les Eſpagnols alléguoient pour juſtifier la detention injuſte de ce Prince, étoit, qu'ils n'avoient deſſein que de le preſerver du poiſon de l'Héréſie dont le Prince Guillaume ſon Pere avoit été infecté.

Cependant quelque bon Catholique que fût le Prince, il n'en étoit pas moins priſonnier. Philippe II. avoit même formé le deſſein de ne lui accorder jamais la liberté. Mais enfin, ſoit qu'il eût compaſ-

sion d'une captivité si longue; soit qu'il fut las de punir un Fils innocent des prétendus crimes de son Pere, ou qu'il se flatât que sa liberté causeroit de la division entre les Freres de la Maison d'Orange, comme cela arriva autrefois, durant la Ligue, lors que le Duc de Guise se sauva de prison; il changea de résolution & lui accorda son élargissement.

On peut dire certainement, que toutes ces raisons contribuérent à faire élargir Philippe-Guillaume, mais ce ne fut pas toutefois la principale. La grande vûë qu'avoit le Conseil d'Espagne étoit de se servir de ce Prince pour tâcher d'attirer à soi les Provinces qui avoient secoüé le joug Espagnol. En effet le Cardinal Albert d'Autriche qui avoit été designé pour le Gouvernement des Païs-Bas, sollicita puissamment le Roi à lui donner la liberté, lui faisant connoître que ce seroit le veritable moyen de se rendre Maître de toutes les Villes qui s'étoient soûlevées & de retenir les autres qui étoient encore sous son obéïssance & qui menaçoient de se soûlever.

Le Roi d'Espagne n'eût pas plûtôt fait dire au Prince qu'il étoit libre & qu'il pouvoit

voit se retirer, où il lui plairoit, qu'il ne balança pas un moment à sortir d'un Royaume, où il avoit été toûjours captif. Il profita du départ du Cardinal, qui lui fit connoître qu'il feroit bien aise qu'il fût de son voyage, & qui le traita effectivement, de la maniére du monde la plus obligeante. Ils partirent pour l'Italie, accompagnez de vingt-six Galéres, sous la conduite du Prince d'Oria, & allérent aborder à Gennes. Le sejour que le Cardinal fit dans cette Ville, où il tramoit quelque chose contre la France donna le temps à Philippe-Guillaume de voir les principales Villes d'Italie. Il fut à Rome, où Clement VIII. qui tenoit alors le Siége lui fit rendre des honneurs extraordinaires & le gratifia de plusieurs presens. Enfin ayant rejoint le Cardinal Albert, il se rendit avec lui à Turin, traversa la Savoye, la Franche-Comté, la Lorraine, & de là passa dans les Païs-Bas. Le nouveau Gouverneur fit son entrée à Bruxelles, où il fut reçû magnifiquement, ayant d'un côté le Prince & de l'autre le Comte de Fuentes, qui lui étoit venu au devant.

Dés que Philippe-Guillaume fut arrivé en Flandres, il reçût une Lettre, des Etats

des Provinces-Unies, où aprés lui avoir mis devant les yeux l'injuſtice de ſa longue priſon, le ſouvenir des glorieuſes actions du Prince ſon Pere, l'horreur de ſon meurtre, & le deſſein qu'avoient eu les Eſpagnols de profiter de ſa delivrance pour les perdre, ils lui remontroient, que par toutes ces raiſons, il devoit embraſſer leurs intérêts & achever ce que Guillaume avoit ſi heureuſement & ſi glorieuſement commencé. Le Prince Maurice lui remit les Domaines, dont il étoit pour lors en poſſeſſion, comme Breda & quelques autres Places & lui envoya trés-ſouvent des Députez, n'oſant l'aller voir en perſonne, de crainte de ſe rendre ſuſpect aux Etats. On lui fit même tenir dix mille livres de ſes revenus : & il eſt certain que ce Prince eût été entiérement diſpoſé à quitter le Parti des Eſpagnols. Mais comme la plûpart de ſes terres étoient dans les Etats du Roi d'Eſpagne, comme il étoit Catholique Romain, & que les Etats des Provinces-Unies avoient déja donné à ſon Frere le Gouvernement de leur Païs & le commandement de leurs Armées ; enfin, comme la France étoit en Guerre dans ce temps-là, avec l'Eſpagne & qu'il y avoit du riſque

pour

pour lui d'entrer en possession de sa Principauté d'Orange, qui est enclavée dans la France ; il crût qu'il ne devoit point quitter le Parti des Espagnols. Si bien que par politique, plûtôt que par inclination, il s'attacha à leur service, protestant toûjours aux Etats-Généraux qu'il regardoit leurs intérêts comme les siens propres.

Il étoit toûjours avec l'Archiduc Albert qui le combloit d'honneurs & de bien-faits. On peut dire qu'il tenoit le premier rang dans la Cour de ce Cardinal. Mais on peut dire aussi qu'il se rendit digne de toutes les faveurs de ce Ministre. Il le suivit au Siége de Calais, qu'il avoit mis devant cette Ville l'an 1596. en faveur de la Ligue, & ce fut dans cette occasion, où il donna des marques d'une valeur extraordinaire. Car les assiégez ayant fait une sortie extrêmement vigoureuse, ce Prince alla tête baissée au milieu des plus grands périls. Il y eut trois Seigneurs Espagnols qui eurent la tête emportée, d'un coup de canon, si proche de lui, que le sang lui rejaillit sur le visage. Cet accident ne fut pas capable néanmoins de l'étonner. Il combattit avec le même courage qu'il avoit fait auparavant. Et lors qu'on le pria de ne s'expo-
ser

ſer plus, vû le danger éminent qu'il y avoit pour ſa perſonne ; il répondit, qu'il falloit vaincre, & que les Princes de ſa Maiſon n'avoient jamais appréhendé la mort. Il ſe trouva en ſuite au ſecours d'Amiens, où il fit des actions dignes de ſon ſang, à la tête d'un Eſcadron.

Deux ans aprés, il accompagna l'Archiduc en Eſpagne, qui y amenoit la Princeſſe Marguerite d'Autriche ſa Niece qui avoit été mariée avec Philippe III. & pour y épouſer, en même temps, l'Infante d'Eſpagne, Iſabelle-Claire-Eugenie. Ils traverſérent l'Allemagne & s'étant rendus à Rome, le Pape ſolemniſa les deux mariages. Aprés quoi, le Prince ſe rendit à Milan avec l'Archiduc & la Reine d'Eſpagne.

Comme on fut obligé de paſſer l'Hiver en Italie, afin d'attendre une ſaiſon plus propre pour paſſer en Eſpagne, Philippe-Guillaume profita de ce temps pour viſiter ſa Principauté, où il pouvoit aller ſans riſque, les diviſions inteſtines qui la diviſoient étant appaiſées, depuis le Traité de Vervins qui avoit mis en Paix la France avec l'Eſpagne, & par lequel il étoit maintenu dans tous les droits de ſa Souveraineté,

neté. Ses ennemis avoient fait dessein de le faire mettre à l'Inquisition lors qu'il étoit en Italie, sous prétexte qu'il étoit Réformé. Mais leurs desseins ne réüssirent pas. Il arriva à Orange, où il fut reçû solemnellement. Il n'y eut rien qu'on oubliât pour témoigner la joye qu'on avoit de le voir dans sa Principauté. Mais cette joye faillit à lui être funeste. Car dans une Course de Bague qui se faisoit dans la Place du Cirque son cheval s'abbattit sous lui avec tant de violence, qu'il fut blessé considerablement. Sa blessure ne fut pas plûtôt guerie qu'il alla rejoindre à Marseille la Reine d'Espagne & la conduisit à Madrid. En suite de quoi il accompagna en Flandres l'Archiduc & l'Infante son Epouse, à laquelle le Roi Philippe avoit donné pour Doüaire la Souveraineté des Dix-Sept-Provinces.

Toute l'Europe fut surprise de ce que le Fils d'un Pere qui avoit été si odieux à l'Espagne avoit été choisi pour une Ambassade si honorable. Mais cela marquoit l'estime & la confiance extraordinaire qu'on avoit pour lui.

Aprés cela il vêcut à la Cour de Bruxelles avec les Archiducs de Flandres. Car

les

les Etats des Provinces-Unies avoient conçû une telle défiance de lui, à cause de cet Emploi & à cause aussi que le Roi d'Espagne l'avoit rétabli dans tous les biens qu'il avoit dans tous les Païs-Bas Espagnols & dans la Franche-Comté, qu'ils ne vouloient pas seulement lui permettre de visiter leurs Provinces, bien loin de permettre qu'il y fit sa residence ordinaire.

Il épousa la Sœur du Prince de Condé, Eleonore de Bourbon, Dame d'une grande vertu, de laquelle il n'eut point d'enfans. Et ce fut en vertu de cette Alliance avec la premiére Princesse du Sang, qu'il fut remis en possession de la Principauté & Château d'Orange. Le mariage fut célébré avec une magnificence Royale à Fontainebleau : & quelque temps aprés, le Prince & la Princesse son Epouse se rendirent dans leurs Etats, où ils furent visitez par le Prince & la Princesse de Condé, par le Connêtable de Montmorenci, l'Amiral son Fils, le Duc de Guise & plusieurs autres Seigneurs & Dames de la premiére distinction. Le Prince défraya toute cette Noblesse; leur donna des courses de bague & toutes sortes d'autres divertissemens; il avoit même résolu d'ouvrir un Tour-

Tournoi avec le Duc de Guise & pour cet effet, il avoit déja fait forger des Armes qui pesoient plus de trois cens livres. Mais Henri le Grand qui sçavoit que de semblables fêtes sont toûjours funestes à quelqu'un l'en dissuada.

Ce Prince mourut à Bruxelles, des Hémorroïdes, l'an 1618. laissant le Comte Maurice héritier de sa Principauté & de tous ses biens.



MAURICE.
Prince D'Orange.

HISTOIRE
DE
MAURICE,
PRINCE D'ORANGE.

CE grand Capitaine a fait voir, que ce qu'on dit ordinairement, que les Fils des Héros sont d'ordinaire des Personnes de peu de mérite ne se trouve pas toûjours veritable : car quoi qu'il fut le Fils d'un excellent Pere, qui a laissé aprés lui une gloire immortelle, il ne l'a pas seulement égalé en prudence & en grandeur d'ame, mais il l'a de beaucoup surpassé dans la connoissance du Métier de la Guerre, & dans la Fortune qui l'y accompagnoit

gnoit preſque toûjours. Si l'on a parlé avec admiration du Pere vingt ans durant par toute l'Europe, ſon Fils a fait plus de bruit dans le monde, pendant plus de trente ans, que toutes les Têtes Couronnées de l'Europe enſemble. Car depuis l'année 1584. qu'il commença à paroître dans le monde, juſqu'à l'an 1625. qu'il mourut, toute la terre l'admira & parla de lui comme du plus grand Capitaine, qui ait jamais été.

Il nâquit au Château de Dilembourg, le 13. de Novembre 1567. dans le temps que le Prince ſon Pere étoit chaſſé & dépoüillé de ſes biens. N'étant encore que fort jeune, pour donner à connoître à tout le monde le deſir qu'il avoit de ſuivre les traces glorieuſes de ſon Pere, il prit pour ſa deviſe, le tronc d'un arbre ſcié deux pieds au deſſus de la racine, d'où il ſortoit un ſeul rejetton verdoyant & plein de feüilles, comme s'il ſe fût hâté de devenir un gros arbre, avec ces mots à la deviſe: *Tandem fit ſurculus arbor. Enfin, le rejetton devient arbre.*

Et veritablement le Prince Maurice avoit un courage & une conſtance au deſſus du commun. Les Etats Généraux le mirent

mirent à la tête de leurs Armées à l'âge de dix-fept ans, & lui donnérent la même autorité qu'avoit euë Guillaume fon Pere. L'évenement fit voir que ce Prince étoit deftiné pour maintenir la liberté de fa Patrie, humilier l'orgueüil d'Efpagne & arrêter Alexandre Farneze, Duc de Parme, Gouverneur des Provinces Efpagnoles: car il ne s'effraya nullement de voir les profperitez de ce Duc qui pouffoit fes Conquêtes avec une rapidité fi grande, qu'il prit Bruges, Gand, Dendermonde, Deventer, Nimegue, Grave, & Anvers, ferma l'embouchure de l'Efcaut, & arrêta la Mer par une grande Chauffée, ce que l'on avoit crû impoffible. Nôtre Prince ne fe découragea pas non plus de voir les confufions & defordres des Etats, par la conduite hautaine du Comte de Leiceftre, qui par fon orgueil infupportable, & par fon ambition démefurée, fit plus de mal à la République, que les grandes fommes d'argent & le fecours qu'il y amena, ne lui firent de bien.

Car les Etats, quatre ans durant, fouffrirent de grandes extrêmitez, & l'on ne pouvoit jamais s'imaginer qu'un fi jeune Prince pût jamais calmer tant de defordres,

ni remédier aux maux de l'Etat qui étoit tombé comme en paralisie, par les pratiques d'Espagne ou par la tromperie des Créatures du Comte de Leicestre. Mais comme les affaires de ce monde ne demeurent jamais dans un même point, & qu'elles roulent toûjours dans une perpétuelle agitation; ce même bonheur qui avoit favorisé long temps le Duc de Parme, passa tout d'un coup du côté du Prince Maurice; car aprés la totale destruction de cette Armée invincible, qui devoit engloutir l'Angleterre & les Païs-Bas, tout d'un coup; le Duc de Parme perdit entiérement la réputation qu'il s'étoit aquise, lors que Maurice le força de lever honteusement le Siége de Bergue-Opson, qu'il s'étoit flaté d'emporter par surprise, avec trois mille hommes de pied & dix Cornettes de Cavalerie, qu'il en avoit fait approcher, lors qu'on s'y attendoit le moins.

Aprés la levée de ce Siége, qui déconcerta les mesures du Duc de Parme, le Prince fut toûjours victorieux, jusqu'à la Tréve de douze ans, qui fut faite entre les Espagnols & les Etats, l'an 1609. car il reprit, pendant ce temps-là, trente-huit, ou quarante Villes, pour le moins; beaucoup

coup

coup plus de Forteresses; & battit les Espagnols, en trois Batailles rangées, sans compter les Victoires qu'il remporta sur Mer, par ses Vice-Amiraux, & par ses Lieutenans, sur les Côtes de Flandres & d'Espagne.

Mais rien ne lui aquit tant de réputation que la prise de Breda qu'il surprit, par le moyen d'un Batteau chargé de Tourbes, où il avoit fait cacher environ soixante soldats armez, n'y ayant eu dans une action si importante & si périlleusé qu'un seul homme qui se perdit, s'étant laissé tomber malheureusement dans l'eau, pendant l'obscurité de la nuit. On s'attendoit si peu à un stratagême de cette nature, que les soldats de la Garnison, qui étoient presque tous Italiens, gens extrêmement sensibles au froid, eurent tant de joye d'avoir de quoi faire du feu dans la saison rigoureuse où ils étoient, qu'ils furent les premiers à aider les Batteliers à décharger la Barque fatale, où étoient cachez les soldats, qui avoient été choisis pour faire réüssir cette entreprise. Ainsi ceux qui gardoient cette Place, dont la conservation étoit si importante à l'Espagne, laissérent, à l'exemple des Troyens, entrer un cheval de bois dans leurs

leurs Murailles, qui fut la cause que leur Ville fut surprise, ce qui donna sujet aux beaux esprits de ce temps-là, de comparer la prise de Breda à celle de Troye, si fameuse dans l'Histoire fabuleuse.

Le Prince Maurice avoit si fort à cœur de faire réüssir ce dessein, qu'il n'y eut aucunes mesures qu'il ne prit, pour n'avoir pas le déplaisir d'échoüer. Pour cet effet, il eut recours à un stratagême qui ne servit pas peu à parvenir à ses fins. C'est que lors que le Batteau chargé de Tourbes faisoit voile vers Breda, il fit mine de vouloir assiéger Gertrudemberg, ce qui obligea Lanzavechea, qui étoit Gouverneur de ces deux Villes, d'aller secourir avec toute la promptitude qui lui fut possible, la Place qui étoit menacée. Et ainsi le Château de Breda étant sans Gouverneur, fut plus aisément surpris & emporté, sans qu'il y eût une seule goute de sang répandu.

La prise de Breda fut suivie de celle de Zutphen. Et dans cette occasion le Prince fit paroître, qu'il n'avoit pas épuisé toutes les ruses de la Guerre. Car ayant feint, avec un petit Camp volant, de vouloir attaquer Boisleduc, ou Gertrudemberg, il envoya secrettement des Troupes du côté

de

de Doesbourg, sous la conduite du Colonel Veer. Et ce Colonel, selon les instructions de son Maître, surprit le Fort de Zutphen, par le moyen de neuf Soldats deguisez en Païsans & Païsannes qu'il y fit entrer adroitement. Cependant, le Prince s'étant approché avec autant de Troupes qu'il pût avoir & avec vingt-huit piéces de Canon, assiégea la Ville, qui se rendit, quelques jours aprés.

Le même jour que Zutphen eût Capitulé, Maurice qui ne vouloit pas s'arrêter à cette Victoire fit marcher son Avantgarde contre Deventer, qui n'est qu'à deux heures de la Place qu'il venoit de prendre: & le lendemain s'y étant rendu en personne, il fit faire deux ponts sur la Riviére & ayant fait dresser une Batterie de tout son Canon, il fit donner un Assaut si vigoureux, que la Ville fut entiérement allarmée. En effet, les Habitans & le Gouverneur même qui avoit été dangereusement blessé à l'œil, n'ayant pas voulu soûtenir un second Assaut, il fut resolu qu'on se rendroit, ce qui fut executé.

Aprés deux Conquêtes si signalées, dans l'espace seulement de quatorze jours, il

ſemble que le Prince Maurice ne devoit ſouhaiter que le repos. Cependant toûjours avide de la Victoire qu'il ſembloit avoir enchaînée, il ne donna que cinq jours à ſes Troupes pour ſe delaſſer. Aprés lequel temps il les fit embarquer avec ſon Canon dans cent cinquante bateaux. L'ennemi qui ne comprenoit point, où alloit fondre cette Armée, tâcha de ſe tenir ſur ſes gardes : mais ces précautions furent inutiles. Car ayant fait mine d'aſſiéger Groningue, il ſe tourna, tout d'un coup, du côté du Fort de Delfziel & s'en rendit Maître, ſans tirer un ſeul coup de Canon.

Dans ce temps-là le Duc de Parme aſſiégea le Fort de Knodſembourg. Mais à la premiére nouvelle qu'on eut de ce Siége, le Prince y ayant envoyé un ſecours qui défit d'abord ſept Compagnies des ennemis ; cette défaite conſterna ſi fort le Duc, que feignant d'être rappellé en France, il prit la fuite, laiſſant une partie de ſon bagage & de ſon Canon. Il prit en ſuite la Ville de Hulſt & tous les Forts qui étoient autour de cette Place, aprés quoi il alla mettre le Siége devant Nimégue, qu'il

qu'il attaqua, par terre, de tous côtez, ayant dispofé pour cela quarante piéces de Canon en trois Batteries, & jetté un Pont fur la Riviére pour passer & repasser felon le befoin. Ses Batteries n'eurent pas été plûtôt dreffées & en état de joüer qu'il fit fommer la Ville de fe rendre. Le Gouverneur qui crut être affez fort pour réfifter, ou qui crut d'avoir du fecours, fit répondre à cette fommation; *Que le Prince étant jeune & brave, & Nimégue une belle Pucelle, il étoit raifonnable qu'il lui fit plus long-temps l'amour, avant que de la pofféder.* Maurice fe prit à rire d'abord de cette plaifanterie du Gouverneur; mais comme il n'entendoit pas raillerie, il le menaça de le canonner. Si bien que les Habitans commençant à perdre cœur, la Ville réfolut de fe rendre & elle fe rendit, de bonne grace, aprés fept jours de Siége.

La prife de Nimégue fut fuivie de celles de Steenvick, d'Otmarfen & de Coëvorden: mais celle de Gertrudemberg fut bien plus confidérable. Car aprés un long & penible Siége, pendant lequel Maurice avoit pris le Fort de Steclof, cette Ville fut obligée de fe rendre à la barbe d'une

Armée d'Eſpagnols de trente mille hommes, commandée par le Comte de Manſfeld vieux Capitaine, en l'abſence du Duc de Parme. Car le Prince ayant fait faire des Ponts ſur les eaux & les marais qui environnoient cette Place, pour la communication de ſes quartiers, & ayant fortifié ſon Camp, avec tout l'art & toutes les précautions imaginables; ce Général tout ruſé qu'il étoit, ne put jamais le forcer dans ſes tranchées, ni l'en faire ſortir par aucun artifice, quoi qu'il lui offrît la bataille tous les jours: de ſorte qu'un jour le Prince Maurice lui ayant envoyé un Trompette, & ce Général lui ayant demandé, comment ſon Maître qui étoit jeune & fier pouvoit s'empêcher de ſortir de ſes tranchées, aprés qu'il l'en avoit défié tant de fois; le Trompette répondit, que le Prince ſon Maître étoit jeune à la verité, mais qu'il avoit autant d'expérience que Son Excellence. Toutes ces choſes ſe paſſérent depuis l'an 1591. juſqu'à l'année 1593.

L'année d'aprés il prit la grande & fameuſe Ville de Groningue, Capitale de la Province du même nom. Il prit auſſi & reprit Rhinberg, & ſe rendit Maître de Mœurs & de Grave. Mais ce qui le rendit

eſt plus recommandable que tout cela, fut la vigoureuſe & longue défenſe de la Ville d'Oſtende, où les Eſpagnols aprés avoir perdu ſoixante mille hommes, devant cette Place, pendant un Siége de trois ans, & avoir épuiſé leur treſor par une dépenſe de plus de cent millions, s'en rendirent enfin les Maîtres, mais aprés qu'elle eut été reduite dans un état, qu'elle reſſembloit plus à une Mazure & à un Cimetiére, qu'à une Ville.

Le Prince pour récompenſe de cette perte eut tant de bonheur & fit tant de diligence, qu'il prit en peu de jours l'Ecluſe dans la Comté de Flandres, Place bien plus importante qu'Oſtende, qui avoit coûté tant de temps, tant d'hommes & tant d'argent.

Mais dans la bataille de Nieuport, où il défit à plate couture l'Archiduc Albert, il fit connoître à toute la terre, qu'il ſçavoit auſſi bien vaincre une Armée de vieux Soldats plus nombreuſe que la ſienne & rangée en bataille, que défendre, ſe rendre Maître, ou prendre par force les meilleures Forteresſes de l'Europe. L'Archiduc & le Duc d'Aumale furent bleſſez dans le combat. François Mendoza Amiral

 d'Ar-

d'Arragon y fut fait prisonnier, avec grand nombre des principaux Officiers, jusqu'aux Pages mêmes de l'Archiduc, que nôtre Prince renvoya à leur Maître sans rançon, avec non moins de générosité que de noblesse d'esprit. Le canon & tout le bagage des ennemis, avec plus de cent Cornettes & Drapeaux furent les dépoüilles de sa Victoire, & six mille Espagnols furent tuez sur la place. Et quoi que quatre Regimens d'Infanterie & quatre Compagnies de Cavalerie que commandoit le Prince Ernest eussent été défaites auparavant, cela ne l'empêcha pas néanmoins de donner bataille aux ennemis. Au contraire, resolu de vaincre ou de mourir, il renvoya tous les Vaisseaux qui avoient transporté tout son monde en Flandres, disant à ses Soldats qu'il n'y avoit point d'esperance de se sauver par la fuite; qu'il faloit passer sur le ventre des ennemis, ou boire de l'eau de la mer.

Ce ne fut pas la premiére fois que ce Prince avoit paru en pleine Campagne, comme nous l'avons déja remarqué. Car outre les actions de vigueur qui viennent d'être rapportées, il défit un Corps de six mille Fantassins & de six cens Chevaux com-

commandez par le Baron de Balançon. Et non ſeulement le Général fut tué dans cette rencontre, mais deux mille des ennemis reſtérent ſur la place. Outre cela, il prit trente-huit Drapeaux, ou Etandards, & fit un trés-grand nombre de priſonniers, de la premiére qualité.

Ce Prince s'étoit rendu ſi recommandable par ſes grandes Actions, & s'étoit aquis ſi fort l'eſtime de tous les autres Princes, que le Roi de la Grand'-Bretagne, pour témoigner celle qu'il avoit conçûë pour lui, envoya en Hollande ſon premier Héraut d'Armes, porter l'Ordre de la Jarretiére, avec Commiſſion à ſon Ambaſſadeur Ordinaire vers les Etats, de le preſenter à cet illuſtre Prince. La Cérémonie s'en fit à la Haye le quatriéme de Février 1613. de la même maniére qu'elle ſe fit, le même jour, en la Ville de Londres, à la reception des Chevaliers de cet Ordre, que des Empereurs ſe ſont fait honneur de porter. Jamais on n'a vû tant de pompe qu'on en vit dans cette occaſion. Les Etats aſſiſtérent à cette Cérémonie, & Barnevelt fit le remerciment pour eux, de l'honneur qu'ils avoient reçû, en la Perſonne de leur Capitaine Général, & félicita le Prince de cette nouvelle Dignité.

Le Grand & Invincible Maurice étoit un Prince infatigable & né véritablement pour la Guerre. Il étoit robuste & d'un fort bon tempérament, quoi que néanmoins il ait été sujet à plusieurs maladies aiguës & dangereuses. Il paroissoit plus petit qu'il n'étoit, parce qu'il avoit un peu trop d'embonpoint. Il avoit le visage plein, la barbe large & épaisse, la phisionomie heureuse, quoi qu'un peu rude, & les yeux clairs & pleins de feu. On a dit de lui qu'il étoit Allemand d'origine, François d'éducation, & Flamand d'inclination. En effet, il avoit les maniéres des Flamands qui sont sincéres & sans façon. Il ne quitta jamais la Fraize, ni sa maniére de s'habiller, qui étoit fort modeste: car excepté ses Manteaux & ses Casaques qui étoient doublées de Velours, & un Pourpoint de Satin, avec un petit Galon d'or, l'Etoffe de ses habits étoit de laine & toûjours de couleur de musc. Et il ne pouvoit se tenir de rire quand il voyoit les François qui portoient des Pourpoints coupez & des demi-chemises, sur tout en Hollande, où il fait extrêmement froid dans l'Hyver.

Il disoit toûjours quelque bon mot, & comme il connoissoit trés-bien le génie de tous

tous les Peuples, il avoit accoûtumé de comparer les quatre principales Nations de l'Europe, à quatre ſortes d'Inſectes, qui les repreſentoient admirablement. Il diſoit que les François reſſembloient aux Puces, qui ſautent toûjours & ne peuvent demeurer dans la même place, les Eſpagnols à ces petits Vers, qui ne quittent jamais le lieu où ils ſont; les Italiens aux Punaiſes, qui ne demeurent pas long temps dans un endroit ſans y laiſſer quelque infection; & les Allemands aux Poux, qui ſouffrent patiemment qu'on les écraſe ſur une table. Il ne pouvoit ſouffrir que ſes Cavaliers portaſſent des bottes trop étroites, diſant qu'un Cavalier ne ſçauroit être trop-tôt à cheval, & qu'il y a une infinité d'occaſions où ils ſont obligez de monter en un inſtant: c'eſt pourquoi il en portoit lui-même de ſi larges, qu'il les pouvoit mettre tout d'un coup.

Ses principales occupations, lors qu'il n'étoit point en Guerre, étoient la promenade, la lecture des Livres d'Hiſtoire, de Politique, de Mathematiques & de Religion, le jeu de Paume, de Mail & des Echecs qu'il aimoit avec beaucoup de paſſion.

Comme il entendoit admirablement la

Géometrie & les Mechaniques, il inventa plusieurs Instrumens fort utiles & d'un grand usage dans les Siéges & les passages des Riviéres. C'est à lui qu'on doit l'invention des Galeries & des Ponts roulans, & celle d'alléger le Canon, pour en faciliter le transport, sans en amoindrir pourtant l'effet. Il avoit aussi inventé, pour son divertissement un Chariot équipé à voiles, qui rouloit, quand le vent étoit un peu fort, comme si c'eût été un petit Vaisseau.

Ce Prince paroissoit être toûjours content au milieu de ses plus grandes traverses: & quelque chagrin qu'il eût essuyé, il étoit pourtant si tranquile, que du moment qu'il étoit au lit & qu'il avoit la tête sur son chevet, il s'endormoit si profondement, qu'on avoit de la peine à l'éveiller. Cependant, comme il connoissoit bien que ce défaut de temperament avoit été trés souvent funeste aux Généraux d'Armée, il avoit si bien remédié à tous les inconveniens que son sommeil trop profond lui pourroit causer, qu'il avoit toûjours deux hommes dans son Antichambre, qui se relevoient, d'heure en heure, & qui avoient ordre de le reveiller, en cas de besoin.

Il

Il mourut âgé de cinquante-huit ans, le vingt-troisiéme d'Avril 1625. dans le temps que le Marquis de Spinola tenoit assiégée la Ville de Breda, qui étoit reduite à la derniére extrêmité par la peste & par la famine. Ce qui a fait croire à quelques-uns, que le chagrin qu'il eut de ne pouvoir secourir sa propre Ville, qu'il avoit surprise avec tant de bonheur, trente-quatre ans auparavant, lui causa la mort. Il ne se maria jamais, ainsi il laissa le plus jeune de ses Freres héritier de ses titres & de tous ses grands biens.

Ce n'est ici qu'un abrégé fort succint de la vie de ce Grand Prince, pour laquelle il faudroit un volume entier. Il étoit sage, vaillant, & incomparable, pour assiéger, ou secourir une Place, pour fortifier un Camp, surprendre l'ennemi, épargner la vie du Soldat & faire exercer une exacte Discipline parmi les Troupes. Aussi sa vie ne fut qu'un tissu d'actions Héroïques & surprenantes & une suite perpetuelle de triomphes. Et cette glorieuse vie ne fut uniquement consacrée qu'à la grandeur & à la gloire de son Païs. Car quoi que ses ennemis ayent dit que le grand dessein qu'il avoit, étoit d'usurper la Souveraineté des

Provinces-Unies, & que son ambition causa la mort de Barnevelt, dont il craignoit le crédit & la fidélité, il y a si peu d'apparence à cela, qu'aujourd'hui les Historiens qui auroient le plus d'intérêt à soûtenir cette calomnie, le justifient là-dessus. En effet, si ce Prince avoit eu le dessein d'usurper l'autorité Souveraine, il eût pû le faire réüssir, aprés la mort de Barnevelt, & lors qu'il étoit Tout-puissant dans l'Etat, par la chûte du Parti Remontrant. Cependant il ne parut jamais dans le public aucune marque d'une entreprise de cette nature, ce qui n'eût pas manqué, sans doute, de faire quelque éclat, s'il eut conçû une semblable resolution : & ceux qui l'ont voulu rendre suspect aux Etats, lui & sa posterité, par cet endroit-là, ne se sont fondez que sur de foibles conjectures, ou sur des faits qu'ils ont inventez méchamment. Disons donc avec un célébre Historien, que ce fut *un trés-excellent Fils d'un incomparable Pere & le Protecteur de sa Patrie*, & que Guillaume laissa à ce Fils qui hérita de toutes ses Vertus, le soin d'achever le retablissement d'une liberté qui n'étoit pas encore tout à fait affermie.

On a dit, il y a long temps, que tous les Grands

Grands Hommes ont commencé jeunes à faire de grandes Actions. Mais jamais cela ne s'est trouvé plus veritable qu'à l'égard du Prince Maurice. Il reçût le Gouvernement des Provinces-Unies à dix-sept ans. Il abattit la faction du Comte de Leycestre à dix-neuf. Il étouffa les divisions qui commençoient à croître dans les Provinces à vingt & un. Et depuis ce temps-là jusqu'à sa mort, sa vie ne fut qu'un tissu de Victoires. Car il prit par Siége trente-huit Villes, quarante-cinq Forts, ou Châteaux, & emporta d'assaut quatorze, ou quinze Places considérables. Il fit lever douze Siéges; se rendit Maître quatre fois du Brabant, & vainquit trés-souvent ses ennemis en bataille rangée, avec une poignée de gens. Il faillit à être assassiné six fois: mais Dieu lui fit la grace de mourir dans son lit. Il fut enseveli dans le magnifique Tombeau du Prince son Pere, avec toute la pompe que meritoit le Restaurateur de sa Patrie.



FREDERIC HENRY.
Prince D'Orange.

HISTOIRE
DE
FREDERIC-HENRI,
PRINCE D'ORANGE.

FRederic-Henri nâquit à Delft en Hollande le vingt-huitiéme de Fevrier 1584. quatre mois & dix jours avant le funeste assassinat de son Pere. Ce fut un Capitaine des plus renommez de son siécle, & dont la reputation pour les affaires de la Guerre ne fut pas moins illustre que celle de son Frere Maurice. Il eut pour Parrains Henri Quatriéme Roi de Navarre & depuis de France, & Frederic Troisiéme Roi de Dannemark,

nemark, qui lui donnérent leurs noms. Tellement qu'il fut appellé Henri-Frederic. Mais à son avenement au Gouvernement des Provinces-Unies, il voulut qu'on l'appellât Frederic-Henri.

Il passa ses premiéres années à la Cour de France, où il fut élevé avec beaucoup de soin.

La premiére entreprise de ce Prince fût de tenter le secours de la Ville de Breda, que le Prince Maurice avoit laissée assiégée en mourant, par le Marquis de Spinola. Mais comme je l'ai déja dit, cette Place étoit reduite à une si cruelle extrêmité, & d'ailleurs, l'Armée ennemie étoit si nombreuse, le Marquis avoit si bien pourvû à la seureté de son Camp, que ses tentatives furent inutiles. Si bien qu'aprés avoir fait tout ce qui se pouvoit faire dans cette rencontre, Justin de Nassau Fils naturel de Guiliaume Premier fut contraint de rendre la Place, aprés avoir rempli tous les devoirs d'un sage & habile Gouverneur, & la retraitte du Prince fut si judicieuse, qu'elle fut estimée des ennemis même.

On conservoit dans le Port de Breda le Bateau dont le Prince Maurice s'étoit servi pour

pour ſurprendre cette Place, en 1590. comme il a été rapporté: mais Spinola ne ſe fut pas plûtôt rendu Maître de cette Ville qu'il fit brûler ce fameux bateau. Cette action lui attira une infinité de railleries de toutes parts, & des Vers Latins qui furent extrêmement ſanglans, & que chacun peut avoir lûs dans une Hiſtoire qui eſt aſſez connuë.

Mais pour revenir à Frederic-Henri; ce Prince n'étoit pas enfant, lors qu'il fut appellé à la Succeſſion de la Principauté d'Orange & au Gouvernement des Provinces-Unies; il avoit déja atteint l'âge de quarante ans, & en état par conſequent de ſoûtenir le faix des grandes affaires.

Il étoit au Camp de Valvick lors qu'on lui annonça la Nouvelle de la mort de ſon Frere: mais il ne la ſçût que le Jendemain: & le jour ſuivant, il reçût, de la part des Etats-Généraux, ſes Proviſions de Général de leurs Armées, d'Amiral & de Gouverneur de leurs Provinces, avec les mêmes honneurs, la même Autorité & les mêmes avantages que le Prince ſon Predeceſſeur.

Deux ans aprés la perte de Breda, il fit aſſiéger Oldenzeel Ville Capitale de

Tuente,

Twente, avec une Armée de six mille hommes, commandée par le Comte Ernest de Nassau. Le Baron de Moncle défendoit la Place avec sa Compagnie de Chevaux-Legers & une Garnison assez considérable. Il fit diverses sorties vigoureuses : mais cela n'empêcha pas qu'il ne s'en rendit Maître, aprés huit jours de Siége. Comme cette Ville n'étoit pas fort nécessaire aux Etats & qu'elle les incommodoit, étant entre les mains des ennemis, le Prince la fit démanteler, avec le Château de Laach. Aprés quoi, il alla camper avec son Armée qui étoit composée de seize mille hommes, entre Calcar & Cranenbourg, pour tâcher d'interrompre les travaux d'un Canal entrepris par le Marquis de Spinola, pour joindre le Rhin à la Meuse, depuis Rhinberg jusqu'à Gueldres & depuis Gueldres jusqu'à Venloo. Les Espagnols avoient fait dessein de bâtir vingt-quatre Forts & deux Forteresses Royales dans la longueur de ce Canal, pour y loger les gens de guerre qui devoient couvrir les travailleurs. Ce Canal devoit être de soixante & dix pieds de largeur, dans le dessein de défendre le Brabant des courses des Hollandois, & pour dé-

détourner le Commerce d'Allemagne en Hollande & l'attirer dans le Brabant.

A la verité le Prince n'interrompit pas les Ouvrages de ce Canal, mais il incommoda fort les ennemis. Il força & demolit un de leurs Forts avec ſept ou huit Redoutes, paſſa au fil de l'épée pluſieurs Soldats & fit un nombre conſidérable de priſonniers, avec quinze Cornettes de Cavalerie & deux mille hommes de pied ſeulement, commandez par le Comte de Stirum. Mais ſon deſſein étant de ſe rendre Maître de quelque Place, aprés pluſieurs réſolutions il ſe determina d'aller mettre le Siége devant Grolle qui avoit été priſe & repriſe par le Prince Maurice & qui étoit enfin retombée entre les mains des Eſpagnols.

Frederic-Henri ne fut pas plûtôt devant la Place qu'il diſpoſa ſon Camp en trois quartiers, & il fit faire ſes travaux avec tant de diligence, que le même jour il fut à couvert dans ſes retranchemens, & les jours ſuivans il fit des choſes ſi extraordinaires, que celui qui a fait la Relation de de ce Siége, dit qu'il ne s'étoit rien vû de ſemblable du temps de Maurice, qu'il appelle le Reſtaurateur de l'ancienne Milice.

lice. Enfin, aprés plusieurs sorties, aprés plusieurs combats sanglants, le Prince ayant fait joüer une Mine, les Assiégez furent obligez de Capituler & cette forte Place si fort contestée se rendit aux mêmes conditions que ceux de Breda avoient acceptées de Spinola, deux ans auparavant, malgré les efforts du Comte Henri de Bergue, qui ne la pût jamais secourir, quelque nombreuse que fût son Armée.

Son Vice-Amiral Hein ne fut pas moins Victorieux sur mer qu'il venoit de l'être sur terre: car il prit la Flote Espagnole prés de Cuba estimée plus de vingt millions, car elle étoit composée de vingt Navires chargez d'or & d'argent & de marchandises trés-precieuses.

Mais ce qui acheva de rendre recommandable Frederic-Henri fut la prise de Boisleduc, qui est une Ville entourée de Forts & de Marais qui la rendoient inaccessible & qui à cause de cela étoit appellée la Vierge de Brabant. En effet, depuis que les Habitans de cette Ville s'étoient déclarez, par bigotterie, pour l'Espagne, elle avoit été attaquée à diverses fois & elle n'avoit pû jamais être emportée. La Conquête de cette Place fut entreprise par

Guil-

Guillaume Premier en 1581. Elle fut bloquée par le Duc d'Anjou trois ans aprés. Elle fut ſurpriſe en 1585. par le Comte de Hohenloo : & le Prince Maurice l'aſſiégea à cinq diverſes fois, ſans qu'il lui fût poſſible de s'en rendre Maître. Cette Ville fut toûjours imprenable, par des accidens imprevûs, ou par un decret de la Providence qui la reſervoit à Frederic-Henri, qui l'ayant inveſtie ſur la fin du mois d'Avril 1619. l'obligea à Capituler, le quatorziéme de Septembre de la même année. On peut dire certainement que ce fut l'un des plus beaux Siéges du Siécle. Antoine Schetz Baron de Grobbendonck, qui en étoit Gouverneur, & qui s'étoit ſignalé par ſa bravoure & par ſa prudence en une infinité d'occaſions éclattantes, étoit dans la Place avec trois mille hommes de pied & quatre Compagnies de Cavalerie. Ce Baron qui avoit ſuccedé à ſon Pere au Gouvernement de cette Ville, contre la maxime des Eſpagnols, ſe défendit avec toute la réſolution dont eſt capable un Gouverneur qui a du courage & de l'expérience & qui en perdant la Place perd ſon établiſſement. Mais ſa reſiſtance toute vigoureuſe qu'elle fut ne fit qu'animer davantage

vantage le Prince, & ne servit qu'à lui faire entreprendre des Travaux qui peuvent être comparez aux plus renommez de l'antiquité.

Le Comte Henri de Bergue qui avoit échoüé au Siége de Grolle, voulut pour se dédommager du peu de succés de son entreprise donner du secours à Boisleduc & obliger le Prince à lever le Siége. Pour cet effet, il s'approcha de son Camp avec trente mille hommes: mais le Prince le fit retirer & s'exposa tant de fois, que non seulement les Etats Généraux le priérent par leurs lettres de conserver une vie si précieuse à leur République, mais les ennemis mêmes l'avertirent, qu'il couroit aux dangers avec trop d'intrépidité. Jamais Prince n'a témoigné en même temps tant de fermeté & tant de valeur que Frederic-Henri en témoigna dans cette occasion. Car il continua toûjours son Siége, quoi que le Comte de Bergue fût entré dans le Velau pour faire diversion; quoi qu'il eût été joint par les Troupes Impériales commandées par Ernest Comte de Montecuculli; qu'il eût pris Amersfort, à trois lieuës d'Utrecht, & que ses armes eussent porté une si grande terreur dans toute la Hollan-

de,

de, que tout le monde lui conseilloit d'abandonner la Place qu'il avoit assiégée pour aller delivrer son Païs que les ennemis ravageoient.

Enfin, car on ne sçauroit ici entrer dans aucun détail, le Prince pressa si fort la Place, repoussa si souvent les ennemis, & fit joüer si heureusement une Mine, qu'on fut obligé de demander une espéce de composition. Le Gouverneur lui envoya des Otages, dont l'un étoit même son Beau-Frere & son Lieutenant, & l'un d'eux lui fit ce Discours. *Jusques ici*, Monseigneur, *nous n'avons pû être vaincus par les armes : cependant, quoi que nous n'ayons pas dégénéré en ce Siege de la valeur de nos Ancêtres, nous voyons bien que nous avons été réservez pour vous, & que nous ne sçaurions résister à nôtre destinée. Mais cela ne nous sera pas honteux à cause de vôtre valeur extraordinaire, & ne peut même nous être que salutaire à cause de vôtre grande générosité. Nous ne stipulons pas néanmoins pour le principal des conditions, desquelles on convient aisément, quand les Supplians ont affaire à des Princes de vôtre vertu. Nous ne demandons que quelques jours pour avertir nôtre Princesse que nous ne sçaurions plus résister,*

résister, & nous croyons que nôtre demande n'effacera en rien le lustre de vôtre Victoire. Si nous obtenons, Monseigneur, *ce que nous demandons, vous avez vaincu deux fois, vous que les armes & la clémence ont rendu jusques-ici invincible.* Ce Discours tout rempli de loüanges, n'éblouït pas toutefois le Prince, quoi qu'il sentit bien qu'il les méritoit. Il se contenta de répondre, que le Gouverneur demandoit des choses injustes, & lesquelles il étoit certain qu'il n'osoit espérer. Et sur cela ayant fait sommer la Ville de se rendre, elle se rendit.

On croyoit que Frederic-Henri iroit poursuivre le Comte de Bergue: mais il ne le fit point, parce que son dessein, comme je l'ai déja dit, étoit de se rendre Maître de Boisleduc, à quelque prix que ce fut. Cependant, pour rompre entiérement les mesures à ce Comte, pendant le Siége, il tourna ses pensées du côté de la Ville de Wesel, où étoit toute l'Artillerie des Espagnols, & le Magazin des provisions de leur Armée. Othon de Gent Seigneur de Dieden Gouverneur d'Emmerick pour les Etats l'alla attaquer & la prit. Et cette action à laquelle le Comte ne s'attendoit pas le déconcerta si fort & jetta une si gran-

de

de épouvante parmi ses Troupes, qu'il fut obligé d'abandonner Amersfort, de sortir du Velau, & de repasser l'Issel aussi vîte qu'il l'avoit passé. Ainsi le Prince Frederic-Henri ayant remporté une double Victoire, s'aquît la réputation de vaillant & heureux Capitaine: le bonheur étant si nécessaire à un Général, que Sylla le Dictateur préféra le surnom d'Heureux à celui de Grand.

Quelque temps aprés, le Comte Jean de Nassau son Cousin, ayant passé dans le Parti des Espagnols, pour quelque mécontentement, fut défait en pleine Campagne prés du Rhin, par Cott Iselsteine, avec une Armée qui n'étoit pas la moitié si nombreuse que la sienne, pris prisonnier, & mené à Vesel, où il paya dix-huit mille Risdales pour sa rançon.

Le Comte, pour se vanger de cet affront, leva une puissante Flotte, dans l'espérance de surprendre Villemstadt dans les Terres du Prince, mais il fut entiérement défait par les Hollandois, avec perte de quatre mille hommes qui furent faits prisonniers, & du reste de ses soldats qui furent tuez ou noyez. Lui-même il eût bien de la peine à se sauver avec le Prince de Brabançon.

Et ce fut la raiſon pourquoi les Etats Généraux, pour gratifier le Prince d'Orange, & pour lui témoigner leur reconnoiſſance pour tant de grands ſervices qu'il leur avoit rendus, donnérent au Prince Guillaume ſon Fils, la ſurvivance de toutes ſes Dignitez & Emplois.

Le Prince Frederic-Henri ne fut pas ingrat à cette honnêteté: car aprés avoir pris Ruremonde, Venlo & Strall, il réſolut d'aſſiéger Maſtricht. Pour ce deſſein, il fit proviſion de toutes les choſes néceſſaires à ce Siége, & il en eût ſuffiſamment juſqu'à-ce qu'il eût pris la Ville, ayant fortifié tellement ſes Tranchées, que ni l'Armée Eſpagnole, ni celle des Allemands, commandée par le Comte Pappenheim fameux Capitaine, ne le purent jamais obliger à lever le Siége, les Ennemis ayant été contraints de faire une honteuſe retraite, aprés pluſieurs vains efforts & des pertes conſidérables.

Je pourrois rapporter ici pluſieurs autres faits de moindre importance; comme la priſe de Reinberg, petit Fort, mais tellement conteſté, des deux côtez, à cauſe de ſa ſcituation, que Spinola avoit coûtume de l'appeller, *la Garce de l'Armée*; com-

me

me la vangeance qu'il exerça contre le Cardinal de Richelieu, qui avoit tâché de le priver de sa Principauté d'Orange, lors qu'il abandonna les François; & la prise du Fort de Skink, la Clef des Païs de Gueldres & d'Utrecht, qui avoit été surpris auparavant par les Espagnols. Mais tout ce que l'on pourroit dire, au sujet de ces petites Places, n'est rien, en comparaison de la prise de Breda & du Château, aprés un Siége de quatre mois seulement, au lieu que Spinola y avoit été plus d'un an, & avoit fait de prodigieuses dépenses, avant que de s'en rendre le Maître, comme si l'Ennemi eût travaillé avec tant de peine à faire paroître la réputation de nôtre Prince avec plus d'éclat & de gloire.

Son Vice-Amiral Arpez Tromp, eût le même bonheur sur Mer: car poursuivant la Flote Espagnole, forte de six-vingt & sept grands Vaisseaux de guerre, renforcée de plusieurs autres Vaisseaux de Dunkerque, formidables en ce temps-là, il les força d'abord de s'aller mettre à couvert sous les Dunes. Ayant en suite reçû un renfort de Vaisseaux de guerre & de Brulots de Hollande, Zelande, & Frise, il attaqua pour une seconde fois la Flote En-

nemie avec tant de courage, qu'aprés un vigoureux combat, des deux côtez, il brûla & coula à fond quarante grands Vaisseaux, ou plus de sept mille hommes perirent & où deux mille furent menez prisonniers en Hollande. Au reste, il y avoit, entre les grands navires de guerre qui perirent, le fameux Galion de Portugal, qui portoit huit cens hommes, dont il n'y en eut pas un seul de sauvé.

L'an 1645. Frederic-Henri prit la forte Place de Hulst en Flandres qu'il enleva, à la barbe des Espagnols, quelques efforts qu'ils fissent pour la secourir; ce fut la derniére conqueste du Prince.

Nous avons vû, de quelle maniére, Guillaume Premier jetta les premiers fondemens de la Republique de Hollande; comment son Fils Maurice les assûra & les rendit solides par ses Victoires; & enfin, comment le Prince, dont nous venons de parler, par la suite de ses Conquestes & par l'étendue des Païs qu'il ajoûta à ceux des Provinces-Unies, obligea les Espagnols de renoncer au pretendu droit des mêmes Païs, en les affranchissant, par sa valeur, de leur esclavage. De sorte que l'on peut dire, avec Justice & avec verité, que

que l'Illustre Pere & ses deux Fils si renommez sont les Fondateurs d'une Republique, qui est devenuë si puissante, qu'elle envoye des Ambassadeurs, comme les autres Puissances, aux plus grands Rois de la Chrêtienté & au Roi d'Espagne même, sous la Domination duquel elle vivoit, il n'y a pas plus d'un Siécle.

Frederic-Henri avoit la taille grande, l'air noble, le port beau & une force de corps extraordinaire. Il avoit l'esprit vif & une solidité de jugement admirable. On a dit de ce glorieux Prince qu'il avoit toutes les vertus & toutes les qualitez qui font les Héros. En effet, il étoit civil, obligeant, populaire, desintéressé, & fidele à son Païs, pour lequel il s'exposa à toutes sortes de dangers, comme on l'a pû voir dans le tissu de son Histoire. Il étoit, d'une probité si bien établie, que sa conduite ne fut jamais soupçonnée. Il étoit ami de l'union, constant, moderé, sage, plein de valeur, généreux, & si menager de la vie des Soldats, qu'il en fut nommé le Pere. Outre cela il étoit sçavant, avoit la connoissance de plusieurs Langues & étoit d'une pieté exemplaire.

Avant que d'être Prince d'Orange &

Gouverneur des Provinces-Unies, il avoit été honoré de plusieurs Commandemens & s'étoit vû à la tête de plusieurs Armées, pour le secours des Princes & des Etats Etrangers, & il s'étoit aquité de ces divers Emplois avec tant de gloire, que les Etats ne balancérent pas un moment à le revêtir des Dignitez du Prince Maurice. Jamais Capitaine n'a commandé avec plus d'autorité; n'a executé ses desseins avec plus de conduite, & n'a usé de la victoire avec plus de moderation que le faisoit cet Illustre Prince. Il avoit enfin une infinité de qualitez de corps & d'esprit qui le faisoient admirer de ses plus grands ennemis, & pour le dire tout en un mot, il étoit parfait Capitaine.

Il avoit fait son apprentissage de la guerre sous le Prince Maurice son Frere. A l'âge de quinze ans, il se signallá à la levée du Siége de Bommel: & à l'âge de dixsept dans la sanglante Bataille de Nieuport à la tête du Regiment des Wallons surnommez les Nouveaux Gueux, qui l'avoient accepté pour être leur Colonel. Il n'avoit que dix-huit ans, lors qu'on le jugea capable de commander un Quartier du Camp devant Grave, où il se rendit

Maî-

Maître d'une Demi-Lune. L'Année suivante il fut envoyé en Angleterre pour feliciter le Roi Jaques, de son avenement à la Couronne. Et jusqu'à-ce qu'il fut élevé à la Dignité de Gouverneur des Provinces-Unies, il ne fit que des actions déclat & dignes du sang dont il étoit issu.

Etant déja un peu sur l'âge, il épousa, par l'avis du Prince Maurice, Amelie de Solms, Fille de Jean Albert, Comte de Solms, qui vint avec la Reine de Bohême en Hollande, & qui étoit une Dame d'une beauté, d'une grace, d'une modestie & d'une prudence admirable.

Il eut de ce mariage Guillaume Second Pere de Guillaume Troisiéme aujourd'hui Roi de la Grand'-Bretagne & quatre Filles. L'aînée, appellée Loüise Henriette, fut mariée à Frederic-Guillaume, Electeur de Brandebourg, dont elle eut plusieurs enfans. Albertine qui fut la seconde épousa le Comte de Nassau son Cousin, Guillaume-Frederic, Gouverneur de Frise. La troisiéme Henriette Catherine fut mariée à Jean George Comte d'Anhalt, & la quatriéme au Duc de Simeren, de la Maison Palatine.

Frederic-Henri mourut le douziéme du

 mois

mois de Mars 1647. âgé de soixante & trois ans. Ainsi finit ses jours dans son lit cet incomparable Héros, qui avoit risqué de perdre la vie plus de cent fois, ou dans des Siéges, ou dans des Batailles, & qui dans le temps qu'il quitta le monde étoit autant redouté de ses ennemis, qu'il étoit aimé de ses Soldats & du peuple & estimé des Grands & de la Noblesse. Il n'eût tenu qu'à lui, s'il eût encore vêcu, de continuer la guerre à son avantage, ou de faire une Paix glorieuse. Mais Dieu qui dispose des Princes, comme des autres hommes, l'enleva à la terre & aux Hollandois dans le temps que son nom étoit le plus redoutable à l'Espagne. Il fut enseveli à Delft dans le Mausolée du Prince Guillaume avec une Pompe qui surpasse l'imagination. Car outre qu'il ne s'est guéres vû un si grand concours de peuple que celui qui se vit dans cette occasion; tout ce qu'il y eut de personnes distinguées dans les Provinces-Unies & dans les Etats des Alliez de la Republique assistérent à cette Pompe funebre, qui couta plus de cent soixante & dix mille Florins. Le Corps du Prince étoit sur un Chariot traîné par huit chevaux & ceux qui portérent les

bouts

bouts du Drap étoient le Comte de Brederode, le Comte Maurice de Naſſau, le Comte de Solms & le Comte Guillaume Gouverneur de Friſe, ſuivis immediatement par le Prince de Portugal, l'Electeur de Brandebourg, les Princes de Radzivil & d'Anhalt, le Comte Palatin, le Prince de Talmont, pluſieurs Comtes de la Maiſon de Naſſau, pluſieurs Ambaſſadeurs, & tous les Colleges, Magiſtrats & Eccléſiaſtigues. Le Comte de Stirum portoit ſur un Carreau l'Ordre de la Jarretiére, dont il avoit été honoré par Charles Second Roi de la Grand'-Bretagne. Et ce qui n'étoit, peut-être, jamais arrivé, on dit qu'il ſe trouva plus de quatorze mille perſonnes qui prirent volontairement le deüil pour ce Prince.



GUILLAUME.II.
Prince D'Orange.

HISTOIRE
DE
GUILLAUME II.
PRINCE D'ORANGE.

L'Année 1626. n'avoit été remarquable que par la prise d'Ondenzeel & du Château de Laach, qui étoient des Conquêtes peu considérables, par rapport à celles que Frederic-Henri fit dans la suite. La Campagne de cette année s'étoit passée, à proprement parler, sans aucun avantage des deux Partis. Mais si cette année ne fut remarquable par aucune de ces Actions éclattantes qui aquirent tant de réputation & tant de gloire à Frederic-Henri, elle le fut par la Naissan-

ce de Guillaume Second, Pere de Guillaume Troisiéme, aujourd'hui Roi de la Grand'-Bretagne.

Les Etats-Généraux des Provinces-Unies portérent sur les Fonts ce jeune Prince; qui par la volonté de son Pere fut appellé Guillaume, du nom de son illustre Ayeul.

L'année 1630. ce jeune Prince fut déclaré & reconnu Général de la Cavalerie des Païs-Bas, & l'année suivante, les Etats de Hollande lui accordérent la survivance du Gouvernement de leur Province, pour reconnoître en la personne du Fils, une partie des grandes obligations qu'ils avoient au Pere. Ceux de Zelande suivirent leur exemple, & lui envoyérent des Ambassadeurs, qui presentérent dans un Coffret d'or l'Acte de leur resolution; Utrecht & la Province de Gueldres firent la même chose.

Le Prince Guillaume ne fut pas plûtôt en âge de porter les Armes, qu'il suivit son Pere à l'Armée. Il se trouva en 1637. au Siége de Breda, que le Cardinal Infant ne pût faire lever quelques forces qu'il eût assemblées. Ce jeune Prince, qui n'avoit alors que treize ans, donna beaucoup de témoignages

moignages de valeur. Mais comme les armes ne prospérent pas toûjours, l'année suivante, étant campé avec une partie de l'Armée Hollandoise au Fort de Caloo proche d'Anvers, il fut défait par les Espagnols, & il se sauva, comme par miracle, avec un trés-petit nombre de Cavaliers.

Cette défaite bien loin d'intimider le Prince ne fit que l'animer davantage Il se trouva dans des occasions, où il fit voir que la valeur ne seroit pas moins son partage, qu'elle l'étoit du Prince son Pere, sous lequel il portoit les armes, & quatre ou cinq ans aprés, il en donna une marque éclattante. Car étant à la tête d'un Corps d'Armée, il attira les Espagnols, à peu prés, dans le même endroit, où il avoit été battu, & les ayant envelopez dans une embuscade, il les chargêa si vigoureusement & avec tant de prudence, qu'il les défit entiérement & fit prisonnier Jean de Borgia qui commandoit la Cavalerie Espagnole, & un nombre considérable d'Officiers & de Soldats.

Dans ces entrefaites Frederic-Henri passa avec son Armée dans le Païs de Vas pour assiéger Sas de Gand, & s'étant d'abord rendu Maître de quelques Forts qui

étoient

étoient aux environs de cette Place, il l'attaqua si vigoureusement que quelque résistance qu'il trouvât il l'emporta, aprés deux mois de Siége. Le Prince Guillaume l'avoit accompagné dans cette expedition, où il donna une infinité de marques de sa bravoure.

Frederic-Henri mourut, deux ou trois ans aprés & il ne fut pas plûtôt mort que Guillaume, qui lui devoit succéder prêta le serment de fidélité aux Etats pour les Charges & les Gouvernemens dont ils lui avoient accordé la survivance, comme nous l'avons déja vû.

Dans le temps que le Prince d'Orange mourut, la négotiation de la Paix Générale qui se faisoit, depuis si long temps à Munster, étoit sur le point d'être terminée, & elle se termina l'année suivante. Toute l'Europe étant donc tranquile & la Hollande étant en Paix avec l'Espagne, les Etats se voyant chargez de beaucoup de dettes, à cause des dépenses extraordinaires qu'ils avoient été obligez de faire, crurent qu'ils n'en devoient point faire d'inutiles: & comme ils entretenoient beaucoup de Troupes à leur solde, sans aucune nécessité, puis qu'ils n'avoient plus de guer-

re

re à soûtenir, ils proposérent d'en licentier une bonne partie. Guillaume Second qui avoit été revêtu des Charges du Prince son Pere & qui vit bien que ce n'étoit que par les armes qu'il pouvoit se conserver le crédit, qui étoit attaché à ses Dignitez, s'opposa puissamment au dessein des Etats Généraux. Il representa que c'étoit contre les Loix de la Politique de congedier des Troupes qui avoient été si fidéles à l'Etat, & il ne manqua pas d'alléguer que la France, ou l'Espagne pourroient bien se prevaloir de cette Réforme & venir fondre sur la Republique, dans le temps qu'elle ne seroit plus en état de se défendre. Les Etats qui avoient déja résolu de réformer six-vingt Compagnies, offrirent pour contenter en quelque maniére le Prince, de continuer la solde ordinaire aux Officiers Réformez. Le Prince donna les mains à cette proposition. Mais la Province de Gueldre & la Ville d'Amsterdam s'étant opposées à cela, par plusieurs raisons qu'elles alléguérent; ceux qui étoient dans les intérêts du Prince lui conseillérent de faire un voyage dans les principales Villes des Provinces, pour tâcher d'obliger les Magistrats à prendre la resolution

tion de laisser non seulement les Officiers, mais même les Troupes, dans le même état, où elles étoient avant la guerre, afin qu'ils fussent prêts à servir, lors que la nécessité le demanderoit. Dans cette vûë, le Prince ayant mandé les Principaux Colonels, se transporta dans quatre ou cinq Villes de Hollande. Ceux d'Amsterdam qui virent bien que le Prince viendroit aussi dans leur Ville & qui apprehendérent que sa presence ne traversât leur resolution, le firent prier par leurs Députez de s'exempter de ce voyage, par plusieurs raisons qu'ils mirent en avant. Et à l'exemple d'Amsterdam, la Ville de Harlem, celle de Medemblic & quelques autres firent la même chose.

Ce que venoient de faire ces Villes donna un si sensible deplaisir au Prince & l'outra si fort, que s'étant presenté à l'Assemblée des Etats, il s'en plaignit avec un ressentiment, qu'il seroit difficile d'exprimer. Il tâcha de leur insinuer par une infinité de raisons, qu'on n'avoit dessein que de diminuer son Autorité, & qu'on avoit témoigné un si grand mépris pour sa Personne, en lui refusant Audience, que cet affront ne pouvoit être reparé que par une satis-

faction publique, qu'il demanda instamment aux Etats. Les Deputez d'Amsterdam & des autres Villes qui l'avoient suivie, répondirent à ses plaintes par un long Ecrit, où ils alléguoient les raisons qui les avoient portez à lui faire cette priére. Mais le Prince se sentant plus vivement piqué & persistant plus fort que jamais à ne vouloir pas qu'on licentiât les Gens de Guerre, se porta à la plus violente des resolutions. Car il fit arrêter prisonniers six des Principaux Magistrats, qui furent conduits, incontinent aprés, dans le Château de Louvestein.

Ce procedé du Prince consterna les Etats-Généraux & donna à penser au peuple. On commençoit à dire sourdement que Guillaume Second aspiroit à la Souveraineté ; qu'il ne s'opposoit à la réforme qu'on vouloit faire, des Troupes superflues, que pour s'en servir dans l'occasion, pour se rendre Maître de tout le Païs ; & que cette action de hauteur qu'il venoit de faire n'étoit pas d'un heureux présage pour la République, que ses Ancestres avoient fondée. Toute l'Europe disoit, à peu prés, la même chose : & quoi qu'apparamment ce ne fût pas le dessein du Prince, l'en-

l'entreprise qu'il fit sur Amsterdam fit soupçonner généralement à tout le monde qu'il ne pouvoit souffrir d'être soûmis aux Ordres d'un Gouvernement Populaire. Ceux qui ont jugé de cette entreprise, d'une maniére desintéressée, disent que Guillaume Second n'avoit nullement en vûë de s'ériger en Souverain, quand même la chose eût été possible, & que s'il entreprit de se rendre Maître d'Amsterdam, ce ne fut que pour se vanger des injures particuliéres qu'il prétendoit avoir reçûës, de ses habitans, espérant, d'ailleurs, que s'il pouvoit venir à bout d'humilier une Ville si riche & si puissante, c'étoit le veritable moyen de se conserver cette autorité & ce crédit, dont ses Dignitez devoient être accompagnées. Quoi qu'il en soit, il résolut d'assiéger Amsterdam & il l'executa, le trentiéme de Juillet 1650.

Il y eut en ceci quelque chose de merveilleux & qui mérite d'être remarqué. C'est que le Jeudi & le Vendredi de la même Semaine que le Prince fit marcher ses Ttroupes pour tâcher de surprendre cette florissante Ville, on avoit reçû des Lettres de Gennes, de Venize, de Dantzic, & de Londres, qui portoient toutes généralement,

néralement, que personne n'osoit entreprendre aucune affaire d'importance avec les Marchands d'Amsterdam, parce qu'on sçavoit, de certaine science, que leur Ville devoit être assiégée, dans trés-peu de temps, par le Prince d'Orange. La France qui avoit des Espions par tout avoit découvert ce dessein & l'avoit publié. Cette Couronne a été toûjours si irritée contre les Hollandois, depuis ce qu'ils firent, en 1635. au Siége de Louvain que le Maréchal de Bresé avoit fait & qu'il fut contraint de lever, par la Politique de ceux qui gouvernoient dans les Provinces-Unies; que le Cardinal de Richelieu n'avoit rien oublié pour semer la division entre le Prince d'Orange & la Republique de Hollande. Pour y réüssir, comme il avoit des Créatures par tout, il ne manquoit jamais de découvrir aux Etats, par des voyes indirectes, ce qui regardoit les intérêts du Prince, & au Prince ce qui regardoit les intérêts de la Republique. Le Cardinal Mazarin qui succeda dans le Ministére suivit les Maximes de son prédecesseur & fit toute sa vie le même manege. Ce fut donc lui qui découvrit ce dessein du Prince & qui le divulgua. Mais la Ville d'Amsterdam

dam voyoit si peu d'apparence à cette entreprise & s'y attendoit si peu qu'elle faillit à être surprise. Car les Troupes qui avoient été destinées pour cette expedition avoient executé si ponctuellement les ordres qui leur avoient été donnez, & s'étoient renduës si à propos, des endroits où elles étoient, au rendez-vous qui leur avoit été donné, que cette Ville fut tombée infailliblement entre les mains de celui qui s'en vouloit rendre Maître, si le Courier de Hambourg, qui passa au travers de l'Armée du Prince sans être apperçû, n'en eût donné avis aux Magistrats. Corneille Beker, ancien Bourguemaître, qui étoit à proprement parler, celui à qui le Prince en vouloit, & qui se trouva seul dans la Ville, ayant fait assembler, en même temps, le Conseil des Trente-Six, les Bourgeois se mirent sous les armes; les Ponts levis furent haussez; les portes fermées; le Canon placé sur les Remparts & la Ville mise en état de se défendre. Aprés toutes ces précautions & divers conseils qui se tinrent, on envoya des Députez au Prince, pour lui faire des propositions; ce qui dura le reste du jour. Comme ce n'étoit que pour gagner temps, ils travail-

lérent,

lérent, durant cet intervale à leurs Eclufes, avec tant de diligence, que l'ouverture s'en fit le lendemain.

Déja le Magiftrat d'Amfterdam avoit envoyé des Députez au Comte Guillaume de Naffau, à qui le Prince avoit donné charge de cette entreprife, afin de fçavoir, de lui, pour quel deffein il s'étoit approché de leur Ville avec tant de Troupes, & le Comte, au lieu de leur faire réponfe, les avoit fait arrêter prifonniers, ce qui ne fut pas agréable aux Etats. Cependant le Prince voyant le Païs inondé; la refolution ferme & conftante des Citoyens à fe bien défendre, & l'impoffibilité de faire un long Siége, prêta l'oreille à un accommodement, qui fut fait trois jours aprés, & dont les Articles furent à fon avantage. On croit que ce Siége, quelque court qu'il fut, coûta plus de fix Millions à la Ville d'Amfterdam, fans compter le degât que fit l'inondation & l'interruption du commerce.

Le Prince crut bien que les Etats Généraux fe plaindroient de lui, & qu'ils feroient irritez de fon entreprife. Si bien que pour les appaifer, il fit mettre d'abord en liberté les Seigneurs qu'il avoit fait ar-

rêter

rêter dans le Château de Louvestain, à cette condition pourtant, qu'ils seroient privez, à l'avenir, de toutes sortes de Charges publiques. Et en même temps, il leur envoya un Manifeste, où il deduisoit les raisons qui l'avoient obligé à se saisir de leurs personnes & à aller mettre le Siége devant Amsterdam. Mais les Etats qui ne vouloient entrer dans aucun détail dans cette affaire lui renvoyérent son paquet sans l'avoir ouvert, alléguant qu'il n'y avoit nulle nécessite qu'il se justifiât, puis que ces divisions domestiques avoient été étouffées dans leur naissance.

Ce Prince assista, environ un mois aprés, à une Assemblée particuliére qui se tint dans le Duché de Gueldre, où par sa bonne conduite & par sa prudence; il dissipa tous les soupçons qu'on avoit conçû contre lui & appaisa même quelques démêlez qui étoient survenus, depuis quelque temps, entre la Noblesse de cette Province. Il se rendit à la Haye sur la fin du mois d'Octobre, & se sentant accablé de lassitude, il se mit au lit le même jour. Comme tout le monde s'étoit apperçû, que depuis l'entreprise, où il avoit échoüé, il étoit ordinairement triste & mélancho-

lique,

lique, la Cour ne fut point allarmée de cette petite indiſpoſition. Le lendemain ou lui tira du ſang, & le jour ſuivant on reconnut qu'il avoit la petite Verole. Les Medecins ne crurent pas d'abord que cette maladie fut dangereuſe, cependant elle fut ſi violente qu'elle l'emporta, ſix jours aprés, n'étant âgé que de vingt-quatre ans. Il mourut le ſixiéme de Novembre 1650.

Trois choſes manquérent à ce Prince, pour rendre ſa mémoire immortelle, ſçavoir, la continuation de la guerre, qu'il deſiroit avec beaucoup d'ardeur; une longue vie, & un peu plus de menagement pour les Etats, avec leſquels il voulut agir avec un peu trop d'autorité. Mais les Princes ſont faits comme les autres hommes & ne ſont pas exempts de défauts. Il eſt bien certain que la violence qu'il avoit fait à ces Magiſtrats qu'il fit arrêter priſonniers, ni la tentative qu'il avoit faite ſur Amſterdam ne lui avoient pas entiérement aliéné l'eſprit des peuples, mais il eſt néanmoins conſtant qu'on ne le pleura pas comme il meritoit. Car enfin c'étoit un Prince qui avoit une infinité de grandes qualitez; qui poſſedoit tous les avantages du corps & de

de l'esprit ; qui fut devenu un grand Capitaine ; & qui n'eut pas moins excellé dans les Vertus civiles & militaires que les Héros de sa Maison. Il avoit le génie si beau & en même temps si vif, qu'il apprit, dés sa jeunesse, l'Histoire, les Mathematiques & cinq Langues différentes, qu'il parloit avec la plus grande facilité du monde & comme celle qui lui étoit naturelle, sçavoir, l'Angloise, la Françoise, l'Espagnolle, l'Allemande & l'Italienne. Ceux qui n'avoient pas été dans ses intérêts lui appliquérent ces mots d'Ovide, au sujet de la chûte de Phaëton ; *Magnis excidit ausis. Il s'est perdu dans ses grands desseins.* Il fut enterré à Delft dans le magnifique Tombeau des Princes d'Orange avec beaucoup de Pompe.

Guillaume Second épousa en 1641. la Princesse Marie Stuart, Fille ainée de Charles Premier, Roi de la Grand'-Bretagne. Comme la gloire, la naissance & les raisons d'Etat, sont les grands ressorts qui font agir les Princes dans le choix qu'ils font pour les Alliances de leurs Familles, ces trois choses contribuérent à ce Mariage. La gloire des grandes actions de Frederic-Henri étoient répanduës par toute l'Eu-

l'Europe ; Guillaume son Fils avoit témoigné en divers rencontres, comme nous l'avons vû, qu'il ne dégéneroit point de la bravoure & de la vertu de ses Ayeux, & la Maison de Nassau avoit donné cinq Electeurs à Majence & à Tréves, & un Empereur à l'Allemagne. Aussi du moment que la proposition de cette alliance fut faite à Sa Majesté-Britannique, elle y donna les mains & le Mariage fut célébré à Londres avec toute la Magnificence possible. C'est de ce Mariage qu'est né Guillaume Troisiéme, dont nous allons ébaucher l'Histoire.


GUILLAUME . III
Prince D'Orange.&c.
Roy d' Angleterre.

HISTOIRE
DE
GUILLAUME III.
PRINCE D'ORANGE,
Et Roi de la Grand'-Bretagne.

LA mort inopinée de Guillaume Second mit la Cour & les amis de la Maison Nassau dans une consternation si grande, qu'il ne seroit pas possible de l'exprimer. Ce fut un coup de foudre qui fut d'autant plus accablant, qu'on ne s'y étoit pas attendu. Mais Dieu n'ayant pas voulu laisser sans consolation cette Maison il-

lustre, à qui la République de Hollande doit son établissement; la Princesse Royalle accoucha huit jours aprés, de Guillaume-Henri, qui est un Prince égal en vertus & en toutes sortes de qualitez à ses glorieux Ancestres & qu'on peut appeller, à trés-juste titre, le Restaurateur de cette florissante République dont ses Peres ont été les Architectes & les Fondateurs.

Cet auguste Prince, dont ceux qui écriront la vie plus au long, diront des choses si surprenantes, que la posterité aura peine à les croire, nâquit le quatorziéme de Novembre 1650. Il eut pour Parrains les Etats de Hollande & de Zelande, & les Villes de Delft, de Leide & d'Amsterdam. On peut dire que ce fut un Phenix, qui nâquit de ses propres cendres, & le Noble Rejetton d'un Arbre abattu qui a crû & fleuri dans si peu de temps qu'il se fait admirer de toute la terre. La Princesse Royalle sa Mere le fit élever, avec beaucoup de soin: & dés sa plus tendre enfance, il fit paroître tant de prudence, tant de modestie, tant de docilité, tant de sagesse, & une si grande aversion pour les ennemis de sa patrie, que ceux qui avoient

le

le plus d'intérêt à abaiſſer ſa Maiſon étoient contraints d'avoüer, que jamais Prince n'avoit donné de plus grandes eſperances & qu'il ne cédéroit en rien aux vertus Héroïques de ſes Ayeux.

Cependant, comme il étoit né dans une circonſtance facheuſe, & dans un temps, où ſes ennemis avoient un prétexte plauſible de le priver des Dignitez de la République, dont ſes Anceſtres avoient été revêtus ; les Etats-Généraux ſe trouvant libres, par la mort de Guillaume Second & ayant prevû dans l'entrepriſe d'Amſterdam, combien on avoit à craindre d'un Gouverneur ; il fut réſolu que pour remédier à tous les inconveniens qui pourroient arriver, à l'avenir, ſur ce ſujet, il ſe feroit à la Haïe une Aſſemblée Générale, des plus nombreuſes qui euſſent été jamais faites. Cette Aſſemblée commença preciſément le dix-huitiéme de Janvier 1651. Elle ne finit que dans le mois d'Août de la même année. Et dans les premiéres Séances, il fut réſolu ; que le Païs étant ſans Gouverneur, par la mort du Prince, le choix de tous les Officiers & Magiſtrats ſeroit deſormais en la diſpoſition des Villes, & que non ſeulement les gens de guer-

re Ordinaires, mais même les Gardes du Prince défunt préteroient le Serment de fidélité aux Etats de Hollande, nonobſtant toutes les repréſentations que fit ſur cela la Princeſſe Royalle, qui vouloit conſerver à ſon Fils les Charges que poſſedoit ſon Epoux, & avant lui, les autres Princes d'Orange, les Fondateurs, les Liberateurs & les Reſtaurateurs de la République.

Guillaume-Henri eut à ſouffrir beaucoup, par les intrigues & les machinations du Parti de Barnevelt rétabli en la perſonne de Mrs. de Wit. Mais il endura tout avec une moderation incroyable, attendant avec une patience audeſſus de celle de ſon Biſayeul le Prince Guillaume, une ſaiſon propre & une occaſion favorable, pour être rétabli dans toutes les Dignitez & les grands Emplois, dont ſes Ancêtres avoient de tout temps joui, & deſquels il avoit été privé par un Decret public, obtenu par une Faction dominante, auſſi-tôt aprés la mort de ſon Pere.

Il faut avoüer que la France contribua en quelque maniére à ſon rétabliſſement, quoi que ſans deſſein de favoriſer le Prince : mais le deſtin voulut que cet orgueilleux Monarque ravageât & détruiſit preſque

que cette floriſſante République, afin que Son Alteſſe pût faire connoître à toute la terre ſa prudence & ſon courage incomparable, en la rétabliſſant dans ſon luſtre, & pour faire voir auſſi, en même temps, que la ſeule Famille des Fondateurs de cette République étoit capable de réparer ſes ruïnes.

Car à peine peut-on s'imaginer, avec quel torrent le Roi de France courut & ſurprit toutes les Provinces-Unies, en forçant la plus grande partie des Villes Frontiéres, & autres Villes Capitales de ſe rendre. Entr'autres Utrecht & Zutphen ſe rendirent à la vûë ſeulement de l'ennemi. Car quoi qu'elles euſſent de groſſes Garniſons, cependant, comme elles n'étoient compoſées que de Bourgeois, commandez par des Officiers de peu, ou de nulle experience, elles furent d'abord effrayées, par une Armée aguerrie & brave, & qui ſçavoit ſe prevaloir de la Victoire, & de la frayeur où elle avoit reduit les ennemis qu'elle combattoit. De ſorte que le Roi de France ſe vit, comme accablé d'un ſuccés ſi heureux, les choſes étant allées au deſſus de ſes eſperances & l'on peut même dire, de ſes ſouhaits.

Ces malheurs, qui avoient été prevûs, long temps auparavant, par les plus prudens de l'Etat ayant reduit les Provinces-Unies dans une consternation épouvantable, donnérent lieu au peuple de se plaindre de la mauvaise conduite de Mrs. de Wit, qui avoient alors toute l'autorité du Gouvernement, entre leurs mains : & par ce moyen, ils fournirent une occasion favorable aux Amis de la Maison de Nassau de dire leurs pensées sur ce qui se passoit pour lors. Ce qu'ils firent par voye d'avis aux peuples, leur donnant à entendre ; que les Princes d'Orange étoient probablement les seuls qui étoient capables de soûtenir leur Etat chancellant & de les défendre contre leurs ennemis les plus puissans. Ajoûtant, que comme ces illustres Princes les avoient autrefois délivrez, de la Tyrannie des Espagnols, ils étoient encore les seuls qui pouvoient arrêter la furie & l'impetuosité des François.

La Princesse Doüairiere Grand'-Mere de son Altesse, femme d'une prudence incomparable & d'un courage audessus de son Sexe, qui avoit souffert avec impatience l'Eclypse de la Maison de Nassau, qu'elle avoit vûë dans toute sa Splendeur, ne contribua

pas

pas peu par son adresse à reveiller ceux qui étoient dans ses intérêts, lesquels n'étoient pas en petit nombre. On ne peut pas dire que ce fût un crime en cette Princesse, de penser à l'avancement de son Petit Fils, en même temps qu'elle travailloit au bien public, tandis que tant d'autres tâchoient à s'élever sur les ruïnes de sa Maison & à s'établir dans les grands Emplois, aux dépens de leur propre Patrie. Ceux donc qui favorisoient le Prince d'Orange se reveillérent, se prevalant de la circonstance, qui toute funeste qu'elle étoit à l'Etat leur étoit néanmoins favorable: & ne pouvant souffrir d'être plus long temps méprisez & d'avoir perdu leur reputation; ne pouvant souffrir que tous les Emplois de l'Etat fussent donnez à des personnes qui n'en étoient pas toûjours dignes: & se servant en même temps, de la fureur du peuple, qui effrayé de tant de malheurs & allarmé avec raison de voir une Armée victorieuse au milieu de leur Païs ne parloit que de sacrifier les Mrs. de Wit; ils amenérent si bien les choses qu'ils vinrent heureusement à leurs fins. Car aprés un voyage que fit Mr. le Prince vers le commencement de l'année 1672. pour visiter les Fortifica-

tions de quelques Places ; les Etats de Hollande & de West-Frise s'étant assemblez, il fut arrêté unanimement qu'il seroit élû pour le Général de leurs Armées, ce qui fut notifié, le lendemain, à Mrs. les Etats Généraux & le vingt-quatriéme de Fevrier, le Prince ayant accepté l'offre, il prêta le serment devant leurs Hautes Puissances, avec les Céremonies accoutumées. Et il faut ici remarquer que les Païsans de West-Frise, qui sont trés-propres pour la guerre, ne voulurent jamais prendre les armes, qu'avec cette condition; *Qu'ils jureroient d'être fidéles à l'Etat & d'obéir aux Etats & à son Altesse, le Prince d'Orange.*

Le trop d'ambition de quelques-uns avoit été cause qu'il s'étoit formé auparavant deux Factions fatales, qui pour fortifier leurs intérêts particuliers affoiblirent les nerfs de la seureté publique: ce qui fit commettre à ceux qui avoient le plus de credit, les plus grandes fautes, en matiére de Politique, dont un Parti puisse être capable. Car s'imaginant, qu'aprés la Paix de Munster ils n'avoient plus rien à craindre, & que personne ne pouvoit leur nuire dans leurs prétensions, que la trop grande

grande puissance de la Maison de Nassau, à cause de ses Alliances avec la France & particuliérement avec l'Angleterre; ils licentiérent, comme nous l'avons déja veu, leurs Troupes, composées pour lors de vieux Soldats & de Capitaines experimentez, qui avoient conservé la Patrie, mais qu'ils regardoient, comme entiérement dévouées au Prince d'Orange: & au même temps, ils donnérent les premiéres Charges de l'Armée & des Garnisons à des Fils de Bourguemestres, & des Deputez des Villes, gens qui quelque braves qu'ils fussent d'ailleurs, étoient la plûpart sans experience, n'ayant jamais eu de Commandement. Ce qui fut cause qu'étant surpris par un ennemi rusé & courageux, il se trouva des Villes entiéres, qui quoi qu'elles eussent des Garnisons de cinq mille hommes de pied & de huit cents Chevaux, ne laissérent pas de se rendre à discretion, sans avoir osé tirer un seul coup, à la vûë de l'ennemi. Ainsi la Faction & l'Intérêt qui sont ordinairement la destruction des plus florissans Royaumes ayant reduit les Etats Généraux, comme au desespoir, ils furent enfin contraints d'avoir recours à leur dernier asyle, le Prince d'Orange,

pour éviter leur ruïne entiére, & de mettre le peu d'espérance qui leur restoit en une personne, que le Parti Dominant avoit auparavant rejettée avec beaucoup d'ingratitude, & sans s'être rendu digne de ce triste sort : car enfin les enfans ne doivent pas être responsables des actions de leurs Peres, lors qu'ils n'y ont nullement trempé.

Et certes les Etats Généraux ne furent pas trompez dans leurs espérances; l'événement de la guerre en fut une preuve autentique. Car on vit un jeune Général, à l'âge de vingt-deux ans, comme avant lui son Ayeul, du temps de Charles-Quint, donner des marques si signallées & de conduite & de bravoure, qu'il s'aquit la réputation d'un Capitaine consommé. Etant certain, qu'outre qu'il possedoit dans cet âge-là, les grandes qualitez qui font l'essence d'un bon Général, sçavoir, une connoissance parfaite de la guerre, & une resolution intrepide; son autorité fut si bien établie & tout ce qu'il entreprit fut accompagné d'un bonheur si extraordinaire, que toute l'Europe eut les yeux sur lui: ses ennemis ne pouvant s'empêcher de dire eux-mêmes, que de l'air dont il s'y prenoit,

noit, il feroit infailliblement un des plus grands hommes de son siécle. En effet, semblable au jeune Auguste, il ne parut pas plûtôt les armes à la main, qu'il arrêta non seulement un ennemi fier & victorieux, au milieu de sa carriére, mais ayant fait déclarer la fortune de son côté, il força, pour ainsi dire, l'orgueuil des ennemis les plus experimentez à se soûmettre à sa valeur.

Pour reprendre le fil de cette Histoire; le Prince n'eut pas plûtôt accepté la Charge de Général des Armées de leurs Hautes Puissances, qui lui fut presentée, de la part des Etats par Mrs. de Beverning, Jean de Wit & Gaspard Fagel, qu'il se rendit incessamment à l'Armée, qui étoit pour lors prés de Nieukop, où tout ce qu'il pût faire contre toutes les forces des François commandées par le Roi de France en personne fut de garder son poste. Ce qu'il fit avec tant de conduite, que l'ennemi, quelque puissant qu'il fût, n'eut aucun avantage, de ce côté-là. Au contraire, croyant de forcer le Prince dans ses retranchemens, il fut contraint de se retirer avec perte & d'abandonner ses Travaux.

Cependant, comme dans la Province de

de Hollande, les Villes Frontiéres & les Garnisons tomboient tous les jours entre les mains des ennemis; le peuple commença à se plaindre hautement & à se défier, de ceux qui gouvernoient. Ceux de Dort furent les premiers qui se soûlevérent. Ils envoyérent un de leurs Capitaines aux Magistrats, pour sçavoir, s'ils étoient résolus de défendre leur Ville, ou de demeurer dans l'inaction. Les Magistrats ayant répondu, qu'ils étoient disposez à resister à tous les efforts de ceux qui les attaqueroient, & de n'oublier rien, de ce qui pourroit dépendre d'eux; le peuple demanda, au même temps, à voir les Magazins. Mais les clefs n'ayant peu se trouver, cela mit la populace en une si grande fureur, qu'on entendit mille voix confuses qui crioient, qu'il y avoit trahison, & qui demandoient le Prince d'Orange pour être leur Chef & leur Gouverneur, menaçant les Magistrats de les massacrer, s'ils ne se resolvoient sur le champ, à leur accorder leur demande. Ces cris redoublez & ces menaces allarmérent si fort les Magistrats, qu'ils envoyerent dans le moment, des Commissaires à son Altesse, pour le prier de se rendre dans leur Ville, avec toute

te la diligence qui lui seroit possible, afin d'appaiser, par sa presence, l'émotion du peuple. Quelques raisons qu'alleguât le Prince à ces Commissaires, pour leur faire voir le danger qu'il y avoit d'abandonner son Armée, ils persistérent dans leur demande, & le Prince résolut enfin de leur accorder ce qu'ils desiroient. Ayant donc été conduit dans la grande Salle de la Maison de Ville, tenduë de riches Tapisseries & les Magistrats l'ayant prié de s'asseoir dans un Fauteüil, ils le suppliérent de leur déclarer sa volonté. Son Altesse répondit, que c'étoit à eux de lui faire leurs propositions, puis qu'ils l'avoient fait venir. Aprés quoi ils le priérent, que, pour satisfaire le Peuple, il visitât les Fortifications & les Magazins de la Ville, sans prendre connoissance de la qualité de Stathouder, à quoi le Prince consentit volontiers, & pour cet effet il alla faire immédiatement aprés, le tour de la Ville. Mais à son retour le Peuple, soupçonnant que les Magistrats les avoient trompez, aussi bien qu'ils avoient trompé le Prince, ils vinrent en foule à son Carrosse, & lui demandérent hardiment, avec beaucoup de respect néanmoins pour sa Personne, si les Magistrats l'avoient fait leur

leur Gouverneur, ou non? Son Altesse ayant modestement répondu, qu'il étoit content de l'honneur qu'on lui avoit déja fait, & qu'il avoit ce qu'il pouvoit desirer, ils déclarérent unanimement, qu'ils ne mettroient point les armes bas, jusqu'à-ce qu'on l'eût choisi pour leur *Stathouder*. De sorte qu'à la fin les Magistrats épouvantez par les menaces du Peuple, & ne sçachant quel parti prendre, furent les premiers à accomplir ce qu'ils n'avoient qu'à moitié fait, quelque repugnance qu'ils eussent à s'y resoudre, tant il est difficile aux hommes de se défaire de la haine & de l'animosité qui a une fois pris racine dans leur cœur.

Sur cela on fit une Ordonnance pour abolir l'Edit Perpétuel, que le Prince refusa de reconnoître, à moins qu'on ne l'absoût du Serment qu'il avoit prêté, lors qu'il accepta la Charge seulement de Capitaine Général, qu'on lui donnoit aussi par cette Ordonnance. L'on fit d'abord un autre Acte, qui fut lû publiquement dans la grande Sale par le Secrétaire, par lequel les Magistrats déclaroient Son Altesse le Prince d'Orange, *Stathouder*, *Capitaine*, & *Amiral Général de toutes leurs forces tant*

par

par mer que par terre , & lui donnoient le même Pouvoir, Dignité & Autorité, qu'avoient eu autrefois ses Ancêtres, de glorieuse mémoire.

Aprés cela, toute la Ville retentit, des cris d'une joye universelle, & les Pavillons & Armes de la Maison d'Orange furent aussi-tôt plantées sur les Tours & sur les Rampars.

Il n'y eut que Corneille de Wit ancien Bourguemestre , qui revenant de la Flote tout indisposé, dit qu'il ne signeroit jamais l'Acte , quelque priére qu'on lui en fit. On le pressa extraordinairement, en toutes maniéres , à ne refuser pas cette signature. Mais ni les persuasions des Principaux , ni les menaces du peuple , qui se disposoit à piller sa maison , ni les larmes de sa femme , sensible aux périls, où il s'exposoit, ne furent pas capables de le flêchir. Cette femme le menaça même de se montrer à la fenêtre , & de protester de son innocence & de celle de ses enfans, en l'abandonnant à la fureur de la populace , mais tout cela fut inutile.

Dort ne fut pas la seule Ville, qui se soûleva , de cette maniére , & qui demanda que Guillaume Troisiéme fut revêtu des Digni-

Dignitez dont ses Ancestres avoient joui. Toutes les Villes de Hollande & de Zelande, où les Bourgeois remarquoient la mauvaise conduite de leurs Magistrats, firent, à peu prés, la même chose. De sorte que sur le rapport des Députez des Villes, les Etats de Hollande, de Zelande & de Frise ne confirmérent pas seulement ce qui avoit été fait par la Ville de Dort, mais dans une grande Assemblée des Etats, Elles presentérent à Son Altesse les Actes publics, par lesquels le Prince étoit absous de son premier Serment de Capitaine Général, & investi, en même temps, de la Charge de Stathouder, avec tous les Droits, Jurisdictions & Priviléges accordez auparavant à ses Ancestres. En consequence de quoi, Son Altesse prit le même jour dans la Sale de l'Audience, avec les Cérémonies accoûtumées, la place de Stathouder, de Capitaine & Amiral Général des Provinces-Unies, & s'en retourna, en suite à l'Armée, qui étoit à Bodegrave.

Dés ce moment-là, comme si le rétablissement du Prince eût redonné courage au peuple, il y eut un Corps de cinq mille François, qui fut repoussé, deux fois, de-

vant

vant Ardembourg & qui ſans compter ceux qui demeurerent ſur la place, fut contraint d'y laiſſer cinq cens priſonniers, parmi leſquels il y avoit pluſieurs Officiers & perſonnes de Qualité, & cela, par la valeur extraordinaire de deux cens Bourgeois ſeulement. Il eſt vrai que les femmes & les enfans les aidérent, perſonne ne s'étant épargné dans une occaſion qui ſera éternellement la honte de la France, qui crioit déja Ville gagnée.

Les Bourgeois de Groningue ne ſe défendirent pas avec moins de courage & de bonne fortune contre l'Evêque de Munſter, que ceux d'Ardembourg venoient de le faire contre le Roi de France. Car cet Evêque ayant mis le Siége devant cette Ville avec une Armée de vingt-cinq, ou trente mille hommes, fut obligé de le lever, avec perte preſque de la moitié de ſon monde, & aprés avoir été obligé de faire une dépenſe prodigieuſe pour toutes les munitions & inſtrumens de guerre, néceſſaires pour ſe rendre Maître de la Place. Le Gouverneur de la Ville rendit ce beau témoignage de la réſolution des Bourgeois, qu'il s'étoit rencontré en pluſieurs Siéges, mais qu'il n'avoit jamais vû tant de courage

rage ni de fermeté qu'il en avoit paru dans Groningue, durant un Siége si vigoureux. A quoi ils ne furent pas peu encouragez, par les soins que Son Altesse prit, de leur fournir toutes les choses nécessaires pour leur défense. Car ce Prince n'oublioit rien, pour se rendre redoutable & redonner la liberté à sa Patrie.

Au milieu de ce zéle extraordinaire du Peuple envers le Prince, il arriva un accident qui servit à le confirmer plus fortement dans l'affection de ce même Peuple, & qui fut cause de la mort de deux de ses plus grands Ennemis.

Car un Chirurgien ayant accusé Corneille de Wit, Baillif de Putten, de lui avoir proposé secrettement, d'empoisonner, ou de tuer le Prince d'Orange; la chose ayant été examinée, le Baillif fut pris & mis en prison: & quoi qu'il niât la chose, en rejettant sur son Accusateur le même crime, pour tâcher de se justifier dans l'esprit du Prince & du peuple; cependant étant confronté avec le Chirurgien, qui persista dans son accusation, laquelle il confirma par la promesse qu'il disoit que le Baillif lui avoit faite de 30000. Francs pour récompense, & de six Ducatons qu'il lui avoit

avoit mis dans la main, & par plusieurs autres circonstances ordinaires dans ces sortes de traitez : La Cour de Hollande, aprés avoir meurement consideré le rapport fait par l'Avocat Général, condamna Corneille à être dépoüillé de toutes ses Dignitez & Emplois, & à un bannissement perpetuel, des terres de Hollande & de Frise. Mais le Peuple voyant que les Etats avoient poussé la chose si loin, & s'imaginant qu'un criminel puni avec tant de sévérité, l'auroit été davantage, si les Juges ne l'avoient pas favorisé, commença à murmurer de ce que la Sentence étoit trop douce, & tout aussi-tôt courut les armes à la main dans la prison. Dans ce moment-là Jean de Wit étant arrivé avec son Carrosse, pour tirer son Frere de prison, & un des Bourgeois ayant lâché ces paroles au milieu du Peuple : *Maintenant les deux Traîtres sont ensemble, & c'est nôtre faute, s'ils échappent de nos mains* ; C'en fut assez pour animer la Populace, qui étoit déja assez animée. Mais il arriva encore un autre accident qui irrita davantage les esprits, c'est que pendant que le peuple attendoit la sortie des deux Freres, on fit malheureusement courir le bruit, qu'il y avoit plus de mille

mille Païsans & Pêcheurs, qui alloient à la Haye pour la piller. Sur quoi un autre Bourgeois ayant dit: *Allons, Messieurs, faisons sortir ces Traîtres, & les trainons: suivez-moi seulement & je vous montrerai le chemin*; ces paroles achevérent de les irriter, & les rendirent comme furieux. Ils brisérent donc sur le champ les portes de la prison, en tirérent par force les deux Freres, les traînérent dans la ruë, les massacrérent & les mirent en piéces, en s'écriant: *Voilà les Traîtres qui ont trahi leur Patrie.*

Ainsi périrent Corneille & Jean de Wit, les deux Ennemis jurez de la Maison d'Orange. On dit que Jean étoit l'Auteur de ces Résolutions Politiques, sçavoir, de l'Exclusion de Son Altesse de tous ses Emplois; de l'Edit Perpétuel, & des qualitez requises à un Stathouder. D'où vient qu'un certain Ambassadeur lui dit, dans une Conversation particuliére: *Il y a long-temps, Monsieur, qu'on m'a parlé avec éloge de vôtre prudence & de vôtre diligence infatigable dans les affaires, mais ce que je vois est au dessus de ce qu'on m'a pû dire, & j'ose vous assurer, ou que vous serez la ruïne du Prince, ou que vous vous per-*

drez

drez en le voulant détruire. On dit auſſi que le Pere de Jean de Wit ayant prié un Avocat d'examiner ſon Fils, qui n'étoit âgé pour lors que de dix-huit ans, cet Avocat lui répondit, qu'il trouvoit en ce jeune homme de grandes qualitez & une certaine maturité d'eſprit, que l'on voyoit rarement dans d'autres, qui avoient paſſé toute leur vie à les aquerir. Aprés quoi le regardant fixement, & s'avançant vers le Penſionnaire de Hollande & de Dort, il dit, comme en prophetiſant, qu'il ne mourroit jamais d'une mort naturelle.

Aprés la mort du Penſionnaire, Mr. Fagel lui ſuccéda, le Prince d'Orange ayant approuvé ſon Election. L'Electeur de Brandebourg écrivit une Lettre aux Etats en faveur du Prince, par laquelle il leur mandoit; qu'ayant appris que ſon Alteſſe avoit été rétablie dans les Dignitez de ſes Ancêtres, il ne doutoit nullement que le Ciel ne benît une réſolution ſi ſalutaire pour le bien public, d'autant plus qu'il ſçavoit que ce Prince poſſédoit, comme par héritage, toutes les vertus de ſes glorieux Prédéceſſeurs, proteſtant d'ailleurs qu'il ſe ſentoit obligé par ſon Elevation, de contribuer de tout ſon pouvoir, à ce que

le

le Prince recouvrât & conservât ce que ses Ayeux avoient acquis, par leur sang, & avec tant de reputation.

Environ ce même temps-là, nôtre Prince ayant résolu de faire déloger les Gardes avancez des François, fit un détachement de Cavalerie & d'Infanterie, avec lequel il donna l'allarme à l'Ennemi, sans descendre de cheval, de toute la nuit, & chassa les François jusques dans leurs tranchées devant Utrecht, épouvantez d'ailleurs par la perte de leurs Soldats devant Cronembourg. Il amena avec lui dans cette occasion plusieurs Seigneurs François, qui chassoient en ce temps-là dans la Forest d'Amerong, lesquels il envoya prisonniers à Amsterdam, aprés les avoir traittez si civillement, que personne n'avoit osé seulement leur ôter les bagues & les diamans qu'ils avoient aux doigts.

Ce fut aussi en ce même temps, que l'on fit plusieurs changemens des Magistrats dans la plûpart de Villes, au grand contentement des Habitans, qui voyoient avec plaisir, que l'Etat alloit joüir de sa premiére tranquillité. Son Altesse ne pouvant soufrir plus long-temps la corruption de la Discipline Militaire, qui avoit été si

fatale

fatale à tout le Païs, fit punir plusieurs Officiers pour leur lâcheté & pour leurs trahisons. Ces petits changemens ne laissérent pas néanmoins d'augmenter l'affection du Peuple envers le Prince, jusqu'à un tel degré, que le bruit ayant couru à la Haye, que certaines personnes déguisées, avoient attenté sur sa Personne, lors qu'il alloit sur les huit heures du soir, vers la fin du mois d'Octobre, visiter la Princesse Doüairiére; tout le Peuple, jeunes & vieux, grands & petits, prirent les armes & suivirent le jeune Reingrave, qui monta d'abord à cheval pour l'aller delivrer: mais ayant appris que c'étoit une fausse allarme, & que Son Altesse étoit arrivée en santé à Hountslaerdyk, ils s'en retournérent en leurs maisons avec autant de joye, qu'ils avoient fait paroître de furie & de zéle auparavant. Il fut pourtant résolu qu'à l'avenir Son Altesse auroit toûjours des Gardes pour l'accompagner.

Mais rien ne chagrina tant le Prince, que de voir la saison presque passée, sans qu'il eût fait aucune action considérable, ce qui le fit résoudre à attaquer Narden. Pour cet effet il fit avancer le Colonel Suylesteyn & le Comte de Horn, le premier

 pour

pour prendre son quartier entre Utrecht & Narden, & l'autre pour se retrancher à Polanen & du côté du Moulin. Son Altesse Elle-même se retrancha de ce côté-là prés de Bodegrave, avec quatre Régimens. Le Duc de Luxembourg se hâta d'abord d'aller au secours des Assiégez, & avec environ huit à neuf mille hommes, il attaqua le quartier du Colonel Suylesteyn, mais il en fut repoussé avec perte & contraint de se retirer. La Ville fut en suite battuë de la maniére du monde la plus furieuse & réduite à envoyer des Députez pour capituler: mais dans cet intervale le Duc de Luxembourg ayant reçû un nouveau renfort, & ayant traversé un long chemin tout plein d'eau, par le moyen des Païsans qui lui servoient de Guides, il attaqua pour une seconde fois, lors qu'on s'y attendoit le moins, le même quartier du Colonel Suylesteyn, d'où il avoit été chassé la nuit d'auparavant, & aprés un combat sanglant & opiniatre, dans lequel le Colonel Suylesteyn fut tué, ayant refusé quartier. Enfin le Duc jetta trois mille hommes de secours dans la Ville. Il fut pourtant repoussé une seconde fois par le Comte de Horn, & contraint d'abandonner ses prisonniers.

Du

Du côté des François, il y eut deux mille Soldats de tuez, & cinquante Officiers qui moururent de leurs blessures, cinq jours aprés le combat, sans compter ceux qui furent contrains de se faire scier les bras & les jambes : ce qui jetta une si grande épouvante, parmi les François, qui étoient à Utrecht, que depuis ce temps-là, les Officiers tiroient au sort, lors qu'il s'agissoit d'aller en Parti contre le Prince d'Orange.

Du côté des Hollandois il y eut six ou sept cens hommes de tuez, outre le Colonel Suylestein, & un Lieutenant Colonel.

Son Altesse voyant que la Ville avoit reçû un si grand secours, se retira dans son Quartier, avec l'honneur d'une victoire entiére, & leva le Siége sans la moindre perte, aprés avoir défait cinq Régimens presque entiers, dont la plûpart des Officiers avoient été, ou tuez, ou mortellement blessez, & avoir repoussé par deux fois un vieux Général qui s'étoit prevalu de la perfidie des Païsans.

Aprés l'attaque de Narden, Son Altesse fit assembler un Conseil de Guerre, où assistérent les Principaux Officiers de l'Ar-

mée, & ayant commandé à la Cavalerie qui avoit été en Quartier à Helden, d'empêcher que les Marchandises des Anglois ne fussent transportées, de Rotterdam dans le Brabant, il marcha lui-même à Rosendael, qui étoit le lieu du Rendevous général. On rapporte que dans la marche, un Colonel eut la curiosité de demander au Prince, quel étoit le grand dessein que Son Altesse avoit contre les François? Le Prince pour toute réponse, lui demanda, si en cas qu'il le lui dît, il ne le découvriroit à personne, supposé qu'on lui fit la même question? Le Colonel ayant répondu, que non. *Le Ciel*, dit le Prince, *m'a fait la même grace qu'à vous*. Sage réponse d'un Prince prudent & d'un grand Capitaine, semblable à celle que fit le fameux Consul Cecilius Metellus à un de ses amis, en une pareille occasion. Ayant fait, aprés cela, passer montre à son Armée à Rosendael, composée de vingt-quatre mille hommes de pied & de cheval, il prit sa marche directement dans le Païs de Liége. A son approche le Comte de Duras, qui étoit à Masey k, se retira avec son Armée à Vassembourg, & plus avant vers la Riviére Roer. On crût que le principal dessein de Son

Son Altesse étoit, de chasser les François de leurs Quartiers vers la Meuse, & de donner bataille au Comte de Duras, qui commandoit les Troupes ennemies, s'il en avoit l'occasion favorable. Pour cet effet, ayant fait passer son Armée sur un Pont de batteaux prés de Navagne, & ayant joint le secours qui lui venoit, d'Espagne, il alla directement à Tongres, qu'il investit de tous côtez avec la Cavalerie Espagnole & la sienne. Il ne fut pas plûtôt là, qu'il apprit que le Comte de Duras avoit décampé, si bien qu'il tourna bride du côté de Mastricht, & repassant la Meuse entre Sittart & Maseik, il campa prés d'Ainsberg, où il demeura deux jours, pour voir s'il pourroit engager le Comte à donner bataille: mais la Riviére qui étoit enflée par les pluyes ne favorisant pas son dessein, il revint sur ses pas à Mastricht, d'où il envoya un Parti de Cavalerie & d'Infanterie pour se saisir du Château de Valeheron. Ce Château étoit fort, cependant, aprés quelque resistance, il ne laissa pas de se rendre à discretion. On trouva là quantité de blé & de foin, & autres provisions de bouche. Aprés cela Son Altesse marcha à Lewich dans l'espérance

 d'en-

d'engager l'Ennemi : mais le Comte se retira avec tant de vîtesse, & s'éloigna si fort de l'Armée du Prince, qu'il lui fut impossible de l'approcher. Le Prince d'Orange fit paroître un grand courage dans tout ce temps-là, puis que malgré la rigueur de la saison, il ne laissa pas de presenter le combat à l'ennemi, au milieu de ses Victoires & de ses conquestes.

En effet, voyant que le Comte de Duras n'avoit pas envie de hazarder une bataille, il fit avancer le Comte de Marcin, pour investir Charleroi avec l'Avantgarde, pendant qu'il le suivoit avec l'Armée. Mais le froid fut si rigoureux, qu'il fut impossible d'ouvrir la tranchée, ni de faire la moindre circonvallation : de sorte qu'aprés s'être rendu Maître de Bins, & avoir fait prisonniers trois Capitaines & trois cens Soldats, pillé & démoli la Ville, il revint sur ses pas, passant par le Brabant, & mit son Armée en Quartier d'hyver. Le Comte de Montal, qui quelquefois s'enfermoit dans Tongres, & quelquefois dans Charleroi, parce qu'il craignoit pour les deux Places, ne sçachant pas néanmoins laquelle des deux le Prince assiégeroit, fut bien trompé, de croire que le Prince voulût

lût entreprendre un long Siége, dans la plus rigoureuse saison de l'année. Ce fut néanmoins une chose bien remarquable, qu'un jeune Général qui commandoit une Armée composée de tant de Nations différentes, fût capable de marcher au milieu d'un hyver si facheux dans le Païs Ennemi, de chasser un vieux Général de son poste, de le défier au combat, & pour cet effet, de le suivre pas à pas, de jetter la terreur dans deux fortes Garnisons, & de revenir avec des prisonniers & avec le butin de deux Places bien fortifiées, & tout cela en neuf jours de temps, sans avoir perdu aucun de ses gens, ou fort peu. Outre la peur qu'il fit à l'Archevêque de Cologne, qui ne se croyoit pas en seureté ni à Bonne ni dans aucune Place de ses dépendances, tant que Son Altesse étoit si prés de lui.

Durant cette expédition du Prince, le Duc de Luxembourg fit une Armée de quatorze mille hommes tant Cavalerie qu'Infanterie, avec résolution de conquerir la Province de Hollande : & dans l'espérance de s'enrichir lui & son Armée, du pillage de Leyde & de la Haye il fit dessein de marcher sur la glace, avec la fleur de l'Armée Françoise, vers la fin de Dé-

cembre : mais étant arrivé à Slinwetering, il trouva les eaux si grandes, qu'il n'y eut que trois mille cinq cens Fantassins qui pussent passer, le reste ayant été contraint de s'en retourner à Naerden. Ce Parti attaqua d'abord Nieucrop, mais il fut repoussé par les Païsans, de sorte qu'il marcha vers Swammerdam, où les Soldats furent les premiers à s'enfuïr, laissant les Habitans à la merci de l'Ennemi. Neanmoins le Comte de Koningsmarck, qui commandoit à Bodegrave, ayant eu avis de la marche des François, se hâta d'aller du côté de Leyde, & posta un Régiment à Gours-Sluys, pour les arrêter au passage, de ce côté-là.

Cette marche desespérée des François, mit d'abord les Peuples dans une grande consternation, particuliérement ceux de la Haye : mais rien ne les découragea tant, que d'apprendre, que pendant que les Etats prenoient tous les soins imaginables pour prévenir le retour de l'Ennemi, le Colonel Painvin avoit abandonné son poste à Niewerbroug, & s'étoit retiré à Tergou. Par ce moyen l'Ennemi pouvoit avoir le passage libre pour se retirer, au lieu qu'il auroit péri dans le eaux, ou auroit été contraint

traint de se rendre à discrétion, à cause du dégel qui suivit bien-tôt aprés. Mais toutes leurs craintes s'évanoüirent au retour du Prince d'Orange, qui ayant reçû avis à Breda de l'entreprise des François, arriva avec une diligence incroyable à Alsen, & en peu de temps, sa presence rétablit toutes choses comme auparavant. Le Duc de Luxembourg étoit dans le Païs, tout ce temps-là, & il faillit même à se perdre par la chûte que son cheval fit dans l'eau qui étoit dégelée, ses gens ayant eu bien de la peine à le sauver. Quoi qu'il en soit, il en échapa, mais il n'en fut pas de même de six cens de ses meilleurs Soldats qui y périrent. Ainsi finit cette expédition si hardie.

Il est vrai que les François commirent des cruautez inouïes à Swammerdam & dans plusieurs autres Places qui tombérent entre leurs mains, violant les femmes, dépoüillant & blessant jeunes & vieux, & jettant les enfans dans le feu, sans avoir aucune pitié de leurs cris, ni être touchez de leurs larmes. Ces pertes néanmoins furent en quelque façon recompensées par la prise de Coeverden, qui est une Ville, des mieux fortifiées du Païs-Bas, la Clef des Provin-

ces de Frise & de Groningue, située sur les Frontiéres de la Drente, & sur les confins de la Comté de Benten & de Tuent, environnée de tous cotez d'un Marais, fortifiée de larges, profonds & doubles fossez, de remparts extrêmement hauts & forts, & défenduë de sept Bastions, qui portent le nom des sept Provinces-Unies, & d'un Château trés-régulier, jugé imprenable par les anciens Ecrivains. Cette Ville tomba entre les mains de l'Evêque de Munster l'année 1672. année si fatale aux Provinces-Unies, non sans soupçon de trahison. Mais la fortune ayant tourné visage aux François victorieux, aprés le rétablissement de Son Altesse dans toutes ses Dignitez, elle fut reprise avec non moins de courage, qu'elle avoit été perduë auparavant avec tant de lâcheté. Car cette même Place que Verdugo avoit assiégée en vain l'espace de trente & une semaines de suite, & que l'Evêque de Munster, aprés s'en être rendu Maître, avoit pourvûë d'un Magazin considérable, dans le dessein d'en faire uue Place d'Armes dans ces Païs-là, fut, par un Parti de neuf cens soixante hommes seulement commandez par M. de Rabenhaut, reprise en moins d'une heure, sans y

en

en perdre plus de soixante, au lieu que l'Ennemi y en perdit cent cinquante, outre les Officiers qui furent tuez à l'assaut, & quatre cens trente prisonniers qu'on fit, du nombre desquels étoient six Capitaines, onze Lieutenans, & quatorze Enseignes. Le reste de la Garnison, car elle étoit composée de neuf cens hommes, se sauva bien-vîte, aussi-tôt qu'elle vit la Ville perduë. Mais ce qu'il y eut de plus considérable, c'est que dans cette Forteresse si importante, on trouva une quantité prodigieuse de munitions de guerre, & d'autres provisions en abondance, ce qui pouvoit sans aucun doute, obliger les ennemis à tenir le siége plus long-temps. De plus, comme cette forte Place reprise par les Hollandois les encouragea beaucoup, sa perte déconcerta extrêmement les Ennemis, dont la consternation fut si grande, que sur les nouvelles de de cette perte, ils abandonnérent plusieurs Places. Toute cela augmentoit la gloire de Son Altesse: car les Peuples voyant de si heureux changemens, si-tôt que le Prince eut le manimant des affaires, ils étoient aisément persuadez, & avec raison, que tous ces succés si peu attendus, étoient les effets de son courage.

C'est pourquoi le Prince s'aquit la même autorité sur les Peuples des Païs-Bas, qu'eut autrefois Aristide sur les Atheniens, qui se soûmettoient aveuglément à tout ce qu'il approuvoit : ainsi il régloit leurs différens domestiques, avec le même bonheur avec lequel il surmontoit leurs Ennemis du dehors ; car la révérence & le respect accompagnent toûjours l'affection, particuliérement lors qu'elle est gagnée par la modération & par la douceur.

Il arriva dans ce temps-là, que les différens, entre les Magistrats de Frise s'échauférent de telle maniére que les nouveaux & les vieux tenoient leurs Assemblées à part & prénoient des resolutions toutes opposées. Ce desordre si pernicieux au bien public n'avoit pû être terminé, ni par le Gouverneur de cette Province, ni par sa Mere, quelques soins, & quelques précautions qu'ils eussent pris l'un & l'autre, pour étouffer cette dissention. Mais le Prince y ayant envoyé des Commissaires, ces Commissaires n'y furent pas plûtôt arrivez, que toutes ces brêches furent réparées & le Païs rétabli dans l'ordre & l'union qui y régnoit auparavant.

Son Altesse alla, en suite, elle-même en per-

personne, en Zélande, où les divisions n'étoient pas moins grandes qu'en Frise: & du moment qu'elle parut dans l'Assemblée des Etats à Middelbourg, tous les différens s'évanouirent, & la Province se vit en état de se défendre, au grand contentement du Peuple en général, des Magistrats en particulier, & à la loüange éternelle de cet Illustre Prince. Il prit occasion de là, d'aller visiter les Frontiéres & les Fortifications de Flessingue, de l'Ecluse, d'Ardenbourg, où on lui livra les clefs dans un bassin d'argent, par de jeunes filles de la Ville, toutes couvertes de fleurs. Il fit la même chose à l'égard d'Assendijck, de Bergopson, de Breda, de Boisleduc, & autres Places. Et aprés une revûë exacte, il s'en retourna à la Haye.

Le Printemps étoit déja bien avancé, & les Hollandois avoient beaucoup d'affaires sur le bras: car d'un côté, ils étoient attaquez par le Roi de France en Personne avec une puissante Armée, & le Prince de Condé & le Duc de Luxembourg étoient à Utrecht, avec de grandes forces, épiant l'occasion de se jetter dans le cœur du Païs: & d'un autre, le Roi de la Grand'-Bretagne avec sa Flote & celle de France, les attaquoit

taquoit vigoureusement, c'est pourquoi le Prince ne pouvoit sortir, étant contraint de garder son poste, tant pour veiller sur les desseins du Prince de Condé & du Duc de Luxembourg, que pour prévenir la descente des Anglois.

Au commencement du mois de Mai 1673. le Roi de France partit de Paris avec une grande Armée, que plusieurs autres Corps, qui étoient dans le Païs Conquis devoient joindre, & aprés avoir marché assez lentement, il s'arrêta devant Mastricht, le dixiéme de Júin, avec toutes ses forces, composées de quarante-deux mille hommes de pied & de cheval, ayant donné ordre auparavant au Comte de l'Orge d'investir cette Place avec trois mille Chevaux. La Garnison de Mastricht étoit d'environ quatte mille Fantassins, & de huit à neuf cens Chevaux, sous le Commandement de Monsieur de Farjaux Gouverneur de la Ville, brave & expérimenté Capitaine, comme il en donna assez de preuves, par la généreuse résistance qu'il fit, & par le deluge de sang qu'il en coûta au Roi de France qui perdit dans cette occasion plus de neuf mille de ses meilleurs Soldats, tous ses Mousquetaires, à la reserve

de

de sept, & une infinité de braves Officiers; encore n'en eût-il pas été quitte à si bon marché, si les Assiégez eussent été secourus à temps, d'une recruë de mille hommes seulement, & qu'on les eût pourvûs de munitions dont ils commençoient à manquer. Il seroit ennuieux de faire ici une relation exacte, des recontres & combats sanglans qui se firent jour & nuit, & du feu que l'on faisoit des deux côtez; c'est plûtôt l'ouvrage d'un Journal que d'une Histoire. Je me contenterai donc de dire en peu de mots, qu'aprés que la Garnison, par une vigoureuse défense d'environ trois semaines, eut perdu la moitié de son monde, par de continuelles batteries & assauts l'un sur l'autre, nuit & jour, & que ce qui restoit fut hors d'état de se défendre, à cause des grands travaux qu'ils avoient souffert; le Gouverneur fut enfin contraint, à la priére des Magistrats, ou plûtôt, par la trahison des Ecclésiastiques Papistes, de capituler & de se rendre. En effet, sur la relation que le Gouverneur fit à son Altesse de tout ce qui s'étoit passé, le Prince fut tellement satisfait de sa conduite, qu'il le fit Major Général de son Armée.

Car dans la vérité, le combat avoit été si

si vigoureux & si funeste aux François, que le Roi de France crut avoir assez bien fait d'avoir pris Mastricht, pendant cette Campagne. C'est pourquoi, aprés avoir fait démolir les Fortifications de Tongres, il divisa, en même temps, son Armée, dont il envoya une partie au Maréchal de Turenne. Une autre partie fut destinée, pour aller ravager le Païs de Tréves, à cause que l'Electeur de ce nom avoit pris le Parti de l'Empereur. Et trois brigades marcherent incessamment pour aller renforcer l'Armée qui étoit dans la Hollande.

L'Armée de France ainsi dispersée, & la Flote Angloise, aprés le dernier combat, s'étant retirée, des Côtes de Hollande ; le Prince d'Orange se voyant plus en liberté & ne pouvant plus demeurer sans agir, rappella toutes les Troupes qui étoient en Zélande, pour venir joindre le reste de son Armée, & alla mettre tout d'un coup le siége devant Naerden, avec vingt-cinq mille hommes. Il donna le Commandement de la Cavalerie au Major Général Farjaux & prit son quartier d'un côté, & le Comte de Valdec, d'un autre. Dans ces entrefaites le Duc de Luxembourg ayant fait un Corps de dix mille hommes, outre qua-

quatre Régimens de Cavalerie de Munster, s'avança à la vûë des Hollandois, jusqu'aux retranchemens du Prince, qui étoient finis pour lors; mais n'osant hazarder de secourir la Ville, le Prince poursuivit son dessein; prit d'assaut la Contrescarpe & le Ravelin de devant l'Huyser-Port, aprés trois heures de résistance; força les Assiégez de se retirer en grand desordre dans la Ville, & les obligea le jour suivant, aprés avoir perdu leurs Forts, de demander à capituler. La Ville fut donc renduë, à condition que la Garnison sortiroit Enseignes déployées, Tambour battant, & avec deux piéces de Canon.

Le Gouverneur en passant salua Son Altesse avec une profonde révérence, & on rapporte qu'il dit au Prince, qu'il avoit eu de bonnes raisons pour rendre la Ville en si peu de temps, lesquelles il déclareroit en temps & lieu au Roi son Maître: mais il y a de l'apparence que ses raisons ne furent pas trouvées fort bonnes, car il fut condamné à une prison perpétuelle, aprés avoir été degradé à Utrecht, d'une maniére fort ignominieuse. Il est vrai que tout le monde s'étonna, que les François eussent abandonné si facilement une Place si forte

forte & qui pouvoit si bien se défendre, car il y avoit deux mille neuf cens trente Soldats dans la Garnison, qui ne manquoient d'aucunes provisions, outre que les François, depuis qu'ils s'en étoient rendus les Maîtres, l'avoient extrémement fortifiée. Mais quelle qu'en fût la cause, soit les divisions survenuës entr'eux & les Suisses, comme quelques-uns le croyent, ou d'autres que nous ne sçavons pas, Son Altesse emporta la Ville en quatre jours de temps, & n'eut que cent hommes de tuez, & deux cens de blessez, ou environ: au lieu que les Assiégez en perdirent bien davantage, ce qui est contraire à ce qui se passe ordinairément dans les Siéges. On doit donc attribuer la prise si soudaine de cette Ville si forte au courage extraordinaire de Son Altesse, qui exposa sa Personne à tous les dangers, dans les tranchées & sur les batteries, pour encourager les Soldats par son exemple. Ce grand Prince ne fut pas moins soigneux de conserver sa Conquête, qu'il l'avoit été de la faire; c'est pourquoi aprés avoir donné tous les ordres nécessaires pour réparer les Fortifications, & y avoir mis Garnison, il fit le Comte de Coningsmark brave & expérimenté Capitaine,

pitaine, Gouverneur de la Ville, aprés quoi il s'en retourna à la Haye, pour se préparer à de plus grands desseins.

Car depuis que les Etats des Provinces-Unies avoient fait une Alliance plus étroite avec le Roi d'Espagne & l'Empereur, pour se défendre mutuellement contre la France leur Ennemi commun, par laquelle on s'obligeoit de s'assister conjointement de toutes leurs forces; depuis, dis-je cette triple alliance, en consequence de laquelle l'Armée Imperiale composée d'environ vingt mille hommes de pied, & dix mille Chevaux, étoit en marche; le Prince d'Orange, pour faire quelque chose de remarquable, avant que la saison fut passée, fit avancer son Armée à Rosendael en Brabant, & la suivant de prés, il se joignit au Comte de Monterey, qui lui céda sans aucune difficulté la préséance & le Commandement de toute l'Armée. C'est pourquoi voyant que Monsieur le Prince de Condé avoit changé son Poste, sur les nouvelles de la jonction des deux Armées, & qu'il s'étoit si bien retranché qu'il étoit impossible de l'attaquer, il avança plus avant, & joignit l'Armée Impériale commandée par Montecuculli, entre Andernach & Bon-

Bonne. Dans sa marche il somma Rhin-back de se rendre : mais par la persuasion d'un Bourgeois qui encouragea le reste à faire résistance, cette Place ayant refusé de se rendre, il commanda au Sieur de Valkenbourg de prendre deux Régimens de Dragons & deux d'Infanterie, & de donner l'assaut, ce qu'ils firent avec tant de vigueur, que les Soldats entrant dans la Ville passérent d'abord tout au fil de l'épée, & pendirent le Bourgeois qui étoit l'Auteur de la résistance qu'ils firent si mal à propos.

Les Confédérez étant joints ensemble, on résolut d'attaquer Bonne. On envoya pour cet effet le Marquis d'Arsentar à Kessenning pour y prendre son quartier, le jour suivant Montecuculli logea les Impériaux à Goedesberg ; Son Altesse s'alla mettre avec toutes ses forces à Rynford ; & le Général Spork, qui commandoit la Cavalerie Impériale, s'alla planter de l'autre côté de la Ville, prés de Westerwaldt.

Bonne est une Ville considérable, appellée par les Romains *Julia-Bonna*, située sur le Rhin, à quatre lieuës de Cologne. Comme elle étoit alors entre les mains de l'Electeur & des François, ils y avoient mis une Garnison de deux mille hommes, sous

ſous le Commandement de Lantsberghen, & l'avoient pourvûë de toutes ſortes de munitions de guerre, avec quatre-vingt piéces de canon, plantez ſur les murailles & les Rampárts. Les Confédérez ne croyant pas s'être ſuffiſamment payez de la perte de Maſtricht, par la priſe de Naerden, réſolurent de ſe rendre Maîtres de Bonne. Le Prince de Condé n'oſa pas les en empêcher lui-même, mais il envoya le Maréchal d'Humiéres avec un Corps de cinq mille Chevaux pour leur faire tête, & pour tâcher de jetter quelque ſecours dans la Ville, au commencement du Siége. Pour cet effet il avança juſqu'à Birchem, d'où il envoya un Parti de cent Chevaux, qui feignant d'être au Duc de Lorraine, paſſérent au travers des Impériaux, ſans être arrêtez par les Sentinelles, & entrérent ainſi dans la Ville. Mais cent autres, dans l'eſpérance d'avoir le même ſuccés, paſſant dans le quartier de Son Alteſſe, trouvérent les Sentinelles un peu plus dans la méfiance, de ſorte qu'il furent tous taillez en piéces, ou faits priſonniers; ce qui étant venu aux oreilles de cinq cens autres, qui ſe tenoient cachez dans le bois proche de là pour le même deſſein, ils ſe tetirérent

le

le plus promptement qu'il leur fut possible. Dans ce temps-là le Général Spork avoit fait un Corps de cinq mille Chevaux, pour aller à la rencontre des François: ce que le Maréchal ayant appris, il battit la retraite & s'en retourna à Utrecht.

D'un autre côté les Assiégeans ayant fini leurs batteries & fait leurs approches, ne donnoient que peu ou point de repos aux Assiégez: & aprés avoir fait trois mines prêtes à jouër, ils se préparoient à donner l'assaut général. Néanmoins les Généraux des Confédérez, voulant épargner leur monde, en cas qu'ils pussent se rendre Maîtres de la Place, par des voyes plus douces, envoyérent sommer tout de nouveau le Gouverneur de se rendre, lui remonstrant que puis qu'il n'avoit aucune espérance de secours, ils alloient faire jouër les trois mines toutes prêtes; que ce qu'on leur disoit étoit si vrai qu'il n'avoit qu'à envoyer quelqu'un, de sa part pour les voir; & qu'ils étoient résolus de passer tout au fil de l'épée, sans donner aucun quartier à ceux qu'ils trouveroient les armes à la main. Cette menace effraya tellement les Assiégez, qu'aprés peu de jours de Siége, ils demandérent à capituler, & se rendirent

rent le même jour aux conditions ordinaires, ſçavoir de ſortir tambour battant, enſeignes déployées, mais ſans emporter aucunes proviſions, ni munitions, excepté deux piéces de canon. Il ſortit de la Garniſon mille cinq cens hommes, le reſte ayant été tué, ou bleſſé; tous les Allemans qui étoient parmi ces mille cinq cens deſertérent, & prirent parti dans les Troupes de l'Empereur.

La Ville étant priſe, Son Alteſſe ſe retira à Veſſeling, & de là marchant plus bas avec ſon Armée & celle des Impériaux, (car il commanda toutes les deux, depuis le depart de Montecuculli pour Vienne, & juſqu'à l'arrivée du Duc de Bournonville) il prit les deux Châteaux de Brevel & de Sechuich, le dernier deſquels avoit une Garniſon de deux cens François commandez par un Allemand, qui voyant que ſes Soldats, aprés avoir été ſommez de ſe rendre, s'oppiniatroient à tenir bon, s'aviſa d'un ſtratagême pour les y porter: car il fit deſcendre les François dans la baſſe-court, ſous prétexte de la garder, & lors qu'il les y vit tous, il tira le pont-levis ſur eux, & ſe voyant par là expoſez à un plus grand nombre, ils furent forcez de rendre la Place. Ce

Ce même Château, l'an 1642. avoit été assiégé par l'Armée entiére du Duc de Weimar & du Lantgrave de Hesse, sous le Commandement des Comtes de Guebriant & d'Eberstein, & battu six semaines durant, avec une furie extraordinaire. Cependant, aprés tous leurs efforts, ils furent contrains de lever le siége.

Pendant tout ce temps-ci, le Maréchal de Turenne se tenoit éloigné, car quoi qu'il eût nouvelle que Bonne étoit assiégé par les Confédérez, & qu'il eût grande envie de tenter de faire lever le siége: néanmoins sçachant que le Duc de Lorraine étoit sur les bords de la Moselle pour l'observer, il couroit de côté & d'autre dans l'Electorat de Mayance, se plaignant extrêmement de ce qu'il n'avoit pas été informé auparavant de la jonction des Confédérez.

Le Prince d'Orange fit des merveilles dans cette expédition, & les François étoient tellement consternez de voir que la Fortune leur tournoit le dos, & qu'eux qui menaçoient & insultoient un peu auparavant leurs Ennemis avec tant d'orgueil, se voyoient contraints de fuïr sans sçavoir où, qu'ils eussent bien voulu s'opposer aux desseins de Son Altesse, mais ils manquoient de

de recruës, car les hommes ne sont pas si-tôt faits, que tuez.

Cette grande multitude étoit réduite à un trés-petit nombre, qui n'étoit pas capable de tenir la campagne, sans épuiser leurs Garnisons. Ceux qui étoient si prodigues du sang humain, auroient été bien-aises d'avoir seulement la moitié du monde qu'ils avoient perdu, pour garder, sur leurs têtes, leurs lauriers flêtris. Ceux qui avaloient, pour ainsi parler, des Armées entiéres, comme s'ils faisoient la guerre uniquement pour dépeupler les Etats, & qui ne se soucioient pas de faire des dépenses prodigieuses, pourvû qu'ils appauvrissent les autres, voyoient, mais trop tard, que la Victoire qui coûte si cher, est plûtôt une misére qu'une Conquête, puis qu'une Conquête ne sçauroit être gardée, qu'avec les mêmes forces qu'elle a été faite. Ils furent battus de loin par leur propre prodigalité, & forcez de restituer leurs Conquêtes, manque de courage & de cette résolution qu'ils avoient fait paroître auparavant. Au lieu que le Prince, avare de son monde, ne hazardant la vie de ses Soldats qu'avec la sienne & quand il étoit nécessaire, remporta des Victoires aisées sur les vivans, en n'ex-

posant pas aisément les siens à la mort. La Victoire faisoit hommage, pour ainsi dire, à sa prudence, ne se trouvant pas en seureté entre les bras de ses Ennemis téméraires, qui avoient si mal combattu pour Elle, qu'il sembloit qu'ils se repentoient d'avoir été ses Favoris. Ces considérations, ou plûtôt la nécessité où se voyoient réduits les François, les obligea d'abandonner la plus grande partie de leurs Conquêtes dans les Païs-Bas, & d'en retirer leurs Garnisons, plûtôt que de souffrir que l'Armée puissante des Confédérez, ne reprit sans aucune résistance les Villes, qui étoient sur le Rhin, sur la Meuse & sur la Moselle.

Woerden fut la premiére qu'ils abandonnérent, comme étant la premiére qui avoit senti leur tyrannie, le Gouverneur ayant reçû ordre du Duc de Luxembourg d'en démolir les Remparts & d'en emporter toutes les munitions & gros canons: mais comme dans les corps des Possédez, le Démon qui en sort laisse toûjours quelques marques terribles de sa rage, avant qu'il en soit chassé; tout de même le Gouverneur de la Ville, avant que d'en sortir, envoya querir les Magistrats & leur demanda vingt mille livres pour se racheter, du

du pillage & de l'incendie ; alléguant qu'il avoit ordre du Roi & du Duc de Luxembourg de ſaccager cette Place & de la reduire en cendres, à moins qu'on ne lui donnât cette ſomme. Les Magiſtrats ſe rendirent à Utrecht. Mais quelques remonſtrances & quelques ſoûmiſſions qu'ils fiſſent au Duc de Luxembourg, il fallut lui accorder ce qu'il demandoit & même au de-là, pour conſerver leur Château, leurs Portes & leurs Fortifications qu'ils les menaçoient de raſer, ayant été mêmes contraints de lui laiſſer des Otages, juſqu'à ce qu'ils euſſent payé cette ſomme. La malhonnêteté, la malice & la mauvaiſe foi des François avoit été telle néanmoins, qu'ils avoient miné le Château & un des Baſtions, qu'ils auroient infailliblement fait ſauter, ſi des Suiſſes qui étoient dans la Place n'euſſent découvert leur mauvais deſſein.

Herderwick fut entiérement démantelé. Ils ne laiſſérent pas cependant, de demander aux Habitans douze mille livres, mais parce que les plus riches Bourgeois avoient déja quitté la Ville, ils ne purent rien avoir.

Le Fort de Crevecœur fut tout à fait démoli : les François néanmoins offrirent de

ne point toucher à l'Eglise, ni à la Maison du Gouverneur, moyennant la somme de trois mille pistoles payables par ceux de Boisleduc, ce qui ayant été refusé, ils n'épargnérent ni la Maison, ni l'Eglise.

Bommel, Forteresse de grande importance, aux fortifications de laquelle le Roi de France avoit dépensé six-vingt mille livres, fut abandonné en même temps; les Habitans ayant donné douze Otages, pour payer la somme de deux mille écus, afin de garantir leurs maisons du pillage.

Utrecht, où les François avoient toûjours eu une Garnison de six à sept mille hommes, tout au moins, & qui par conséquent leur étoit à charge, fut aussi abandonnée. Cette Ville fut pourtant contrainte de donner des Otages pour le payement de la somme de cent mille écus. Les François en étant donc sortis tous en un même jour, les Bourguemestres furent absous du Serment qu'ils avoient prêté contre le rétablissement du Prince d'Orange, & lui envoyérent leurs Députez pour le reconnoître pour leur *Stathouder*, au nom de toute la Province, changement qui fut trés-agréable au Peuple.

Elbourg sur la Mer Meridionale, Campen

pen dans l'Overyssel & Hattem, furent aussi abandonnez par les François, & Steenwick & Meppell par les Munstériens.

Ainsi nous pouvons dire que nôtre Prince fit plus que César, car il vainquit ses ennemis, sans les avoir vûs, non qu'il ne les voulût bien voir, mais parce que les ennemis n'eurent pas le courage de l'attendre.

Ce fut en considération d'un changement dans les affaires si peu attendu & dû entiérement à la sage conduite & au grand courage du Prince d'Orange, que les Etats confirmérent cet illustre Prince dans la Charge de Stathouder, pour lui témoigner autant de reconnoissance, qu'il avoit fait paroître de soin pour le bien public : & que non contens de cela, ils lui accordérent la survivance de cette Dignité, pour ses Heritiers, nez d'un légitime Mariage. Voici la teneur de la Résolution, que nous insererons, mot à mot, comme étant un Monument éternel du merite de ce Héros, à l'Elevation duquel la fortune n'eut point de part, & à qui on appliqua avec beaucoup de raison, ces paroles : *Nec sorte, nec fato. Ni par le hazard, ni par le de-*

 stin.

stin. Car certainement, son Election aux Dignitez de ses illustres Ayeux ne fut pas l'Ouvrage d'une Providence aveugle, mais un effet de la Justice qui lui fut renduë par les Etats.

RESOLUTION DE Mrs. LES Etats Généraux, pour rendre la Charge de Stathouder, Héréditaire dans la Maison du Prince d'Orange, prise, le 2. de Fevrier, 1674.

AYant été deliberé, comme par voye de resumption, sur ce que Mrs. les Députez de la Ville de Harlem proposérent dans l'Assemblée, le vingt-troisiéme de Janvier de la presente année 1674. *sçavoir, s'il ne seroit pas expedient que la Charge de Stathouder, d'Amiral Général de la Province de Hollande & de Westfrise, & celle de Capitaine & Amiral Général des Provinces-Unies fussent conférées aux Héritiers mâles de Son Altesse Monseigneur le Prince d'Orange, ainsi que cela se voit plus amplement par les notules de la même datte; Le Corps de la Noblesse & les Députez des Villes, au nom & de la part des Bourguemestres & des Communantez*

nautez desdites Villes, ont déclaré unanimement, ainsi qu'ils le déclarent par la presente Resolution, qu'ayant consideré attentivement l'état & la constitution du Gouvernement de ces Païs, comme il a été autrefois, par la bénédiction de Dieu, sous les trés-illustres Princes d'Orange de glorieuse mémoire, Predecesseurs de Son Altesse, & particuliérement ce qui s'est passé, pour ce regard, depuis vingt & trois, ou vingt & quatre années en-ça; ils ont vû & remarqué, que cet Etat a été affligé de plusieurs calamitez, tant au dedans, qu'au dehors, depuis la triste & malheureuse année 1650. *qui nous fut si fatale; Que pour ce qui est des affaires du dehors, on n'a presque jamais été sans guerre, ou crainte de guerre; qu'il s'en est élevé une trés-lamentable en l'an* 1653. *entre le Royaume d'Angleterre & cet Etat, laquelle a grandement ébranlé les fondemens du Gouvernement de ces Païs; & qu'à peine eut-on repris haleine, qu'il s'en éleva une autre contre la Couronne de Portugal en l'an* 1656. 58. & 59. & *encore une autre, à cause des intérêts de la guerre du Nord; qu'en l'an* 1664. *on l'eut, de nouveau, contre le Roi de la Grand'-Bretagne; & qu'un*

peu aprés la fin de ladite guerre, est survenuë la presente, la plus triste & la plus funeste de toutes, vû que depuis qu'elle a commencé, la Republique a été obligée de supporter plusieurs insultes, de la part de ses voisins, desquels elle a été crainte & redoutée ci-devant. En second lieu, ils ont remarqué, que pour ce qui regarde les affaires de dedans, ce même Etat a été comme accablé de divisions & partialitez intestines; que depuis l'an 1650. *jusqu'à l'an* 1660. *plusieurs de ses Membres ont eu une aversion particuliére pour la Personne de Son Altesse le Prince d'Orange, unique Rejetton de cette Maison illustre; que le Roi de la Grand'-Bretagne ayant été rappellé dans ses Royaumes & ayant pris son chemin par ces Païs, pour s'y transporter, cet Etat lui avoit témoigné, aussi bien qu'à Mesdames les Princesses Royale & Doüairiere, qu'il avoit un soin tout particulier des intérêts & de l'éducation de Son Altesse, & qu'il le rétabliroit dans les Dignitez que ses Ancestres de glorieuse mémoire avoient possedées: mais qu'aprés la mort de la Princesse Royale, on avoit perdu toute sorte de bonne volonté envers ce Prince, sans se souvenir de ce qu'on avoit pro-*

promis, ſinon que depuis quelque temps, on avoit eu un peu plus de ſoin de ſon éducation, & qu'enfin vers la fin de l'an 1671. *ou* 1672. *il y eut de grandes conteſtations touchant l'élection de Son Alteſſe pour être Capitaine Général de la Milice de ce Païs; Que Nous avons trouvé par une malheureuſe expérience, que nos diviſions & Factions domeſtiques ont donné occaſion à nos Ennemis de nous inſulter à tout moment, ſçachant fort bien, que nous ſerons incapables de ſonger à nous défendre, ſi nous rompons l'union qui a été le fondement de cette République, que Dieu a ſi miraculeuſement conſervée; Que les différens qui naiſſoient tous les jours touchant l'Election d'un Capitaine Général de la Milice, & les deſordres qui ont diviſé les principaux Membres de ce Corps, ont retardé & empêché les Délibérations & Réſolutions, que l'on auroit néceſſairement priſes pour repouſſer les forces étrangéres, & nous ont fait perdre le temps en vaines diſputes, au lieu d'en être meilleurs ménagers; Que les mêmes diviſions furent la cauſe en* 1671. *que le Roi de France ayant déclaré ouvertement qu'il vouloit faire la Guerre à la République, nous fumes des mois entiers à dé-*

libérer qui nous choisirions pour être Capitaine Général, & si ce seroit Son Altesse, temps que nous aurions bien mieux employé à pourvoir à nôtre défense; ce qui fut encore la cause que le Roi de France envahit ce Païs, à force d'armes, l'an 1672. & nous réduisit à la derniére extrémité & au hazard d'être totalement ruïnez. A ces Causes, ayant été jugé nécessaire, que le seul expédient qu'on pouvoit s'imaginer, pour couper la racine à toutes ces divisions & factions, & pour prévenir de tomber désormais dans les mêmes malheurs & calamitez, où ils avoient été exposez; & pour reconnoître en même temps, les grands services que la trés-Illustre Maison d'Orange a rendus, de temps en temps, pour l'établissement & la conservation de cette République, étoit de revêtir Son Altesse des Dignitez de ses Ayeux; Les Seigneurs du Corps de la Noblesse, avec les Députez des Villes, ont d'un commun accord conféré, & par ces Presentes conférent, au nom & pour les Bourgeois & Communautez des même Villes, à Son Altesse, & à ses Héritiers mâles, nez d'un légitime Mariage, la Charge de Stathouder, Capitaine, & Amiral Général des Provinces de Hollan-

de.

de & de West-Frise, avec toutes les Dignitez, Prééminences, Prérogatives, Droits & Priviléges y appartenans, sans aucune exception ni réserve, & de la même maniére que ladite Charge est à present exercée par Son Altesse, & par conséquent qu'aprés la mort de Sadite Altesse, à laquelle néanmoins les Etats souhaitent longue vie, santé & prospérité, la même Charge de Stathouder, Capitaine, & Amiral Général des Provinces de Hollande, & de West-Frise, avec toutes les Dignitez, Prééminences, Prérogatives, Droits, & Priviléges qui y sont attachez, sans aucune exception ou réserve quelconque, sera dévoluë & descendra à ses Héritiers mâles nez d'un légitime Mariage. En conséquence de laquelle résolution, lesdits Seigneurs du Corps de la Noblesse ont ordonné des Lettres Patentes, scellées du grand Sceau des Provinces. Signé,

SIMON DE BEAUMONT.

Le même jour aussi les Etats de Zelande conférérent les mêmes Dignitez à Son Altesse, & le déclarérent premier Noble de leur Province.

Le temps étoit donc venu, qu'il faloit delivrer ces Etats, des confusions & des desordres que les François avoient semez & causez dans le Gouvernement des Provinces. C'est pourquoi le Prince, sçachant bien qu'il n'étoit pas moins glorieux à un bon Gouverneur de réformer & de corriger le mal qui étoit au dedans du Païs, que de faire des conquêtes au dehors ; & que ce ne seroit rien d'avoir recouvré ce qu'on avoit perdu, s'il n'avoit soin en même temps d'y rétablir les anciennes Loix & Coûtumes ; il se hâta d'aller à Utrecht, pour remettre sur l'ancien pied le Gouvernement de cette Province. Pour cet effet, il n'y fut pas plûtôt arrivé, qu'il convoqua l'Assemblée des Etats, où il fut arrêté, qu'on éliroit de nouveaux Membres pour composer le Corps de la Noblesse & de la Magistrature, ce qui fut executé, de la maniére qu'il l'avoit conçû, & projetté. Car leur ayant donné à entendre, qu'à la requête de plusieurs des Bourgeois, il avoit fait un dessein de certains Ordres, pour mieux gouverner la Province à l'avenir, & que cependant il n'avoit rien à leur imposer, sans l'avis & le consentement de ceux qui étoient presens ; chacun s'étant

retiré

retiré à ſon Aſſemblée, aprés une meure délibération, tous ſe ſoûmirent unanimement aux Ordonnances que Son Alteſſe avoit propoſées, qui étoient; Que le Gouvernement de la Province ſeroit entre les mains de trois différentes Sociétez, comme il étoit anciennement, ſçavoir des Conſeillers Elûs, du Corps de la Nobleſſe, & des Députez des Villes; que les Conſeillers Elûs ſeroient continuez trois ans, & non pas plus long temps, & qu'au bout de ce terme, duquel ils devoient avertir le Gouverneur Général, trois mois auparavant, il auroit le pouvoir de les continuer, ou de faire de nouveaux changemens tels qu'il jugeroit à propos, pourvû qu'il n'y eût aucune oppoſition & qu'il ne nommât perſonne qui ne fût de la Religion Réformée, & qu'il y eut parmi ces Conſeillers Elûs, quatre Bourgeois, & quatre Gentilshommes; de plus, que le Gouverneur Général auroit la diſpoſition des Places vacantes des Prevôts, comme auſſi des revenus des Vicairies appartenantes aux Prevôts, Doyens, & Chapitres de Moines, auſſi-tôt qu'elles ſeroient vacantes, & cela pour l'entretien des pauvres Miniſtres, & autres uſages pieux dans la Province;

Que

Que pour éviter les diſputes, touchant la convocation de la Nobleſſe, le Gouverneur auroit ſeul le pouvoir, aprés la mort d'un, ou de pluſieurs de ce Corps, de mettre en ſa place, ou en leur place, telles Perſonnes qu'il jugeroit à propos, pourvû qu'elles fiſſent profeſſion de la Religion Réformée, ayant égard d'ailleurs, à leur âge, à leur naiſſance, à leurs biens, & à telles autres circonſtances, par rapport aux Baillifs des Villes, Préſidens, Avocats, Procureurs Fiſcaux, Maréchaux de chaque quartier, & à tous les Emplois militaires; dont toutes les vacances aprés la premiére nomination & élection du Gouverneur Général, ſeroient pour le temps à venir à ſa diſpoſition. Enfin, on convint d'une forme de Serment, que chacun de ceux qui étoient preſens, firent ſans aucun ſcrupule, & que tous les autres étoient obligez de faire, ſelon leurs différentes fonctions. Et ſur la propoſition que l'on fit, ſçavoir, s'il étoit à propos de conférer la Charge de Gouverneur Général, de Capitaine & Amiral Général de la Province à Son Alteſſe & à ſes Héritiers mâles & légitimes; tous d'un commun accord l'approuvérent & lui conférérent cette Dignité ſur le champ.

En

En même temps le Général Rabenhaupt avec la milice de Frise & de Groningue, renforcée du Régiment de Bumarnia, s'étant mis en campagne, se rendit maître de Northom, qu'il fortifia de seize Compagnies de Cavalerie & de six d'Infanterie: & de là avançant dans le Tuvent, il prit plusieurs autres Places de moindre importance, dans le dessein de chasser de ce Païs-là les Musteriens, ayant, pour cet effet, marché jusqu'à Nienbuys.

Les Ennemis n'eurent pas plûtôt apris la marche de ce Général, qu'ils investirent Northom, de cinq Regimens de Cavalerie, de trois Compagnies de Dragons & de trois cens Fantassins, commandez par le Général Nagel & chassérent dans la Ville les Gardes avancées. Le Général Rabenhaupt n'en eut pas plûtôt avis, qu'il retourna sur ses pas pour secourir la Place, ce qu'il fit si heureusement, que l'Ennemi fut obligé de prendre la fuite, aprés avoir perdu cent soixante & dix de ses hommes, dont cent vingt furent tuez sur la place & les autres faits prisonniers. Le lendemain il retourna à Nienbuys, & ayant resolu d'avancer ses affaires, il donna ordre à cinq Regimens différens, de donner l'assaut en cinq différens

rens endroits, tout à la fois, ce qui fut exécuté avec tant d'ardeur, qu'aprés un quart d'heure de résistance, l'ennemi fut contraint de se retirer dans le Château, qui n'étoit environné que d'un simple rempart, & défendu de deux piéces de Canon. Les Assiégeans qui poussérent leur pointe, étoient tout prêts d'entrer dans le Château, mais l'ennemi demanda quartier, ce qui lui fut accordé; la Garnison étoit de trois cens Fantassins, treize Officiers, & deux cens soixante & dix Chevaux & Dragons, avec quinze Officiers. Le Général Rabenhaupt aprés un si heureux succés, mit son petit Corps d'Armée en quartier d'hyver, ce que Nagel ayant sçû, il revint encore à Nyenbuys, & le reprit pour l'Evêque de Munster.

L'Evêque néanmoins n'aimant point tous ces changemens incertains de la guerre, ou plûtôt craignant l'approche des Imperiaux, & apprehendant en même temps de perdre ce qui lui appartenoit, tandis qu'il envahissoit ce qui appartenoit aux autres, fit sa paix avec l'Empereur. Ce qui degoûta tellement les François qui étoient dans les Villes Frontiéres, des Conquestes des Païs-Bas qu'ils possedoient encore, que

que le Marquis de Bellefonds, qui ſucceda au Maréchal d'Humieres dans le Gouvernement des Païs Conquis, reſolut d'abandonner le reſte, prenant pour prétexte, qu'on avoit beſoin des Garniſons, pour conſerver les Conqueſtes qu'on avoit faites ſur le Rhin. Outre cela, ayant eu avis que le Prince d'Orange avoit fait le deſſein d'aller dans le Brabant avec trente mille hommes, pour y joindre l'Armée Eſpagnole, qui étoit compoſée de vingt mille, au lieu de fortifier les Places de ſon Gouvernement, il commença à les faire démolir. Thiel compoſa pour vingt deux mille Florins, afin de ſe garantir du pillage & de l'incendie, dont on la menaçoit & pour conſerver ſes Fortifications. La Ville de Zutphen en promit ſoixante & dix mille & donna douze Otages, pour aſſûrance du payement. Arnheim en paya vingt & ſix mille & quatre mille boiſſeaux de Froment & de Farine, que les Magiſtrats de cette Ville s'engagérent de faire porter à Grave. Et Deventer donna à l'Evêque de Munſter quatre mille Riſdalles. Ainſi toute la Province d'Overyſſel regagna ſon ancienne liberté & retourna ſous ſes naturels & légitimes Souverains. C'eſt pour-

pourquoi Son Altesse y envoya des Commissaires, pour y faire quelques changemens, & y régler les affaires, jusqu'à-ce qu'il eût le temps d'y aller en personne, pour y mettre la derniére main.

Le Roi de France fit semblant d'être fort en colére de la conduite du Marquis de Bellefonds, si bien qu'il le rélégua à Bourges, avec défense de revenir à la Cour; quoi qu'on sçût fort bien que tout cela n'étoit qu'une feinte, pour mieux cacher la nécessité où il étoit, étant bien aise d'avoir les Garnisons des Païs-Bas, pour renforcer l'Armée qu'il avoit destinée pour la Conquête de la Franche-Comté. Cependant tout le monde attribuoit l'honneur de toutes ces desertions au Prince d'Orange, & c'étoit avec justice. Car comme un autre Scipion, en faisant la guerre dans les terres des Ennemis, il avoit, en moins de deux ans de temps, forcé tous ces Hannibals François, de sortir de son Païs, & de chercher leur fortune ailleurs.

Cependant le Roi de France, semblable à la mer, ayant perdu d'un côté, tâcha de gagner de l'autre: pour cet effet, il entra dans la Franche-Comté avec une Armée prodigieuse, laquelle jointe à une autre

tre que commandoit le Prince de Condé fut si formidable, qu'il se rendit Maître en fort peu de temps de Besançon, de Dole, de Salins, & enfin de toute la Province. Lors que ces deux Armées se joignirent, Son Altesse le Prince d'Orange s'en alla à son Armée qui étoit à Bergopsom, d'où il se rendit à Malines, & se tint sur ses gardes dans le Brabant, durant tout le temps que le Roi de France fut dans le voisinage: mais ce Monarque étant retourné à Paris, aprés la nouvelle Conquête, où il perdit quantité de braves Officiers, & beaucoup de ses meilleurs Soldats; les Impériaux se jettérent dans Namur, prirent le Château, & Dinant; & le passage de la Meuse étant libre par ce moyen-là, ils allérent joindre l'Armée des Confédérez, vers la fin du mois de Juillet. Les trois Généraux, aprés quelques conférences, ordonnérent que Mr. le Comte de Souches conduiroit l'Avantgarde; que Son Altesse commanderoit le Corps de bataille, & le Comte de Monterey l'Ariéregarde. Dans cet ordre les Confédérez se préparérent à attaquer le Prince de Condé, qui avec une Armée de cinquante mille hommes s'étoit campé au de là de la

Ri-

Riviére de Pieton, pour prévenir les desseins de l'Ennemi. Les Confédérez qui avoient une Armée de soixante mille hommes, résolurent d'attirer le Prince & de lui donner bataille : dans cette vûë, ils marchérent droit à lui, ayant abondance de toutes sortes de provisions, lesquelles leur venoient du Brabant.

Avec cette résolution l'Armée des Confédérez arriva à Nivelle, au commencement du Mois d'Août, où elle se campa pour quelques jours. Mais parce qu'ils voyoient que le Prince de Condé ne se disposoit nullement à sortir de son poste, qu'au contraire il se fortifioit encore davantage dans ses tranchées ; les Confédérez jugérent à propos de s'aprocher plus prés de lui, pour voir s'il ne seroit point d'humeur à hazarder une bataille en pleine campagne. S'étant donc avancez à cinq où six mille du Camp des François, ils firent tout ce qu'ils purent pour le faire sortir de son Fort, mais ce fut en vain : car le Prince, soit qu'il eût ordre du Roi, ou que ce fût de son propre mouvement, ne voulut point le quitter. C'est pourquoi l'Armée des Confédérez voyant que tous leurs efforts étoient inutiles, résolut d'attaquer

taquer quelque Place importante, ne doutant pas que Monsieur le Prince ne sortît de son poste, pour l'aller secourir; & qu'ainsi ils ne vinssent à bout de leur dessein.

Cette résolution étant prise, le Prince d'Orange décampa de Senef & marcha droit du côté de Bins. Les Impériaux avoient l'Avantgarde, les Hollandois le Corps de bataille, & les Espagnols l'Arriéregarde: & parce que les passages étoient étroits, la Cavalerie marchoit à gauche, l'Infanterie au milieu, & l'Artillerie avec tout le bagage à gauche aussi, & pour assurer leur marche, le Comte de Vaudemont étoit derriére, avec quatre mille Chevaux & quelques Dragons.

Le Prince de Condé ayant apris cette marche, & connoissant parfaitement la difficulté des chemins par où les Confédérez devoient passer, ne manqua point de ranger son Armée en ordre. Néanmoins voyant bien qu'il n'étoit pas seur pour lui de combattre toute l'Armée des Confédérez, il laissa passer l'Avantgarde, & une bonne partie du Corps de bataille, quelques lieuës devant; & lors qu'il vit qu'ils étoient déja trop avancez pour retourner assez à temps, il crût qu'il pouvoit se jetter sur l'Ar-

l'Arriéregarde. Ce Prince sortit donc de ses tranchées, & donna sur la Cavalerie du Prince de Vaudemont, qui se voyant dans un Païs où la Cavalerie ne pouvoit pas bien se battre à cause des fossez & des hayes, envoya demander au Prince d'Orange deux Bataillons de sa meilleure Infanterie, pendant que sa Cavalerie étoit aux mains avec l'Ennemi. Son Altesse lui en envoya trois sous le commandement du jeune Prince Maurice de Nassau; qui du moment qu'ils furent arrivez, furent placez de l'autre côté de Senef, tout devant la Cavalerie en forme de quarré. Mais comme toute l'Armée du Prince de Condé étoit sortie de ses tranchées, on jugea à propos d'envoyer querir les troupes qui étoient de l'autre côté de la Riviére qui coûle prés de Senef, & alors ils placérent les trois Bataillons qui étoient, postez auparavant dans le bois, justement auprés du pont de Senef, sur lequel les François devoient passer. Ils n'y furent pas plûtôt, que les François attaquérent tout ensemble la Cavalerie, les Dragons, & l'Infanterie. Quelque vigueur qu'ils fissent paroître dans cette attaque, ils ne purent pas néanmoins forcer leur Ennemi à quitter son poste, de sorte qu'ils furent

rent contraints de reculer, & de faire un Pont ſur la Riviére un peu plus haut. Ayant par ce moyen joint toutes leurs forces enſemble, la Cavalerie des Confédérez ſe rangea derriére l'Infanterie, de telle maniére pourtant qu'on pouvoit venir à leur ſecours. Cependant l'Infanterie fit ſi grand feu ſur les François qui avoient paſſé la Riviére, qu'il y en eût beaucoup de tuez. Mais parce que les Confédérez étoient fort à l'étroit, manque de terrain, & que les François ſe jettoient ſur eux en ſortant du bois, de tous côtez, leur Infanterie fut obligée de reculer, étant accablée par le grand nombre des Ennemis; ce qui fut cauſe qu'ils perdirent pluſieurs de leurs principaux Officiers. Le jeune Prince Maurice qui commandoit la Brigade fut fait priſonnier, avec quantité d'autres Officiers, & le Colonel Macovits fut tué.

Auſſi-tôt que l'Infanterie des Confédérez ſe fut retirée, les François attaquérent vigoureuſement la Cavalerie, que le Prince de Vaudemont commandoit, & le Prince de Condé commença de ranger ſon Armée en bataille, commandant à ſon Infanterie de marcher à couvert des hayes & des buiſſons. La Cavalerie des Confédérez eut

eut ordre de les charger, ce qu'allant faire, elle trouva un chemin creux entre l'Ennemi & eux, en sorte qu'elle fut obligée de faire un tour à droit, & de joindre le reste de l'Armée, de crainte que l'Ennemi s'appercevant de leur retraitte ne les chargeât en flanc. Les François observant cela, tournérent à gauche, & firent si grande diligence pour charger ce corps de Cavalerie, que le Prince de Vaudemont n'eut que le temps de ranger les trois Bataillons, pour tâcher de faire tête à l'Ennemi. Cette premiére rencontre fut malheureuse pour les Confédérez, car les trois Commandans en chef de cette Brigade furent faits prisonniers, avec plusieurs autres personnes de qualité, comme le Duc d'Holstein, le Prince de Solms, & Monsieur de Langerak: & plusieurs autres y furent tuez. Quelque effort que l'on fit pour rallier les quatre Bataillons, on n'en put jamais venir à bout, car ils prirent tous la fuite sans faire la moindre décharge sur l'Ennemi. Il est vrai que le Prince de Vaudemont donna des preuves d'un courage & d'une valeur extraordinaire, mais tous ses efforts furent inutiles. Son Altesse aussi le Prince d'Orange fit paroître une bravoure

voure intrépide, se comportant par tout comme un vieux & expérimenté Général, car il alla au devant de ces fuyards épouvantez, l'épée à la main, & tâcha par toutes sortes de persuasions & par son exemple même de les encourager à recommencer le Combat, s'exposant plusieurs fois au danger d'être fait prisonnier, ou d'être tué, mais il n'y eut pas moyen de les arrêter, jusques à ce qu'ils rencontrérent un Corps de Cavalerie Espagnol posté au bas d'une petite Colline, entr'eux & le village de Fay. Un autre Parti de ces fuyards se joignit à seize Bataillons, commandez par le Duc de Villahermosa, qui marcha à la tête de ses Troupes, pour s'opposer aux François, qui les poursuivoient, & fit tout ce qu'on pouvoit attendre, d'une personne de sa valeur & de sa conduite, dans le misérable état, où étoient les affaires pour lors. Le reste des Confédérez se ralliérent ensemble avec un Corps d'Infanterie, posté aussi au pied de la même Colline.

D'un autre côté, le Prince de Condé, qui s'étoit avancé si loin, en poursuivant les fuyards, se jetta avec tant de fureur sur la Cavalerie Espagnole, & sur les Fantassins qu'il avoit chassez; que le Marquis

d'Assentar fut obligé d'envoyer querir quatre autres Régimens, du pied de la Colline, pour renforcer sa Cavalerie. Ce que le Prince de Condé observant il fit avancer d'abord cinq ou six Bataillons, avec une Brigade de Cavalerie, & divisant ses Troupes à droit & à gauche, il chargea la Cavalerie des Confédérez de front, & les mit en desordre. Le Marquis fit tout ce qu'il pût, par son exemple, pour rallier ses gens & pour remettre le Combat, jusques à ce qu'enfin étant blessé en sept endroits, il fut tué à la tête de ses Troupes. La Cavalerie étant ainsi en desordre, s'alla jetter au milieu des quatre Bataillons de l'Infanterie, qui étoit venuë à son secours, & la mit aussi en grande confusion, nonobstant la conduite du Duc de Villahermosa & du Prince de Vaudemont, qui firent ce qu'ils purent pour les rallier. Ils mirent aussi en desordre le reste de l'Infanterie qui étoit postée au bas de la Montagne, quoi que le Comte de Valdeck fit tous les efforts pour les arrêter: mais voyant que c'étoit temps perdu, il chargea l'Ennemi victorieux en flanc avec un Corps de Cavalerie tout frais, qui l'étoit allé joindre un peu auparavant. Et certainément il y avoit toutes les raisons

du

du monde d'attendre un bon effet de cette rencontre sous la conduite d'un Commandant si courageux & si expérimenté, s'il eût été secondé, mais étant accablé par le grand nombre des Ennemis, il se retira du milieu de la mêlée, aprés avoir tué deux de ses Ennemis qui s'étoient particuliérement attachez à lui, & aprés avoir rallié le reste de ses Troupes, quoi que tout sanglant de trois blessures qu'il avoit reçûës.

Dans la chaleur de ce Combat, quelques Bataillons des Ennemis se rendirent maîtres du Bagage de l'Armée Hollandoise, & ils en avoient déja pillé une partie. Car les Conducteurs, au lieu de se fortifier & de se barricader dans leurs Chariots, coupérent les harnois des chevaux, & prirent la fuite, sans jamais regarder derriére eux, les uns du côté de Bruxelles, & les autres ailleurs, où ils firent courir le bruit que tout étoit perdu. Et il faut avouër que le Prince de Condé auroit remporté tout l'avantage de la Victoire dans ce Combat, s'il s'en fût tenu là, mais son naturel ambitieux vouloit gagner tout ou rien, ce qui lui fut fatal à la fin.

Car aprés avoir rangé en bataille ses Gardes du Corps, ses Cuirassiers, & le

 reste

reste de l'Armée qui avoit demeuré derriére, il s'avança vers le Corps de Bataille des Confédérez commandé par le Prince d'Orange, par le Prince Maurice, par le Rhin-Grave, & par le Major Général Vane. En même temps le Général de Souches qui conduisoit l'Avantgarde, & qui s'étoit avancé, de quelques heures, devant le reste de l'Armée, ayant eu avis de ce qui s'étoit passé, fit toute la diligence possible & joignit le Corps de Bataille, à une heure aprés midi. Auquel temps Son Altesse avoit avantageusement rangé en bataille les Impériaux & les Espagnols à l'Aîle gauche, & les siens à la droite. Et ce fut alors que le Combat recommença plus furieux que jamais.

Le Duc de Luxembourg commandoit l'Aîle droite des François & le Duc de Noüailles la gauche: car le Marquis de Rochefort, le Chevalier de Tourilles, & le Comte de Montal étoient tous trois blessez. Le premier choc des François fut le plus furieux qu'on eut jamais vû, durant toute cette Guerre. L'honneur, la haine, la vangeance, l'espérance, & le desespoir animoient le courage des deux Partis. L'espérance de la Victoire qui sembloit ne se déclarer

clarer pour perſonne les fit réſoudre à vaincre, ou à mourir. Le Prince d'Orange ſe trouvant par tout, n'épargna rien dans une telle occaſion pour remporter la Victoire, ſe jettant quelquefois au milieu des Ennemis au péril de ſa vie, & les Soldats animez par ſon exemple ſe battoient à qui mieux mieux, de ſorte que l'on peut dire avec verité, qu'ils ſoûtinrent le Choc des Ennemis avec une réſiſtance que l'on n'attendoit pas. Ce qui ayant fruſtré l'eſpérance du Prince de Condé, il tâcha de faire couler ſon monde à gauche, mais Monſieur de Farjaux, Major Général de l'Armée Hollandoiſe, ayant été envoyé avec quelques Bataillons; ſecondé par le Comte de Chavagnac, qui commandoit un Eſcadron de la Cavalerie des Impériaux, pour prévenir ce deſſein, s'oppoſa aux François avec tant de bravoure qu'ils furent contraints de ſe retirer, aprés cela le Comte envoya querir quatre piéces de Canon, avec leſquelles il battit l'Ennemi ſi avantageuſement, que le Comte de Souches ſe jetta à corps perdu dans le plus fort des Ennemis, & donna des preuves d'une valeur extraordinaire, ſelon ſa coûtume, en telles occaſions. Le Prince de Lorraine ne fit pas moins, car

on le vit combattre plusieurs fois à la tête des premiers rangs, quoi qu'il eût perdu tant de sang, qu'il fut à la fin obligé de se retirer du Combat. Le Prince Pio qui étoit avec sa Brigade prés de Senef, accompagné du Marquis de Grana, & du Comte de Staremberg, aprés s'être signalé lui même par mille belles actions, fut blessé à la cuisse d'un coup de Mousquet. Le Marquis de Grana & les Fils du Comte de Souches se comportérent si vaillamment à la tête de leurs Escadrons, que les Suisses François ne purent gagner un pouce de terrain sur eux, ce qui ne contribua pas peu au gain de la Bataille pour les Confédérez.

Cependant le Prince de Condé chargea l'Aîle droite des Confédérez avec ses Cuirassiers & avec la Maison du Roy, mais sans effet; seulement environ les sept heures du soir, il rompit deux Bataillons, qui étoient pôstez dans un pré à une petite distance de-là. Mais le Prince Maurice rendit ici un service signalé aux Etats, en arrêtant l'impétuosité de l'Ennemi, & en prévenant un plus grand desordre de ce côté-là, avec autant de conduite que de courage. Le Rhingrave ne fut pas aussi des der-

derniers qui se comportérent en braves, & l'on peut dire avec verité que sa valeur & sa prudence ne contribuérent pas peu à l'heureux succés de la Bataille. Il fut pourtant contraint de quitter le Combat, à cause d'une blessure qu'il avoit reçûë. Le Major Général Vane, & le Sieur de Villaumaire, aprés avoir donné des marques signalées de leur valeur, furent mortellement blêssez, & moururent de leurs blessures.

Les deux Armées combattirent de cette maniére jusqu'à la nuit, avec une opiniâtreté inconcevable, des deux côtez, quoi que la terre fût couverte de morts & de blessez, pendant que les Combattans couverts de sang & de sueur s'encourageoient l'un l'autre par un spectacle si épouvantable. On voyoit des Bataillons entiers d'un & d'autre côté quelque fois reculer, & se rallier tout à coup, par la conduite de leurs Commandans, parmi lesquels le Prince d'Orange étoit le premier, qui se trouvoit par tout dans la chaleur du Combat, encourageant son monde par son exemple. Il avoit prés de lui le Prince de Frise, n'étant alors âgé que de vingt ans, qui combattit toûjours à son côté dans le plus

fort de la mêlée, & qui fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un Prince si jeune, si vaillant & si généreux.

Ainsi la fureur & le premier feu des François, qui d'abord sembloit devoir tout consumer, commença à se ralentir à dix heures du soir, l'Infanterie, dont ils avoient perdu une bonne partie, s'éloignant un peu, quelques efforts que fit le Prince de Condé pour les ramener: de sorte que le Prince craignant un plus grand malheur, fit aussi retirer la Cavalerie, ne laissant derriére, pour favoriser leur retraitte, que quelques Escadrons, qu'il fit retirer aussitôt que le reste de son Armée fut en seureté, laissant la Victoire & le Champ de Bataille au Prince d'Orange, qui deux heures aprés la retraitte des François, fit aussi retirer son Armée, & la mit en quartier d'hyver. Il laissa néanmoins Monsieur de Farjaux toute la nuit dans le Champ de Bataille pour observer les mouvemens des Ennemis, qui quoi qu'ils ne pussent digérer le mauvais traitement qu'ils avoient reçû le jour auparavant, n'osérent pourtant rien entreprendre, le Prince de Condé n'ayant laissé que quelques Dragons dans son vieux quartier, & s'étant retiré plus loin à trois

heu-

heures de chemin, de peur que les Confédérez ne le poursuivissent.

Voilà quelle fut l'issuë de cette Bataille sanglante, où les Confédérez furent battus au commencement, quoi que néanmoins ils remportassent enfin la Victoire. Car du côté des Ennemis il y eut sept mille hommes de tuez sur la place, sans les blessez que le Prince de Condé laissa dans les Villages d'alentour, au nombre de plus de quinze cens. Du côté des Confédérez tout le nombre de ceux qui furent tuez, blessez, faits prisonniers, & deserteurs, ne montoit pas en tout à plus de six mille cinq cens, outre qu'il y en eut beaucoup, qui aprés avoir été disperſez de côté & d'autre dans la mêlée, retournérent à leurs Drapeaux. On dit, qu'on intercepta une Lettre que le Prince de Condé écrivoit au Roi de France, par laquelle, il lui donnoit avis; qu'aprés avoir fait la revûë générale de son Armée, il se trouvoit dans une condition trés déplorable; qu'il avoit perdu la fleur de son Infanterie & la meilleure partie de sa Cavalerie; & qu'ainsi, il ne se croyoit pas assez fort, pour hasarder une seconde Bataille. En effet, outre que trois Regimens; sept cens Suisses des

Gardes, & le Regiment des Suisses de Molandin avoient été entierement défaits; il y eut une infinité d'Officiers de distinction qui furent tuez, entre lesquels furent, les Marquis de Chanvalon, de Clemerant, de Bourbon & d'Iliers; trois Comtes, deux Cornettes des Gardes du Roi, plus de quarante Officiers des Gardes du Corps, quarante-trois Officiers du Regiment du Roy, quatre vingts Officiers des Gardes de la Reine, neuf Collonels, huit Lieutenans Collonels & Majors, & cent soixante & cinq Capitaines, sans compter les Officiers subalternes. De sorte que ce n'étoit pas sans raison, que le Prince de Condé se plaignoit de la perte qu'il avoit faite de ses plus braves Officiers, dans une Bataille si sanglante, perte qui étoit extrémement considerable. Et certainement, si le Prince de Condé n'eût pas eu l'avantage au commencement du combat, son Armée eût été entierement défaite. Entre plusieurs Etandars qui furent pris, on prit la Cornette Blanche, qui fut portée à Bruxelles & mise avec beaucoup de solemnité dans l'Eglise des Carmelites. Cet Etandart étoit en broderie d'or & d'argent avec un soleil dans le Zodiaque avec ces superbes

perbes paroles : *Nihil obstabit eunti. Rien ne sçauroit arrêter ma course.*

L'honneur de cette Victoire fut dûë entierement à la valeur & à la prudence du Prince d'Orange : ce que Mr. le Comte de Souches reconnut lui même, dans une lettre qu'il écrivit aux Etats-Géneraux ; comme on le peut voir par ce Fragment.

J'ai tâché de faire mon devoir, en accompagnant son Altesse Monseigneur le Prince d'Orange, dans la fameuse & sanglante Bataille, qui s'est donnée entre les Confederez & le Roi Très-Chrêtien. L'heureux succès que nous avons eu est dû uniquement à son Altesse, qui a fait voir dans cette occasion, la prudence d'un vieux Capitaine ; le courage d'un César & l'intrepidité d'un Marius. Je dis ceci, Messeigneurs, sans aucune flaterie, ne sçachant ce que c'est que de flater.

Mr. le Prince avoit déja écrit lui-même aux Deputez des affaires secrettes de leurs Hautes-Puissances, pour leur apprendre ce qui s'étoit passé dans cette occasion. Aprés cette lettre, il en écrivit une autre, où les choses sont plus circonstantiées ; on ne sera pas faché de la voir ici.

MESSIEURS,

„ Pour vous informer plus particuliere-
„ ment que nous n'avions fait, de ce qui
„ s'eſt paſſé dans nôtre derniere Bataille ;
„ nous vous dirons, pour nous aquiter de
„ nôtre promeſſe, que nous partîmes, de
„ Senef, l'onziéme du preſent mois, dans
„ le deſſein de nous camper, entre Marimont
„ & Bins ; & qu'ayant à paſſer à une peti-
„ te lieuë de l'Armée du Prince de Condé,
„ il fut trouvé bon de faire un Détache-
„ ment, à l'Arrieregarde, de quatre mille
„ Chevaux & de quelques Dragons, tant
„ des Troupes Imperiales & Eſpagnolles,
„ que de celles de cet Etat. Les Imperiaux
„ avoient l'Avantgarde dans la marche ;
„ celles de l'Etat le Corps de Bataille & les
„ Eſpagnols l'Arrieregarde. Aprés que
„ nous eûmes marché quelques heures,
„ en cette ſorte, Mr. le Prince de Vaude-
„ mont, qui commandoit le Détachement,
„ envoya dire que l'ennemi paroiſſoit avec
„ quelques Troupes, & qu'ayant déja com-
„ mencé d'eſcarmoucher avec les ſiens, il
„ prioit qu'on lui envoyât deux Bataillons,
„ d'au-

„ d'autant que le lieu où il se trouvoit étant
„ fort étroit & le Païs fort coupé, sa Cava-
„ lerie ne pouvoit pas agir, comme il eût
„ été à desirer. Cet avis ne fut pas plûtôt
„ donné, qu'on jugea à propos de lui en-
„ voyer trois Bataillons, au lieu de deux
„ qu'il demandoit: si bien qu'on détacha
„ les Regimens de Mr. le Prince Maurice
„ Maréchal de Camp & du jeune Prince
„ son Neveu; sous le commandement du
„ dernier. Ces Regimens qui faisoient ju-
„ stement trois Bataillons, furent d'abord
„ postez, de l'autre côté de Senef, en
„ un espece de bois, devant la Cavalerie:
„ & comme toutes les Troupes avoient dé-
„ jà défilé, on fit repasser la Riviere qui
„ coule auprés de Senef, au Détachement
„ qui étoit, de l'autre côté, & on mit au
„ Pont les Bataillons qui avoient été postez
„ auparavant dans le bois. L'Ennemi les
„ attaqua incontinent avec son Infanterie,
„ Dragons & Cavalerie & ils firent autant
„ de resistance qu'on en pouvoit faire:
„ mais tandis qu'ils défendoient ce poste,
„ les ennemis passerent la riviere plus haut.
„ On posta en même temps, la Cavalerie du
„ Détachement, derriere l'Infanterie, afin
„ de la soûtenir. Mais parce qu'elle étoit fort
„ serrée,

„ serrée, faute de terrain, en sorte qu'on
„ étoit comme entassé les uns sur les autres,
„ & que d'autre côté, l'Ennemi avoit pas-
„ sé la Riviére plus haut, on fit retirer
„ l'Infanterie : ce qui ne fut pas plûtôt fait,
„ que l'Ennemi avança avec violence vers
„ le Détachement, & commença à mettre
„ ses Escadrons en Bataille & à faire passer
„ son Infanterie, au travers des hayes &
„ des buissons. Il fut résolu sur le champ
„ qu'on les chargeroit, avant qu'ils se pûs-
„ sent mettre en ordre : mais lors qu'on
„ voulut se mettre en devoir de le faire, il
„ fut impossible d'en venir à bout, à cau-
„ se d'un chemin creux, qui étoit entre
„ deux. Cependant, dans la crainte, où
„ on étoit que le Détachement ne fût cou-
„ pé, ou chargé en flanc : on lui donna or-
„ dre de marcher à main droite, afin de se
„ joindre au reste de l'Armée : ce qui ayant
„ été vû par l'ennemi, il tourna, à main
„ gauche, pour éviter le chemin creux, &
„ fit tant de diligence à charger le Détache-
„ ment, que Mr. le Prince de Vaudemont
„ n'eut le temps que de faire tourner face à
„ trois Escadrons qu'il commandoit, l'un
„ desquels étoit de son propre Regiment &
„ les deux autres, des Regimens de Hol-
„ steyn

„ſteyn & de Langerack, commandez par
„ leurs Collonels, leſquels perdirent leurs
„ trois Commandans & une grande partie
„ de leurs Officiers dans ce Combat. On
„ tâcha, en ſuite, de faire avancer quatre
„ autres Eſcadrons, pour ſoûtenir les pre-
„ miers: mais il ne fut pas poſſible de leur
„ faire tourner face excepté à deux, qui ne
„ firent néanmoins aucune reſiſtance & qui
„ prirent enfin la fuite avec le reſte, quel-
„ que peine que prit pour les arrêter Mr. le
„ Prince de Vaudemont, qui fit paroître
„ dans cette rencontre des marques d'une
„ valeur toute extraordinaire. Ces fuyards
„ ne s'arrêterent point qu'ils n'euſſent joint
„ une partie de la Cavalerie Eſpagnolle, qui
„ étoit poſtée au pied d'une petite Mon-
„ tagne ſituée entre eux & le Village de
„ Fay. Une partie ſe rallia auprés de cette
„ Cavalerie, qui étoit commandée par Mr.
„ le Duc de Villahermoſa leur Général,
„ lequel s'étant mis à la tête de ſa Compa-
„ gnie marcha contre les ennemis & fit tout
„ ce qu'on pouvoit attendre, d'une per-
„ ſonne de ſon merite, dans le deſordre où
„ étoient pour lors les affaires. Le reſte du
„ Détachement ſe rallia auprés d'une par-
„ tie de l'Infanterie de l'Etat, qui étoit
„ poſtée

„ poſtée ſur la Montagne, & étoit compo-
„ ſée de la Brigade de Weede, excepté
„ deux Bataillons qu'on avoit commandez
„ au prés du Bagage. Cela n'empêcha pas
„ néanmoins que l'Ennemi ne pouſſât toû-
„ jours ſa pointe. Il ſe jetta ſur la Cavale-
„ rie tant des Eſpagnols que de celle du Dé-
„ tachement, qui s'étoit ralliée avec eux.
„ Mr. le Marquis d'Aſſentar qui ſe trouva
„ en ce rencontre fit demander quatre Ba-
„ taillons, de l'Infanterie qui étoit ſur la
„ Montagne, pour ſoûtenir la Cavalerie,
„ qui lui furent accordez, & on détacha,
„ outre cela, les Regimens d'Alva & de
„ Swartſemburg, avec un Bataillon du Re-
„ giment de Touras, qui furent poſtez en-
„ tre la Cavalerie & la Montagne. Cepen-
„ dant l'Ennemi ayant fait avancer un Gros
„ d'Infanterie par les Hayes & les Foſſez,
„ toute nôtre Cavalerie fut alors miſe en
„ deſordre. Pendant le combat Mr. le Mar-
„ quis d'Aſſentar tâcha, par ſon exemple,
„ de faire tenir tête aux Eſcadrons qui
„ branloient & de repouſſer l'Ennemi :
„ mais dans le temps qu'il combattoit avec
„ un courage extraordinaire, il reçut ſept
„ bleſſures, dont il mourut, & cette Ca-
„ valerie miſe ainſi en deſordre, y ayant
„ mis

„ mis auſſi les quatre Bataillons qui avoient
„ été envoyez pour la ſoûtenir, ils ſe ren-
„ verſerent tous enſemble ſur l'Infanterie
„ qui étoit demeurée ſur la Montagne, où
„ elle avoit tenu ferme. Mr. le Comte de
„ Waldek ſe trouvant en cet endroit-là,
„ fit tout ce qui lui fut poſſible, pour em-
„ pêcher le deſordre de l'Infanterie : mais
„ n'en pouvant venir à bout, il prit un Eſ-
„ cadron de la Cavalerie, qui s'étoit ral-
„ liée, un peu auparavant, auprés de là,
„ afin de charger l'Ennemi en flanc, afin
„ qu'il ſe pût mettre en ordre : mais n'étant
„ pas ſuivi, comme il avoit eſperé, & ſe
„ trouvant ſeul parmi les ennemis, il re-
„ çut trois bleſſures, & ſe retira enfin,
„ ſans être pris, aprés avoir tué trois Fran-
„ çois qui l'avoient ſaiſi au corps: & ainſi
„ bleſſé & enſanglanté, comme il étoit, il
„ retourna au gros de l'Armée, ne pouvant
„ être perſuadé qu'avec beaucoup de peine,
„ à ſe retirer, quoi qu'il n'eût preſque plus
„ de force, pour ſe tenir à cheval. Mr. le
„ Lieutenant Général Alva s'eſt auſſi gran-
„ dement ſignallé dans cette occaſion. Le
„ reſte de l'Infanterie de l'Etat, comman-
„ dée par Mr. le Prince Maurice, Mr. le
„ Ringrave & le Sergent Général Major
„ Vane

„ Vane étoit postée sur une hauteur, de
„ l'autre côté du Village de Fay avec l'In-
„ fanterie Imperiale, qui y arriva presque
„ en même temps qu'elle : & on peut dire,
„ à sa loüange, qu'elle y soûtint les efforts
„ de l'ennemi avec une constance surpre-
„ nante, & que tant les Chefs, que les
„ Officiers & les Soldats, ils s'y aquiterent
„ merveilleusement de leur devoir. L'En-
„ nemi tâcha, au commencement, de
„ faire un petit circuit, à main-gauche :
„ mais on détacha quelques Bataillons,
„ pour aller à sa rencontre : & Mr. de Cha-
„ vagnac, qui étoit là, avec un Gros de
„ la Cavalerie Imperiale, le repoussa avec
„ toute la vigueur qu'on se peut imaginer
„ & retint le Poste, où il fit venir, en mê-
„ me temps, quatre Pieces de Canon, qui
„ incommoderent fort les François. L'En-
„ nemi n'usa pas de moindre force contre
„ l'Aîle droite, mais avec peu de succés,
„ excepté que sur les sept heures du soir, il
„ poussa jusqu'à l'un des Postes deux de
„ nos Bataillons, qui étoient postez en
„ un lieu fort éloigné & passa sur le ven-
„ tre des Escadrons qui les soûtenoient :
„ mais il fut incontinent arrêté par Mr. le
„ Comte de Nassau, qui rendit un service
„ signa-

„ ſignalé à l'Etat, en cette occaſion, &
„ empêcha le deſordre, avec autant de con-
„ duite que de valeur. Mr. le Prince Mau-
„ rice agit en cette rencontre, d'une ma-
„ niere entierement au deſſus de ſon âge:
„ car quoi qu'il ne fit que ſe relever d'une
„ grande maladie, qui l'avoit fort abbatu
„ & qu'il ne fût pas encore bien remis, il
„ ne laiſſa pas de faire toutes les fonctions
„ de ſa Charge, tant que le Combat dura,
„ ſans ceder en rien aux plus jeunes.
„ Monſieur le Ringrave s'y eſt fait auſſi
„ remarquer entre tous les autres: & on
„ peut dire avec verité, qu'une grande
„ partie du ſuccés de cette Bataille doit
„ être attribuée à ſon courage & à ſa bonne
„ conduite, en quoi il fut dignement ſe-
„ condé par Mr. le Comte d'Erpach qui fut
„ enfin obligé de ſe retirer à cauſe d'une
„ bleſſure qu'il reçut à la cuiſſe, qui l'em-
„ pêcha de pouvoir ſervir davantage. Le
„ Sergent Général Major Vane & Mr. de
„ la Villaumaire y furent bleſſez mortelle-
„ ment aprés avoir combatu avec beaucoup
„ de valeur & avoir tous deux rendu de
„ trés grands ſervices dans ce combat. En-
„ tre les Troupes Imperiales, Mr. le Com-
„ te

„ te de Souches a donné des preuves du
„ courage qu'il a fait paroître en tant d'au-
„ tres occasions. Mr. le Prince de Lorraine
„ ne s'est pas moins signallé, mais il fut en-
„ fin mis hors de combat, par une bles-
„ sure qu'il reçut à la tête & Mr. le Prince
„ Pio, tout de même, par une qu'il reçut
„ à la cuisse. La vigoureuse resistance qui
„ a été faite par Mr. le Marquis de Grana,
„ qui étoit auprés du Village avec son Ba-
„ taillon, n'a pas peu contribué aussi à
„ l'heureux succés de la Bataille, aussi bien
„ que la bravoure des Bataillons du Regi-
„ ment de Souches, commandez par les
„ fils du Comte de ce nom. Enfin, aprés
„ douze heures de combat, & un grand
„ nombre de morts & de blessez, de part
„ & d'autre, l'Ennemi s'est retiré vers son
„ Armée, & deux heures aprés, nous nous
„ sommes rendus dans le Camp, que nous
„ avions designé pour nôtre Armée, avant
„ la Bataille. Le seul avantage que l'Enne-
„ mi a eu sur nous est la prise d'une partie
„ du Bagage. Nous ne pouvons pas vous
„ faire voir encore une liste exacte des
„ morts & des prisonniers que nous avons :
„ mais nous vous l'enverrons, à la pre-
„ miere occasion, vous recommandant
„ ce-

„cependant en la protection du Tout-
„Puissant. Je suis,

MESSIEURS.

Vôtre bon Ami,

GUILLAUME HENRI
PRINCE D'ORANGE.

De nôtre Quartier, à Quarignan, ce 18. d'Août 1674.

Le jour d'aprés la Bataille, son Altesse alla, du côté de Mons, avec toute son Armée, & se mit en quartier à S. Guillain, où il reçût cinq Regimens de nouvelles recrûës : & les Imperiaux se retirérent a Queveraine, où ils demeurérent sans faire aucune action considérable, jusqu'à l'onziéme, ou douziéme de Septembre.

Cependant le Général Rabenhaupt entreprit le Siége de Grave, qui fut un des plus mémorables Siéges qu'il y eût eu depuis long-temps, tant pour la situation de la Place, la force de sa Garnison, l'abondance des Provisions & Munitions qu'il y avoit dedans, que par les attaques & assauts furieux

furieux des Aſſiégeans, & la vigoureuſe réſiſtance des Aſſiégez. Et ce qui le rendit encore plus fameux, c'eſt, qu'on ne pût jamais en venir à bout juſqu'à l'arrivée du Prince d'Orange, qui y mit la derniére main.

La Garniſon étoit compoſée de quatre-vingt-onze Compagnies d'Infanterie, qui faiſoient en tout quatre mille hommes, & de neuf Compagnies de Cavalerie. Le Sieur de S. Louïs vieux & expérimenté Capitaine commandoit la Cavalerie, & le Marquis de Chamilly vaillant & expert Commandant étoit Gouverneur de la Ville, où il y avoit quatre cens cinquante piéces de Canon, dont cent étoient montées ſur les Remparts, outre une quantité infinie de poudre, de blé, de Grenades & autres munitions de guerre & de bouche: car les François avoient mis là dedans tout ce qu'ils avoient emporté, des Places qu'ils avoient conquiſes & abandonnées dans la ſuite.

Le Général Rabenhaupt mit le ſiége devant cette Place, qui incommodoit extrémement tout le voiſinage; avec vingt Regimens d'Infanterie & quelques Chevaux, qui furent renforcez, bien-tôt aprés, de

trois

trois Regimens d'Infanterie & de deux cens Chevaux commandez par Dom Jean de Pimentel & du Regiment d'Infanterie du Prince de Courlande, & outre cela, de deux Regimens de Cavalerie de l'Electeur de Brandebourg, sous le commandement du Général Spaen. Le Colonel Hundebeck se logea derriere la grande Digue, du côté le plus proche de Velp. Le Colonel Golstein, du côté de l'Overissel. La Cavalerie de Brandebourg se posta plus avant vers l'Est, pour empêcher qu'il n'entrât du secours dans la Ville. Et le Général lui-même s'approcha du Château de Vegesak. La Place étant ainsi environnée de tous côtez, le Siége fut poussé avec autant de violence, de la part des Assiégeans, que vigoureusement défendu par les Assiégez.

Cependant Son Altesse & les Imperiaux qui étoient en quartier sur les Frontiéres de Haynaut s'étant remis du desordre de la derniére Bataille, songérent à faire quelque Action remarquable. C'est pourquoy le grand Convoi étant arrivé, de Bruxelles, avec l'Armée Espagnole, composée de huit mille Fantassins, sans conter les Chevaux & les Dragons; le Prince d'Orange décampa avec toute l'Armée, le dou-

douziéme de Septembre, & traversa la Riviére de Hayne prés de Tournay & d'Ath pour aller de-là à Oudenarde. Cependant deux Régimens d'Infanterie & deux mille cinq cens Chevaux approchant de Gand furent envoyez, pour rompre les Ponts de Deinse & de Harlebeke sur la Riviére de Leye, avec ordre, aprés cela de réjoindre l'Armée. Le même soir, les mêmes Régimens amenérent quantité de Barges chargées de toutes sortes de Munitions & de Provisions, & de cinq cens Pionniers, qu'on fit avancer du côté d'Oudenarde, & qui furent suivis d'un Corps de Cavalerie de deux mille cinq cens Chevaux, qui se postérent ce soir-là devant la Ville, & bouchérent tous les passages à la Garnison, de ce côté-là. Le Prince d'Orange & le Comte de Souches arrivérent en même temps, & prirent chacun leurs quartiers, le Prince dans l'Abbaye d'Ename, & le Comte de Souches de l'autre côté de la Riviére à Leupegem & à Elare: & les Espagnols commandez par le Duc de Villahermosa se postérent à Beverem, & à Moregem. Il y avoit dans la Ville quatre cens Allemans, six mille Suisses, mille François, & quatre cens Chevaux commandez

mandez par le Sieur de Rosquaire. Les Confédérez ayant fini tous leurs travaux, s'étoient déja rendus Maîtres de la Contrescarpe, lors que le Prince de Condé ayant décampé de devant Beaumont, commença d'approcher avec toute son Armée qui étoit de quarante mille hommes, résolu de donner Bataille aux Confédérez, s'il ne pouvoit autrement secourir la Place. Ce fut donc l'avis de Son Altesse de se tenir prêt & d'aller rencontrer l'Ennemi qui étoit fatigué & las d'une longue marche. Mais cette résolution n'eut point d'effet, à cause que l'on ne pût trouver le Comte de Souches de tout le jour. Ainsi l'Armée fut contrainte de se tenir dans ses tranchées. Cependant les François avançoient toûjours du côté des Impériaux. Mais le Comte de Souches au lieu de ranger son Monde en bataille, sortit de son poste, & traversa la Riviére avec tant de vitesse, qu'il laissa quelques piéces de Canon derriére lui que Son Altesse lui avoit envoyées, & qu'il ne pût recouvrer sans beaucoup de danger. Par ce moyen le Prince de Condé ayant le passage ouvert, entra dans la Ville avec une partie de son Armée. Et certainement il auroit eu l'avantage de couper la

communication entre les Confédérez, ſans un gros broüillard qui ſe leva, tout d'un coup, & qui prévint ſon deſſein.

Le Prince d'Orange conſidérant l'état des affaires, crut qu'il valoit mieux ſe retirer, c'eſt pourquoi il ſuivit les Impériaux & les Eſpagnols, qu'il joignit à une lieuë d'Oudenarde. Là Son Alteſſe aſſembla toute ſon Armée, pendant que le Prince de Condé, aprés avoir paſſé avec toutes ſes forces au travers d'Oudenarde, s'étoit rangé en Bataille au pied du Mont de la Trinité, entre la Ville & les Confédérez. Mais parce qu'il y avoit un chemin étroit entre les deux Armées, où ſix hommes pouvoient à peine marcher de front, ce qui ſans doute auroit mis en deſordre & en danger ceux qui auroient attaqué les premiers, cela empêcha qu'on ne donnât Bataille, les Confédérez n'étant pas d'humeur de commencer dans un poſte ſi deſavantageux, & le Prince de Condé croyant avoir aſſez fait de ſecourir la Ville. Les Alliez voyant donc que les François avoient réſolu de garder leur poſte, ſe retirérent du côté de Gand pour la commodité des vivres. Mais le Comte de Souches qui conduiſoit l'Arrieregarde donna à Son Alteſſe un autre ſujet

jet de mécontentement: car au lieu de ſui-
vre le reſte de l'Armée, il prit un chemin
contraire, de ſorte que le Prince d'Oran-
ge fut contraint d'envoyer de ſes gens pour
favoriſer ſa retraite.

Dans un tel deſordre cauſé par les Impé-
riaux, Son Alteſſe voyant qu'elle ne
pouvoit rien faire, réſolut de retourner
ſur ſes pas à Grave, où ſa preſence étoit
plus néceſſaire, à cauſe du Siége, laiſſant
le Comte de Valdeck pour commander
l'Armée en ſon abſence. Le Prince arriva
devant cette Place, le neuviéme d'Octo-
bre, avec ſoixante Cornettes de Cavalerie,
& ſa preſence donna un nouveau courage
aux Aſſiégeans. Les Aſſiégez ſe défen-
doient néanmoins avec tant de vigueur &
de réſolution, que quoi qu'ils fuſſent atta-
quez tous les jours, & réduits à ne boire
que de l'eau, ils tinrent bon, juſqu'au vingt-
cinquiéme du même mois, auquel jour le
Marquis de Chamilly demanda une ceſſa-
tion d'armes pour trois ou quatre heures,
voyant qu'on avoit fait de grandes brêches
par tout, & qu'on avoit fait jouër une Mi-
ne, qui avoit mis le feu à quantité de Gre-
nades dans le Brugport, & ouvert une brê-
che conſiderable dans le chemin couvert,

en ſorte qu'il lui étoit impoſſible de ſoûtenir encore un Aſſaut général, qu'on devoit donner le lendemain. Dans ce temps-là il demanda à capituler, & les Otages étant donnez de part & d'autre, la Ville ſe rendit, à de trés-honorables conditions, & ainſi finit cette Campagne.

L'Année 1675. commença par les Rémercimens des Bourgeois pour les grands ſervices que Son Alteſſe le Prince d'Orange leur avoit rendus, en les delivrant des calamitez & des miſéres qu'ils avoient ſouffertes ſous la Tyrannie d'un Ennemi étranger. Pour cela ils offrirent au Prince la Souveraineté du Duché de Gueldres, & de la Cômté de Zutphen, avec les Titres de Duc de Gueldres & de Comte de Zutphen. Mais Son Alteſſe croyant que s'il acceptoit cette offre, cela donneroit de la jalouſie & de la défiance aux uns, & que les autres pourroient inferer qu'il ne cherchoit que ſa propre grandeur dans cette Guerre; pour convaincre tout le monde de la ſincérité de ſes intentions, il jugea à propos de refuſer ces honneurs: mais il ne refuſa pas l'offre qu'on lui fit d'être le Gouverneur héréditaire de la même Province.

vince. Il l'accepta & aprés avoir prêté le ferment il y reforma tous les abus, qui y avoient été introduits par un ennemi injuste. Et les affaires Politiques terminées, il donna entierement ses soins à celles de la guerre, à cause des continuelles allarmes, où l'on étoit, à l'égard des resolutions du Roi de France, qui devoit ouvrir lui-même la Campagne, au commencement du Printemps. Pour cet effet, il assistoit continuellement aux Conferences qui se faisoient au sujet des affaires Militaires. Il fut même à Cleves pour conferer avec l'Electeur de Brandebourg, qui le reçut magnifiquement, & se rendit en suite à la Haye, où quelque temps aprés il fut attaqué de la petite verole, ce qui mit toutes les Provinces Unies dans une consternation d'autant plus grande, que cette Maladie avoit été fatale à sa Famille en la personne de son Pere, de sa Mere & du Duc de Glocester: mais par le soin & la prudence d'un habile Médecin, & par l'aide de certains remédes que l'Electeur de Brandebourg envoya, Son Altesse recouvra la santé, ce qui causa une joye universelle dans toute la Hollande.

Etant donc en parfaite santé, il se hâta

de ſe trouver au rendez-vous général à Roſendael : car le Roi de France étant ſur ſa marche dans le Brabant, il falloit que le Prince obſervât ſes mouvemens. D'autant plus que Limbourg, qui étoit aſſiégé par le Marquis de Rochefort, demandoit un prompt ſecours, c'eſt pourquoi Son Alteſſe partant de Duffel avec ſon Armée, joignit les Ducs de Lunebourg & de Lorraine à Gangelt, avec réſolution de faire lever le Siége. Et peut-être qu'on en ſeroit venu à une Bataille entre le Roi de France & Son Alteſſe, parce que le Roi qui étoit pour lors campé à Maſtricht, ayant eu avis de la marche du Prince, avoit repaſſé la Meuſe à Viſet, pour s'oppoſer à ſon deſſein, mais la Ville qui ne pouvoit plus ſoûtenir le grand nombre des Ennemis, ſe rendit plûtôt qu'on ne penſoit.

Aprés la priſe de Limbourg, le Roy de France ſe campa prés de Tillemont, ravageant tout le Païs autour de Louvain, de Bruxelles, & de Malines. Il auroit bien voulu avoir Louvain auſſi, mais Son Alteſſe & le Duc de Villahermoſa le veilloient de ſi prés, qu'il n'oſa pas l'entreprendre. Voyant donc qu'il ne pouvoit plus rien faire, content d'avoir gagné Limbourg, il

il s'en retourna à Paris, laiſſant le Prince de Condé pour obſerver le Prince d'Orange.

Et certes ces deux prudens Généraux ſe veilloient l'un l'autre avec tant de ſoin, qu'ils ne purent gagner le moindre avantage l'un ſur l'autre. Mais Monſieur le Prince de Condé fut bien-tôt commandé d'aller en Alſace aprés la mort du Maréchal de Turenne. Nôtre Prince avoit donc à faire à un nouveau Général, l'Armée ayant été laiſſée ſous le commandement du Comte de Montmorency, c'eſt le Duc de Luxembourg, qui n'étoit pas moins prudent que ſon Prédeceſſeur. Son Alteſſe eut néanmoins cet avantage ſur lui, qu'il l'empêcha de ravager le Territoire de Tréves, de ſorte que cette Ville, aprés la fatale & entiére déroute de Monſieur de Crequi, tomba entre les mains des Impériaux.

On s'étonnera peut-être que Son Alteſſe & Monſieur de Montmorency, étant ſi prés & preſque à la vûë l'un de l'autre, ne fiſſent rien de conſidérable. Mais Mr. de Montmorency ſçachant que la France venoit de recevoir deux grandes pertes, dans la mort de l'Illuſtre Mr. de Turenne, & dans la défaite du Maréchal de Crequy, ne

voulut point se mettre au hazard d'en recevoir une troisiéme, qui auroit peut-être été mortelle. Ce fut la raison pourquoi il laissa prendre Bins à sa barbe, qui se rendit à discretion au Prince d'Orange. Il y avoit dans la Ville trois cens cinquante hommes de Garnison, & quantité de provisions. Son Altesse fit démolir toutes les fortifications, afin qu'elle fut inutile à l'Ennemi. Mais il parut dans la suite que Monsieur de Montmorency n'avoit point d'ordre de donner Bataille au Prince; car quoi qu'il eût fait avancer mille Cavaliers François, dans le dessein, d'attaquer l'Arriéregarde; comme Son Altesse avoit sujet de le soupçonner; il rangea son Armée dans une grande plaine & fit battre la retraite sans le moindre Choc. Ainsi le Prince voyant la saison bien avancée, dispersa son Armée; & revint à la Haye.

Les miséres, & les calamitez de la Guerre qui avoient, depuis quelques années, affligé & dépeuplé la plus grande partie de l'Europe, étoient si grandes & si déplorables, que plusieurs Princes émus de compassion, se firent une affaire de songer aux moyens les plus propres, pour arrêter la violence de ces malheurs, qui accabloient

les

les peuples. On ne fit pourtant que trés peu de progrés dans un dessein dont l'exécution devoit être si profitable à toute la Chrêtienté, jusques à ce qu'enfin Charles Second Roi de la Grand-Bretagne, ayant conclû la Paix avec la Hollande, ne témoigna pas moins de zéle à éteindre cet Incendie général, qu'à procurer une Paix universelle entre tous les Princes Chrêtiens, dont toute l'Europe avoit tant de besoin. S'étant donc rendu Médiateur, il n'omit rien de tout ce qui étoit en son pouvoir, pour exciter les autres Princes à suivre son exemple. Il y eut pourtant tant d'obstacles & tant de delais, que cela retarda pour quelque temps ce qu'il avoit projetté. Cela n'empêcha pas que ce Prince ne levât tous ces obstacles avec un soin tout Royal, & avec une diligence infatigable, donnant satisfaction aux divers partis, par des raisons si fortes, qu'on ne pouvoit pas raisonnablement refuser la médiation d'un si grand Monarque, en la justice & prudence duquel ils avoient beaucoup de confiance. Tous les Partis donc qui étoient en différent s'en rapportérent à son jugement, & la ville de Nimégue fut choisie pour le lieu du Traitté de Paix, où tous le Pléni-

potentiaires se rendirent au commencement de l'année 1676. comme au rendez-vous général.

On ne laissa pas néanmoins de se preparer à la Guerre pour le Printemps, comme si on n'eût aucunement songé à la Paix. De sorte que Son Altesse eut assez à faire, pendant tout l'Hyver, pour tenir son Armée preste pour le commencement de la Campagne: car il étoit aisé à voir qu'on auroit besoin de puissantes forces pour s'opposer à l'Ennemi commun, dés que la Saison seroit venuë. Les François même commencérent avant la Mi-Avril de faire la revûë prés de Charleville, de quantité de Troupes sous le Maréchal de Crequi: & le Maréchal d'Humiéres se mit en Campagne avec un Corps d'Armée de quinze mille hommes, prés de Courtray, à dessein de se jetter dans le Païs de Vas, mais ayant été repoussé, il alla du côté d'Alost, mettant tout le Païs à Contribution, car les Espagnols n'étoient pas assez forts pour lui résister.

Cela fit faire diligence au Prince d'Orange, qui partit bien vîte de Rosendael, pour aller joindre le Duc de Villahermosa, ce qu'il fit à Cambron, le vingt-sixiéme d'Avril.

d'Avril. Mais auparavant le Maréchal de Crequy avoit bloqué Condé avec une Armée de seize mille hommes. A ces nouvelles, le Roi de France partit avec precipitation de Paris, & fut suivi, bien-tôt aprés, du Duc d'Orleans, qui amenoit avec lui un renfort de dix mille hommes. La Ville fut si furieusement attaquée & battuë de tous côtez, que ne pouvant plus soûtenir contre un si rude Ennemi, elle fut contrainte de se rendre à discrétion, quoi que le Prince d'Orange se fût déja avancé jusques à Granville pour la secourir. Mais ayant appris que la Ville s'étoit renduë il marcha du côté de Mons, & se posta prés d'Espinlieu, pendant que le Duc de Villahermosa étoit à Nancy pour observer les mouvemens des Ennemis. Le Roi de France ayant donné ordre qu'on réparât les Fortifications de Condé, & qu'on y mit une Garnison de trois mille hommes, commanda au Duc d'Orleans d'assiéger Bouchain avec l'Armée du Maréchal de Crequi, qui étoit de seize mille hommes. C'étoit une petite Ville, mais forte, située entre Cambray & Valenciennes, & qui défendant la communication entre ces deux Villes, avoit pour cette raison une

potentiaires se rendirent au commencement de l'année 1676. comme au rendez-vous général.

On ne laissa pas néanmoins de se preparer à la Guerre pour le Printemps, comme si on n'eût aucunement songé à la Paix. De sorte que Son Altesse eut assez à faire, pendant tout l'Hyver, pour tenir son Armée preste pour le commencement de la Campagne: car il étoit aisé à voir qu'on auroit besoin de puissantes forces pour s'opposer à l'Ennemi commun, dés que la Saison seroit venuë. Les François même commencérent avant la Mi-Avril de faire la revûë prés de Charleville, de quantité de Troupes sous le Maréchal de Crequi: & le Maréchal d'Humiéres se mit en Campagne avec un Corps d'Armée de quinze mille hommes, prés de Courtray, à dessein de se jetter dans le Païs de Vas, mais ayant été repoussé, il alla du côté d'Alost, mettant tout le Païs à Contribution, car les Espagnols n'étoient pas assez forts pour lui résister.

Cela fit faire diligence au Prince d'Orange, qui partit bien vîte de Rosendael, pour aller joindre le Duc de Villahermosa, ce qu'il fit à Cambron, le vingt-sixiéme

d'Avril.

d'Avril. Mais auparavant le Maréchal de Crequy avoit bloqué Condé avec une Armée de seize mille hommes. A ces nouvelles, le Roi de France partit avec precipitation de Paris, & fut suivi, bien-tôt aprés, du Duc d'Orleans, qui amenoit avec lui un renfort de dix mille hommes. La Ville fut si furieusement attaquée & battuë de tous côtez, que ne pouvant plus soûtenir contre un si rude Ennemi, elle fut contrainte de se rendre à discrétion, quoi que le Prince d'Orange se fût déja avancé jusques à Granville pour la secourir. Mais ayant appris que la Ville s'étoit renduë il marcha du côté de Mons, & se posta prés d'Espinlieu, pendant que le Duc de Villahermosa étoit à Nancy pour observer les mouvemens des Ennemis. Le Roi de France ayant donné ordre qu'on réparât les Fortifications de Condé, & qu'on y mit une Garnison de trois mille hommes, commanda au Duc d'Orleans d'assiéger Bouchain avec l'Armée du Maréchal de Crequi, qui étoit de seize mille hommes. C'étoit une petite Ville, mais forte, située entre Cambray & Valenciennes, & qui défendant la communication entre ces deux Villes, avoit pour cette raison une

bonne Garnison sous le commandement d'un Gouverneur, qui avoit la réputation d'un brave & prudent Capitaine. Le siége de cette Place n'étoit pourtant pas extrémement difficile au Duc avec une telle Armée ; d'autant plus que le Roi de France qui commandoit son Armée en personne n'étoit pas loin de lui ; & qu'il tenoit en haleine durant tout ce temps-là les Armées des Hollandois & des Espagnols. Il s'étoit campé pour cela à Sebourg entre la Riviere de Haine & l'Escaut, étendant son Armée aussi loin que Kievrain & Mousipont ; pour empêcher le Prince d'Orange d'approcher de Bouchain. Il commanda aussi au Maréchal d'Humieres de se saisir avec neuf mille hommes de tous les passages sur l'Escaut entre Condé & S. Amant, pour empêcher le secours de ce côté-là.

Cependant Son Altesse aprés avoir fait la revûë de son Armée ; qui se trouva de vingt-cinq mille hommes de pied ; & de seize mille Chevaux ; & aprés avoir reçû un Convoi de provisions de Bruxelles, que le Comte de Montal entreprit en vain d'enlever avec cinq mille Chevaux, décampa de Mons, & marchant sans bruit, en deux grands Corps, les Espagnols à droite, & les

les Hollandois à gauche, les provisions & l'Artillerie au milieu, il se campa le lendemain entre Perwez & Basecles, à trois milles de Condé, ou environ. En même temps le Prince d'Orange envoya le Prince de Vaudemont avec mille Fantassins & trois mille Chevaux pour s'assurer du passage de l'Escaut prés de Condé, & commanda au Duc d'Holstein de passer prés de Mons avec quinze cens Chevaux & deux Régimens d'Infanterie, pour se poster prés de Kievrain, dans le dessein d'amuser les François & de leur donner tellement le change, qu'ils crussent que toute l'Armée marchoit, vers cet endroit-là.

En effet, le Roi de France apprehendant que l'Armée des Alliez ne passât l'Escaut & ne fit lever le Siége de Bouchain décampa de Sebourg, & de Kievrain & passant l'Escaut prés de l'Abbaye d'Ename, campa à la vûë de Valenciennes, où le Maréchal d'Humiéres l'alla joindre.

Cependant Son Altesse ayant eu avis que les François avoient dessein de se saisir d'une Colline prés de Valenciennes, passa l'Escaut, à une lieuë au dessous de Condé, marcha en diligence du côté de Valenciennes & se rendant Maître de la Colline, à dix

dix heures du matin, rangea incontinent son Armée en bataille, ce que le Roi apercevant, il en fit de même. Les François avoient le bois de S. Amant à leur Aîle gauche, & les Confédérez à leur Aîle droite le bois de Vicogne, où ils postérent trois mille hommes de pied, pour être à couvert de ce côté-là. Et comme il n'y avoit rien entre les deux Armées qu'une grande plaine, personne ne doutoit qu'il n'y eût Bataille. Pour cet effet, Son Altesse parut à la tête de chaque Régiment, encourageant tellement les Soldats, qu'ils jettoient leurs chapeaux en l'air avec des cris, qui témoignoient qu'ils ne desiroient rien avec tant de passion que d'aller contre l'Ennemi. Mais quoi que les deux Armées fussent demeurées en Bataille tout ce soir-là & le lendemain; les François n'osérent pourtant avancer, de sorte que le Prince d'Orange qui avoit campé son Armée pour n'être pas surpris, résolut d'attaquer le jour suivant l'Armée du Roi, pendant qu'il envoya douze mille hommes détachez pour secourir la Ville: mais aprenant en même temps que Bouchain étoit pris, il changea de résolution. Les deux Armées néanmoins étoient toûjours à la

vûë

vûë l'une de l'autre, prés de Valenciennes, & le Prince ne voulut point quitter son poste, que le Roi de France, qui avoit écrit à Paris la nouvelle de la prise de Bouchain, ne décampât le premier, ce qu'il fit, lui laissant l'honneur d'avoir bravé la puissance & la fortune de France, de sorte que si les Confédérez perdirent une petite Ville, les François perdirent l'honneur d'accepter le défi du Prince d'Orange.

Le Roi de France n'eût pas plûtôt décampé, que Son Altesse le suivit de prés, & jugeant par son quartier, lequel il avoit pris entre Grammont & Ninove, qu'il avoit dessein de se jetter dans le Païs d'Alost, il envoya Antoine d'Agourto Lieutenant Général avec un nombre considérable de Chevaux & de Dragons, pour se saisir de tous les passages & des Ponts qui étoient sur la Riviére du Dender, ce qu'il fit à la barbe des François. Le Prince s'étant assuré par ce moyen de tout ce Païs, le Roi de France s'en retourna à Kievrain, qu'il fit fortifier, comme s'il avoit dessein sur Valenciennes. Ce qui obligea Son Altesse de marcher avec son Armée vers Lombeek, & Vanbeek qui n'est pas fort loin de Bruxelles, pour observer les mou-

vemens

vemens des ennemis. Les deux Armées demeurérent dans cet état jusqu'au commencement de Juillet sans rien faire de considérable. Mais pour lors le Roi retournant à Paris, aprés avoir donné le commandement de son Armée dans le Païs-Bas Espagnol au Maréchal de Schomberg, le Prince d'Orange s'alla camper devant Mastricht. D'un autre côté, le Maréchal de Schomberg, pour faire diversion, envoya le Marechal d'Humieres avec quinze mille hommes, dans le dessein d'assiéger Aire, qui est une Ville extrêmement forte, car elle est environnée d'un profond Marais, de trois côtez, & de trés-bonnes Fortifications : de sorte qu'on n'y pouvoit entrer que d'un côté, qui est défendu par un Fort appellé S. François qui avoit cinq Bastions, deux Demi-Lunes & un Fossé trés profond. Cependant cela n'empêcha pas que le Maréchal d'Humieres ne se rendit aussi-tôt Maître du Fort, le Gouverneur ayant trop peu de monde pour s'opposer au grand nombre de François. Aprés quoi, il jetta une si grande quantité de Bombes & de Grenades, que toutes les Maisons furent en feu. Si bien que les Bourgeois, qui ne pouvoient supporter leurs

leurs pertes ayant demandé à capituler, ſans que le Gouverneur en ſçût rien ; le Gouverneur fut contraint de rendre la Ville, ce qu'il fit néanmoins, à des conditions trés-honorables, que les François accordérent même avec plaiſir, parce qu'ils avoient eu avis que le Duc de Villahermoſa étoit en chemin, pour tâcher de faire lever le Siége.

Pendant tout ce temps-là, le Prince d'Orange n'avoit bougé, de devant Maſtricht, qui étoit inveſti de tous côtez par ſon Armée, & par les Troupes du Prince d'Oſnabruk, de l'Electeur de Brandebourg, du Duc de Nieubourg & de quelques autres Confédérez, à chacune deſquelles il aſſigna leur quartier. Pour lui il prit le ſien à Smeermaes du côté de Ruremonde. Parmi le reſte de ces Troupes, les Anglois ſous les trois Colonels Fenwik, Widdrington, & Ashley, au nombre de deux mille ſix cens hommes, ſans les Volontaires & les Officiers réformez, preſentérent une Requête à Son Alteſſe ; par laquelle ils la ſupplioient, qu'on leur aſſignât un quartier particulier, & qu'ils fuſſent commandez à part, afin que s'ils ſe comportoient en braves gens, ils en euſ-

ſent

ſent tout l'honneur, & que s'ils ſe comportoient en lâches, ils en euſſent tout le blâme, n'étant pas juſte qu'ils ſouffriſſent par la faute des autres. Cela leur fut accordé de bon cœur par le Prince, qui commanda qu'on leur donnât un Poſte à part, vis à vis de ſon Régiment des Gardes, du côté le plus prés de la porte de Boiſleduc, ſous le commandement du Colonel Fenwik, le plus ancien Colonel des trois: & ils tinrent bien leur parole, comme ils le firent voir par les rudes attaques, où ils ſe ſignalérent par une valeur extraordinaire durant le Siége.

Et en verité on peut dire que jamais Siége ne fut pouſſé avec plus de vigueur & de réſolution contre des gens qui ſe défendoient vigoureuſement: car le Prince animant continuellement ſes Soldats par ſa preſence, leur aprenoit à mépriſer la mort par le danger, où il s'expoſoit lui-même, juſques-là qu'il fut bleſſé au bras, d'un coup de Mouſquet, qui ne fit heureuſement que lui effleurer un peu la peau: & cela dans le temps que les Aſſiégez croyant avoir ruïné tous ſes Travaux, furent repouſſez par le Régiment qui étoit de garde pour lors. Et ſi le ſuccés de ce Siége avoit en-

entiérement dépendu du soin infatigable, du courage intrépide, & de la vigilance incroyable de Son Altesse, on auroit infailliblement pris la Ville: mais il y eut deux raisons pour lesquelles on ne s'en rendit pas Maître aussi-tôt qu'on auroit pû. Premiérement la Riviére devint si basse, que le Prince fut obligé d'attendre son Canon quelques jours de Ruremonde faute d'eau. En second lieu, les forces qu'il attendoit de l'Evêque de Munster & des Ducs de Lunebourg ne vinrent point à son secours. D'un autre côté le Maréchal de Schomberg ayant reçû des ordres exprés de secourir la Ville, & s'étant avancé pour cet effet jusqu'à Tongres, Son Altesse, assembla son Conseil de guerre pour consulter sur ce qu'il y avoit à faire dans cette conjoncture. Et aprés avoir considéré l'état où se trouvoit l'Armée, qui n'étant au commencement que de vingt-quatre à vingt-cinq mille hommes, étoit extrêmement diminuée, & encore plus fatiguée par les travaux continuels qu'elle avoit été obligée de supporter; aprés avoir fait réflexion, qu'il étoit impossible de boucher les passages & les avenuës dans la Ville, du côté de Wick, & que les François y jetteroient du secours,
quel-

quelque effort que l'on fit pour les en empêcher ; enfin, aprés avoir éprouvé que les Chevaux ne pouvoient plus ſubſiſter dans les tranchées, faute de fourrage, on réſolut de lever le Siége. C'eſt pourquoi le Prince d'Orange ordonna que la Cavalerie joindroit le Comte de Valdeck, & envoya l'Artillerie, les Munitions & les Proviſions, avec les Malades & les Bleſſez à Ruremonde par eau, ſe tenant avec ſon Infanterie en bataille rangée, juſqu'à ce que les batteaux fuſſent hors de danger : aprés quoi il marcha à Loenaken, où il campa toute ſon Armée, pour voir ſi les François enflez de leur bon ſuccés, voudroient hazarder une Bataille. Mais le Maréchal content d'avoir fait le Siége, ne voulut rien faire davantage ; ce qui obligea Son Alteſſe de quitter Loenaken, & d'aller à S. Tron, où il donna congé aux trois Régimens Anglois, & à neuf autres Hollandois qui avoient beaucoup ſouffert durant le Siége, & qui s'en retournérent en Hollande, pour ſe refaire un peu de leurs pertes.

De-là le Prince prit ſa marche du côté de Janche & de Pertuis, le Duc de Villahermoſa conduiſant l'Avantgarde, le Duc d'Oſ-

d'Osnabrug le Corps de bataille, & Son Altesse l'Arriére-garde. Le Maréchal les suivit jusqu'à Warem, espérant donner sur l'Arriéregarde. Si bien que les Confédérez se postérent sur une petite éminence entre Janche & Pertuis, ne doutant pas que les François ne vinssent leur livrer combat: mais s'étant trompez, le Prince revint sur ses pas à Warem, où jugeant que la Campagne étoit finie pour cette année, il laissa son Armée sous le commandement du Comte de Valdeck, & s'en retourna en Hollande, pour assister à l'Assemblée générale des Etats. Il leur rendit compte de la derniére Expedition, ce qui satisfit tellement Leurs Hautes Puissances, que le Président le félicita de son heureux retour, & le remercia de la part de toute l'Assemblée, pour les grands travaux & les peines extraordinaires qu'il avoit souffertes pour la République. Le Prince ayant fait la même chose dans l'Assemblée des Etats de Hollande, Mr. le Pensionnaire Fagel lui rendit de nouvelles actions de graces, pour avoir exposé sa personne à tant de dangers pour la conservation de l'Etat, ajoûtant que cela les engageoit à reconnoître qu'ils lui seroient éternellement

ment obligez de ses soins & de sa sage conduite.

La Campagne étant finie, tout le monde étoit dans de grandes espérances que la Paix qu'on négocioit se conclurroit enfin: & ceux qui la desiroient le plus, alléguoient pour raison, que tous les Princes de l'Europe étant fatiguez de la Guerre, & épuisez par les grandes & continuelles dépenses, seroient bien aises de prendre haleine & de se reposer. Mais nous ne sçavons pas toûjours les ressorts cachez qui font mouvoir les Etats & les Royaumes; & nous trouvons qu'il est bien plus aisé d'allumer un feu que de l'éteindre; une Paix comme celle-là n'étoit pas une chose si aisée, que ceux qui la souhaitoient pouvoient s'imaginer. Il falloit plus que d'un Hyver pour régler tous les préparatifs de cette grande Assemblée de Nimégue. En effet, nonobstant toutes les peines que le Roi de la Grand'-Bretagne prenoit, ceux qui raisonnoient, tant soit peu, voyoient bien, que la Paix n'étoit pas encore une affaire prête.

Et ces conjectures n'étoient pas vaines; car l'année 1677. ne fut pas plûtôt commencée, que quoi que ce fût au milieu de l'Hy-

l'Hyver, l'Armée de France prit sa marche, du côté des Païs-Bas Espagnols: si bien que dans peu de temps tous les environs de Valenciennes, de Cambray, & de S. Omer furent tellement couverts des Troupes Françoises, que ces trois Villes étoient en quelque maniére bloquées de loin. Et les François disoient même hautement qu'ils vouloient se rendre Maîtres de deux Places d'importance, avant que leurs Ennemis fussent prêts à se mettre en Campagne.

C'est ici que l'on peut remarquer le grand avantage d'une Armée conduite par un seul Général, & qui obéït immédiatement & uniquement à ses ordres, au dessus de celle de plusieurs Confédérez, qui est sujette à mille delais & contradictions dans leurs Conseils, à l'humeur différente de plusieurs Nations, & à la misére & pauvreté des Alliez, au lieu qu'une seule Personne qui a tout le pouvoir en main, ordonne toutes choses comme il lui plaît, sans le moindre obstacle.

Le Roi de France ayant donc une fois résolu d'ajoûter à ses nouvelles Conquêtes, celle des Païs-Bas Espagnols, y fit marcher en si grande diligence toutes ses for-

ces,

ces, que d'abord il environna Valenciennes avec une Armée de cinquante ou soixante mille hommes, sous le commandement du Duc de Luxembourg & du Comte de Montal : & quatre jours aprés il arriva lui-même en Personne au Camp.

Valenciennes est une grande & belle Ville, bâtie, comme l'on dit, par l'Empereur Valentinien. Elle est scituée dans le Hainaut sur l'Escaut, qui passe au travers, & par la petite Riviére de Roüelle, qui peut inonder le Païs d'un côté de la Ville, ce qui est un grand avantage. Elle est d'ailleurs si bien fortifiée, qu'on la croyoit imprenable.

Il y avoit dans la Ville une Garnison de deux mille Fantassins Espagnols, Wallons & Italiens, avec environ mille Chevaux & Dragons, sous le commandement du Marquis de Risbourg Frere du Prince d'Epinoy.

Le Roi de France étant arrivé au Camp, visita tous les Postes, considéra la Place donna ordre qu'on ouvrît la tranchée, & dressa les Batteries, qui furent poussées tellement en peu de jours, que les François s'étoient avancez jusqu'au Glacis de la Contrescarpe & d'un Ouvrage à Corne,

qui

qui étoit une des meilleures défenses de la Ville. Mais le Roi ne voulant pas perdre temps à prendre réguliérement tous les dehors, ordonna qu'on donnât l'assaut sur l'Ouvrage à Corne, en quatre différens endroits, tout à la fois, à huit heures du matin : & afin de faciliter cette entreprise, il occupa les Assiégez, toute la nuit, par quantité de Bombes, de Grenades & de Carcasses, qu'il jetta dans la Ville, ce qui eut tout l'effet qu'on en attendoit. Car le lendemain les Assiégez accablez des fatigues de cette nuit s'allérent reposer, ne laissant que trés peu de monde pour garder les Fortifications. Si bien que les Assiégeans se prévalant de l'occasion emportérent tout ce qui se rencontra sur leur chemin ; gagnérent la Contrescarpe & l'Ouvrage à Corne ; & ayant tourné le Canon, du côté de la Ville, cela mit la Garnison dans une si grande frayeur, qu'elle cria qu'elle se rendoit, dans le temps que les François entroient pêle & mêle avec les Espagnols dans la Ville. Les François donc s'en rendirent Maîtres, n'ayant perdu dans cette Expedition, que le Comte de Barlemont, Colonel du Régiment de Picardie ; trois Mousquetaires, six Grenadiers & quelques Soldats.

Le Roi de France n'eut pas plûtôt vû sur les Remparts de la Ville les Etandards François & Suisses, qu'il s'approcha au grand galop : & quoi que la Ville se fût renduë à discretion, il ordonna sous de grandes peines qu'on s'abstint du pillage & qu'on ne fit aucune insulte aux Habitans. Mais une autre raison qui obligea la Ville de se rendre, fut plûtôt, que le Marquis de Risbourg avoit été blessé au commencement du Siége, ce qui l'obligea à garder le lit. C'est pourquoi le Roi de France le laissa aller à Bruxelles pour se justifier. Tout le reste de la Garnison qui étoit au nombre de deux ou trois mille hommes furent tous prisonniers de guerre.

Le Roi ayant ainsi emporté Valenciennes, s'alla camper devant Cambray avec une partie de son Armée commandée par le Duc de Luxembourg, & ordonna au Maréchal d'Humiéres d'aller devant S. Omer avec l'autre partie.

Cambray est une des plus anciennes Villes des Païs-Bas, bâtie du temps de Servius Hostilius, mais son Château fut bâti par Charles-Quint Empereur, de sorte que les Espagnols ont pris un grand soin de le conserver. Ce fut la premiére Ville que

que Clodion, Roi de France conquit aprés une perte de cinquante trois mille hommes de part & d'autre. C'eſt une Ville d'un grand Commerce pour certaines marchandiſes, & qui avoit été entre les mains des Eſpagnols, depuis quatrevingt-ans. Il y avoit dedans une bonne Garniſon de quatorze cens Chevaux, de quatre Régimens d'Infanterie, outre deux Compagnies de vieux Soldats Eſpagnols, ſous le commandement de Dom Pedro de Zavala, qui en étoit Gouverneur. On ſe prépara, des deux côtez, à ſe bien défendre & à bien attaquer: mais l'Egliſe Cathédrale étoit en ſi grande vénération pour ſa beauté, que les Chanoines ſortirent de la Ville & preſentérent une Requête au Roi, pour le ſupplier que l'on ne tirât point ſur leur Egliſe, ce que le Roi leur accorda volontiers. Les lignes de circonvalation & de contrevalation ne furent pas plûtôt finies, que le Roi donna ordre que l'on donnât l'aſſaut à deux Demylunes du côté du Château, deſquelles les François s'étant tout auſſi-tôt rendus Maîtres, on commença d'abord à miner les Remparts: ce qui mit les Aſſiégez dans une telle conſternation, qu'ils demandérent à capituler, & rendirent la Ville à des

M 2 termes

termes trés-honorables. Les Ecclésiastiques firent leur capitulation à part.

Mais quoi que la Ville se fût ainsi renduë, le Château tint encore bon, car le Gouverneur prenant avantage de la cessation d'armes, donna ordre cependant pour avoir du Canon & autres munitions nécessaires; fit tuer tous les Chevaux, n'en réservant que dix pour chaque Compagnie; & se retira ainsi dans le Château avec tous ses Soldats, avant que les François en eussent eu le moindre vent, étant résolu de leur vendre la Citadelle plus cher qu'il n'avoit fait la Ville. De sorte que le Roi fut obligé de faire deux Siéges devant une même Place: & le Château ne fut pas si aisément ni si promptement pris que la Ville. En effet, le Roi voulant faire ses approches avec sa diligence ordinaire, fut obligé de cesser pour quelque temps, non seulement à cause que les Pionniers François furent repoussez par les Assiégez dans une sortie que ceux-ci firent pour prévenir leur approche, (auquel temps le Comte d'Auvergne fut blessé à la tête, & le Commissaire de l'Artillerie Françoise tué d'un Boulet de Canon) mais aussi parce que le Roi ayant eu avis que le Prince d'Orange venoit

venoit au secours de S. Omer, fut contraint d'y envoyer le Duc de Luxembourg avec une grande partie de son Armée, pour renforçer son frere Monsieur le Duc d'Orleans, qui avoit mis le Siége devant cette Ville, & avoit déja dressé les Batteries.

Car les Nouvelles des grands succés que le Roi de France avoit euës à Valenciennes & à Cambray, & celles du Siége de S. Omer avoient tellement alarmé les Provinces-Unies, que cela obligea le Prince d'Orange de se mettre en Campagne, plûtôt, peut-être, qu'il n'avoit dessein, considérant le grand danger qu'il y avoit dans cette entreprise, qui demandoit beaucoup de diligence, avant que le reste des Alliez fût prêt. Ayant donc, pour cet effet, assigné à Ypre le rendez-vous général à son Armée, qui pour la plus grande partie, étoit composée de Hollandois, & de quelques Troupes, qu'on avoit tirées des Garnisons Espagnoles, il se mit en marche, le septiéme du Mois d'Avril, & le neuviéme, il arriva à Ste Marie Capel, où il aprit que le Duc d'Orleans avoit campé dans le grand chemin de S. Omer, ne laissant que quelques Régi-

mens dans les Tranchées, pour les garder & pour tenir la Ville bloquée. Le Prince résolut néanmoins de continuer sa marche, ce qui étoit pourtant incommode, à cause de quantité de chemins étroits, où il falut passer, de sorte qu'aprés avoir marché tout le lendemain, il ne put avancer que jusqu'à un petit ruisseau appellé Pene, à l'autre bord duquel il apperçut les ennemis, qui s'étoient rangez en bataille sur un terrain qui paroissoit assez découvert. Mr. le Prince ayant consulté tous les Guides & tous ceux qui connoissoient le Païs, ils l'assurerent tous unanimement, qu'il n'y avoit point d'autre passage pour aller à Bacq, qu'on jugeoit être la seule Place, par où S. Omer pouvoit être secouru, c'est pourquoi il resolut de passer là ce ruisseau & d'aller attaquer l'Ennemi. Pour cet effet, ayant fait faire des ponts & reparé ceux que les François avoient rompus, il passa ce ruisseau le 11. d'Avril, à la pointe du jour, & cela se fit si promptement, que tout étoit passé, avant que les ennemis s'en apperçussent. Mais lors qu'il fut passé avec ses Troupes, il fut bien surpris, de voir qu'il y avoit encore un autre ruisseau, entre les Fran-

François & lui, couvert de plusieurs hayes, bien que ceux qui connoissoient le Païs eussent assuré le contraire : de sorte qu'il se trouva fort embarrassé, ne s'étant pas attendu à ce second obstacle. Il ne laissa pas néanmoins, de se rendre Maître de l'Abbaye de Piennes, qui étoit à l'autre bord, pour tâcher de passer à la droite : mais ayant fait reconnoître le lieu, on trouva que le terrain étoit si fort entrecoupé de fossez & de hayes, de ce côté-là, qu'il n'y eut pas moyen de passer. Cependant l'Ennemi ayant reçû un renfort de quinze mille hommes, vint attaquer l'Abbaïe, où s'étoient logez les Dragons du Prince, qui leur résistérent vigoureusement, & qui aprés avoir été renforcez de quelques Regimens d'Infanterie, contraignirent les François de se retirer. En suite de quoi, le Prince mit le feu à l'Abbaïe, de peur que l'Ennemi ne s'en saisit pour s'y poster. En même temps les François avancerent, à petit pas, avec l'Aîle droite de leur Armée, pour charger en flanc l'Aîle gauche de celle du Prince, qui étoit couverte de quantité de Hayes, où l'on avoit aussi posté deux Bataillons. Le Prince s'étant apperçû que l'Ennemi avoit reçû de nouveaux renforts

de ce côté-là, envoya encore trois Bataillons pour assister le sien & pour garder la Plaine qui étoit derriére les Hayes. Mais les deux premiers Régimens quittérent lâchement leur poste, à l'aproche de l'Ennemi, de sorte que les trois autres Régimens qu'on avoit fait venir pour les soûtenir, n'ayant pas eu le temps de se poster & voyant que les deux premiers Bataillons fuyoient, ils prirent aussi la fuite & se renverserent sur les Escadrons, qui étoient là pour les couvrir, ce qui causa une confusion extraordinaire. Et sur cela la Cavalerie ennemie venant à avancer & étant soûtenuë de l'Infanterie, qui faisoit un feu continuel, les Escadrons du Prince furent repoussez, mais ils n'allerent pourtant pas loin: car s'étant ralliez d'abord, ils se jetterent sur les François avec tant de courage, qu'ils les mirent en fuite, à leur tour. Cependant, l'Infanterie ennemie s'étant avancée là dessus & ayant occupé les hayes, où les gens du Prince s'étoient postez, auparavant, ils ne pûrent pas faire longue resistance, ni empêcher que le reste de leur Infanterie ne fût attaquée en flanc aussi bien qu'en front. Si bien que l'Infanterie, aprés avoir trés bien fait son devoir, se vit

forcée

forcée de quitter son poste & Mr. le Prince ayant repassé le ruisseau se retira en trés bon ordre à Steenword & de là, à Poperdingue; l'ennemi ayant été si maltraité par le Comte de Waldec, qui commandoit l'Aile droite du Prince, qu'il n'eut pas envie de le poursuivre. Voila qu'elle fut l'issuë de la Bataille de Mont-Cassel.

Il est pourtant certain que les François étoient en bien plus grand nombre qu'on ne croyoit: car ils reçûrent, la nuit, avant la bataille, un renfort considérable de l'Armée, qui étoit devant Cambrai. Tellement, que par le rapport même des Prisonniers François, le Prince soûtint l'effort de trente-neuf Bataillons, & de cent Escadrons: Il est d'ailleurs certain, que quoi que le Prince perdît beaucoup de monde, les François en perdirent presque autant, quantité de leurs Bataillons & de leurs Escadrons ayant été presque mis en piéces. De sorte que ceux qui parlent de ce combat sans aucune prevention & sans prendre parti, avoüent que si M. le Prince eût donné, le soir auparavant, comme il le souhaitoit, ce à quoi un des Capitaines Généraux s'opposa, disant que les Troupes étoient trop fatiguées; ou que si l'Aile

gauche du Prince se fût battuë avec le même courage que la droite & que le Corps de Bataille, les François eussent eu du pire. Mais il se trouva malheureusement que cette Aile n'étoit composée que de nouveaux Regimens de jeunes Soldats sans experience, qui furent uniquement la cause que son Altesse ne remporta pas la Victoire, qui certainement étoit dûë à son courage & à sa conduite : car tout le monde demeure d'accord qu'elle fit tout ce qu'on avoit attendre d'un brave & prudent Général. On dit qu'il fit des merveilles dans le Corps de bataille qu'il commandoit en personne, allant lui-même à la charge, à la tête de ses Troupes, les encourageant par son exemple & par ses exhortations, & s'exposant si hardiment au milieu des Ennemis, qu'il reçût deux coups de mousquet dans sa Cuirasse. En effet, les Etats Généraux furent si sensibles à cela, que dans la réponse à une Lettre que le Prince leur écrivit pour leur rendre compte de ce qui s'étoit passé, ils lui rendirent de trés-sincéres actions de graces pour le grand soin & les peines infatigables qu'il avoit prises pour le service du Païs, sans même épargner sa Personne, le priant d'en avoir plus de soin à l'avenir & de

con-

confidérer combien elle leur étoit chére pour la conſervation de leur Patrie, qui retomberoit infailliblement dans les mêmes malheurs & calamitez, ſi quelque accident lui arrivoit.

Le Prince d'Orange s'étant retiré, le Roi de France pourſuivit le Siége de la Citadelle de Cambray avec toute la vigueur imaginable: & il arriva par malheur pour les Aſſiégez, qu'une des Bombes qu'avoient jettées les François, ayant mis le feu dans un des Magazins, où étoient les Grenades & autres Munitions de guerre, ce Magaſin fut entierement conſumé. Les Aſſiégez ne laiſſérent pas néanmoins de ſe défendre vigoureuſement, & de ſe récompenſer, en quelque ſorte, de la perte qu'ils venoient de faire, par la mort du Marquis de Renel, un des Lieutenans Généraux du Roi de France, qui fut tué d'un coup de Canon du Château. Mais enfin les François ayant fait pluſieurs brêches, & le Gouverneur de la Citadelle ayant été bleſſé, ils furent contraints de céder au grand nombre & aux continuelles attaques de l'Ennemi, & de rendre le Château, ce qui ſe fit ſous des conditions trés-honorables.

Pour revenir au Duc d'Orleans, quoi qu'il fût victorieux, il eut si grand peur que le Prince ne tentât une seconde fois de jetter du secours dans S. Omer, qu'il n'osa pas quitter le Champ de bataille, & se tint sur ses gardes, huit jours durant, avant que de retourner devant S. Omer. Mais ayant apris que Son Altesse avoit passé le Canal de Gand avec toutes ses forces, il retourna devant la Ville, qu'il assiégea avec toute son Armée, & aprés une vigoureuse résistance, qui lui coûta quantité de ses meilleurs Officiers, la Ville fut contrainte, quoi que malgré les Habitans, de se rendre sous de bonnes conditions.

Aprés la prise de ces Villes, le feu des François se ralentit. Eux qui étoient si prompts à attaquer les autres, se contentérent de se défendre eux-mêmes, pendant tout le reste de l'Eté, & n'oserent jamais hasarder une Bataille, quoi qu'elle leur fût souvent presentée. Car d'un côté le Prince d'Orange avoit renforcé son Armée de nouvelles Recrûës: & les Troupes Auxiliaires des Evêques de Munster & d'Osnabrugh, des Ducs de Zell & de Wolfenbuttel, renforcées de dix mille hommes, tant de Cavalerie que d'Infanterie, sous le com-

commandement du Duc de Villahermosa, étant venuës au rendez-vous prés d'Aloſt, & étant jointes enſemble faiſoient un Corps d'Armée formidable. Le Duc de Lorraine, d'un autre côté, étant venu juſqu'à Pont à Mouſſon avec une puiſſante Armée, menaçoit d'entrer dans la Champagne, ce qui obligea le Roi de retourner à Paris, laiſſant le Maréchal de Crequy pour s'oppoſer au Duc de Lorraine, & le Duc de Luxembourg, pour obſerver les mouvemens du Prince d'Orange, qui délogeant avec toute l'Armée, alla attaquer les François qui étoient devant Ath: car tous les Confédérez quoy que Villahermoſa & l'Evêque d'Oſnabrug y fuſſent en perſonne, lui en avoient cédé la conduite. Mais le Duc de Luxembourg s'étoit ſi avantageuſement poſté devant deux petites Riviéres, que Son Alteſſe ne jugea pas à propos de l'attaquer dans ſon fort. Il fit néanmoins un Camp volant de huit, ou neuf mille hommes pour empêcher les François de faire des courſes dans la Flandre, du côté de Bruges & d'Oſtende; & voyant qu'il ne pouvoit pas attirer le Duc de Luxembourg à une Bataille, il marcha droit à Charleroy & l'aſſiégea.

Char-

Carleroy eſt une Forterefſe réguliere que le Marquis de Caſtel-Rodrigo avoit commencée & que les Eſpagnols abandonnerent en 1667. aprés l'avoir raſée. Les François la rebâtirent, depuis, & en firent une des meilleures & plus fortes Places du Païs. Il y avoit alors une Garniſon de quatre, ou cinq mille hommes, ſous le commandement du Comte de Montal Officier de grande réputation. Les François qui ſe doutoient bien que le Prince avoit deſſein de l'aſſiéger, l'avoient fournie de toutes ſortes de Munitions de guerre & de bouche, & d'une ſi grande quantité de Canon, que le Gouverneur avoit été obligé d'en renvoyer une bonne partie, & de faire ſortir les Femmes & les Enfans, avant que la Place fût inveſtie.

Si-tôt que le Duc de Luxembourg eut des nouvelles que le Prince d'Orange étoit avec ſon Armée devant Charleroy, il tira toutes les Garniſons des Païs conquis, & en ayant fait un Corps de quarante mille hommes, il décampa de devant Ath: & ſçachant fort bien que les Confédérez ne pouvoient avoir de Fourrage, que du Païs qui eſt au de là de la Sambre, il ſe poſta ſi avantageuſement de l'autre côté de la

Riviére

Riviére, qu'ayant un Bois à sa droite, & la Riviére devant lui, il fut impossible de le forcer. Ce qu'il fit, non pas tant pour faire lever le Siége, que pour fatiguer les Assiégeans, qu'il sçavoit bien ne pouvoir subsister sans fourage. En effet, Son Altesse ayant consideré cela, & de plus, ayant fait reflexion, que s'il attaquoit les François, la Garnison de Charleroi ne manqueroit pas de se saisir de tous les gués & passages de la Sambre, il leva le Siége, si l'on peut l'appeller de ce nom, & se retira à Sombref, son grand dessein ayant été de conserver son Armée, d'où dépendoit le salut des Provinces-Unies. Les Généraux Espagnols, qui avoient mieux aimé qu'on entreprit ce Siége, que celui d'Oudenarde, n'étoient pas d'avis que le Prince se retirât, & à la verité cette retraite lui fit de la peine : mais enfin, ayant consideré que c'étoit s'exposer à une défaite trop apparente, tant à l'égard du poste, où étoient les ennemis, que de la force de leur Armée qui étoit superieure à la sienne, il crut, qu'il étoit de la sagesse de conserver ses Troupes, & qu'il y auroit eu de la témérité à entreprendre une affaire, où il y avoit tant de hazard & si peu d'esperance de réüssir,

sir, comme il l'écrivit lui-même au Duc de Lorraine, qui approuva fort cette conduite.

Son Altesse s'apercevant bien que les François n'avoient autre dessein, que de l'empêcher de mettre le Siége devant quelque Place considérable, & reconnoissant d'ailleurs, qu'il ne pouvoit les attirer à donner une Bataille, sans quoi il n'y avoit pas grand avantage à gagner sur eux, marcha avec son Armée du côté de Bruxelles, & la laissant sous le commandement du Cõmte de Waldeck, retourna à la Haye, accompagné du Comte d'Osseri, de Dom Carlos, du Duc d'Albermale, & de plusieurs autres Personnes de qualité. Aprés avoir rendu compte aux Etats Généraux de la derniére Campagne, & des raisons qui l'avoient obligé à lever le Siége de Charleroy, & à ne pas attaquer un Ennemi si avantageusement posté; Leurs Hautes Puissances le remerciérent encore de sa conduite & de ses soins infatigables, le priant de continuer son zéle pour l'intérêt du bien commun.

Peu de temps aprés son retour à la Haye, il arriva quantité de Noblesse d'Angleterre

à la

à la Cour du Prince, qui dans une Assemblée des Etats Généraux leur donna à entendre, que son Oncle le Roi de la Grand' Bretagne Charles Second souhaitoit extrêmement, qu'il fit un voyage en Angleterre, dans l'espérance que sa presence dans ce Royaume contribuëroit beaucoup à la Paix que l'on négocioit alors, & qui seroit d'ailleurs trés-avantageuse aux Etats, leur offrant ses services en tout ce qu'il pourroit pour le bien public. Son Altesse prit donc Congé des Etats, & de tous les Colléges, le dix-septiéme d'Octobre, & étant accompagnée du Comte d'Ossery, de Monsieur d'Odyk, du Comte de Nassau, & de plusieurs autres Personnes de qualité, elle s'embarqua à Hellevoetsluys, dans un des Yachts de Sa Majesté, y en ayant trois autres, outre trois Vaisseaux de guerre pour l'escorter. L'Admiral Evertsen eut aussi ordre de l'accompagner avec quantité de Vaisseaux qui étoient dans le Texel. Ce Prince arriva à Harwich, le dixneuviéme à dix heures du matin, où le Duc d'Albermale, & le Maître des Cérémonies l'attendoient avec les Carosses du Roi, qui le conduisirent le même soir à Ipswich, où le Roi lui-même accompagné de Son Altesse Roya-

Royale le Duc d'York, le reçût avec tous les témoignages de bonté & d'affection. Le vingt-troisiéme il arriva avec Sa Majesté & Son Altesse Royale à Whitehall, & fut logé dans l'Appartement du Duc d'York, qui se retira à S. James. Le Dimanche suivant, qui étoit le jour de la naissance du Roi, s'étant passé avec les solemnitez accoûtumées, la Princesse Marie fille aînée de son Altesse Royale parut pour la premiére fois en public, avec des habits trés riches & trés magnifiques. Et le jour de l'Installation du Lord Maire de Londres aprochant, le Maire accompagné des Aldermans & des Sherifs se rendit à Whitehall, non seulement pour feliciter le Prince sur son arrivée en Angleterre, mais aussi pour l'inviter avec le Roi & Son Altesse Royale à la solemnité de la Fête, qui devoit être plus magnifique que de coûtume, à cause que le bruit couroit déja que Sa Majesté avoit jetté les yeux sur Son Altesse, préférablement à tout autre Prince de l'Europe, pour le marier à sa trés-illustre Niéce Héritiére Présomptive des trois Royaumes : c'est pourquoi la Ville de Londres avoit resolu de faire éclatter avec toute la magnificence possi-

poſſible la gloire de la Monarchie de la Grand' Bretagne.

Ce qui n'étoit qu'un bruit auparavant, fut bien-tôt aprés confirmé par le Roi lui-même, qui le premier de Novembre déclara en ſon Conſeil le deſſein qu'il avoit de marier au Prince d'Orange la Princeſſe Marie, fille aînée du Duc d'York, lequel paroiſſant tout auſſi-tôt dans le Conſeil donna ſon conſentement au Mariage, & témoigna avoir beaucoup d'affection pour le Prince, dont le mérite étoit ſi connû. Le Roi & Son Alteſſe Royale déclarérent en même temps, qu'ils eſpéroient que cette Alliance contribuëroit beaucoup à l'accompliſſement de la Paix, pour laquelle Sa Majeſté avoit réſolu de travailler autant que l'intérêt de ſes Royaumes l'y engageroit. Aprés cela tout le Conſeil en Corps alla complimenter la Princeſſe & enſuite le Prince lui-même, comme fit auſſi, à leur exemple, le reſte de la Nobleſſe du Royaume. La nouvelle s'en étant répanduë par la Ville, tout le peuple témoigna la joye qu'il en avoit par le ſon des Cloches & par les feux de joye.

Le Prince d'Orange en donna avis aux Etats, par un Exprés, leur mandant, qu'a-
prés

prés avoir bien considéré les raisons qui le pouvoient porter à se marier pour le bien de leur Etat & pour se conformer à leurs souhaits, il avoit crû ne pouvoir mieux faire, que de s'attacher auprés de la Princesse Marie, fille aînée du Duc d'York; qu'il l'avoit demandée en mariage à Sa Majesté & à Son Altesse Royale son Pere, qui lui avoient accordé sa demande, & qu'ainsi, il jugeoit à propos de leur en donner avis, attendant au plûtôt leur consentement, afin qu'il pût se rendre au plus vîte en leur Païs, pour le service de la Patrie.

Là-dessus les Etats Généraux s'étant assemblez; aprés avoir sérieusement pesé les raisons d'Etat sur lesquelles ce Mariage étoit fondé, & les avantages qui s'en pouvoient ensuivre, qui tendoient à l'affermissement de l'union étroite qui étoit entre le Roi de la Grand' Bretagne & les Etats des Provinces Unies; à l'établissement de l'ancienne Maison d'Orange, & à la conclusion de la Paix si long-temps desirée; aprés avoir considéré tout cela, & surtout, le choix que Son Altesse avoit fait d'une Princesse, qui avec une bonté naturelle étoit douée de toutes les vertus que l'on pouvoit souhaiter dans le Mariage; ils té-

moigné-

moignérent par un Edit public leur approbation en des termes pleins de joye & de contentement, déclarant outre cela le grand cas qu'ils faisoient d'une telle Alliance, & la sincére résolution où ils étoient de cultiver cette ancienne & fidéle amitié & bonne correspondance, qui avoit toûjours été, & qui étoit entre sa Majesté Britannique & eux.

Cette réponse & approbation arrivant à Londres le quatorziéme de Novembre, qui étoit le jour de la Naissance de Son Altesse, le Mariage fut fait le même jour à onze heures de nuit, & avec si peu de bruit, que le Peuple n'en sçût rien jusqu'au lendemain matin. L'Evêque de Londres fit la Cérémonie, & ce qu'il y eut de remarquable, ce Prelat ayant demandé, selon la coûtume; *Qui donne cette Dame?* Sa Majesté répondit; *C'est moi.* Le lendemain le Peuple fit paroître par des témoignages publics la joye qu'il avoit d'une si glorieuse Alliance, dont il se promettoit un jour un trés-grand bonheur.

Cependant, au milieu de tant de Fêtes & de joyes, le Prince sçachant combien sa presence étoit necessaire en Hollande, fit toute la diligence possible pour s'en retour-

ner.

ner. Il partit de Londres le vingt-neuviéme de Novembre avec la Princesse, & mit pied à terre à Terheyde, d'où il alla à Hounslaerdyk, où ils attendirent quelque temps, jusqu'à-ce qu'ils fissent leur entrée publique à la Haye, qui se fit, peu de jours aprés, avec une magnificence extraordinaire. Car outre que les douze Compagnies des Bourgeois étoient en armes, chacune sous leurs differens Drapeaux; le Pont de la Haye étoit revêtu de verdure, en forme de Festons, au dessous desquels étoient écrites ces paroles:

Uxori & Batavis vivat, Nassovius Hector!

Que le Prince d'Orange, qui est un second Hector, vive pour son Epouse & pour les Hollandois!

Auriaco & Patriæ vivat Britannica Princeps!

Que la Princesse d'Angleterre vive pour le Prince d'Orange & pour sa Patrie!

Leurs Altesses n'eurent pas plûtôt passé le Pont, qu'elles furent rencontrées par vingt-quatre jeunes filles, des mieux faites qu'on

qu'on avoit pû trouver, dans la Maison des Orphelins & des Pauvres. Elles étoient vêtuës de blanc & marchoient, deux à deux, aux côtez du Carosse, chantant & semant des fleurs & de la verdure le long du chemin.

On passa ensuite devant la Maison de Ville, sous un Arc de Triomphe revêtu de branches d'Orangers & d'Oranges avec les Armes de Leurs Altesses, où l'on voyoit deux mains jointes ensemble, avec ces mots, où les Lettres Capitales marquent l'année M. D. C. LXVII.

AVrIaCI hIs thaLaMIs bataVIs
Dos regIa sIt paX.

Que la Paix puisse être pour les Hollandois, la Royale Dot du Mariage du Prince d'Orange.

De là passant au travers du Marché dans la Ruë qui conduit à la Cour, elles y trouverent un autre Arc de Triomphe, avec ces paroles:

Ingredere Auspiciis Batavis fœlicibus
Aulam.

Entrez sous des Auspices heureux dans la Cour de Hollande.

Je


MARIE,
Reÿne d'angleterre &.
Princesse d'Orange.

Je passe sous silence plusieurs autres Cérémonies qui se firent ce jour-là. Il suffit de dire, que le Peuple ne pouvoit pas témoigner plus de joye, ni les Magistrats plus de satisfaction.

On ne fut pas long-temps sans voir les effets que l'on se promettoit de cet heureux Mariage. Et certainement un aussi puissant Prince qu'étoit le Roi de la Grand' Bretagne, qui avoit conclu cette Alliance pour le bien public des Provinces-Unies; pour les intérêts de Son Illustre Neveu; pour l'avancement de la Religion Protestante, & qui s'étoit rendu le Mediateur de toute l'Europe, ne pouvoit que tenir sa parole.

Au commencement de l'année 1678. quoi qu'on fût au milieu de l'Hyver, le Roi de France fit de si grands préparatifs pour la Guerre, que cela allarma toute l'Europe, mais particuliérement la Hollande & ses Alliez. C'est pourquoi le Roi de la Grand'Bretagne envoya le Comte de Feversham à sa Majesté Trés-Chrêtienne, avec un projet de Paix, en vertu duquel Charleroy, Ath, Oudenarde, Courtray, Tournay, Condé, Valenciennes, S.

Guillain, & quelques autres Villes devoient être renduës aux Espagnols, & le Roi de France garder toute la Franche-Comté. Mais il n'en voulut rien faire, & le Roi d'Angleterre ne voulut rien rabattre de ses propositions. Ce qui obligea Sa Majesté Britannique d'envoyer ordre à Mylord Hyde son Ambassadeur à Nimégue, de faire en son nom une étroite Alliance avec les Etats Généraux, par laquelle, entr'autres choses, il fut conclû.

Que le Roi & les Etats s'assisteroient & se défendroient mutuellement, de telle maniére, & avec les forces dont ils conviendroient ensemble.

Que les Villes de Charleroy, Ath, Oudenarde, Courtray, Tournay, Condé, Valenciennes, & S. Guillain, seroient renduës aux Espagnols, avec les autres Places, dont les François s'étoient rendus Maîtres, depuis la prise de S. Guillain.

Que la Comté de Bourgogne demeureroit au Roi de France.

Que pour les Provinces-Unies, on restituëroit, de part & d'autre, toutes Places en Europe.

Qu'en considération de l'Alliance entre l'Em-

l'Empereur & les Etats Généraux, toutes choses seroient ajustées, selon la raison & l'équité.

Que l'on restituëroit au Duc de Lorraine sa Duché.

Qu'il y auroit une suspension d'Armes de la part du Roi de Suéde, jusqu'à-ce qu'on fut tombé d'accord, des conditions de Paix.

Et enfin, que si le Roi de France refusoit d'accepter ces conditions, qu'alors le Roi de la Grand' Bretagne, & les Etats Généraux joindroient leurs forces, pour le mettre à la raison.

Cette Ligue ayant été ainsi concluë, Sa Majesté Britannique envoya Mylord Montagu en France, pour presser le Roi d'accepter ses propositions, ayant fait lever cependant une Armée: mais le Roi de France rejetta ces conditions de Paix, & fit de grands préparatifs de Guerre de tous côtez, mais sur tout dans ses nouvelles Conquêtes des Païs-Bas, ce qui obligea le Roi d'Angleterre de rappeller les Troupes qu'il avoit au service de France, lesquelles on maltraita fort, & on les renvoya même sans les payer.

Le Roi de la Grand' Bretagne tint ferme

N 2 dans

dans sa résolution, & ayant convoqué un Parlement, il communiqua à l'Assemblée l'Alliance qu'il avoit faite avec la Hollande pour le bien public & pour le repos de la Chrêtienté, protestant qu'il étoit résolu de contraindre le Roi de France à la Paix, qu'il avoit commencé de traiter, & dont il étoit le seul Médiateur: & pour cet effet, il pria le Parlement de lui fournir une somme d'Argent nécessaire pour une telle entreprise. Pour réponse la Chambre-Basse remercia Sa Majesté du soin qu'Elle prenoit de la Religion Protestante, en mariant Sa Niéce à un Prince Protestant, & la supplia, en même temps, de ne consentir à aucunes conditions de Paix avec la France, qu'elles ne fussent meilleures, que celles que l'on avoit faites au Traité des Pyrénées. A quoi le Roi ayant répondu, les Communes après une longue délibération résolurent d'équipper une Flote de quatre-vingt-dix Vaisseaux de guerre, & de lever une Armée par terre de 29870. hommes, & nommérent des Commissaires pour supputer ce que cela coûteroit. Mais cela se trouva monter à une somme si haute qu'on ne pût pas d'abord convenir des moyens de lever cet argent. Cependant, c'étoit

une

une affaire pressante, car le Roy de France étoit prêt à marcher.

En effet tandis que Sa Majesté Britannique conferoit & déliberoit, avec quelles forces & en quel endroit on s'opposeroit aux François, les François commencérent à couvrir les Païs-Bas Espagnols, comme une Nuée noire qui renferme le Tonnerre. Et ce qu'il y eut de plus facheux, c'est, que quand ils eurent à la fin conclu quel nombre d'hommes étoit nécessaire, & que les Etats eurent offert trente mille hommes, pour joindre à dix mille Espagnols tout prêts, le reste des Députez, excepté celui de l'Evêque de Munster qui offrit neuf mille hommes tant de Cavalerie que d'Infanterie, declarérent qu'ils n'avoient point d'ordre de conférer touchant le temps du rendez-vous, ni touchant les hommes. De sorte que les Etats Généraux avec l'Espagne furent contraints de soûtenir les premiers chocs des François qui sont toûjours les plus impétueux au commencement, & le Prince d'Orange vit avec regret perdre des Lauriers qu'il eût pû cueillir, si les Confédérez eussent fait un peu plus de diligence.

Le Roi de France, qui sçavoit fort bien

 ce

ce que tenoient les Confédérez, resolut de les prevenir, avant qu'ils fussent en état de s'opposer à ses entreprises. Pour cet effet, il partit de Paris le 7. du Mois de Février. Il prit sa marche du côté de Mets; & sans que personne sçeût le dessein qu'il avoit, il entra en Flandres. Tout le monde crut que les François en vouloient à Mons, ou à Namur, ou à quelque autre Place de cette importance: & Gand qui ne s'attendoit pas à être attaqué affoiblit si fort sa Garnison pour la distribuër dans les Places, pour lesquelles on apprehendoit, que le Roi de France, qui avoit observé tous les mouvemens qu'on avoit faits, alla mettre le siége devant cette ville le 1. Mars, avec une Armée de soixante, ou quatre-vingt mille hommes. Il n'étoit pas possible à une ville d'une si grande étenduë, qui n'avoit, d'ailleurs, que quatre ou cinq cens Soldats de Garnison, outre les Habitans, de se défendre contre un Prince furieux, qui estimoit plus la prise d'une Demy-lune, que la perte de mille hommes; qui ne donnoit de repos ni jour, ni nuit; & qui par les Assauts & Batteries continuelles l'eût entiérement affoiblie. Gand fut donc forcé de se rendre, neuf jours aprés le Siége. L'Ennemi

mi victorieux alla ensuite devant Ypre avec la même rapidité: mais parce que la Ville étoit bien plus forte que celle de Gand, & qu'elle avoit une meilleure Garnison, les Assiégeans y trouvérent une si vigoureuse résistance, & y perdirent tant d'Officiers & de Soldats, avant que de la prendre, que le Roi envoya la plus grande partie de son Armée dans les Garnisons, pour se refraîchir, & lui-même s'en rétourna à Paris, soit qu'il jugeât que son Armée fût harassée de ces deux Siéges, soit qu'il crût avoir assez humilié son Ennemi, pour le porter aux conditions de Paix qu'il proposoit, ou qu'il craignît les Anglois, qui levoient une Armée.

Car en ce temps-là, le Duc de Montmouth étoit arrivé à Bruges, avec environ trois mille hommes, tant de Cavalerie que d'Infanterie, que le Roi de la Grand' Bretagne envoyoit pour renforcer l'Armée du Prince d'Orange: & le Parlement pour lors assemblé étoit tellement porté à poursuivre la Guerre contre la France, qu'il pria Sa Majesté de lui déclarer ouvertement la Guerre, lui promettant d'exposer biens & vies, & de lui fournir, de temps en temps,

des sommes d'argent suffisantes pour une si belle entreprise.

Pendant que tout ceci se passoit, on fut bien étonné d'apprendre, que le Roi de France avoit entiérement abandonné Messine & toute la Sicile. Les plus habiles Politiques croyoient qu'il n'y avoit plus d'espérance de Paix, puis que ce Prince avoit abandonné ses Conquêtes dans l'Italie, comme il avoit fait auparavant dans la Hollande, afin qu'il pût mieux venir à bout des Païs-Bas, de l'Espagne & de l'Empereur. D'autres au contraire disoient, que c'étoit une marque qu'il n'étoit pas si fort qu'il se vantoit, & que ce qu'il en avoit fait étoit plûtôt par nécessité, que pour aucune autre fin.

Quoi qu'il en soit, le Parlement d'Angleterre crut que la France avoit résolu de continuer la Guerre en Allemagne & dans les Païs-Bas,& de se rendre un plus puissant Voisin qu'on n'auroit voulu. De sorte qu'il passa un Bill pour une imposition capitale, & par le même Acte il défendit le transport des Marchandises de France en Angleterre. Sa Majesté Britannique auroit souhaité de faire Alliance avec l'Empereur, l'Espagne,

&c

& les Provinces-Unies, & d'obliger ces Puissances à faire la même défense de transporter aucune Marchandise de France dans leurs Etats; & ce fut l'unique raison qui l'empêcha de rompre hautement avec le Roi Trés-Chrêtien, jusqu'à-ce que ces deux choses fussent conclûës. Mais pendant que les Hollandois marchandoient sur le dernier point, croyant qu'une telle défense ruïneroit leur Commerce; un malheureux accident arriva qui changea toute la face des affaires.

Le Roi de France étant retourné à Paris, & voyant que le Roi de la Grand' Bretagne étoit si resolu à soûtenir les intérêts de son Neveu le Prince d'Orange, particuliérement, depuis son voyage en Angleterre & son Mariage avec sa Niéce, en considération de quoi on disoit que Son Altesse Royale le Duc d'York se préparoit d'aller lui-même en Flandres à la tête des Anglois, & peut-être de toute l'Armée des Confédérez; le Roi de France, dis-je, voyant tout cela, fit un projet de Paix lui-même, & l'envoya à son Ambassadeur à Nimegue, pour être distribué aux autres Ambassadeurs & Médiateurs, par ceux d'Angleterre.

Les Chefs de ces propositions étoient, que le Roi de Suéde & le Duc de Gotorp seroient entiérement satisfaits ;

Que le Prince & Evêque de Strasbourg seroit rétabli dans tous ses Domaines, Biens, Honneurs & Prérogatives, & que son Frere, le Prince Guillaume de Furstemberg seroit mis en liberté ;

Que pour l'Empereur, il n'altéreroit rien dans les déclarations publiques qu'il avoit déja faites, qui étoient de s'en tenir au Traité de Westphalie. Il offroit seulement, ou de garder Fribourg & de rendre Philisbourg, ou de garder Philisbourg & de rendre Fribourg ;

Que quant à l'Espagne, il lui rendroit Charleroy, Ath, Oudenarde, Courtray, Gand, & S. Guillain, avec leurs dépendances & Chastelenies, & en récompense, il demandoit toute la Franche-Comté, Valenciennes, Bouchain, Condé, Cambray, Aire, & S. Omer, avec toutes leurs dépendances : en un mot toutes les Places dont il étoit en possession, à la réserve de celles que je viens de nommer.

De plus, il consentoit de rendre Charlemont, ou Dinant au Roi Catholique, pourvû que l'Evêque de Liége & l'Em-

pereur y consentissent aussi ;

Que les Confins entre l'Espagne & les Païs-Bas, à commencer depuis la Mer, seroient la Meuse, Neuport, Dixmude, Courtray, Oudenarde, Ath, Mons, Charleroy, & Namur, & que ces Confins seroient assurez par ces Places, vû qu'ils lui avoient couté des millions à fortifier, & qu'en les quittant il se privoit des avantages qu'il avoit d'aller jusqu'aux portes de Bruxelles ;

Que pour ce qui regardoit les Etats Généraux, outre la satisfaction qu'il leur donnoit, par ce qu'il cédoit à l'Espagne, il leur restituëroit Mastricht & continuëroit le même Traité de Commerce, comme il étoit auparavant ;

Que quant aux intérêts du Duc de Lorraine, il vouloit bien le rétablir, selon le Traité des Pyrenées, ou lui rendre tous ses Domaines, à l'exception de la Ville de Nancy, mais qu'en récompense il lui donneroit Toul, se réservant néanmoins le passage de ses Frontieres en Alsace, & les chemins qui lui seroient nécessaires pour aller de France à Nanci, & de Nanci à Mets Brisac & dans la Franche-Comté.

Ces conditions plurent à quelques-uns

& deplurent, en même temps, à bien d'autres. Les Etats-Généraux, par exemple, n'avoient pas sujet de les rejetter. Mais les Ministres des Alliez en ayant conferé à la Haye, les rejetterent absolument, comme injustes & deraisonnables, fondez, sur ce que le Roi de France vouloit bien que l'on satisfit ses Alliez: mais qu'il ne faisoit pas la même chose, à l'égard des autres Princes. Cependant, le Roi de France ayant demandé, le 15. d'Avril, par les Mediateurs Anglois, une réponse positive, pour le 10. de Mai; Mr. le Prince se rendit exprés à la Haye & assista à l'Assemblée générale des Etats, où aprés une longue dispute, de la part des Ministres des Alliez qui s'excusoient sur le peu de temps que la France leur demandoit, pour se determiner; Mr. de Beverning Ambassadeur des Provinces-Unies au Congrés s'en retourna à Nimegue, pour voir si les Ambassadeurs de France ne pourroient pas obtenir du Roi leur Maître un terme de deux Mois pour les Alliez, & Mr. Théodore de Leide passa à Londres, pour achever de disposer à la paix Sa Majesté Britannique.

Monsieur de Leyde étant arrivé en Angleterre

gleterre fut regardé de mauvais œil, par la Chambre-Basse du Parlement, qui croyoit que les Hollandois se hâtoient de faire une Paix deshonorable avec la France, & dans cette croyance, qui étoit augmentée par les jalousies du parti Papiste à la Cour, ils résolurent de ne plus donner d'argent au Roi, jusqu'à-ce que la Religion Protestante fut bien assurée, ce qui offença tellement Sa Majesté, que bien-tôt aprés elle prorogea le Parlement.

D'un autre côté les Espagnols commencérent à se rendre aux raisons des Etats Généraux, à quoi ils furent d'autant plus aisément portez, qu'ils virent que l'Angleterre & la Hollande consentoient aux conditions proposées par la France, & aussi parce que l'état de leurs affaires alloit de mal en pis, par la perte considerable du Fort de Leeuw, qui fut malheureusement surpris par les François, environ ce temps-là. Mais ce qui les détermina, tout à fait, fut le retour du Roi de France, qui outre l'Armée qu'il avoit auprés de Bruxelles, où il s'étoit rendu, en avoit encore deux autres, aux environs, l'une sur le Rhin, & l'autre entre la Sambre & la Meuse, qui ne menaçoient de rien moins, que de la perte en-

entiére de tous les Païs-Bas Espagnols, si les Hollandois faisoient la Paix sans eux, & demeuroient neutres, aprés cela, durant le cours de cette Guerre, à quoi le Roi de France les exhortoit puissamment.

Les Espagnols étant donc contraints de céder à la nécessité de leurs affaires, déclarérent qu'ils étoient prêts d'accepter les conditions de Paix. Aussi-tôt les Etats Généraux firent toute la diligence possible pour porter les autres Alliez à y consentir, mais leurs Ministres s'amusant à faire des Mémoires & des Repliques, cela fit perdre patience aux Etats, qui ennuyez de tous ces retardemens, envoyérent des ordres exprés à leurs Ambassadeurs à Nimégue de conclurre le Traité. Mais ils furent bien surpris quand les Plénipotentiaires de France refusérent de le signer, sur de nouvelles demandes qu'ils firent, car ils exigerent qu'on donnât une entiére satisfaction au Roi de Suéde, & protesterent qu'autrement le Roi leur Maître ne concluroit rien.

Cela fit naître de nouvelles difficultez, & donna occasion à de nouvelles plaintes, de la part des Etats Généraux, à l'égard de la maniére d'agir injuste du Roi de France, aprés

aprés qu'ils avoient accepté si franchement les Conditions qu'il avoit lui-même proposées. Le Roi pour toute réponse dit, qu'il avanceroit jusqu'à S. Quentin, où il attendroit là six jours les Commissaires qu'ils jugeroient à propos de lui envoyer, pour ajuster ce différent. Mais les Etats croyant avoir assez fait, repliquérent, que d'envoyer des Commissaires, ce seroit seulement donner de la peine inutile à Sa Majesté, pour accommoder de nouveaux différents, aprés un consentement positif; c'est pourquoi qu'ils étoient tous prêts de signer le Traité, & que si Sa Majesté refusoit de le faire, ils protestoient de leur innocence, & jettoient sur lui toute la faute des malheurs qui en pourroient arriver. Et ils résolurent entr'eux, le Prince d'Orange present, de ne plus envoyer personne au Roi de France, jusqu'à-ce que le Traité fût signé.

Les Nouvelles de ce différent & de la résolution des Hollandois de continuer la Guerre, à moins que le Roi de France ne relâchât un peu des intérêts de Suéde, étant arrivées en Angleterre; le Parlement, qui auparavant avoit résolu de casser l'Armée que le Roi avoit levée par Mer & par Terre,

re, ordonna qu'elle seroit encore sur pied. Sa Majesté envoya même une partie de son Armée en Flandres, & fit une Ligue offensive & défensive avec les Provinces-Unies, où on limita un temps assez court au Roi de France pour signer le Traité, ou pour déclarer plus au long ses prétentions.

Ces procédez résolus & fiers du Roi de la Grand' Bretagne mirent fin à cette affaire si ennuyeuse, car le Traité de Paix entre la France & la Hollande fut signé le onziéme d'Août à minuit. Et le Roi de France auroit bien mieux fait de ne pas tant rafiner dans sa politique, car cela lui pensa couter la perte entiére de l'Armée de Luxembourg.

Car Mons en Haynaut ayant été long-temps bloqué par les François, étoit presque réduit à l'extrémité, de sorte que le Prince d'Orange ayant avis que les Confédérez avoient joint l'Armée de Hollande & d'Espagne qui étoit prés du Canal de Bruxelles, partit de nuit de la Haye le vingt-sixiéme de Juillet. Si-tôt qu'il fut arrivé à l'Armée, il tint conseil de Guerre avec tous les Généraux des Alliez, où il fut conclû, que l'on délogeroit, & que l'on poursuivroit le Duc de Luxembourg,

qui

qui marchoit du côté de Mons, à dessein d'empêcher qu'on ne secourût la Ville.

Dans cette résolution le Prince partit avec toute l'Armée, au commencement du mois d'Août, & à peine eût-il passé Bruxelles, que le Général Spaen le joignit avec un renfort de six mille hommes de l'Electeur de Brandebourg, & de l'Evêque de Munster. Les François qui avoient resté quelques jours à Soignes, ayant appris la marche du Prince d'Orange, décampérent bien vîte, & l'Armée des Confédérez campa au même endroit, où celle des Ennemis avoit campé le jour auparavant. Son Altesse marchant de là, du côté de Roeles, avança avec l'Aîle gauche, aussi loin que l'Abbaïe de S. Denys, où le Duc de Luxembourg avoit son quartier. Et comme ce poste étoit presque inaccessible, à cause des bois, des petits sentiers & des precipices, dont il étoit environné, le Duc s'attendoit si peu à une attaque, qu'il étoit à table, lors qu'on lui vint dire, que le Prince d'Orange s'avançoit pour le surprendre, ce qui l'obligea à se retirer en desordre. Le Prince avoit audevant de son Aîle droite, Castrau, que le Duc avoit gagné avec precipitation, & qui

se trouva heureusement pour lui d'un accés aussi difficile, que le lieu qu'il avoit quitté. Cependant, Son Altesse, que ces difficultez n'embarassérent point, n'eut pas plûtôt rangé son Armée en bataille, qu'elle résolut de chasser l'ennemi, de son nouveau poste. Du moment que cette résolution eut été prise, elle envoya querir son Artillerie & la fit joüer sur les François, qui étoient un peu au dessus & à côté d'un Cloître proche de S. Denis, que le Duc de Luxembourg croyoit de pouvoir défendre avec son Canon ; mais il lui fut impossible de soûtenir le choc des Dragons des Confédérez, qui le chassérent de ce poste & se rendirent Maîtres du Cloître, pendant que l'Aide de Camp Général Collier, s'avança, du côté de l'Abbaye, & secondé par le Général Delwick fila au travers de ces chemins étroits, & se glissant dans ces horribles précipices avec un courage invincible, chassa l'Ennemi qui faisoit une vigoureuse résistance dans ses Lignes. Au milieu de cette mêlée, le Prince accompagné du Duc de Montmouth, qui avoit combattu tout le jour au côté de Son Altesse, & animé du bon succés, ayant les yeux pleins de feu, crioit ;

A moi, à moi, pour encourager les Régimens qui devoient seconder les premiers. On n'épargna ni Poudre ni Balles des deux côtez, tous les Régimens de l'Aîle gauche se secondant l'un l'autre jusqu'au soir avec la même vigueur & résolution. Le Comte de Horn, de son côté, approcha son Canon de plus prés, & le fit jouër sur les Bataillons François dans le Vallon, faisant un terrible ravage.

De là Son Altesse courut à Castrau qui étoit attaqué par les Espagnols, du côté de l'Aîle droite, où le Régiment des Gardes du Prince avoit l'Avantgarde, sous la conduite du Comte de Solms, qui étant secondé par le Régiment du Duc d'Holstein, & par les Anglois, chassa enfin les ennemis de leur poste, au milieu d'un feu épouvantable. Le Regiment des Gardes à pied fût en action avec les François cinq heures de suite, & les poursuivit un quart de lieuë, au travers des champs & des précipices, par où la Riviére de Haine passe, du côté le plus éloigné de Castrau. C'est assurément une chose incomprehensible, que des hommes pussent faire de si grands efforts, en des lieux qui étoient si desavantageux, que les personnes qui s'y enten-

doient

doient & qui les ont examinez, depuis, disent qu'il y a trés peu de Places qui soient si fortes.

Le Comte d'Ossery fit des merveilles avec les Anglois à une petite distance des Gardes à pied, où les François perdirent beaucoup de monde.

Il n'y eut pas un Général qui ne se comportât avec une valeur égale à celle des anciens Héros. Mais par dessus tous nôtre Illustre Prince, qui au travers du feu & des coups, s'avança si loin, qu'il eût été dans un danger manifeste, si Monsieur d'Ouwerkerck n'eût arrêté un hardi Capitaine, qui étoit sur le point de lui lâcher un coup de Pistolet, & que ce Gentilhomme tua sur la place. La Cavalerie ne fit rien, durant tout ce temps, à cause de la situation du lieu, qui ne permettoit pas aux Chevaux de se battre dans des passages étroits & des precipices horribles, de sorte que tout le fort du combat tomba sur l'Infanterie & sur les Dragons.

La nuit mit fin au Combat, à la faveur de laquelle le Duc de Luxembourg fit sa retraite sans bruit, mais non pas sans confusion, & se retira à Mons, pour se mettre à couvert, par le moyen d'un Bois qu'il

avoit

avoit d'un côté & d'une Riviére qu'il avoit de l'autre, laissant à Son Altesse pour marques de la Victoire, le Champ de bataille, la plus grande partie de ses blessez, quantité de Tentes & de Bagage, avec beaucoup de Poudre, & d'autres Munitions de Guerre.

Les Etats Généraux ayant appris les nouvelles d'un si grand succés, envoyérent des Commissaires au Prince pour le féliciter de la Victoire qu'il avoit remportée avec tant de gloire & de réputation, & pour le remercier des grandes actions qu'il avoit lui-même faites dans ce dernier Combat, au hazard même de sa vie : le priant néanmoins, par dessus toutes choses, d'avoir plus de soin de sa Personne qu'il n'avoit eu, puis que selon toutes les apparences, la tranquilité des Provinces-Unies, & le Repos de l'Eglise & de la Réligion Protestante dépendoit absolument de son salut. Et pour témoigner l'estime qu'ils faisoient de sa conservation, ils firent présent à Mr. d'Ouwerkerck, en reconnoissance du courage, avec lequel il s'étoit si généreusement opposé au danger qui menaçoit Son Altesse, d'une Epée dont la garde étoit d'Or massif; d'une paire de

Pistolets garnis d'Or, & d'une garniture de Cheval du même Métail.

Le Prince d'Orange ayant ainsi contraint le Duc de Luxembourg de se retirer, auroit sans doute poussé sa pointe & jetté du secours dans Mons, mais lors qu'il consultoit sur ce qu'il y avoit à faire, on lui donna avis, que le Roi de France & les Etats Généraux s'étoient accommodez. Aprés le mois de Juin, il y eut une cessation d'Armes, & l'Armée Françoise se retira dans le Païs entre la Sambre & la Meuse, & Son Altesse marcha à Escausines sur le grand chemin de Nivelle, d'où il retourna à la Haye.

Le succés de cette Bataille hâta la conclusion du Traité entre l'Espagne & la France, lequel fut signé le dix-septiéme de Septembre, à la grande loüange du Roi d'Angleterre, qui ayant ajoûté à sa Mediation la terreur des armes, pour executer ses promesses, eut pour recompense la joye de voir, que la Paix & le bien général de l'Europe avoit été comme la dot de sa Niéce, & que les deux grandes Alliances entre la France & la Hollande, & entre l'Espagne & la France, étoient les influences de l'Alliance conjugale entre Son

Son Alteſſe, & la Princeſſe Marie d'Angleterre, qui l'avoit engagé d'étendre ſa main, pour ainſi dire, pour arrêter la trop grande puiſſance de la France.

La Guerre étant donc finie entre la France & les Provinces-Unies, Son Alteſſe eut le temps de ſe repoſer des fatigues & des travaux des derniéres Campagnes: car aprés la ratification de la Paix, & la reſtitution de Maſtricht aux Etats, le Roi de France ne troubla plus, par la force des Armes, les Païs-Bas, de ſorte qu'aprés que Son Alteſſe eût réformé toutes les innovations des François, tout le monde commença à joüir du repos & de la tranquilité de la Paix.

Il n'en fut pas de même, à l'égard des Rois de France & d'Eſpagne. Par le Traité conclu entre ces deux Couronnes, on étoit convenu, qu'il s'aſſembleroit des Commiſſaires à Cambrai, pour régler le different des limites. Cela S'étoit fait dés l'année 1679. Et aprés pluſieurs conteſtations, qui ne firent qu'aigrir les affaires, les François firent naître de nouveaux differens ſur certaines pretenſions qu'ils diſoient avoir, ſur le Vieux Pont de Gand, ſur la Ville & le Château d'Aelſt & leurs depen-

dependances, ſur les Villes de Grammont, Ninove & des Provinces entieres. Comme ces pretentions de la France étoient exceſſives, & que les Eſpagnols s'en moquoient, les Commiſſaires François livrerent une Declaration aux Eſpagnols par laquelle ils leur proteſtoient qu'ils s'alloient départir de la Conference, ſi on ne les ſatiſfaiſoit au plûtôt ſur leurs prétenſions. Et ſur le refus qu'on fit de leur donner ſatiſfaction, ou parce que l'affaire traînoit en longueur, le Roi de France les menaça non ſeulement de ſurprendre pluſieurs de leurs Places : mais il le fit effectivement. Et non content de cela, quelque temps aprés, ne voulant relâcher rien de ce qu'il demandoit, il donna ordre au Marechal de Crequi de bloquer Luxembourg, & d'empêcher qu'aucune proviſion n'y entrât, afin d'obliger par ce moyen les Eſpagnols à lui accorder ſes demandes. Les Etats Généraux & Son Alteſſe crûrent qu'ils ne devoient pas demeurer neutres dans une affaire d'une ſi dangereuſe conſéquence. Car d'un côté ils avoient peur qu'une rupture entre les deux Coûronnes ne les engageât dans une nouvelle Guerre, & de l'autre, quoi qu'ils fuſſent en paix, ils aimoient bien

bien mieux, cependant que les Païs-Bas demeuraſſent aux Eſpagnols, que d'avoir un ſi puiſſant Voiſin que le Roi de France, qui les haraſſoit continuellement dans leurs Frontiéres.

C'eſt pourquoi, à l'inſtance des Eſpagnols qui les en priérent, auſſi bien que le Roi de la Grand' Bretagne (joint que la conférence entre les Miniſtres de France & d'Eſpagne à Courtray, n'avoit produit aucun effet) les Etats Généraux ſe firent une affaire de s'employer tout de bon à compoſer ces différens à l'amiable. Car bien que les Eſpagnols, aprés le blocus de Luxembourg, preſſaſſent les Etats, de leur envoyer huit mille hommes de ſecours, comme ils y étoient obligez, par les Articles de la Paix, au cas que les François les attaquaſſent, contre le Ttaité de Paix conclû, ils aimérent mieux néanmoins prendre le parti de Médiateurs.

Pour cet effet Sa Majeſté Britannique, & les Etats Généraux par leurs Miniſtres à Paris, preſſérent le Roi de France de relâcher de ſes prétentions, ou tout au moins de lever le Blocus de Luxembourg, juſqu'à-ce qu'on eût ajuſté ces nouveaux différens. A quoi le Roi repliqua, qu'il étoit

O prêt

prêt de renoncer à toutes les Places, & Païs dont il demandoit d'entrer en possession, pourvû qu'en récompense, les Espagnols lui donnassent Luxembourg, avec tout le Païs, à trois lieuës aux environs. Ce fut la proposition que fit le Roi de France au Roi d'Angleterre, s'il vouloit procéder à un Traité plus ample. Et Sa Majesté Britannique, & les Etats Généraux, qui avoient été priez par le Roi de France d'y faire réflexion, trouvérent que la proposition n'étoit pas déraisonnable, & particuliérement, pourvû que le Roi s'abstint de presser davantage Luxembourg. Ce que les Etats, de l'avis du Prince d'Orange, jugérent à propos de signifier aux Ministres Espagnols, & de les presser d'accepter la condition.

Cela ayant été rejetté néanmoins par les Espagnols, le Roi de France déclara, qu'il étoit content que le Roi de la Grand' Bretagne, fut l'Arbitre de tous leurs différens. Mais cela ne plût pas aux Espagnols jaloux, qui soupçonnoient le Roi d'Angleterre, à cause de la nouvelle Alliance qu'il avoit faite avec la France. Alléguant de plus, que l'Angleterre n'étoit pas en état d'entreprendre une Guerre étrangére, au cas que

la

la France refusât, de se soûmettre au jugement du Roi de la Grand' Bretagne,

Le delai, qu'aporta le Roi d'Espagne à accepter la Médiation du Roi d'Angleterre, déplût tellement à la France, que le Roi limita un temps fort court aux Espagnols, pour accepter, ou refuser ce Parti. Ce qui n'allarma pas peu les Etats Généraux, qui craignoient de nouveaux actes d'hostilité, sitôt que le temps limité seroit expiré. Ils se résolurent donc de presser le Roi d'Espagne, d'accepter au plûtôt l'offre que leur faisoit la France, de s'en remettre au jugement du Roi d'Angleterre. D'un autre côté, ils priérent Sa Majesté d'interposer son crédit, & son autorité, pour pacifier ces deux Couronnes, & de porter les Parties intéressées à s'assembler, pour préparer toutes les choses nécessaires à un accommodement.

Mais le Roi de la Grand' Bretagne, étant assuré que la France n'y consentiroit jamais, qu'on ne nommât des Lieux, & des Personnes, pour autant de temps que cela lui seroit avantageux, d'autant plus que les Parties intéressées, étoient déja assemblées à Francfort pour cet effet; Il tâcha de s'excuser, disant que les Etats Généraux

étoient plus propres pour décider ce différent. Ainsi, on demeura pendant presque toute une année, à disputer qui seroit le Juge des différens des deux Couronnes.

Cependant, vû les troubles qui menaçoient le repos de toute l'Europe, en ce que les Espagnols négligeoient la médiation d'Angleterre, & que les Etats, contre le sentiment de Sa Majesté Britannique, ne jugeoient pas à propos que l'on pressât les Espagnols d'accepter l'offre, à moins que l'on n'y comprît aussi tous les Alliez; tout le monde craignoit que le temps limité à l'Espagne pour se résoudre, étant passé, le Roi de France ne renouvellât la Guerre contre les Païs-Bas Espagnols. C'est pourquoi, les Etats Généraux pressérent le Roi de la Grand' Bretagne, de prévenir par son crédit, & par sa prudence, tous les actes d'hostilité de la France, contre l'Empereur, l'Empire, & le Roi d'Espagne.

A quoi le Roi d'Angleterre répondit, qu'il étoit prêt de faire tous ses efforts pour accommoder ces deux Couronnes, mais qu'il apprehendoit de n'y pouvoir pas réüssir, à moins que l'Espagne n'acceptât la médiation, & que l'Empereur fit au plûtôt son accommodement. Il insinua même

me assez franchement aux Ambassadeurs, l'avis certain qu'il avoit, que les Etats Généraux avoient dissuadé l'Espagne d'accepter l'offre du Roi de France. Les Ambassadeurs s'excusérent, en disant à Sa Majesté, que ce que les Etats en avoient fait, n'étoit pas qu'ils n'approuvassent bien que Sa Majesté fût l'Arbitre de ces différens, mais seulement pour prévenir la jalousie que le Roi d'Espagne, & les autres Alliez pourroient concevoir, à leur égard, en s'imaginant que les Etats, n'avoient nullement envie de garder les Traitez, & les Ligues qu'ils avoient faites avec eux, & se servir de ce prétexte pour les rompre, ce qui ne pouvoit que causer une division générale entre les Alliez & eux, & une rupture, ou du moins donner sujet à sa Majesté Catholique, de leur refuser son assistance, en cas de nécessité, puis que leur salut dependoit en quelque maniere des forces de leurs Alliez. Mais toutes ces raisons ne produisirent autre chose dans l'esprit du Roi d'Angleterre, sinon qu'il feroit tout ce qu'il pourroit, sans pourtant rien promettre. Il eut néanmoins assez de pouvoir auprés du Roi de France, en faveur de l'Empereur, pour faire que la France lui offrit une Tréve de

 trente

trente ans, & prolongeât le terme limité, pour accepter la Médiation, ou ne pas l'accepter, jusqu'au dernier jour du mois d'Août, sans molester le Roi d'Espagne ni l'Empereur, le Roi Trés-Chrêtien se faisant un grand honneur de cette générosité, de ne chagriner point Sa Majesté Imperiale, dans un temps où elle étoit assez embarrassée avec le Turc.

Mais quoi que cette Tréve de trente ans, fût considérée par tous les Etats de l'Empire, comme une proposition fort raisonnable, & qui sembloit devoir redonner à l'Empereur, le repos & la tranquilité qu'il souhaitoit tant, il y en eut néanmoins qui la rejettérent, alléguant pour raison, qu'une Tréve si longue, donneroit occasion au Roi de France, de fortifier toutes les Places dont il étoit déja en possession, & confirmeroit en quelque maniére le titre de ces injustes prétentions, comme ils les appelloient, & sur tout, si auparavant l'on ne convenoit de la maniére, & de la continuation de la Tréve. Mais parce qu'aprés un long debat à Ratisbonne, on ne pût s'accorder sur ces deux points, le progrés de cette négociation, n'alla que fort lentement.

Du-

Durant tout ce temps-là, les Etats Généraux travaillérent avec beaucoup d'assiduité à un accommodement, & pour cet effet ils nommérent la Haye pour le rendez-vous général des Négotiateurs, & ils eurent tant d'ascendant sur l'esprit du Roi Catholique, que bien qu'il eût refusé de se soûmettre au jugement du Roi de la Grand'-Bretagne, il accepta néanmoins sa Médiation, & voulut bien que la Haye fut le lieu de la Conférence, pourvû que l'Empereur y consentît aussi. Tout ceci fut signifié aux Ambassadeurs des Etats à Londres, qui pressérent Sa Majesté, de proposer sa Médiation au Roi Trés-Chrêtien, ce que le Roi promit aux Etats, quoi que la Cour d'Angleterre crût que cela n'auroit aucun bon succés; Sa Majesté ne put s'empêcher pourtant de témoigner aux Ambassadeurs de l'Empereur, & du Roi d'Espagne, qu'il seroit bien plus avantageux pour eux, d'accepter les propositions de la France, & de donner Luxembourg, puis que cela mettroit fin à toutes les disputes, & différens sans autre delai ni debat.

Mais ni l'Empereur, ni le Roi d'Espagne, ne voulurent pas prendre son avis. Le Roi de France donc pour forcer le Roi Catho-

lique, de lui faire justice, dans ce qu'il demandoit, commanda au Maréchal d'Humieres, vers la fin du mois d'Août, 1683. qui étoit le temps limité, d'entrer dans les Païs-Bas Espagnols, & de les mettre tous sous contribution. Le Maréchal ayant réçû ces Ordres, envoya, d'abord, en Flandres, dans le Brabant & dans les principales Places, des Troupes, qui ravageoient tout, qui pilloient par tout, & qui commettoient toutes les violences & les insolences imaginables, à l'égard de ceux, qui marquoient avoir la moindre repugnance à payer les Contributions. Les Espagnols, par droit de represailles, en firent de même aux François. Le Prince de Chimay, entr'autres, Gouverneur de Luxembourg, se jetta dans les terres du Roi de France, où il commit les mêmes violences, & se rendit Maître de plusieurs Châteaux. D'un autre côté le Maréchal mit le Siége devant Courtray, & le prit. Et pour se vanger de ce que les Espagnols avoient brûlé Issenguin, il en brûla dix fois davantage dans le Païs Ennemi. En même temps les Espagnols, se saisirent de toutes les marchandises, & effets des François qui étoient sous leur Jurisdiction, & les confisquérent, pen-

pendant que le Maréchal d'Humiéres, passant le Canal de Bruges, & l'Escaut sur la glace, mit en cendres dix ou douze Villages, & contraignit le reste de lui payer des Contributions, sous peine de mettre tout en feu. Et pour punir la Garnison de Luxemboug, qui avoit commis tant de ravages dans les terres des François, le Maréchal de Crequi, vint avec un Armée de trente mille hommes devant cette Ville, & aprés avoir ruïné cinq cens maisons avec ses Bombes, se retira en quartier d'Hyver.

Au milieu de tous ces ravages, l'Ambassadeur de France delivra un Mémoire aux Etats Généraux, par lequel il proposoit cinq sortes d'Alternatives à l'Espagne, pour satisfaire à ses prétentions, & terminer par ce moyen tous les différens qu'il y avoit entre les deux Couronnes. La premiére étoit la cession de la Ville de Luxembourg, en l'état où elle étoit, ou demolie, avec les Villages qui en dépendoient. La seconde étoit la cession de Courtrai, & de Dixmude (laissant néanmoins Deynse avec ses dependances à l'Espagne) & le Château d'Aeth, Beaumont & Bouvignes, avec leurs dépendances. Que si

le Roi Catholique, aimoit mieux donner un Equivalent en Catalogne, ou dans la Navarre, l'Ambassadeur de France demandoit, au regard de la Catalogne, ce qui restoit encore au Roi d'Espagne, dans le Comté de Cerdaigne, d'où dépendoit Puycerda, Seu-Durgel, Canredon, & Castel-Folito, avec leurs dependances, ou ce qui étoit une quatriéme Alternative, Roses, Gironne, & Cap de Quiers, avec ce qui en dependoit. Enfin, au regard des Frontiéres de la Navarre, l'Ambassadeur de Sa Majesté Trés-Chrêtienne proposoit, qu'on lui cedât Pampelune, & Fontarabie avec toutes leurs dependances. C'étoit sur ces conditions, que le Roi Catholique, pouvoit choisir la Paix, ou la Guerre.

Les Espagnols rejettérent absolument la proposition qu'on leur faisoit, de céder Luxembourg, & regardérent avec tant de dédain celles qui regardoient la Catalogne, & la Navarre, que le Marquis de Castel Moncayo, Ambassadeur d'Espagne se plaignit hautement de la proposition de ces Alternatives, dans un Mémoire qu'il presenta, à son tour, aux Etats, & ne pût s'empêcher de dire, que le Ministre du Roi

de

de France ne les avoit proposées, que pour faire voir qu'il sçavoit les noms des plus importantes Places d'Espagne. Ainsi, bien loin que ces offres fussent un moyen pour terminer les différens, ils ne firent qu'outrer les Espagnols, qui renouvellérent leurs importunitez auprés du Roi d'Angleterre, avec tant d'ardeur, qu'ils vinrent jusques à se plaindre, de ce qu'il n'envoyoit point aux Alliez le secours qu'il s'étoit engagé de leur envoyer, en cas de besoin, par les Articles de la Ligue: mais Sa Majesté Britannique, se contenta de leur repondre, qu'il s'étonnoit que le Roi Catholique, le pressât de lui envoyer du secours, dans un temps où l'état des affaires de son Royaume, ne lui permettoit pas de faire la Guerre au dehors; que quant au reste, il feroit tous ses efforts pour procurer la Paix générale à l'Europe, & qu'il rendroit en particulier service au Roi d'Espagne, s'il le pouvoit faire.

Cependant, les Espagnols n'étant pas contents de cette réponse, redoublérent leurs Remontrances, & s'adressérent aussi aux Etats: mais tout cela servit plûtôt à prolonger le temps, qu'à leur procúrer du secours, car contre leur naturel, ils agirent

alors avec plus de précipitation, & avec moins d'égard à leur condition pitoyable, que le reste de leurs Voisins. Et veritablement la Province de Hollande, avoit tant de repugnance à se broüiller de nouveau vec la France, que les Etats ayant résolu pour leur propre seureté, de lever la milice du Païs, avec un renfort de seize mille hommes, & ayant demandé le consentement de la Ville d'Amsterdam, elle ne voulut jamais y consentir, alléguant que le Roi de France avoit offert un accommodement, & qu'il étoit raisonnable que l'Espagne acceptât les conditions qu'on lui offroit, puis qu'il n'y avoit pas d'apparence d'en obtenir de meilleures par la force des armes. De sorte qu'aprés de longues disputes, & les raisonnemens ennuyeux de plusieurs Ministres des Princes intéressez, la nécessité qui régle les affaires de ce monde, & qui avoit beaucoup de pouvoir alors sur les Parties intéressées, commença à leur ouvrir les yeux & à leur faire connoître le misérable état où ils étoient.

Car ces différens touchant les prétentions du Roi de France avoient duré depuis l'an 1681. jusqu'à 1684. L'Empereur, quoi que le Turc ne parût pas si formidable

midable cette année que les précédentes, avoit néanmoins assez à faire en Hongrie, pour ne pas s'engager dans de nouveaux troubles ailleurs. Les affaires d'Angleterre étoient toutes en confusion. Les Tresors du Roi de France étoient trop épuisez pour entretenir une Armée aussi nombreuse que celle qu'il avoit eu sur pied. L'Espagne avoüoit elle-même sa trop grande foiblesse, pour pouvoir agir sans les Alliez. La Suéde soûpiroit aprés la Paix; & si le Roi de Dannemarck faisoit des préparatifs pour la Guerre, c'étoit plûtôt parce qu'il avoit peur, que pour aucune autre fin. La plus grande partie des Princes d'Allemagne n'étoient pas en état de se faire de nouvelles affaires, & ceux qui s'étoient le mieux tiré des derniéres, souhaitoient un accommodement. Pour ce qui est des Provinces-Unies, elles avoient senti assez long-temps les incommoditez fatales d'une longue & dangereuse Guerre, pour desirer la Paix: & pour cet effet elles avoient proposé aux Alliez, l'année auparavant, de faire une Assemblée générale à la Haye, pour consulter sur les moyens les plus propres pour procurer le repos à toute l'Europe, ou au cas que ce-

la

la ne pût réüssir, de songer aux mesures que l'on prendroit pour repousser la force par la force. Et la conclusion de toutes les conférences, aprés plusieurs delais, fut, que l'on accepteroit la Tréve de vingt ans, que le Roi de France offroit, en y comprenant tous les Alliez, par laquelle, entr'autres choses, il étoit porté, que le Roi de France restituëroit au Roi d'Espagne, Courtrai, & Dixmude avec leurs dépendances, aprés en avoir démoli les Fortifications auparavant; & toutes les autres Places qu'il avoit gagnées par la force des armes, depuis le trentiéme d'Août 1683. Et que le Roi d'Espagne donneroit à Sa Majesté Trés-Chrêtienne, Luxembourg, Beaumont, Bouvignes, & Chimai, avec les dépendances, & Villages y appartenans, aussi-tôt que les mêmes Articles seroient conclus à Ratisbonne, entre les Rois de France, & d'Espagne. Ce Traité fut signé à la Haye le 29. de Juin, aprés quoi le Roi Trés-Chrêtien, s'étant accommodé sur les différens qu'il avoit avec l'Empereur, par d'autres Articles de même nature, on convint aussi d'une Tréve de vingt ans, entre ces deux Monarques. Ce qui ayant été ratifié quelque temps aprés, non pas pour-

pourtant ſans quelques delais, de la part des Eſpagnols; tous ces ravages qui ruïnoient depuis pluſieurs années les plus beaux Païs de l'Europe, commencérent à ceſſer.

Au milieu de toutes ces négotiations, dont les Etats ne traittoient jamais, ou trés rarement, qu'en preſence du Prince d'Orange, lequel on conſultoit dans les affaires les plus difficiles; Son Akeſſe témoigna une générosité toute extraordinaire, en ce que, pendant que chacun ne penſoit qu'à ſes intérêts, il négligea les ſiens propres, & préféra la Paix & le bien de ſa Patrie, à la juſte reparation qu'on lui devoit faire, en le dédommageant des pertes, qui avoient ruïné ſon Domaine: car pendant que le Roi de France, pour contraindre les Eſpagnols, irréſolus d'accepter ſes offres, brûloit & ſaccageoit les Païs-Bas, & le Païs d'alentour, une partie conſidérable de l'ancien Patrimoine que le Prince a en Brabant, ne put éviter la fureur des François. La même choſe arriva, quand il prit Luxembourg, & la Franche-Comté, où le Prince d'Iſenguyn, appuyé de l'autorité des armes de France, s'étoit emparé des grands biens de Warneton, Vianden, Does-

Doesbourg, Budgenback, S. Vith, & autres Places, & avoit exposé en vente, au son de trompe, toutes les terres & biens de Son Altesse, comme lui ayant été ajugées par un Arrêt formel du Parlement de ce Païs-là. Les Provinces de Gueldres, de Zelande, & d'Utrecht, firent là dessus de grandes plaintes, au nom de Son Altesse, cependant on ne lui en fit aucune satisfaction.

Les violences & les ravages que la France commit dans la Principauté d'Orange, ne furent pas moins criantes. Car aprés que le Roi eût commandé, que l'on executât les Déclarations qu'il avoit publiées, contre ceux qui étoient de la Religion Réformée dans son Royaume, ces pauvres Persécutez, envoyérent leurs enfans à Orange, comme étant une Ville souveraine, pour y achever le cours de leurs études avec plus de sureté: mais cela ne plût pas au Roi, c'est pourquoi il envoya un ordre à Monsieur de Moran Intendant de Provence, de marcher avec un Corps de deux mille hommes commandez par Monsieur de Montanegres Lieutenant de Roy en Languedoc, & de faire commandement aux Magistrats du Prince, de faire

sortir

ſortir tous lès enfans de la Ville, & de les renvoyer chacun chez ſoi, ſans oſer à l'avenir en recevoir aucun dans leur Académie. Quoi que ce commandement parût injuſte & déraiſonnable aux Magiſtrats, ils réſolurent néanmoins d'y obéïr, de peur de s'attirer de plus grands malheurs, promettant de ne plus recevoir dans leurs Ecoles tels enfans, & d'écrire à leurs Parens de les rappeller. Ils croyoient avoir par-là donné ſatisfaction au Roi de France: mais ils furent bien ſurpris, d'apprendre que durant ces capitulations, Mr. de Montanegres approchoit avec ſon Armée du côté de la Ville d'Orange, avec des ordres exprés d'en abattre les murailles: en un mot il avança, ayant logé huit Compagnies de Dragons dans les maiſons des Bourgeois. Ces Troupes commirent mille deſordres: & aprés avoir exigé de tous, des contributions exhorbitantes, de la maniére du monde la plus violente & la plus inouïe, ils contraignirent les habitans de la Ville, de démolir eux-mêmes leurs propres murailles, & de tirer les pierres des Tours, qu'ils avoient fait ſauter par des Mines: ce que ce peuple fit avec toute la diligence poſſible, pour être plûtôt delivré de ces Hôtes Barbares.

bares

bares qui violérent, à ce que l'on dit, plusieurs jeunes Filles. Ces nouvelles étant venuës aux oreilles du Prince, il s'en plaignit aux Etats Généraux, comme d'une brêche faite à la derniére Paix, les priant de témoigner au Roi de France, leur juste ressentiment d'un procédé si violent, & si injuste, & de demander réparation de tous les dommages qu'il avoit souffert au milieu d'une Paix générale, & sans en avoir donné le moindre sujet.

Les Etats en écrivirent au Roi, lui faisant connoître les grandes injures que l'on avoit faites au Prince d'Orange en la Personne de ses Sujets, en envoyant des Soldats armez, pour démolir les murailles de la Ville Capitale de sa Principauté, & en extorquant de l'argent des Habitans, ce qui étoit formellement contraire au Traité de Nimégue; a quoi ils ajoûtoient, qu'ils y prenoient si grande part, qu'ils ne pouvoient pas s'empêcher d'en témoigner leur ressentiment à Sa Majesté, & de la prier instamment de réparer tous les dommages, que le Prince, & ses Sujets avoient soufferts, contre toutes sortes de Loix, & contre la foi du dernier Traité. Mais toute la réponse qu'ils eurent de la Cour de France, fut,

que

que pour l'argent que l'on avoit exigé des Habitans d'Orange, cela s'étoit fait sans ordre, & qu'il avoit commandé qu'on le restituât; qu'aprés que le Peuple s'étoit soûmis à sa volonté, il avoit fait sortir ses troupes de la Principauté, & rétabli le Commerce, libre à la requête des Habitans; & que, quant au reste, il avoit de bonnes raisons pour avoir fait ce qu'il avoit fait. Et jusques ici on n'a pas fait la moindre satisfaction au Prince.

Aussi-tôt que la Tréve eut commencé, les Etats furent d'avis de casser leurs troupes surnuméraires: & les Députez d'Amsterdam vouloient même réformer sans delai, les recrûës qui avoient été levées l'année d'auparavant; mais tous les Membres, étant enfin convenus qu'il ne falloit rien conclurre, sans l'avis du Prince d'Orange; cela lui fut proposé par les Etats de la Province de Hollande. Son Altesse répondit d'abord qu'il n'y avoit personne, qui souhaitât avec plus d'ardeur que lui le soulagement du Peuple: mais que néanmoins il ne consentiroit jamais, que pour delivrer le peuple, des taxes & des contributions, on se mit hors d'état de faire la Guerre, dans un temps où leurs affaires étoient en-

core

core si incertaines, & si perilleuses. Et pour leur insinuer plus fortement qu'ils devoient être toûjours en état de se défendre, & de défendre leurs Alliez, il leur représenta, que la Tréve n'étoit pas tout à fair concluë; que la Guerre continuoit entre les deux Couronnes, ce qui exposoit les Païs-Bas Espagnols à un danger éminent; que tous les Princes de l'Europe étoient encore en armes, & particuliérement leurs Voisins, & qu'ils ne pouvoient sans imprudence, & sans courir un trop grand risque, se determiner à licentier leur Milice, jusqu'à-ce qu'ils se fussent assûrez contre tout événement.

Les Etats Généraux, suivant un avis si prudent, résolurent de retenir leurs troupes depuis le premier de Juillet jusqu'au vingtdeuxiéme d'Octobre suivant. Cependant Son Altesse, qui ne veilloit pas moins au dedans qu'au dehors, s'apliqua à réformer le Gouvernement d'Utrecht, en y faisant les changemens, qu'il jugeoit nécessaires pour le bien de la Ville.

Mais il faut ici nous arrêter tout d'un coup, puis que la conclusion de la Paix nous arrête. Le temps nous fournira de quoi poursuivre la Vie de nôtre Illustre Héros.

Héros. Il se trouvera même de meilleures Plumes, qui se feront un grand honneur, d'achever l'Histoire du plus grand Prince de nôtre Siécle. Un Ministre d'Etat, qui connoissoit parfaitement les belles qualitez de Son Altesse, nous en a fait un Portrait, qui servira de conclusion à ce periode de sa Vie, & qui nous justifiera, dans l'esprit de ceux qui pourroient croire que nous avons eu dessein de le flatter en décrivant ses actions Heroïques. Ce Juge équitable, & cet excellent Ecrivain dit, que ce Prince a joint à son Extraction, & à ses qualitez Royales, une infinité d'autres qualitez, qui le rendent les delices du Peuple; qu'il parle peu, mais qu'il pense beaucoup; qu'il est toûjours prêt à écouter & à s'instruire; qu'il est d'un jugement sain; qu'il est ferme dans ses resolutions; diligent & habile dans toutes les choses qu'il entreprend; nullement adonné à ses plaisirs; pieux; aimant sa Religion; charitable envers tous, moderé, modeste, frugal dans sa Famille, magnifique dans les grandes occasions, courageux, intrepide, amoureux plûtôt de la grandeur de sa Patrie, que de ses propres interêts; en un mot que c'est un Prince qui possede toutes les vertus, & qui n'a

que

que trés peu de défauts.

Comme c'eſt le veritable portrait de cet illuſtre Prince, & que depuis ſa tendre jeuneſſe, il s'étoit fait diſtinguer, par ſa valeur, par ſa prudence, & par une génerofité qui a été naturelle à tous les Princes de ſa Maiſon; les Anglois qui, depuis le Regne de Jaques II. ſe voyoient opprimez comme tout le monde ſçait, & en leurs libertez & en leur Religion, de la maniere du monde la plus violente & la plus inoüie, crurent que pour ſe delivrer de l'Eſclavage, où leur Monarque les vouloit reduire, ils devoient avoir recours à Guillaume III.

Ce Prince donc ayant été invité par les Nobles, par le Clergé, & par les Principaux du Peuple d'Angleterre, de venir à leur ſecours, & de tâcher de les delivrer de la Tyrannie du Papiſme, & d'un Gouvernement Arbitraire qui alloit les opprimer, fit de grands Préparatifs pour cette Expédition. Les Etats Généraux s'aſſemblérent pour cet effet, le 16. de Septembre de l'année 1688. & delibererent, conjointement avec le Prince, ſur les moyens qu'il y avoit à prendre pour pouſſer une ſi glorieuſe entrepriſe: ce qui ſe fit avec tant de prudence, & avec tant de ſecret, qu'il n'y avoit que

cinq

cinq personnes qui eussent d'abord le maniment de cette affaire. Le Roi d'Angleterre qui avoit des Espions en Hollande, eut avis, lors qu'il n'y pouvoit apporter aucun reméde, que tous ces grands préparatifs que l'on faisoit, étoient contre lui, ce qui l'obligea de réformer beaucoup de choses dans son Royaume. Il fit publier par une Déclaration datée du 20. de Septembre, que les Catholiques Romains seroient incapables, comme il est réglé par les Loix, d'être choisis Membres de la Chambre-Basse du Parlement; & le vingt-sixiéme du même mois, il rétablit tous les Députez, Gouverneurs des Provinces, & autres Personnes de Qualité dans leurs Emplois & Charges, dont ils avoient été privez auparavant, pour n'avoir pas voulu consentir à l'abolition du Test, & des Loix Pénales. Peu de temps aprés Sa Majesté fit publier une autre Déclaration, dans laquelle il marquoit, que les intentions du Prince d'Orange dans tout ce grand Armement, étoient de faire descente en Angleterre, & d'envahir ses Royaumes, & dans cette vûë il envoya ordre au Marquis d'Albeville son Envoyé Extraordinaire en Hollande, de presenter un Mémoire aux

Etats

Etats Généraux pour se plaindre de cette entreprise. Cependant l'on se préparoit toûjours à partir, & lors que le Marquis d'Albeville attendoit la réponse à son Mémoire, les Troupes du Prince s'embarquérent, & Son Altesse accompagnée du Maréchal de Schomberg, s'en alla de la Haye. Ces nouvelles étant venuës à Londres, firent un si grand effet, & allarmérent tellement le Roi d'Angleterre, qu'il ordonna, que le Collége de la Madelaine d'Oxford fut rétabli dans tous ses Droits, & Libertez, que l'on rendit à la Ville de Londres, & à plusieurs autres Villes, & Bourgs du Royaume, leurs anciennes Chartres, & Priviléges, & le Roi même qui avoit si fort persécuté l'Eglise Anglicane, témoignoit beaucoup de bonne volonté pour les principaux Evêques qu'il venoit d'emprisonner, de sorte que ces mêmes Prélats qui avoient souffert, pour avoir humblement representé au Roi, qu'ils ne pouvoient pas en conscience obéïr à ses ordres, en lisant sa Déclaration pour la Liberté de Conscience, firent hardiment des propositions à Sa Majesté, pour le rétablissement, & la bonne constitution du Gouvernement. Enfin le Parti Papiste qui avoit le dessus, se vit tout d'un

d'un coup abattu, aux nouvelles de l'approche du Prince d'Orange.

Le quinziéme du mois d'Octobre, le prétendu Prince de Galles, que l'on avoit baptisé auparavant ſans cérémonies, fut ſolemnellement tenu ſur les fonds dans la Chapelle de S. James, par le Nonce, au nom du Pape, & par la Reine Doüairiére ſa Marraine, & fut nommé, Jaques, François, Edoüard. Le Roi, au même temps, ſe prépara à ſe mettre en Campagne avec toutes ſes forces, car il reçût des nouvelles, que l'Armée du Prince étoit embarquée; que Son Alteſſe s'embarqueroit auſſi-tôt que les Vaiſſeaux, qui étoient dans le Texel, auroient joint ceux qui étoient deſtinez à cette grande Expedition; & que les Etats Généraux, ſur l'avis qu'on avoit arrêté en France leurs Vaiſſeaux Marchands, avoient fait publier un ordre portant défenſe d'avoir aucun Commerce avec la France, juſqu'à-ce qu'on les eut relachez.

Le trentiéme d'Octobre 1688. vieux Stile, la Flote Hollandoiſe étant à la Brille, compoſée de ſoixante & cinq grands Vaiſſeaux de Guerre, & de quantité d'autres petits Bâtimens pour tranſporter tout l'E-

 quipage,

quipage, Vivres & munitions, fit voile sur les trois ou quatre heures aprés midi, ayant le vent Soudoüest & Sud. Le Prince s'embarqua dans un Vaisseau de 28. à 30. piéces de Canon, accompagné du Maréchal de Schomberg, du Comte Charles son Fils, du Comte de Solms, du Comte de Stirum, de Monsieur de Benting, de Monsieur d'Ouwerkerk, & de quantité de Noblesse Angloise, Françoise, & Allemande, qui étoient dans la Flote. Le jour suivant ils furent à la vûë de Schevelingue. Mais le vent s'étant tourné à l'Oüest, & étant par conséquent contraire, on fut obligé de reláchér & l'on perdit quelques Vaisseaux, & beaucoup de Chevaux, avec un seul Officier François. Cela arrêta pour quelque temps la Flote, & elle se mit encore à la voile, le troisiéme de Novembre, à onze heures du matin, & fut à la hauteur de Douvre, passant devant cette Ville, à cinq heures du soir, sans que la Flote Angloise, qui la voyoit, l'attaquât.

Le cinquiéme du même mois, environ trois cens Vaisseaux arrivérent au Port de Torbai dans la Comté de Devon, & plusieurs d'entr'eux, à la Baye de Brixam, où ils mirent à terre du monde, pour assurer la

la descente du reste de l'Armée, au cas qu'on eût voulu l'en empêcher : de sorte qu'en peu de temps, cinq ou six cens hommes furent à terre, & se mirent en état de se défendre, pendant que le reste debarqua, les uns dans de petits Bateaux, les autres, à la faveur de la Marée. Et bien loin que les Habitans de ce Païs-là prissent l'épouvante, comme cela est fort ordinaire en de pareilles occasions ; au contraire, ils témoignérent, non-seulement beaucoup de joye, de l'arrivée de Son Altesse, mais ils apportérent même quantité de provisions, & autres choses nécessaires, pour rafraîchir les Soldats, & ceux qui étoient à bord. Il y avoit longtemps qu'on n'avoit vû en mer une Flote si nombreuse. Elle étoit forte de soixante & cinq Navires de Guerre, dix Brulots, cinq cens Flûtes, & soixante petits Bâtimens, qui avoient transporté plus de vingt mille hommes, tant Cavalerie, qu'Infanterie, Volontaires & Refugiez. Néanmoins, il n'y eut, de toute cette grande Flote, que trois petits Vaisseaux de perdus, deux où il y avoit quelques chevaux, & le troisiéme qui transportoit quatre Compagnies d'Infanterie : & ces Vaisseaux mêmes qui furent

pris par deux Fregates Angloises, ne l'eussent pas été, s'ils ne se fussent écartez, de la Flote.

Mais pour revenir au Port de Torbay; Son Altesse ayant fait debarquer la plus grande partie de la Cavalerie & de l'Infanterie, sans la moindre Confusion; & ayant donné ses Ordres pour le reste de l'Armée, & pour mettre à terre toute l'Artillerie, il prit sa route du côté de la Ville d'Excester. Tout le Peuple de la Campagne accourut en foule de toutes parts, lui donna mille bénédictions, & témoigna, par ses acclamations, la joye qu'il ressentoit de son heureuse arrivée en Angleterre. Plusieurs Personnes de qualité des environs, vinrent lui offrir leurs services. A son approche de la Ville, l'Evêque du lieu se retira, & les Portes, par ordre du Maire, furent fermées, à la verité, mais sans être néanmoins barricadées, de sorte qu'on les ouvrit fort aisément. En suite de quoi, un Parti, qui s'étoit avancé y entra, & fut reçû à bras ouverts, par les habitans, dont plusieurs s'étoient auparavant mis au service du Prince. Son Altesse fit son entrée dans cette Ville avec beaucoup de Pompe, le Vendredi d'aprés qu'il eût mis le pied en An-

Angleterre, & alla loger dans le Palais Episcopal, commandant à tous les Officiers & Soldats de vivre paisiblement; de ne faire aucun desordre; & de payer exactement tout ce qu'ils achéteroient, sans faire tort, ni violence à personne, sous peine d'être sévérement châtiez. Les Troupes qui ne pouvoient pas loger dans la Ville, prirent leurs quartiers aux environs.

Ce fut dans cette Ville, que Son Altesse fit lire publiquement dans une grande Assemblée, sa Déclaration, qui contenoit les raisons qui l'avoient obligé de faire descente en Angleterre, & d'y paroître avec une Armée, sçavoir, pour maintenir la Religion Protestante; & pour rétablir les Loix & les Libertez des Royaumes d'Angleterre, d'Ecosse, & d'Irlande: montrant fort au long dans ce Manifeste, que toutes les Constitutions de ces trois Royaumes, avoient été ouvertement violées, par les pernicieux avis des méchans Conseillers & Ministres d'Etat, que le Roi avoit auprés de lui, à la grande oppression du Peuple, & à la destruction de la Religion Protestante, & du Gouvernement établi dans ces Royaumes. A quoi il ajoûtoit qu'on avoit dessein de les soûmettre à un

Gouvernement Arbitraire, & à l'eſclavage du Papiſme. Il y avoit pluſieurs autres raiſons preſſantes, que l'on peut voir dans la Déclaration, & celle-ci, entr'autres, où Son Alteſſe témoignoit ſes doutes raiſonnables, auſſi-bien que ceux de toute la Nation, touchant la naiſſance du prétendu Prince de Galles.

Ce fut cette derniére raiſon, qui obligea le Roi d'Angleterre de convoquer un Conſeil extraordinaire, compoſé de tous les Seigneurs, Miniſtres d'Etat, Officiers de la Couronne, Juges, Gens du Roi, de Mylord Maire, & des Aldermans de Londres, leſquels s'étant aſſemblez, le deuxiéme d'Octobre, à Whithall, dans la Chambre du Conſeil, on ouït les dépoſitions de quarante & une Perſonnes, Hommes & Femmes, qui témoignérent ce qu'elles ſçavoient touchant la naiſſance du prétendu Prince: & toutes leurs dépoſitions ayant été en faveur du Roi, & de ſon prétendu Heritier, elles furent enregiſtrées dans la Cour de la Chancellerie, le 27. du même mois, avec celles du Comte d'Huntington, & du Comte de Peterboroug, quoi qu'ils n'euſſent point aſſiſté au Conſeil, mais qu'ils euſſent ſeulement dépoſé dans la

la Cour de la Chancellerie. Ceux qui sont tant soit peu curieux peuvent voir toutes ces procédures imprimées par ordre du Roi.

Le Prince d'Orange sejournant encore à Excester nomma le Lord Wiltshire, M. Herbert & M. Row Commissaires, pour lever le revenu du Roi en ce Païs-là, & envoya des Partis aux environs, pour avoir des chevaux: & son Armée augmentant, tous les jours, il donna ordre, qu'on fit des Détachemens, afin de s'assurer, de tous les passages, & de tous les postes avantageux. Ce fut en ce temps-là, qu'il reçut avis, que Mylord de la Mere étoit arrivé à Manchester avec un Parti considérable; qu'il s'étoit déclaré pour le Prince; & qu'ayant fait une Harangue à tous ses Vassaux, par laquelle il les prioit de se trouver, le lendemain, aux Dunes de Bodon, ils ne manquerent pas de se trouver au Rendévous, où ces Troupes qui composoient une petite Armée, le choisirent pour leur Général, & lui témoignerent qu'elles le suivroient par tout. Mylord Lovelace n'eut pas le même bonheur, car marchant, à grandes journées, avec un Parti considérable de Cavalerie, pour aller joindre le Prin-

ce, il fut surpris, par quelques Milices dans une Hôtellerie du Bourg de Circen-ster, où il fut fait prisonnier & mené à la Ville de Glocester, aprés une vigoureuse resistance, où son Major & son Fils avec quelques autres furent tuez. Il est vrai qu'il fut mis bien-tôt en liberté, par un Parti de Cavalerie du Prince.

Le Roi, sur les nouvelles que le Prince d'Orange avoit quitté Excester, & qu'il s'avançoit, du côté de Londres, avec son Armée & les Troupes du Païs, fit marcher son Artillerie, du côté de la plaine de Salisbury, qu'il avoit assignée pour le Rendé-vous de toute son Armée, ayant fait préparer & marcher tous ses Equipages, pour être lui-même à la tête de toutes ses Troupes. Il partit pour cela de Whithall, avec fort peu de suite, & arriva, le dix-neuviéme de Novembre, sur les quatre heures du soir, à Salisbury. Le Duc de Berwik, le Comte de Feversham, & quelques autres Officiers Généraux tous à Cheval, allerent au devant de Sa Majesté, qui fut reçûë aux portes de la Ville par le Maire, & par les Aldermans, avec les Cérémonies accoûtumées, & conduite au Palais Episcopal, où Elle logea. Cependant, le Roi d'Angle-

terre

terre, voyant que presque toute la Noblesse du Royaume ; & même une bonne partie de son Armée propre l'abandonnoit ; & que le Comte de Devonshire, & le Comte de Danby, accompagnez de plusieurs Personnes de Qualité, s'étoient soûlevez dans le Nord d'Angleterre, fit publier une Déclaration dattée du vingtiéme de Novembre, par laquelle il promettoit, qu'il faisoit grace généralement à tous ceux qui avoient pris les armes au service du Prince, pourvû qu'ils vinssent se rendre, en vingt jours de temps, entre les mains de quelque Officier Civil ou Militaire.

Pendant que toutes ces choses se passoient, un Parti de Cavalerie du Prince, s'étant avancé trop témérairement, fut poursuivi & attaqué par un Parti du Roi de soixante & dix Chevaux, & de trente Dragons & Grenadiers. Le Parti du Prince se voyant surpris, se posta derriére des hayes, ce qui ayant obligé les Dragons & les Grenadiers du Roi de mettre pied à terre, on fit grand feu de deux côtez, en sorte qu'il y en eut plusieurs de tuez ; mais le Colonel Sarsfield, qui commandoit les Royalistes, ayant trouvé moyen d'entrer dans le Champ avec ses Cavaliers, chargea

les Ennemis si furieusement par derriére, qu'ils furent presque tous tuez, ou faits prisonniers. Le Lieutenant Cambell qui commandoit le parti du Prince y fut tué, & du côté du Roi, il n'y en eut que quatre; le Cornette Web, jeune Gentilhomme y fut blessé dangereusement.

La joye qu'eut la Cour, de ce petit succés, fut bien-tôt interrompuë par les nouvelles que l'on reçût, que le Comte de Bath avoit surpris Plymouth; qu'il avoit fait prisonnier le Comte d'Huntington Gouverneur de la Place, & que toute la Garnison s'étoit déclarée pour le Prince d'Orange, aprés la lecture de sa Déclaration. La Flote en même temps commença à se refroidir, & plusieurs Officiers se déclarérent pour Son Altesse. De sorte que le Roi ne jugeant pas à propos de hasarder une Bataille avec une Armée, dont il n'étoit point assuré, & voyant d'ailleurs que l'Armée du Prince augmentoit, à tout moment, & que les Principaux d'entre la Noblesse avoient pris son parti, le Prince de Danemarc, le Duc d'Ormond, le Duc de Grafton, & plusieurs autres Seigneurs étant de ce nombre; il sortit de Salisbury avec précipitation, & arriva à Whithall, le vingt-sixiéme

sixiéme de Novembre, sur le soir, ordonnant en même temps que l'on fit retirer toutes les forces qui étoient à la Ville qu'il venoit d'abandonner & que l'on contremandât l'Artillerie. Sa Majesté nomma aussi le Colonel Skelton pour être Lieutenant de la Tour, à la place du Chevalier Edoüard Hales Papiste. Et pour plaire aux Seigneurs Ecclesiastiques & Temporels, qui lui avoient un peu auparavant presenté une Requête pour convoquer un Parlement, qu'il avoit pourtant alors rejettée, il commanda à son Chancelier d'envoyer des Lettres Circulaires par tout le Royaume, pour en convoquer un, qui devoit s'assembler le quinziéme de Janvier 1689. En suite dequoi, de l'avis de son Conseil il nomma des Commissaires pour traiter avec le Prince; fit publier une Déclaration pour la tenuë d'un Parlement libre, & nomma l'Evêque d'Excester à l'Archevêché d'York, qui vaquoit depuis trés longtemps, espérant par-là de gagner le Clergé.

En ce temps-là le Roi reçût des nouvelles que les Seigneurs qui s'étoient soûlevez dans le Nord, avoient surpris la ville d'York, & s'étoient déclarez pour le Prince, aprés avoir desarmé tous les Papistes

de ce Païs-là. Si bien que leur Armée augmentant tous les jours, Mylord Molineux, qui avoit pris les armes pour le Roi, & qui avoit un Parti considérable, fut contraint de se retirer, ne se sentant pas assez fort pour leur faire tête, d'autant plus que la plus grande partie de ceux qui l'avoient suivi, desertérent. Le Port de Hull, où il y a une des plus fortes Citadelles du Royaume, se déclara aussi pour son Altesse, par le moyen du Major de la Place assisté des Soldats & des Habitans ; voici de quelle maniére arriva la chose. Le troisiéme de Décembre, sur les neuf heures du soir, que l'on monte la Garde, le Major, suivant le devoir de sa Charge, se préparant à faire sa ronde, Mylord Langdale Gouverneur de la Place lui dit, qu'il avoit ordonné à Mylord Montgomery, & au Major Fontain, de faire sa fonction cette nuit-là. Sur cela le Gouverneur, & le Major eurent quelques paroles ; si bien que le Major ayant gagné la plûpart des Soldats, des Matelots, & des Bourgeois, & les ayant rangez en bataille, se saisit d'abord des Gardes, fit prisonniers Mylord Landgale son Gouverneur, Mylord Montgomery & plusieurs autres : & à a pointe du jour, envoya un Parti par delà

le

le Pont, pour se saisir du Château, & de la nouvelle Citadèllē, dont il ne lui fut pas difficile de s'assurer. La premiére chose que fit le Peuple, fut de démolir la Chapelle des Papistes, qui étoit dans cette Ville. D'abord toutes les Cloches sonnerent; on fit plusieurs décharges, de tout le Canon & on arbora l'Etandard du Prince, sur la Tour de la grandeEglise, pour témoigner la joye qu'on avoit d'un changement si soudain. Aprés quoi on chassa tous les Catholiques Romains qui s'étoient retirez dans cette Place, comme en un lieu de seureté, & l'on conduisit le Gouverneur dans sa propre Maison, avec une forte garde, de peur que le Peuple qui commençoit à faire des violences, ne lui fit quelque insulte. Plusieurs autres Places à l'exemple de Hull se déclarérent pour le Prince, & pour la Religion Protestante, ce qui obligea le Duc de Beaufort, qui commandoit la Milice de la Province, de se retirer, voyant que les affaires étoient tellement desespérées, qu'il ne pouvoit plus rendre aucun service au Roi.

Cependant le Roi par l'avis de plusieurs Seigneurs, députa trois Nobles à Son Altesse, pour traiter avec lui, mais l'accommodement

modement n'ayant pas pû se faire, aux conditions que proposoit Sa Majesté; le supposé Prince de Galles que l'on avoit déja envoyé à Portsmouth, pour être prêt de passer la mer en cas de besoin, fut ramené à Londres. Tous les Prêtres, & Moines, & les Jesuites sur tout, cherchérent à se sauver. Le Pere Peters, que l'on disoit être l'Auteur de tous les méchans Conseils, disparut avec plusieurs autres Conseillers, Juges, & autres personnes de ce caractére. Le Roi tenoit cependant tous les jours Conseil dans son Cabinet, pour délibérer sur ce qu'il devoit faire, dans une conjoncture si pressante, lors qu'on lui vint porter la nouvelle, que les Troupes du Prince d'Orange, avoient passé par Reading, & forcé le Pont de Twyford, ce qui allarma toute la Cour; voici comment cela arriva.

Quinze cens Chevaux, & trois Compagnies de Dragons Irlandois, étant logez à Reading, gros Bourg dans la Comté de Berk, les nouvelles vinrent, qu'un Parti considérable du Prince avançoit, avec résolution de prendre leurs quartiers dans cet endroit-là, ce qui consterna un peu les Irlandois, qui n'ayant pas le Bourg de leur

côté

côté ne se croyoient pas assez forts pour leur résister. Tous les Officiers consultérent ensemble sur ce qu'ils auroient à faire, & ils résolurent de se poster vers le Pont de Twyford, pour empêcher l'Ennemi de passer. Cependant ils avoient envoyé des Espions, pour sçavoir où étoient les Troupes du Prince, & ayant appris que personne ne paroissoit, celui qui les commandoit ordonna au Régiment de Claverhouse, qui étoit un Régiment de Cavalerie Ecossoise, & aux Dragons Irlandois, de s'en retourner à Reading, & de s'en rendre les Maîtres, ce qu'ils firent, le huitiéme de Decembre, sur le soir. Ils eurent ordre en même temps de se tenir sur leurs gardes, de peur d'être surpris: desorte que la plus grande partie se tint toûjours à cheval, les uns dans le Marché, & les autres dans d'autres Postes qu'on leur avoit assignez: mais n'ayant aucunes nouvelles des Ennemis, leurs Officiers leur commandérent de s'aller refraîchir, eux & leurs chevaux. Mais à dix heures du matin, les Trompettes sonnerent l'alarme, & les Troupes du Prince se trouvérent à l'entrée de la Ville, avant qu'on en eût avis. On leur en disputa l'entrée, & il se fit grand feu, des deux côtez. Les Dra-

Dragons Irlandois étoient à la tête des Troupes du Roi: & bien que la Cavalerie Ecossoise fit ferme quelque temps, cependant les Troupes du Roi lâchérent le pied, & furent obligées de sortir de Reading, & de faire retraite vers le Pont de Twyford. Beaucoup même d'entr'eux desertérent, & le reste se retira le mieux qu'il pût. Il n'y eut pourtant pas plus de trente hommes de tuez dans cette rencontre; il est vrai qu'il y en eut beaucoup de blessez. Le Roi voyant donc ses forces diminuées, & incapables de résister à une Armée plus forte que la sienne; la Reine; qui le jour auparavant avoit été querir le prétendu Prince de Galles à Windsor, & l'avoit mené à Londres, eut ordre de faire son Equipage, & prenant congé du Roi, elle traversa l'eau, de Whithall à Lambeth, le dixiéme de Décembre, à trois heures du matin, avec son petit Prince & peu de suite; & étant montée dans son Carrosse qui l'attendoit, elle alla à Douvres, ou prés de cette Ville, où elle s'embarqua pour aller en France, où elle est depuis ce temps-là. La Reine ayant quitté Whithall, de la maniére que je viens de dire, plusieurs Courtisans en firent de même. Le Roi le même soir assembla un Conseil extraordi-

naire,

naire, & envoya querir Mylord Maire, & les Echevins de Londres, aufquels entr'autres chofes il ordonna d'avoir foin de la Ville, & d'y maintenir la Paix, aprés quoi il les renvoya. Il y eut de grandes difputes dans le Confeil, ce qui obligea le Roi de le renvoyer jufqu'au lendemain matin, mais on fut bien furpris d'apprendre que Sa Majefté, contre l'attente de tout le monde, étoit fortie de Withall, à trois heures du matin, par un Efcalier dérobé, & qu'elle s'étoit mife fur la Riviére dans une Barge avec fort peu de train, beaucoup même de ceux qui étoient avec lui ne la reconnoiffant pas.

On n'eût pas plûtôt appris le depart du Roi, que tous les Seigneurs Ecclefiaftiques & Temporels, qui étoient à Londres & aux environs s'affemblérent, & aprés quelques délibérations, refolurent que tous les Officiers & Soldats Papiftes feroient congédiez, & donnerent des ordres en même temps, pour empêcher que le Palais de Whithall ne fût pillé, ce qui pouvoit aifément arriver dans une telle confufion. Ils s'affemblérent le lendemain dans la Maifon de Ville, Mylord Maire ayant fommé la Cour des Aldermans de s'y trouver.

trouver. Etant tous assemblez ils envoyérent quérir le Colonel Skelton Lieutenant de la Tour, & lui commandérent de remettre le Gouvernement de cette importante Place, entre les mains de Mylord Lucas, au nom de la Ville, jusqu'à nouvel ordre. En suite de quoi, ils dresserent, & signérent tous la Déclaration suivante.

Nous ne doutons point, que tout le monde ne croye, que dans cette importante, & dangereuse conjoncture, nous n'ayons un zéle sincére, & un grand Interêt à maintenir la Religion Protestante, les Loix du Païs & les Libertez, & propriétez des Sujets. Nous avions lieu de croire, que le Roi, aprés avoir fait publier sa Déclaration, & envoyer des lettres circulaires dans tout le Royaume, pour convoquer un Parlement libre, s'aquitteroit de sa promesse, & satisferoit par ce moyen aux vœux, & aux desirs de tous ses Sujets: mais Sa Majesté s'étant retirée, de Londres, dans le dessein, comme nous apréhendons, de sortir du Royaume, par les Conseils pernicieux des personnes mal affectionnées à la Nation, & à la Religion Protestante; nous ne pouvons, sans manquer à nôtre devoir, garder le silence, nous voyant accablez des calamitez

que

que les Conseils des Papistes, qui ont trop long-temps prévalu, nous ont attirées. C'est pourquoi, nous sommes résolus tous d'un commun accord, de nous adresser à son Altesse le Prince d'Orange, qui par une bonté toute particuliére pour ces Royaumes, a entrepris, au péril de sa propre Personne, & avec des sommes immenses, de nous delivrer, des dangers du Papisme, & de l'esclavage, qui nous menaçoient, en tâchant de procurer un Parlement libre, & sans répandre presque aucune goute de sang.

Et nous déclarons, que nous assisterons de tout nôtre pouvoir Son Altesse, afin qu'Elle obtienne un Parlement libre, au plûtôt, dans lequel nos Loix, nos Libertez & la prospérité de ces Royaumes soient fermement établies, & que l'Eglise Anglicane en particulier, (avec une juste liberté accordée aux Protestans non Conformistes) & l'intérêt de la Religion Protestante soit maintenu, à la gloire de Dieu, à la prospérite du Gouvernement établi dans ces Royaumes, & à l'avantage de tous les Princes, & Etats de la Chrêtienté qui y auront quelque intérêt.

Cependant nous tâcherons autant qu'il nous sera possible, de conserver la Paix &

la

la tranquilité de ces grandes & fameuſes Villes de Londres & de Weſtmunſter, & des environs, prenant ſoin de deſarmer les Papiſtes, de nous aſſurer de tous les Jéſuites, & Prêtres qui ſont dans leſdites Villes ou aux environs; & s'il y a encore quelqu'autre choſe néceſſaire pour avancer les glorieuſes intentions de ſon Alteſſe, & le bien public, nous ſerons toûjours prêts de le faire, quand l'occaſion s'en preſentera.

Cette Déclaration fut ſignée par deux Archevêques, cinq Evêques, & vingt-deux Nobles, ou Pairs du Royaume, qui conclurent tous, de députer le Comte de Pembrok, le Vicomte de Weymouth, l'Evêque d'Ely, & Mylord Culpeper vers le Prince, pour lui preſenter leur Déclaration, & pour lui rendre compte, en même temps, de ce qu'ils avoient encore réſolu dans leur Aſſemblée.

Tous ces Seigneurs étant ſortis de la Maiſon de Ville, Mylord Maire, la Cour des Aldermans, & le Conſeil commun de la Ville s'aſſemblérent: & entre pluſieurs choſes ſur leſquelles ils délibérérent, il fut conclu à la pluralité des voix, de preſenter en leur nom, & au nom de la Ville à Son Al-

Altesse Monseigneur le Prince d'Orange, cette Adresse.

„ Ayant égard au zéle fervent, que Vôtre „ Altesse a pour la Religion Protestante, & „ qu'Elle a fait paroître à toute la terre, dans „ ses glorieuses & dangereuses entreprises, „ que Dieu par sa bonté infinie, a benites „ par des succés miraculeux ; nous en ren- „ dons de trés-humbles actions de graces „ à la Majesté Divine, & nous prions Vô- „ tre Altesse de nous permettre de la remer- „ cier en particulier, de ce qu'Elle paroît „ Armée dans ces Royaumes, pour pour- „ suivre & executer le glorieux dessein „ qu'elle a pris de delivrer l'Angleterre, „ l'Ecosse, & l'Irlande, du Papisme, & de „ l'esclavage ; & d'affermir dans un Parle- „ ment libre la Religion, les Loix & les „ Libertez de ces Royaumes, sur des fon- „ demens solides & inébranlables.

„ Nous attendions quelque reméde à „ nos oppressions, & nous espérions être „ à couvert des dangers qui nous mena- „ çoient, par les promesses que Sa Majesté „ avoit faites, de concourir aux justes, & „ pieuses intentions, exprimées dans la Dé- „ claration de Vôtre Altesse.

„ Mais nous voyant frustrez de nos espe- „ rances

„ rances, par le depart volontaire du Roi,
„ nous nous adressons à Vôtre Altesse com-
„ me à nôtre Refuge: Et nous, au nom
„ de cette Ville Capitale, implorons vô-
„ tre Protection, priant trés-humblement
„ Vôtre Altesse de vouloir venir en cette
„ Ville, où Elle sera reçûë avec une joye &
„ satisfaction universelle.

Cette Adresse ayant été approuvée par tous ceux qui étoient dans l'Assemblée, on députa quatre Aldermans, & huit personnes du commun Conseil, pour l'aller presenter à Mr. le Prince, ce qu'ils firent, & ils furent trés-favorablement reçûs.

Les Officiers de la Lieutenance, ou Milice de la Ville de Londres, s'étant assemblez le même jour, firent aussi une Adresse en leur nom, & au nom de toute la Milice pour être presentée à Son Altesse. Comme toutes ces Adresses, font voir quels étoient les sentimens des peuples touchant ces affaires, je les mets ici tout du long.

Nous ne pouvons assez exprimer le profond ressentiment que nous avons, & que nous conserverons dans nos cœurs, de ce que Vôtre Altesse, a exposé sa Personne à tant de dangers, par mer & par terre, pour la con-

conſervation de la Religion Proteſtante, pour les Loix, & pour les Libertez de ce Royaume. Sans cette entrepriſe ſi glorieuſe, & incomparable, nous étions ſans doute expoſez, à ſouffrir toutes les miſéres que le Papiſme & l'eſclavage entraînent aprés eux.

Nous avons bien du chagrin, de n'avoir pas eu d'occaſion aſſez favorable de témoigner plûtôt à Vôtre Alteſſe, & à toute la terre; que ç'a toûjours été nôtre réſolution, de hazarder tout ce que nous avons de plus cher au monde, pour aſſiſter Vôtre Alteſſe, à venir à bout des glorieux deſſeins qu'Elle avoit formez; de rétablir & de donner le repos à ces Royaumes oppreſſez.

C'eſt pourquoi nous tous, d'un commun accord, venons rendre de juſtes actions de graces à Vôtre Alteſſe, pour l'heureux ſoulagement qu'elle nous donne. Et pour témoigner, que nous n'avons pas manqué à nôtre devoir dans la conjoncture preſente, nous nous ſommes mis en état, par la grace de Dieu, de prévenir tous les mauvais deſſeins de nos ennemis, & de conſerver la Paix, & la tranquilité dans cette Ville, juſqu'à l'arrivée de Vôtre Alteſſe.

Nous la ſupplions donc d'y venir avec

toute

toute la diligence possible, pour achever la glorieuse entreprise qu'Elle a si heureusement commencée, à la joye & satisfaction générale de nous tous.

Cette Adresse fut presentée à Son Altesse par quatre Officiers de la Milice, & fut trés-favorablement reçûë.

En ce même temps le Comte de Feversham, qui commandoit pour lors les troupes du Roi, reçût une lettre de Sa Majesté, par laquelle Elle lui donnoit avis de son depart de Londres, & quelques ordres qu'Elle jugea nécessaires de lui laisser. Mylord Feversham crut être obligé d'en faire part à Mr. le Prince. Si bien qu'il lui écrivit, qu'ayant reçû une Lettre, de la part de Sa Majesté, avec les malheureuses nouvelles de la resolution qu'elle avoit prise de sortir d'Angleterre, d'où elle étoit actuellement sortie; il avoit crû être obligé, étant à la tête de Son Armée, & aprés avoir reçû des ordres exprés de ne s'opposer à personne, d'en avertir Son Altesse, aussi-tôt qu'il lui avoit été possible, afin d'empêcher l'effusion du Sang. A quoi il ajoûtoit, qu'il avoit déja congedié toutes les Troupes qui étoient sous son Commandement, & que ce seroit le dernier Or-

Ordre qu'elles recevroient de lui.

Dans quelque vûë que Mylord Feversham eût congedié les Troupes du Roi, ce procedé fut cause que ces Troupes furent dispersées de tous côtez, tant à cause qu'elles se trouvoient sans chef, que parce qu'elles ne sçavoient point, de quelle maniére elles seroient payées, si elles demeuroient dans le service. Et en effet, quantité de Soldats furent reduits à une si grande extrêmité & se virent, tout d'un coup, tellement destituez de toutes les choses nécessaires à la vie, qu'ils furent obligez pour subsister de demander la charité. Et quoi que les Irlandois s'obstinassent d'abord à ne vouloir point mettre les armes bas, néanmoins le commandement que leur en fit Son Altesse & la nécessité, où ils étoient réduits, les obligea de se soumettre.

Cette dispersion & ce desordre dans lequel se trouvoit l'Armée du Roi fit que le Prince d'Orange publia la Déclaration qui suit.

„ D'autant que nous sommes informez „ que plusieurs Régimens, Troupes & „ Compagnies ont été encouragées à se dis- „ perser elles-mêmes, d'une maniére con- „ tre les formes & que l'on ne peut justi-

Q „ fier,

„ fier, ce qui a extrémement troublé le re-
„ pos & la Paix publique ; Nous avons
„ jugé à propos de requérir tous les Colo-
„ nels & Officiers en Chef de tels Régi-
„ mens, Troupes & Compagnies, d'as-
„ sembler, au son de trompe, ou en battant
„ la caisse, ou autrement, les Officiers &
„ Soldats qui sont de tels Régimens, Trou-
„ pes & Compagnies, dans les lieux qu'ils
„ jugeront les plus commodes pour leur
„ rendévous, & là de les tenir en bon or-
„ dre & discipline ; & nous voulons & re-
„ quérons tels Officiers & Soldats de se
„ rendre aux lieux qui leur seront nommez
„ par leurs Colonels & Officiers en Chef,
„ ce qui nous sera notifié au plûtôt, afin
„ que nous leur fassions sçavoir plus ample-
„ ment nôtre volonté.

Donné à Nôtre Cour à Henly le 13. de Décembre.

G. H. P. d'Orange.

Pendant que toutes ces choses se pas-soient dans l'Armée, la Populace de Lon-dres & presque de tout le Royaume s'a-massa en divers lieux, abattant & démo-lissant les Eglises, Chapelles & maisons des Pa-

Papiſtes, qui s'étoient ſauvez de peur d'être arrêtez : & quelque ſoin que priſſent les Magiſtrats pour appaiſer ce tumulte & ce grand deſordre, ils ne purent jamais venir à bout avec toute leur autorité, d'arrêter la fureur aveugle & la fougue de ces Zélez indiſcrets. Ils ne ſe contentérent pas même d'abattre le Monaſtére de Saint Jean que l'on avoit bâti dans l'eſpace de deux ans, avec beaucoup de dépenſe, & d'en avoir brûlé la Charpente & tous le meubles, dans la place de Smithfeilds. Ils ne ſe contentérent pas d'avoir démoli les Chapelles & les maiſons des Moines de Limeſtreet & de Lincolnſimfieilds, ce qui n'auroit pas été grand choſe, s'ils s'en étoient tenus-là, car ces Chapelles étoient bâties contre les Loix : mais ils pouſſérent leur fureur juſques à abattre la maiſon de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, & celle du Réſident de Florence, les pillant & emportant l'argent, la vaiſſelle & tout ce qu'il y avoit dedans. Et leur nombre croiſſant à tout moment, ils continuérent ces deſordres deux ou trois jours, ſans que les Trainbands, ou la Milice fût capable de leur faire entendre raiſon. Et ce ne fut que ſur les nouvelles que le Prince d'Orange ve-

 noit

noit à Londres, & par un ordre que le Conseil publia de punir sévérement ces furieux, que tout fut appaisé. L'on faisoit cependant une recherche exacte de ceux qui s'étoient enfuis, ou cachez, de peur d'être punis par la Justice, comme étoient les Prêtres & ceux qui avoient eu part au Gouvernement, & on en prit quelques-uns, mais entr'autres Mylord Jeffrey, Grand Chancelier d'Angleterre, que l'on trouva dans un petit cabaret, déguisé en Matelot, qui tâchoit de se sauver dans un Vaisseau prêt à faire voile pour Hambourg. Il fut mené par devant Mylord Maire, suivi d'une foule de peuple incroyable, & le Maire fut tellement surpris de le voir dans cet équipage, lui qui, cinq ou six jours auparavant l'avoit vû encore dans toute sa gloire, qu'il s'évanouït, & en fut tellement malade, que l'on le crut mort. Ne pouvant donc pas examiner pour lors le Chancelier, on l'envoya à la Tour, sous une bonne garde, de peur que le peuple ne le déchirât en piéces, avec ordre au Lieutenant de la Tour, de la part du Conseil, de le faire garder seurement.

Le 14. de Décembre, Son Altesse le Prince

Prince d'Orange arriva à Windsor, sur les trois heures aprés midi, où il fut reçû avec beaucoup de respect & de soumission & avec les Cérémonies accoûtumées, par le Maire & par les Aldermans, le Sénéchal de ce Corps le felicitant de son arrivée par une Harangue fort éloquente. Aprés quoi Son Altesse alla au Château & logea dans l'Appartement du Prince de Dannemarck qu'on lui avoit préparé. Comme Son Altesse se disposoit à se rendre à Londres, les nouvelles vinrent, que le Roi tâchant de passer la mer à Feversham en habit déguisé, avoit été arrété par quelques Pêcheurs qui cherchoient à faire quelques prises. Ces gens qui ne connoissoint pas le Roi le traittérent assez incivilement & le menérent dans une maison du bourg de Feversham, lui ayant ôté quelques joyaux de grand prix, quantité d'or qu'il avoit sur lui, & un Crucifix de grande valeur. La populace même qui s'étoit amassée autour de lui n'auroit cessé de le mal-traitter, si un Gentilhomme, qui étoit venu par curiosité, pour voir les prisonniers qu'on avoit faits, n'eût reconnu le Roi & ne se fût jetté à ses pieds, ce qui ayant étrangement surpris tout ce peuple, les uns se retirérent

tout effrayez, les autres lui demandérent pardon, offrant de lui rendre tout ce qu'ils lui avoient pris; mais Sa Majesté, leur donna volontiers tout l'or, & reprit le reste.

Les Seigneurs, qui étoient assemblez à Whithall apprenant que le Roi étoit à Feversham, députérent des Personnes de qualité vers lui, pour le prier de revenir dans son Palais Royal, à quoi il sembla avoir peu d'inclination d'abord: mais on l'en pressa si fort, qu'il y consentit. Cependant, le Prince d'Orange étant absolument déterminé à aller à Londres & ayant pris ses mesures pour cela, crut pour plusieurs raisons qu'il n'étoit pas à propos que le Roi & lui s'y trouvassent en même temps. C'est pourquoi sçachant que Sa Majesté revenoit à Londres, il dépêcha Monsieur de Zulestein pour la rencontrer sur le chemin & pour la prier de retourner à Rochester. Mais Monsieur de Zulestein ayant pris une autre route que celle du Roi, le manqua, de sorte que Sa Majesté arriva à Whithall, le 16. de Décembre, sur les quatre heures du soir, accompagnée de quantité de Seigneurs & d'une Compagnie de ses Gardes du Corps. Il envoya aussi-tôt le Comte de Feversham

à

à S. A. pour l'inviter à prendre le logement qu'on lui avoit préparé, qui étoit le Palais de S. James, avec telles troupes qu'il jugeroit à propos. Le Prince délibérant sur cette affaire avec les Seigneurs qui étoient avec lui à Windsor, justement le jour d'auparavant qu'il avoit résolu d'être à Londres, leur fit part du message du Roi, & les laissa délibérer là-dessus : & il fut conclû, qu'il n'étoit nullement à propos que le Prince acceptât l'offre du Roi. Néanmoins parce que d'un autre côté on jugea qu'il étoit d'une nécessité absoluë que le Prince fût à Londres ; le lendemain les Seigneurs crurent que la briéveté du temps ne pouvoit leur fournir d'autre meilleur expédient que celui de prier Sa Majesté de se retirer à quelque distance de Londres. Pour cet effet on lui proposa la Maison de Ham, appartenant à la Duchesse de Lauderdale, qui n'étoit qu'à dix mille de la Ville, & le Prince signa un Ordre par lequel, il prioit le Marquis d'Hallifax, le Comte de Shrewsbery, & le Lord Delamere, de dire au Roi que l'on avoit trouvé à propos, pour plus grande seureté de sa Personne, qu'il se retirât à Ham, où il seroit accompagné par des Gardes du Corps, qui

le défendroient, contre toutes sortes d'insultes.

Cet Ordre ayant été signé par Son Altesse, les trois Seigneurs, qui y sont nommez furent choisis pour le porter : mais il fut résolu, qu'avant qu'ils le rendissent, les Gardes de Son Altesse se mettroient en possession de tous les postes de Withall, pour prévenir le desordre qui auroit pû arriver entre les Gardes du Roi & ceux du Prince, ce qui outre d'autres méchantes conséquences, auroit pû mettre en danger la Personne même du Roi. On avoit crû par le temps auquel les Gardes du Prince partirent de Windsor, qu'ils pourroient être à Withall, à huit heures du soir, mais les chemins étoient si mauvais, à cause des pluyes continuelles, qu'ils n'y pûrent arriver qu'aprés dix heures du soir: & quand ils y furent arrivez, ils ne purent pas éxécuter leur ordre, car l'Officier du Roi refusa les clefs à celui du Prince ; de sorte que le temps s'écoula jusques à minuit passé, avant que les Seigneurs députez pussent faire ce qu'ils souhaitoient. Cependant, pour ne pas paroître incivils & garder le respect qu'ils devoient au Roi, qui étoit pour lors au lit, ils écrivirent un billet à

My-

Mylord Middelton un des Secrétaires d'Etat, par lequel ils lui marquoient qu'ils avoient un ordre à delivrer à Sa Majesté, de la part du Prince, qui étoit de si grande importance, qu'ils souhaitoient d'être immédiatement admis ; & qu'ils le prioient, par consequent, de leur faire sçavoir, où ils pourroient trouver sa Grandeur, afin qu'ils pussent être introduits, & s'aquiter de leur Commission.

Ce Billet fut signé par les trois Mylords députez, & Mylord Middelton, leur envoya dire par celui qui le lui avoit donné, qu'il se trouveroit à l'Escalier de la Chambre de la Garde, pour les introduire auprés de Sa Majesté, ce qu'il fit. Les trois Seigneurs ayant trouvé le Roi couché, ils lui firent d'abord de grandes excuses, de ce qu'ils venoient interrompre le repos de Sa Majesté à une heure si induë, aprés quoi ils lui mirent entre les mains le papier écrit de la main du Prince, & le Roi l'ayant lû, il dit qu'il étoit prêt de faire ce que Son Altesse souhaitoit. Les Seigneurs, selon l'ordre qu'ils en avoient, priérent trés-humblement Sa Majesté de partir, de Withall, d'assez bonne heure, pour être à Ham sur le midy, afin de ne point rencon-

trer en chemin le Prince d'Orange, lorsqu'il iroit à Londres, à quoi le Roi consentit volontiers, & demanda si le Prince ne vouloit point lui marquer quels Doméstiques il améneroit avec lui. Les Seigneurs lui répondirent, que Sa Majesté pouvoit donner les ordres qu'il lui plairoit; là-dessus ayant pris congé du Roi, & étant déja dans la Chambre Privée, Sa Majesté les rappela, & leur dit qu'il avoit oublié de les avertir, qu'il avoit résolu, avant qu'il eût reçû le Billet du Prince, d'envoyer le lendemain matin Mylord Godolphin à Son Altesse, pour lui proposer son retour à Rochester, sçachant par l'ordre qu'avoit Monsieur de Zulestein, que le Prince n'avoit pas envie qu'il revint à Londres; & que pour cette raison il souhaitoit & aimoit mieux retourner à Rochester, que d'aller à Ham. Les Seigneurs lui repliquérent qu'ils alloient envoyer incessamment un Exprés à Son Altesse pour lui faire sçavoir ce que Sa Majesté souhaitoit, & qu'ils ne doutoient nullement que le Prince n'y consentît. En effet, l'Exprés ayant trouvé le Prince à Sion, maison qui appartient à la Comtesse Douairière de Northumberland & qui n'est qu'à neuf ou dix milles de Lon-

Londres, il lui rendit compte de tout ce qui s'étoit passé entre le Roi & les trois Seigneurs, & avant huit heures du matin M. de Bentin, par ordre de Son Altesse écrivit une lettre aux trois Mylords, pour leur faire sçavoir que Monsieur le Prince consentoit que le Roi retournât dans l'endroit, où il lui plairoit. Sa Majesté partit donc, de Withall, sur les dix heures du matin, le 18. de Décembre, dans sa Barge, & arriva sur le soir, chez le Chevalier Richard Head, prés de Rochester, ayant choisi cette maison pour sa résidence.

Il arriva une chose bien remarquable entre le temps du premier départ du Roi & celui de son retour à Londres. Le bruit courut par tout Londres & par toute l'Angleterre, que les Papistes, qui étoient au desespoir du depart du Roi, avoient résolu de massacrer tous les Protestans, ce qui avoit tellement allarmé tout le monde, que chacun se tenoit sur ses gardes & n'osoit pas même éteindre les chandelles la nuit. Il faut remarquer que ce fut en ce temps-là que Mylord Feversham congédia l'Armée, où il y avoit beaucoup de Papistes, qu'il n'avoit point desarmez, & qui par conséquent pouvoient, dans l'extrémité, où ils

se voyoient, faire beaucoup de mal. Mais par une politique aussi fine que nécessaire, on donna l'alarme générale dans Londres & dans tout le Royaume, en une même nuit, sous prétexte que les Irlandois massacroient, brûloient & saccageoient par tout, où ils passoient, ce qui se fit avec tant d'adresse & de promptitude, dans presque tous les endroits du Royaume, que le peuple, jusques aux femmes & aux enfans sortirent armez pour aller à la rencontre des Irlandois : mais le jour étant arrivé ; on s'apperçût qu'on avoit donné une fausse alarme, qui eut pourtant l'effet qu'on s'étoit proposé, qui étoit de faire voir ce que devoient attendre les Papistes, au cas qu'ils eussent quelque mauvais dessein.

Enfin le jour heureux que le peuple souhaitoit avec tant de passion arriva. Le Roi étant parti le Mardi 18. de Décembre 1688. Monsieur le Prince d'Orange arriva le même jour à Londres, sur les trois heures aprés midi & alla loger au Palais de Saint James. Il seroit difficile de décrire la joye publique. Il suffit de dire, que depuis S. James jusques à huit miles dans le grand chemin par où devoit passer Son Altesse, il y avoit une si grande foule de peuple en carosse,

rosse, à cheval, & à pied, qu'à peine pouvoit on passer, quoi que le temps fût fort pluvieux. Il entra avec un Equipage magnifique, accompagné des plus grands Seigneurs du Royaume, & fut d'abord complimenté par toute la Noblesse & autres Personnes de marque qui se trouvérent à Londres. Sur le soir on entendit le bruit des Cloches, on fit des feux de joye par tout, & toutes les fenêtres des maisons jusques à celles des Papistes mêmes furent éclairées de flambeaux. On pouvoit aisément juger de la sincérité de la joye de tout le peuple par les continuelles acclamations & bénédictions qu'ils donnoient au Prince, l'appellant leur Libérateur; la populace même qui venoit de commettre tant de desordres se tint dans son devoir, si-tôt que ce grand Prince fut arrivé.

Le Conseil ordinaire de la Ville s'assembla le lendemain & conclut unanimement, que tous les Aldermans de Londres & leurs Députez avec deux Personnes du Conseil pour chaque quartier, iroient féliciter Son Altesse de son heureuse arrivé, dans le temps & à l'endroit qu'Elle lui plairoit leur marquer, & que les deux Sheriffs, ou Echevins & le Sergent de la Ville iroient sçavoir

voir de Son Altesse, quelle seroit sa volonté là-dessus. Et le jour leur ayant été marqué, tous les Aldermans, (Mylord Maire étant alors malade,) avec leurs Députez & deux du Conseil ordinaire pour chaque quartier de la Ville allérent trouver le Prince dans le Palais de S. James, & le félicitérent de son heureuse arrivée, par la bouche du Chevalier George Treby leur Avocat Général, qui fit la Harangue qui suit.

MONSEIGNEUR,

Le Lord Maire n'étant pas en état, à cause de sa maladie, de paroître devant Vôtre Altesse, les Aldermans & les Communes de la Ville Capitale de ce Royaume, sont venus ici pour féliciter Vôtre Altesse de son heureuse arrivée dans cette grande & glorieuse occasion, dans laquelle les paroles nous manquent, pour exprimer nos pensées. Quand nous réfléchissons sur le danger auquel nous étions exposez, nous voyons que l'Eglise & l'Etat étoient opprimez par le Papisme & par un Gouvernement Arbitraire, & réduits à une totale destruction, par la conduite de certaines personnes, qui vou-

vouloient veritablement nous subjuguer; qui avoient violé nos Loix les plus Sacrées, & qui plus est, rüiné les fondemens & l'établissement des Loix mêmes : de sorte que nous ne sçavions quel remédé trouver à nos maux; la seule personne aprés Dieu qui pouvoit appliquer ce remédé, étoit Vôtre Altesse. Vous êtes d'une Maison des plus Illustres, dont les glorieux Ancêtres ont toûjours fait du bien au genre humain. Les Tîtres de Prince Souverain, d'Esthatbouder, & même d'Empereur qu'elle a possédez, sont les dignitez dont elle se vante le moins: mais elle fait gloire du Tître dont elle a joüi depuis long temps, qui est un Tître qui lui est singulier, sçavoir, d'être la mere de tant de grands hommes que Dieu a envoyez de temps en temps pour soûtenir sa cause contre ceux qui l'opprimoient. C'est à cette Divine Commission que toute la Noblesse de ce Royaume, & nos Soldats Anglois se sont rendus, ayant mis les armes bas sitôt que V. A. a paru.

Grand Prince, lors que nous faisons reflexion sur tout ce qui s'est passé, le mois dernier, & que nous considérons avec quelle promptitude nous avons été delivrez, nous sommes si surpris, que cela nous paroît presque

que un Miracle. Vôtre Altesse conduite par la main de Dieu & appellée par la voix du peuple, a conservé ce que nous avions de plus cher au monde, la Religion Protestante, qui est le Christianisme tout pur, & a rétabli nos Loix, qui sont l'ancien titre de nos vies, de nos libertez, & de nos biens, & sans lesquelles le monde seroit proprement un desert.

Mais que rendrons-nous à Vôtre Altesse pour tant de bien faits surprenans: nous n'avons que des vœux & une reconnoissance sincere. Oui, Monseigneur, Vôtre Altesse s'est érigée un Monument éternel dans nos cœurs, & nôtre Postérité célébrera à jamais la gloire de Vôtre Auguste Nom.

Plusieurs Provinces & Villes du Royaume presentérent des Adresses au Prince d'Orange, où elles lui demandoient non seulement sa protection, & imploroient son assistance pour delivrer le Royaume du Papisme & de l'esclavage; mais elles assuroient aussi S. A. de faire tous leurs efforts, pour achever cette glorieuse entreprise qu'Elle avoit commencée avec tant de succés.

L'Armée du Roi étant dispersée çà & là, les Soldats qui avoient peine à subsister ven-

vendirent, ou engagérent leurs armes & leurs équipages; ce qui obligea Son Altesse à publier un Ordre signé de sa main, par lequel il étoit commandé à tous ceux qui avoient de ces armes de les rendre aux Soldats, ou aux Officiers de l'Artillerie.

Le Roi d'Angleterre, aprés avoir passé quelques jours à Rochester, en sortit à minuit le 22. de Décembre, avec fort peu de monde, par une porte de derriére, & s'étant aussi-tôt embarqué sans bruit, il arriva en France, où il fut reçû avec beaucoup d'amitié.

Portsmouth dont le Duc de Berwik étoit Gouverneur ayant tenu long temps sans vouloir se rendre, se soumit enfin & reçût la Garnison que le Prince d'Orange y envoya.

Le 25. de Décembre les Seigneurs tant Ecclesiastiques que Seculiers s'étant assemblez dans la Chambre des Lords à Westminster, presentérent une Requête à son Altesse, par laquelle ils la supplioient avec beaucoup d'instance de se vouloir charger de l'administration des Affaires publiques, tant Civiles que Militaires, jusqu'à-ce que la Convention qui se devoit assembler le 22. de Janvier suivant 1689. eût été tenuë; de

disposer

diſpoſer des Revenus publics, pour la conſervation de leur Religion; de leurs Loix & de leurs Libertez; de vouloir prendre ſoin des affaires d'Irlande; & d'écrire des Lettres ſignées, de ſa propre main, afin qu'étant adreſſées, en ſon nom, aux Seigneurs Eccleſiaſtiques & Temporels & aux diverſes Provinces, Comtez, Univerſitez, Villes & Bourgs qui avoient droit d'envoyer des Députez au Parlement, on ſe diſpoſât, de bonne heure, & ſans conteſtation à en élire, pour compoſer cette Aſſemblée qui devoit décider de la maniere dont l'Angleterre devoit être gouvernée, depuis la deſertion de Jaques Second.

Mr. le Prince, qui depuis ſon heureuſe deſcente, n'avoit rien fait qu'avec beaucoup de prudence & de ſageſſe, ne s'oppoſa pas à la priere des Seigneurs qui lui avoient preſenté cette Requête. Cependant, il ne voulut pas ſe charger de l'adminiſtration des affaires du Royaume, que ce ne fût auſſi par le conſentement de la Nation, ou de la Chambre-Baſſe qui la repreſentoit. De ſorte que ſur la réponſe de ſon Alteſſe, tous ceux de la Ville de Londres & des environs, qui avoient été Membres de cette Chambre ſous le Regne

de

de Charles II. s'étant assemblez, le jour suivant; toute l'Assemblée, d'un commun accord, ayant donné les mains à ce qu'avoit proposé la Chambre des Seigneurs, lui fit presenter une Adresse, conçûë, à peu prés dans les mêmes termes, que celle dont nous venons de faire mention. Cette Adresse lui fut presentée, le même jour 26. de Decembre, par plusieurs Membres de la Chambre-Basse, les Aldermans & le Conseil de la Ville de Londres. Son Altesse remercia les Deputez de cette Assemblée, par un beau discours qu'elle leur fit, du zéle qu'ils avoient témoigné pour la cause commune, & de ce qu'ils avoient concouru si unanimement, pour le bien du Royaume & de la Religion, avec le Corps des Seigneurs Ecclesiastiques & Seculiers. Elle leur promit qu'elle feroit tous ses efforts, pour tâcher d'assurer la Paix de l'Etat, jusqu'à la tenuë de la Convention, qui prendroit les mesures nécessaires, pour remettre les affaires sur l'ancien pied, & que conformément à la demande qu'ils leur faisoient, conjointement avec les Seigneurs, elle feroit expedier sans delai des Lettres circulaires, pour faire l'Election des Membres qui devoient composer cette Assem-

blée

blée qui devoit faire revivre le calme dans le Royaume & dans l'Eglise. Elle ajoûta qu'elle auroit un soin tout extraordinaire d'appliquer les Revenus publics aux usages qui seroient jugez les plus propres & selon l'exigeance des cas ; qu'elle ne mettroit rien en oubli, pour faire que l'Irlande fût reduite & mise dans un tel état, que la Religion Protestante & les interêts du Royaume d'Angleterre pussent être conservez en leur entier. Et aprés leur avoir protesté de la maniere la plus tendre & la plus affectueuse, qu'il n'y auroit rien qu'elle ne mit en œuvre, pour les maintenir dans leurs Privileges & leur conserver leurs Libertez, elle finit, en leur disant, que l'offre qu'on venoit de lui faire étant de la derniere importance, il devoit avant que de l'accepter, y penser quelques momens, & que pour cet effet, ils ne trouvassent pas mauvais, si elle prenoit jusqu'au lendemain, pour leur rendre une réponse positive. Les Députez donnerent les mains à tout ce que vouloit le Prince, en le suppliant toûjours néanmoins de ne leur refuser pas leur demande. Et le lendemain, voyant bien qu'il ne se pouvoit pas défendre de répondre aux vœux de toute une Nation qui l'avoit appellé

pellé à son secours & qui le regardoit, aprés Dieu, comme son unique Liberateur, il se chargea du Gouvernement, au grand contentement de tout le peuple, qui en témoigna sa joye le même soir, par une infinité de feux qui furent allumez dans tous les endroits de la Ville, & par mille acclamations & chants d'allegresse, dont on entendit retentir les airs. Mais afin que les Elections pour les Membres de la Convention pussent être faites avec une entiere liberté, & sans aucune apparence de contrainte, ce sage & équitable Prince ordonna que toutes les Troupes qui étoient dans les lieux, d'où on devoit envoyer des Députez, eussent à se retirer incessamment, ce qui fut régulierement executé. Il fit plusieurs autres réglemens de cette nature pour assurer la tranquillité du Royaume: & tout ce qu'il fit fut accompagné de tant de succés que la Ville de Londres qui étoit la plus agitée & qui depuis quelque temps, étoit dans des allarmes continuelles reprit cet heureux calme dont elle jouïssoit auparavant. Car comme ce Prince étoit devenu l'amour des Anglois, & qu'il avoit sçû l'art de gagner leur cœur tout ployoit avec tant de plaisir à ses commandemens & à ses remon-

montrances, que le peuple fut appaisé tant d'un coup.

Le 30. de Décembre Son Altesse fit publier une Déclaration par laquelle il autorisoit tous les Sheriffs, ou Intendans de Province, Juges de Paix, & autres Officiers subalternes qui étoient en Charge depuis le premier du mois de Décembre, les Papistes exceptez, de faire exactement leur devoir, & d'être extrémement soigneux & vigilans à conserver la Paix & la tranquilité du Royaume & à soulager les Pauvres. Et Son Altesse Elle-même voyant que le trafic n'alloit pas trop bien dans Londres, ce qui avoit réduit quantité de gens de métier à une grande pauvreté, leur fit distribuer dix mille livres Sterling, ce qui joint à la modération & à la sagesse qu'Elle faisoit paroître dans l'Administration des affaires, lui attira les bénédictions & l'estime de tout le monde.

Ces changemens si heureux avoient tellement effrayé ceux qui avoient quelque part dans les affaires, sous le régne du Roi Jaques II. & tous les Jesuites & Prêtres, qu'ils prirent tous la fuite, ou se cachérent: mais on ne laissa pas d'en prendre quelques-uns, & entre autres, les Comtes de Peter-

Peterborough & de Salisbury, le Chevalier Edoüard Halles, ci-devant Lieutenant de la Tour, le Chevalier Thomas Jenner, Charles Halles, le Docteur Walker, Président d'un Collége à Oxford qui s'étoit fait Papiste, les Sieurs Graham, Brent, Burton, & plusieurs autres; Jean Leyborn, Charles Poulton, Ralph. Cloyton, Joseph Gifford, Robert Jenison, Guillaume Locker, François Calemny, & Thomas Kinsley, tous Jesuites, Prêtres, ou Evêques Romains que l'on mit en prison, où ils furent traitez avec beaucoup d'humanité: car le Docteur Burnet par ordre de Mr. le Prince y fut pour les voir & pour sçavoir s'il ne leur manquoit rien, leur faisant donner des logemens propres & la liberté de se promener sur les Plombs de Neugate. Cette conduite fut bien différente de celle du Clergé de France, qui pour le fait seul de la Religion enterre les Protestans tous vivans dans des cachots, où étant privez de toutes les consolations & de toutes les nécessitez de la vie, ils n'ont qu'un petit trou pour respirer un air infect.

Son Altesse, selon qu'Elle l'avoit promis aux Seigneurs & aux Membres des der-

derniers Parlemens tenus sous Charles II. envoya des Lettres Circulaires en son nom à toutes les Provinces, Universitez, Villes & Bourgs du Royaume, pour faire Election des Membres propres & qualifiez pour assister à la Convention: & sur quelques plaintes qu'on fit, qu'aux environs de Londres on avoit logé des Soldats chez les particuliers; il fit publier une Proclamation, par laquelle elle déclaroit qu'ayant été informée, que plusieurs Regimens, Troupes & Compagnies, avoient pris leurs logemens, contre son intention, dans des Maisons particulieres, elle avoit jugé à propos de publier que sa volonté étoit, qu'aucun Officier, ou Soldat, de quelque Nation, ou Qualité qu'il fût n'eût à prendre son logement dans aucune Maison particuliere que ce ne fût par le consentement libre & volontaire du Maître du Logis. Et afin qu'il n'y eût aucune équivoque dans les Ordres qu'elle donnoit, elle déclara, en suite de ce qu'elle venoit de dire, qu'elle entendoit, que toutes Maisons étoient censées particulieres, excepté celles, où l'on vendoit du vin, de la biere & autres telles boissons, en détail: ordonnant que ce seroit seulement dans ces maisons

maisons publiques, que les Officiers & Soldats auroient leurs Logemens, & cela, par l'ordre & direction des Magistrats, Juges de paix, ou du Connétable du lieu, où les Officiers & Soldats se trouveroient. Enfin, elle enjoignit à ceux qui contreviendroient à ses Ordres, sous quelque prétexte que ce fût, qu'ils seroient cassez & punis, selon toutes les rigueurs des Loix Militaires.

Cependant, quoi que ceux qui avoient chez eux des Officiers & des Soldats ne fussent nullement mécontens; quoi qu'ils les eussent reçûs, comme leurs liberateurs, & qu'ils leur donnassent tout ce qui leur étoit nécessaire, sans prétendre aucun gain, cette Declaration leur plût infiniment & leur fit voir les bonnes intentions & la justice de Son Altesse. De sorte qu'il ne fut pas difficile de faire signer dans toutes les Provinces du Royaume, une Association que l'on avoit faite, pour la conservation de sa Personne.

Comme cette Association fait voir l'estime particuliere qu'on avoit pour cet illustre Prince, je la mettrai ici, tout du long.

„Nous soussignez & associez; pour la „défence de la Religion Protestante & le

„ maintien de l'ancien Gouvernement; des
„ Loix & des libertez d'Angleterre, d'E-
„ cosse & d'Irlande; protestons, devant
„ le Dieu Tout-Puissant, que nous pro-
„ mettons d'agir conjointement avec Son
„ Altesse, le Prince d'Orange, pour soû-
„ tenir cette cause & la défendre, sans ja-
„ mais nous desunir, ni en desister, que
„ nôtre Religion, nos Loix & nos libertez
„ ne soient tellement affermies par un Parle-
„ ment libre, que nous ne tombions jamais
„ plus dans le danger d'être soûmis au Pa-
„ pisme, ou à l'Esclavage. Et d'autant que
„ nous sommes engagez dans cette cause
„ commune, sous la protection de Son Al-
„ tesse le Prince d'Orange, ce qui pour-
„ roit exposer sa Personne à quelque dan-
„ ger, & à quelques attentats desespérez
„ des Papistes, ou autres cruelles person-
„ nes; nous attestons devant Dieu, & nous
„ engageons, que si l'on attente sur la Per-
„ sonne de ce Prince, nous poursuivrons
„ non seulement ceux qui en seront les Au-
„ teurs, mais aussi tous leurs adhérents, &
„ tous ceux que nous trouverons armez
„ contre nous, avec toute la sévérité d'une
„ juste vangeance, à leur ruïne & destru-
„ ction totale. Nous déclarons aussi que
l'exe-

„ l'execution d'un tel attentat, dont Dieu
„ par sa bonté nous veuille préserver, bien
„ loin de nous empêcher de poursuivre la
„ cause que nous avons entreprise, nous
„ engagera encore plus fortement à la pous-
„ ser avec toute la vigueur qu'une action si
„ Barbare mériteroit, &c.

Cette Association fut faite fort à propos, car les Papistes avoient encore la hardiesse de medire du Gouvernement & d'attribuer tous les changemens, qui étoient arrivez, à l'ambition du Prince d'Orange, comme si une conduite aussi moderée que la sienne ne les avoit pas dû persuader du contraire. Il y en eut un, entre autres, qui eut l'insolence de dire dans un Ordinaire François à Londres, en montrant son épée, qu'il tueroit, avec ce fer, le Prince d'Orange, s'il étoit en tout autre Païs. Jamais scelerat n'a mieux merité la mort que celui-là, cependant on se contenta de le tenir, quelque temps, en prison. On avoit publié, peu de jours auparavant, une Déclaration qui portoit; que tous les Papistes, qui ne possedoient point de Maison; qui n'étoient point Marchands Facturiers, ou Domestiques de la Reine Doüairiere, se retireroient, à dix milles de Londres & de

Westmunster : mais nonobstant cette Déclaration, ils ne laissoient pas d'y resider, & même de parler indiscrettement, de cabaler, de semer de fausses nouvelles & de faire des assemblées dangereuses, ce qui obligea Son Altesse d'en faire publier une seconde, datée du 14. de Janvier 1689. par laquelle il étoit enjoint aux mêmes Papistes, excepté les Propriétaires de maison, de sortir de Londres & de Westmunster dans trois jours, & de s'en éloigner de dix milles, sous peine d'être mis en prison & poursuivis avec toute la sévérité des Loix, faisant commandement à tous les Magistrats de faire une exacte recherche des mêmes Papistes & de saisir & emprisonner ceux qui contreviendroient à la Déclaration.

Les nouvelles du grand succés de Son Altesse étant arrivées en Hollande, les Etats envoyérent trois Députez au Prince pour l'en féliciter. Ils débarquerent à la Tour, où l'on fit une décharge de tous les canons, aprés quoi ils se mirent dans les Carrosses, qu'on leur avoit envoyez, pour aller au Palais de Saint James, où étoit Son Altesse.

Monsieur le Prince ayant témoigné à la Ville de Londres, que le Tresor de l'Eschiquier

quier étoit épuifé, & qu'il avoit befoin d'argent pour fubvenir aux néceffitez de l'Etat, la Ville ordonna auffitôt un Committé, pour aller trouver Son Alteffe, & fçavoir d'Elle quelle fomme elle fouhaitoit. Le Prince leur ayant demandé deux cens mille livres Sterling à emprunter, plufieurs des principaux de Londres vinrent généreufement s'offrir à donner cette fomme, & ce qui eft admirable, on en trouva en moins de deux ou trois jours, trois cens mille, & on en eût trouvé davantage, fi l'on eût voulu, car tout le monde venoit en foule offrir leur bourfe, ce qui fait voir non feulement la richeffe de Londres, mais auffi l'affection & la tendreffe, qu'ils avoient pour cet augufte Prince.

Avant que de parler de la grande Convention, qui s'affembla le 22. de Janvier, & des grandes affaires qui s'y terminerent en peu de temps, il faut que nous difions quelque chofe de ce qui fe paffa dans le Royaume d'Ecoffe, pendant ce temps-là.

L'Arrivée de Son Alteffe en Angleterre fit un fi grand effet & jetta une fi grande épouvante dans l'efprit des Miniftres d'Etat du Royaume d'Ecoffe, qui étoient Papiftes, & de ceux qui, contre les Loix,

avoient part au Gouvernement, qu'ils songérent à mettre ordre à leurs affaires. Les uns eurent le bonheur de se sauver; mais la plûpart furent pris & mis en prison; la populace s'amassa en plusieurs endroits, & démolit non seulement les Chapelles, & les maisons des Papistes, mais commit une infinité de desordres, dans la Ville Capitale même, où il y eut plusieurs personnes de tuées & de blessées. La Noblesse de ce Royaume ne sçachant comment apaiser cette fureur populaire, députa quelques-uns de leur Corps pour aller trouver le Prince d'Orange, afin de l'assurer que tout le Royaume d'Ecosse étoit prêt à se soûmettre à lui, & qu'il lui demandoit sa protection. Son Altesse ayant été avertie de leurs intentions, envoya prier toute la Noblesse Ecossoise qui étoit à Londres de la venir trouver: & tout ce qu'il y avoit de gens de qualité de ce Royaume s'étant rendus, le 7. de Janvier au Palais de S. James; ce Prince leur ayant représenté, que la seule raison qui l'avoit obligé à faire descente avec une Armée dans les Royaumes Britanniques avoit été le triste état, où ils les voyoit reduits, depuis quelque temps, par les violences de leur Monarque; il ajoûta qu'il avoit crû

abso-

abſolument néceſſaire de leur faire connoître, que ſon unique deſſein étoit de les delivrer de l'eſclavage, d'aſſûrer la Religion Proteſtante & de rétablir leurs Loix & leurs libertez, comme il s'en étoit expliqué dans ſon Manifeſte: & que pour cet effet, il les exhortoit non ſeulement à concourir avec lui à un ſi juſte deſſein, mais à lui donner leurs avis, dans une entrepriſe ſi difficile & ſi importante.

Dés que Son Alteſſe ſe fut retirée, ces Seigneurs s'aſſemblérent dans la Chambre du Conſeil à Whithall, où aprés avoir choiſi le Duc d'Hamilton pour leur Préſident, ils délibérérent ſur les Conſeils qu'ils donneroient au Prince dans cette conjoncture: mais on ne conclut rien pour lors. Le Mardy 8. s'étant encore aſſemblez, on réſolut que le meilleur moyen étoit de convoquer une Aſſemblée générale de tous les Etats du Royaume, & de preſenter une Adreſſe à ſon Alteſſe.

Le lendemain l'Adreſſe fut faite, & fut lûë en pleine Aſſemblée. On remercioit d'abord Mr. le Prince, du zéle extraordinaire qu'il avoit témoigné dans cette Expedition glorieuſe, qu'il avoit entrepriſe avec tant de fatigues & de dangers, pour la con-

servation de la Religion Protestante & le rétablissement des Loix & des Libertez des trois Royaumes. On ajoûtoit à cela, qu'il étoit prié, qu'en reconnoissance d'une action si sainte, si digne de sa pieté & de l'amour qu'il avoit pour les peuples qui étoient opprimez avec tant d'injustice, il lui plût se vouloir charger de l'Administration des affaires d'Ecosse, tant Civiles que Militaires & de disposer des Revenus du Royaume & de toutes les Places qui en dépendoient, jusqu'à l'Assemblée Générale des Etats, qui se devoit tenir le 14. du mois de Mars. Aprés quoi, on le supplioit, qu'à l'exemple de ce qu'il avoit fait, à l'égard des Anglois, il fit expedier des Lettres Circulaires & les envoyât, en son nom, dans toutes les Provinces, Villes & Bourgs, pour travailler incessamment à l'election des Membres, qui devoient composer cette Assemblée, qui comme celle d'Angleterre, devoit porter le nom de Convention.

Cette Adresse étoit signée par trente Seigneurs & quatrevingts Gentilshommes, qui accompagnerent le Duc d'Hamilton, lors qu'il la presenta.

Le Prince les remercia, de la maniere du

mon-

monde la plus obligeante, de la confiance qu'ils prenoient en lui, & pour réponse à ce qu'ils lui demandoient, il leur dit d'abord, qu'il les prioit de lui donner un peu de temps pour se determiner. Mais le lendemain les ayant fait tous appeller, il leur promit d'accepter l'offre qu'ils lui avoient faite, & les assura, de nouveau; qu'ils le trouveroient toûjours disposé à se joindre à eux dans tout ce qui seroit nécessaire pour les rétablir & les affermir dans tous leurs Priviléges.

Environ ce temps-là, les Comtes de Crauford, & de Louthiam accompagnez de plusieurs Personnes de qualité étant arrivez à Londres, demandérent de signer l'Adresse, ce que le Prince leur accorda, avec des témoignages d'une grande satisfaction, voyant tant de grands Seigneurs si zélez pour achever le glorieux Ouvrage qu'il avoit si heureusement commencé. Ces nouvelles ne furent pas plûtôt arrivées à Edimbourg, qu'on en témoigna une joye publique par des feux de joye, par le son des Cloches, & autres marques de réjoüissance de cette nature.

Pour revenir maintenant aux affaires d'Angleterre; les Papistes, ou autres gens

mal affectionnez au Gouvernement, firent courir le bruit que les Matelots & Soldats Anglois ne seroient point payez : mais le Prince leur en donna des assurances si certaines & si publiques, qu'ils n'eurent plus lieu d'en douter, car il paya tous les Officiers & Soldats jusques au 8. de Janvier, de tout ce qu'il leur étoit dû auparavant, sans leur en rabattre un sou. Il en fit autant aux Officiers, Soldats & Matelots de la Flote, que ce faux bruit avoit dispersez çà & là ; mais tous généralement, par l'ordre du Prince, retournérent trés contens dans leurs Quartiers & dans leurs Vaisseaux.

Le 22. de Janvier les Seigneurs Ecclesiastiques & Seculiers, & les Communes d'Angleterre s'étant assemblez à Westminster, sous le nom de Convention, & non de Parlement, ne pouvant y avoir de Parlement que par l'Autorité du Roi ; le Marquis d'Halifax, Seigneur d'un mérite, & d'un sçavoir extraordinaire, fut choisi par les Pairs du Royaume, pour être Président de leur Chambre, place qui appartient, de droit, au Chancelier, lors qu'il y a un Parlement : & les Communes choisirent pour leur Orateur, le Sieur Henri Poole Ecuyer, homme d'une grande Probité & fort habi-

le. La premiere chose qu'on fit, fut de lire une lettre que Son Altesse Mr. le Prince d'Orange écrivoit aux deux Chambres de la Convention ; elle étoit conçûë en ces termes.

Lettre de son Altesse Monseigneur le Prince d'Orange, aux deux Chambres de la Convention.

MYLORDS,

J'ay tâché, de tout mon pouvoir, de faire tout ce qu'on a attendu de moi, pour conserver la paix & la tranquilité publique, depuis que vous m'avez chargé du Gouvernement des affaires. C'est à vous aujourd'hui à jetter des fondemens solides, pour la seureté de Vôtre Religion, de vos Loix, & de vos Libertez.

Je ne doute nullement que dans cette Assemblée si libre & si grande, les fins que j'ai proposées dans ma Déclaration ne soient approuvées: & puis qu'il a plû à Dieu de benir jusques à maintenant mes bonnes intentions, d'un si grand succés, j'espére qu'il aura la bonté d'achever son Ouvrage, en

vous donnant son Esprit de paix, & d'union dans vos Conseils, afin que rien ne puisse arrêter, ou interrompre un établissement heureux & durable.

L'état dangereux, où se trouvent les Protestans en Irlande qui demande un grand & prompt secours, & la condition presente des affaires étrangéres, m'obligent de vous dire, qu'excepté les divisions qui peuvent arriver parmi vous, rien n'est plus fatal & plus à craindre, qu'un long délai dans vos Consultations. Les Etats Généraux, qui m'ont assisté à delivrer cette Nation en souffriront les premiers, si on ne leur renvoye les Troupes qui sont ici, & si on ne leur donne, au plûtôt du secours, contre un puissant ennemi qui leur a déclaré la Guerre & parce que l'Angleterre est obligée par un Traité de les assister dans une pareille occasion, je m'assure que la bonne volonté qu'ils ont fait paroître à secourir ce Royaume avec tant de hazard, sera un motif assez puissant pour vous exciter à leur rendre la pareille & à leur envoyer le secours qu'ils attendent de vous dans l'occasion, comme Protestans & comme Anglois.

Cette Lettre ayant été lûë, & approuvée généralement de toute l'Assemblée, les

Seigneurs

Seigneurs & les Communes résolurent de presenter au Prince une Adresse, pour le remercier, de ce qu'il avoit fait, & pour le prier trés humblement de continuer d'avoir soin des affaires du Royaume ; voici ce qui fut résolu dans leur Convention, le 22. de Janvier 1689.

„Nous les Seigneurs Ecclesiastiques & „Seculiers, & les Communes, assemblées „à Westminster, étant extrémement sen„sibles à la delivrance miraculeuse du Pa„pisme & du pouvoir Arbitraire, qu'on „avoit commencé d'introduire dans ce „Royaume, & persuadez que nôtre con„servation aprés Dieu, est dûë à Vôtre „Altesse, nous lui rendons de trés-hum„bles actions de graces, comme ayant été „le glorieux instrument d'une si grande „bénédiction sur nous.

„Nous vous remercions aussi du grand „soin que Vôtre Altesse a pris dans l'Ad„ministration des affaires publiques, jus„ques à present, & nous la prions trés„humblement, de vouloir continuër à „prendre ce même soin & de disposer des „revenus publics, pour la conservation „de nôtre Religion, de nos Droits, Loix, „Libertez, & Proprietez, & de la paix de

„la

„ la Nation. Nous prions auſſi Vôtre Al-
„ teſſe d'avoir un ſoin particulier de l'Etat
„ preſent de l'Irlande, & de tâcher par des
„ moyens prompts & efficaces de prévenir
„ les dangers qui menaçent ce Royaume.
„ Nous vous prions de vous charger du
„ ſoin de toutes ces choſes, juſques à de
„ nouvelles réſolutions, que nous pren-
„ drons avec toute la diligence poſſible. Et
„ de nôtre côté, nous ferons tous nos ef-
„ forts, pour dépêcher les affaires, que Vô-
„ tre Alteſſe nous a recommandées dans ſa
„ Lettre.

Cette Adreſſe ayant été preſentée à Son Alteſſe, Elle répondit le lendemain, qu'elle étoit bien aiſe, que ce qu'elle avoit fait leur fût agréable, & que puis qu'ils ſouhaitoient qu'elle continuât d'avoir ſoin des affaires du Royaume, elle vouloit bien s'en charger. En ſuite dequoi, elle leur recommanda les affaires étrangeres, leur rémontrant par des raiſons ſolides, qu'il étoit néceſſaire, qu'ils expediaſſent les affaires, non ſeulement pour procurer la paix & le bonheur de la Nation, mais pour mettre en repos toute l'Europe.

Cette réponſe ayant plû extrêmement à ceux qui avoient preſenté l'Adreſſe, la Cham-

Chambre-Haute publia, immediatement aprés, un Ordre, qui fut imprimé, publié & affiché, par lequel, il étoit défendu à tous Papiſtes, ou gens regardez comme tels, d'entrer durant l'Aſſemblée de la Convention, dans aucune des Chambres, ni dans la grand' Salle de Weſtminſter. Et dans le même temps, l'Orateur de la Chambre-Baſſe ayant repreſenté fortement, que l'état, où ſe trouvoient les affaires du Royaume demandoit une diligence extraordinaire, il recommanda à ceux qui compoſoient l'Aſſemblée d'être prompts dans leur deliberations. Il leur mit devant les yeux, que le danger, où le Royaume venoit d'être expoſé leur devoit faire prendre les reſolutions les plus promptes, & que ſur tout, ils devoient penſer à l'Irlande dont l'état déplorable n'étoit que trop connu, à cauſe de l'Armée nombreuſe des Papiſtes, qui menaçoient non ſeulement de maſſacrer tous les Proteſtans, mais même d'ôter ce Royaume à l'Angleterre, ſi on n'y envoyoit promptement du ſecours. Il les fit ſouvenir en ſuite, de la grandeur & de l'ambition de la France, qui aſpiroit à la Monarchie univerſelle; qui avoit une haine mortelle contre la Religion Proteſtante & contre

tre la Couronne d'Angleterre : aprés quoi il conclut, en leur recommandant de mettre fin à tout, le plûtôt que faire se pourroit.

Trois, ou quatre jours se passérent, sans qu'on avançât beaucoup les affaires. On publia seulement un Ordre, par lequel il étoit ordonné, par les deux Chambres, que le Mardi, 31. de Janvier, on célébreroit dans la Ville de Londres & dix Milles aux environs, un jour d'Actions de graces, pour remercier Dieu, de ce qu'il avoit choisi Son Altesse le Prince d'Orange, pour être le glorieux Instrument, dont il s'étoit servi, pour delivrer le Royaume du Papisme & de la Puissance Arbitraire : & que le 14. du mois de Fevrier de la même année, on feroit la même chose, par tout le Royaume.

La premiére chose de considérable que fit la Chambre des Communes & sur laquelle on délibera si long-temps dans la Chambre des Seigneurs fut cette Resolution qu'on prit, sçavoir :

Que le Roi Jaques ayant tâché de détruire la Constitution du Royaume, avoit rompu le Contract Original, qui étoit entre lui & ses Sujets : & que par l'avis des

Je-

Jesuïtes & autres pernicieux Conseillers, ayant violé les Loix fondamentales & s'étant retiré lui même; il avoit abdiqué le Royaume, & qu'ainsi le Trône demeuroit vacant.

Cette Resolution, qui avoit passé, sans presque aucune contradiction dans la Chambre-Basse, fut signifiée à la Chambre-Haute: mais il se trouva plusieurs Seigneurs & sur tout les Evêques, qui s'y opposérent, comme étant contraire, à ce qu'ils prétendoient, aux Loix fondamentales du Royaume. Pour cet effet, on en examina toutes les paroles avec la derniére sévérité.

On dit qu'il y eut un Seigneur, qui fut d'avis de faire des propositions à Jaques II. & de le rappeller, au cas qu'il les acceptât: mais soit qu'il fût seul dans son opinion; ou qu'aucun n'osât l'appuyer, on fit semblant de ne l'avoir pas entendu, tant on étoit résolu de ne vivre plus sous la Domination d'un Prince, qui avoit voulu renverser les Loix de l'Etat & de la Religion.

Quoi qu'il en soit, on demeura d'accord, à la pluralité des voix; que veritablement Jaques II. avoit tâché de détruire

la

la Constitution du Royaume ; qu'il avoit rompu le Contract qui étoit entre lui & le peuple ; que par les pernicieux conseils des Jesuïtes & autres Prêtres & Papistes, il avoit violé les Loix fondamentales & que volontairement il avoit abandonné le Royaume.

Cependant, quand on vint à examiner les termes, que la Chambre-Basse avoit employez dans sa Déclaration, tous n'en voulurent pas convenir. On trouva que le mot *d'abdiquer* n'étoit pas propre, qu'il faloit se servir de celui de *deserter*; & sur cela, on fut bien-tôt d'accord. Mais il n'en fut pas de même à l'égard de cette expression : *que le Trône étoit devenu vaquant* ; la plûpart des Seigneurs la rejetérent. Il y en eut cinquante trois qui persistérent dans leur sentiment, au lieu qu'il ne s'en trouva que quarante, qui crurent qu'on pouvoit fort bien dire que le Trône vaquoit par la desertion du Roi. Ainsi la pluralité des voix l'emporta. La Chambre des Communes néanmoins protesta hautement qu'elle ne desisteroit point de ce qu'elle avoit déclaré, alléguant que puis que leur Monarque les avoit abandonnez, sans y avoir été forcé, le Trône vaquoit véritablement.

ritablement. Les Seigneurs, au contraire, persistoient toûjours à soûtenir, que le Trône ne pouvoit jamais être vaquant, parce que les Rois ne meurent jamais, celui qui est le plus proche Héritier lui succédant d'abord sans aucune Proclamation. Il y eut là-dessus beaucoup de disputes & de conférences entre les deux Chambres, ce qui chagrinoit extrémement le peuple, qui s'ennuyoit de tous ces delais & qui vouloit avoir un Roi. Plusieurs Seigneurs & sur tout les Evêques croyoient que le dessein de la Chambre-Basse, en déclarant, *que le Trône étoit vaquant*, étoit de faire une République: mais les Députez de cette Chambre s'étant expliquez là-dessus, dans une Conférence qu'ils eurent avec les Seigneurs, & les ayant assurez qu'ils n'avoient d'autre but que d'élire le Prince & la Princesse d'Orange pour Roi & Reine, cela attira beaucoup de Pairs de leur côté. Enfin, aprés plusieurs Conférences ils consentirent, à la pluralité des voix, à ce que les Communes avoient résolu. De sorte que les deux Chambres convinrent enfin, qu'on choisiroit le Prince & la Princesse son Epouse, pour être Roi & Reine d'Angleterre, de France & d'Irlande; que tout le

le pouvoir, & toute l'Autorité seroient entre les mains du Roi, mais que cependant rien ne se feroit, qu'au nom du Roi & de la Reine, conjointement.

On ne sera pas fâché de voir ici les raisons qui obligérent la Convention de déposer Jaques Second, & d'élire le Prince d'Orange, les voici mot à mot dans leur Déclaration.

Déclaration des Seigneurs & des Communes assemblez à Westminster, presentée à leurs Altesses le Prince & la Princesse d'Orange, à Whithall le 13. *de Février* 1689.

„ D'Autant que Jaques Second ci-de- „ vant Roi, à la persuasion, de plu- „ sieurs méchans Conseillers, Juges, & „ Ministres d'Etat, qu'il a employez, a „ tâché de détruire & d'extirper la Religion „ Protestante, & les Loix & Libertez de „ ce Royaume :

„ I. En s'attribuant & exerçant le Pou- „ voir de dispenser, & de suspendre les „ Loix, & l'execution des Loix sans con- „ sentement du Parlement :

„ II. En

„ II. En emprisonnant & poursuivant
„ plusieurs dignes Prélats, pour lui avoir
„ presenté de trés humbles remonstrances
„ & avoir refusé de concourir avec lui dans
„ ce Pouvoir qu'il s'attribuoit:

„ III. En delivrant & faisant exercer
„ une Commission scellée du grand Sceau,
„ pour ériger une Cour, appellée la Cour
„ des Commissaires, pour les causes Ecclé-
„ siastiques:

„ IV. En levant de l'argent pour l'usa-
„ ge de la Couronne, sous prétexte de sa
„ prérogative, pour un autre temps, &
„ d'une autre maniére, qu'il n'est accordé
„ par le Parlement:

„ V. En levant & gardant une Armée
„ sur pied dans le Royaume en temps de
„ Paix, sans le consentement du Parlement,
„ & logeant les Soldats d'une maniére con-
„ traire aux Loix:

„ VI. En faisant desarmer plusieurs bons
„ Sujets Protestans, au même temps que
„ les Papistes étoient & armez & dans les
„ Emplois, contre les mêmes Loix:

„ VII. En violant la liberté des Ele-
„ ctions des Membres qui sont deputez au
„ Parlement.

„ VIII. En faisant des poursuites, ou
„ pro-

„ procédures dans la Cour du Banc du Roi
„ sur des matiéres & causes, dont le Parle-
„ ment seul doit prendre connoissance, &
„ par plusieurs autres procédures contrai-
„ res aux Loix.

„ IX. De plus, d'autant que plusieurs
„ personnes, ont été choisies dans ces der-
„ niéres années, pour servir de Jurez, ou
„ de Juges dans les procez, & particulié-
„ rement dans ceux de Haute-Trahison,
„ sans avoir les qualitez requises:

„ X. D'autant que l'on a demandé des
„ cautions impossibles à trouver, ou des
„ sommes excessives, à des personnes em-
„ prisonnées pour des causes criminelles,
„ afin d'éluder par-là le bénéfice des Loix
„ faites pour la liberté des Sujets:

„ XI. D'autant que l'on a imposé des
„ amendes exhorbitantes, & infligé des
„ peines cruelles & illégales:

„ XII. D'autant que l'on a promis &
„ accordé plusieurs amendes, avant que les
„ personnes que l'on y devoit condamner
„ fussent convaincuës, ou jugées: Tou-
„ tes lesquelles choses sont entiérement &
„ directement contraires aux Loix con-
„ nuës, Statuts, & Libertez de Royau-
„ me:

XIII. En-

„XIII. Enfin d'autant que Jaques Se-
„cond ci-devant Roi a abdiqué le Royau-
„me; que partant le Trône eſt vaquant;
„& que Son Alteſſe le P. d'Orange (qu'il
„a plû à Dieu de choiſir pour être le glo-
„rieux Inſtrument de la delivrance de ce
„Royaume,) a envoyé, de l'avis des
„Seigneurs Eccleſiaſtiques & Temporels,
„& des Principaux d'entre le peuple, des
„Lettres Circulaires aux Seigneurs Eccle-
„ſiaſtiques & Temporels Proteſtans, dans
„les Provinces, Citez, Univerſitez,
„Bourgs, & Cinq-Ports, pour choiſir
„telles perſonnes qui devoient repreſenter
„ceux qui avoient droit d'envoyer des Dé-
„putez au Parlement, qui devoit s'aſſem-
„bler & tenir ſéance à Weſtminſter le 22.
„de Janvier de cette année 1688. afin d'é-
„tablir tellement les choſes, que leur Reli-
„gion, leurs Loix, & leurs Libertez ne
„fuſſent plus en danger d'être détruites; &
„qu'en vertu de ces Lettres les Elections ſe
„ſont faites.

„Les Seigneurs Eccleſiaſtiques & Tem-
„porels & les Communes, en conſéquence
„de Lettres à eux adreſſées & de leur Ele-
„ction, étant maintenant aſſemblez dans
„une Aſſemblée libre & juſte, & qui re-
„preſente

„ preſente toute la Nation, conſidérant ſe-
„ rieuſement les moyens les plus propres
„ pour parvenir aux fins ſuſdites.

„ Déclarent à l'exemple de leurs Ancê-
„ tres en pareil cas ; pour ſoûtenir & affer-
„ mir leurs anciens Droits & Libertez.

„ I. Que le prétendu Pouvoir de ſuſpen-
„ dre les Loix, ou l'execution des Loix,
„ par une Autorité Royale, ſans le conſen-
„ tement du Parlement eſt illégal.

„ II. Que le prétendu pouvoir de diſ-
„ penſer des Loix, ou de l'execution des
„ Loix par une Autorité Royale, l'eſt de
„ même, de la maniére qu'il a été uſurpé &
„ exercé ;

„ III. Que la Commiſſion, pour éri-
„ ger la derniére Cour des Commiſſaires
„ pour les cauſes Ecléſiaſtiques, & autres
„ Commiſſions & Cours de cette nature,
„ ſont illégales & pernicieuſes.

„ IV. Que de lever de l'argent pour l'u-
„ ſage de la Couronne ſous prétexte de pré-
„ rogative, ſans le conſentement du Parle-
„ ment, ou pour un plus long temps, ou
„ d'une autre maniére que cela n'a été ac-
„ cordé, ou ſera accordé, eſt contre les
„ Loix.

„ V. Que c'eſt le droit du ſujet de faire
„ des-

„ des remonſtrances au Roi & que les em-
„ priſonnemens & pourſuites que l'on fait
„ contre ceux qui ſont ces remonſtrances,
„ ſont illégales.

„ VI. Que de lever, ou de garder une
„ Armée ſur pied dans le Royaume en
„ temps de Paix, ſans le conſentement du
„ Parlement, eſt contre les Loix.

„ VII. Que les ſujets qui ſont Prote-
„ ſtans peuvent avoir des armes pour ſe dé-
„ fendre, chacun ſelon ſa condition, com-
„ me étant permis par la Loi.

„ VIII. Que l'Election des Membres du
„ Parlement doit être libre.

„ IX. Que la liberté de parler, de diſ-
„ puter & de procéder dans le Parlement ne
„ doit point être blamée, ni recherchée
„ dans aucune Cour, ou lieu autre que dans
„ le Parlement.

„ X. Que l'on ne doit point demander
„ des Cautions impoſſibles à trouver, ni
„ impoſer de trop grandes amendes, ni in-
„ fliger des peines cruelles & non uſitées.

„ XI. Que les Jurez doivent être dûë-
„ ment nommez & choiſis, & que les Ju-
„ ges qui jugent des perſonnes accuſées de
„ Haute-Trahiſon doivent avoir les quali-
„ tez requiſes.

S „ XII. Que

„XII. Que tous les Brevets & promesses des amendes ausquelles les personnes sont condamnées sans être auparavant „convaincuës sont illégales & nulles.

„XIII. Et que pour réformer tous les „griefs & abus; & conserver & affermir, „les Loix, on doit convoquer des Parle- „mens fréquemment.

„Les Seigneurs Ecclesiastiques & Tem- „porels & les Communes, reclament, „demandent, & insistent sur tous les „Chefs ci-dessus, en général & en parti- „culier, comme étant leur Droit & Li- „berté incontestable & prétendent que „ni Déclarations, Jugemens, Executions, „ou Procédures, ne doivent en aucune „maniére être tirez desormais en consé- „quence, ni en exemple, au préjudice du „Peuple dans aucun desdits Chefs.

„Ausquelles demandes & instances de „leurs droits, ils sont particuliérement en- „couragez par la Déclaration de Son Al- „tesse le Prince d'Orange, comme étant „les seuls moyens d'y apporter un entier „remède.

„Etant donc entiérement persuadez & „nous confiant que Son Altesse le Prince „d'Orange, achevera la delivrance qu'il

„a si

„ a si fort avancée & qu'il nous préservera
„ de la violation de nos Droits, dont nous
„ avons parlé ci-dessus, & de toutes les au-
„ tres entreprises contre nôtre Religion,
„ nos Loix & nos Libertez :

„ Lesdits Seigneurs Ecclesiastiques &
„ Temporels & les Communes assemblez
„ à Westminster, résolvent & déclarent :

„ Que Guillaume & Marie Prince &
„ Princesse d'Orange sont, & sont décla-
„ rez Roi & Reine d'Angleterre, de Fran-
„ ce & d'Irlande, & des Domaines qui en
„ dépendent, pour posséder la Couronne
„ & dignité Royale desdits Royaumes &
„ Domaines, eux le Prince & la Princesse,
„ durant leur vie, & ceux qui naîtront
„ d'eux, durant leur vie, & que le seul &
„ plein Exercice du pouvoir Royal sera
„ seulement dans la Personne du Prince
„ d'Orange & exercé par lui, aux noms
„ du Prince & de la Princesse, durant leurs
„ vies conjointement. Et qu'aprés leur
„ mort ladite Couronne & Dignité Roya-
„ le desdits Royaumes & Domaines appar-
„ tiendra aux Héritiers de ladite Princesse,
„ & au defaut d'Héritiers, à la Princesse
„ Anne de Dannemarc, & à ses Héritiers,
„ & au defaut de tels Héritiers, à ceux du-

S 2 „ dit

„ dit P. d'Orange, lequel ils prient, con-
„ jointement avec la Princesse de vouloir
„ accepter l'offre qu'ils leur font. Et que
„ les Sermens ci-dessous, soient faits par
„ toutes les Personnes qui sont obligées
„ par les Loix, de prêter les Sermens de
„ Fidelité & de Suprematie & que les vieux
„ soient abrogez.

Je promets avec sincerité & jure, que je serai fidéle à leurs Majestez le Roi Guillaume & la Reine Marie. C'est de quoi je prends Dieu à témoin.

Je promets & jure que j'abhorre & deteste, de tout mon cœur, & déclare héretique & impie cette damnable Doctrine, qui enseigne, que les Princes excommuniez, ou deposez par le Pape, ou par l'Autorité du Siége de Rome, peuvent être dépoüillez de leurs biens, ou assassinez par leurs Sujets & autres personnes. Et je déclare, qu'il n'y a ni Prince Etranger, ni Prélat, ni Etat, ni Potentat, ni aucune personne, quelle qu'elle soit, qui ait, ou qui doive avoir aucune Jurisdiction, Pouvoir, Superiorité, Préeminence, ou Autorité Ecclesiastique, ni Séculiere, dans ce Royaume.

Aprés que cette Déclaration eut été dressée, il fut ordonné, par les deux Chambres,

bres, qu'elle feroit écrite en Parchemin & enrégiſtrée dans les Archives du Parlement & dans la Cour de la Chancellerie.

Dés que Jaques II. ſe fut retiré d'Angleterre, & que le Trône fut devenu vaquant, perſonne ne douta que Madame la Princeſſe d'Orange ne fût élevée à la Dignité Royale, comme étant l'Heritiere naturelle & legitime de la Couronne Britannique, dont le Roi ſon Pere s'étoit démis par ſa deſertion. C'étoit une choſe qui recevoit ſi peu de difficulté, qu'il n'y eut aucun des Membres du Parlement qui eût la penſée qu'on la dût exclurre de la Royauté, & le peuple diſoit hautement dans les ruës, que ſi une Marie avoit opprimé autrefois le Royaume & y avoit apporté la deſolation, une autre Marie le rétabliroit & y feroit fleurir la paix & la joye. Si bien que, de l'aveu des Membres du Parlement & par les vœux du peuple & de tous les gens de bien, cette Princeſſe devant être élevée ſur le Trône, par une Proclamation de la Convention, Mr. le Prince fit partir des Vaiſſeaux pour aller chercher ſon illuſtre Epouſe, qu'il avoit laiſſée en Hollande. Ces Vaiſſeaux arriverent heureuſement, & s'étant remis en mer le 20. du mois de Fe-

vrier, par un vent extrémement favorable, Madame la Princesse, qui étoit partie chargée des vœux de toutes les sept Provinces, entra dans la Tamise le 22. qui étoit le jour que les deux Chambres étoient convenuës de la Déclaration, & arriva à Londres, quelques heures aprés, où elle fut reçûë avec autant de joye, qu'elle y étoit attenduë avec impatience, car il n'y eut rien que le peuple ne fit pour témoigner son allegresse.

Dés le lendemain les deux Chambres s'étant encore assemblées, & étant convenuës qu'il faloit, sans aucun retardement, prier leurs Altesses Royales d'accepter la Couronne, elles se rendirent à Witthall; leur presentérent leur Déclaration dans la Salle des Banquets & leur demandérent leur consentement. Leur Altesses répondirent aux vœux du Parlement & de toute la Nation. On delibera, au même temps, que le 24. elles seroient Proclamées Roi & Reine: & du moment que cette resolution eut été prise, Mr. le Prince en fit part à leurs Hautes Puissances, par une Lettre qu'il leur écrivit.

Le lendemain qui étoit le jour qui avoit été choisi pour la Proclamation, la Chambre-

bre-Haute & la Chambre-Basse, qui étoient assemblées à Westminster étant descenduës à la porte du Palais de Withall; où par ordre du Duc de Nordfolk, Grand Maréchal d'Angleterre se trouvérent les Hérauts & Sergens d'Armes, les Trompettes & les autres Officiers qui doivent assister à ces sortes de Cérémonies; un Héraut, aprés que les Trompettes eurent sonné trois fois, publia la Proclamation, que le Chevalier Thomas de S. George, le Premier Roi d'Armes, lui lut à haute voix & par periodes, en presence des Seigneurs & des Communes & d'une multitude innombrable de peuple qui s'étoit rendu dans cet endroit-là, pour voir cette solemnité.

Aprés cela, la même Proclamation fut publiée à Temple-Barr, où est la Porte de la Ville. Voici l'ordre qui fut tenu dans cette Cérémonie. Le Grand-Baillif de Westminster, accompagné de tous ses Officiers & de ceux du Grand Maréchal, marchoit le premier. En suite, marchoient les Trompettes, suivis de leur Sergent, & d'un Héraut d'Armes, suivis de six autres, accompagnez chacun d'un Sergent d'Armes. Aprés ces Officiers marchoit

Garter Roi d'Armes, avec la Proclamation à la main, accompagné, de l'Huissier de la Verge noire, que le Marquis d'Halifax Orateur de la Chambre-Haute suivoit immediatement dans un Carosse, où étoit le Chevalier Roger Harsnett, le plus ancien Sergent d'Armes, avec sa Masse de Vermeil doré. L'Orateur de la Chambre-Basse venoit en suite dans un Carosse accompagné aussi d'un Sergent d'Armes avec sa Masse. Enfin, le Grand Maréchal fermoit la Marche dans son Carosse, suivi de plus de soixante Seigneurs & de tous les Membres des Communes, tous dans leurs Carosses. Ce fut dans cet ordre qu'on se rendit à Temple-Barr, où deux Hérauts d'Armes, un Sergent d'Armes & deux Trompettes ayant heurté à la porte, les Sherifs de Londres s'étant presentez eux mêmes la firent ouvrir. Si bien que dés que la Porte fut ouverte, tout le monde entra, excepté le Grand Baillif de Westminster & sa suite, qui se retira parce que c'est-là qu'est bornée sa Jurisdiction. Ainsi furent Proclamez, pour la seconde fois le Roi Guillaume & la Reine Marie à la Porte de Temple-Barr, & en suite dans la Ruë de Cheapside & à la

Bourse

Bourse Royale, avec des acclamations extraordinaires du peuple & de la Bourgeoisie, dont il y avoit quatre Regimens sous les armes. Le Nouveau Roi & la nouvelle Reine reçûrent les complimens de toute la Noblesse, sur leur avenement à la Couronne. L'Evêque de Londres prêcha le même jour à Withal, devant leurs Majestez & cette heureuse journée finit par des feux de joye, des illuminations dans toutes les ruës & par une infinité de rejoüissances qu'il ne seroit pas possible de décrire. Voici en quels termes étoit conçûë la Proclamation.

Comme il a plû à Dieu Tout-Puissant d'accorder à ce Royaume en sa grande misericorde, la delivrance miraculeuse du Papisme & du Pouvoir Arbitraire ; & qu'aprés Dieu nous en sommes redevables au courage & à la sage conduite de Son Altesse Monseigneur le Prince d'Orange, que Dieu a choisi pour être le glorieux Instrument d'un si grand bonheur, pour nous & pour nôtre posterité : Et étant, d'ailleurs persuadez des éminentes qualitez de Son Altesse-Royale Madame la Princesse d'O-

d'Orange & de son attachement à la Religion Protestante, qui sans doute, attireront une grande bénédiction sur ce Royaume; Les Seigneurs & les Communes presentement assemblez à Westminster ont fait une Déclaration, par la quelle ils prient L. A. R. d'accepter la Couronne. Ce qui ayant été accepté par Elles; Nous les Seigneurs Ecclésiastiques & Séculiers & les Communes, assemblez avec le Lord Maire, les Bourgeois de Londres & les autres Communes du Royaume; Publions & Proclamons, d'un consentement unanime, Guillaume & Marie, Prince & Princesse d'Orange, pour Roi & Reine d'Angleterre, de France, d'Irlande & des autres Domaines de leur dépendance; & qu'en consequence de nôtre Déclaration, ils seront sacrez & reconnus pour Roi & pour Reine, par tous les Sujets de ces Royaûmes & de leurs Domaines, qui dés à présent, sont obligez de leur rendre le respect, l'obéïssance & la fidélité que tous les Sujets doivent à leurs Souverains. Le Grand Dieu, par qui les Rois regnent veüille benir le Roi Guillaume & la Reine Marie, & les faire regner long-temps & heureusement sur

nous. Dieu beniſſe le Roi Guillaume & la Reine Marie.

Signé

J. Brouw, Clerc du Parlement.

Cette Proclamation n'eût pas été plûtôt publiée, avec les Cérémonies, dont nous venons de faire la deſcription, que la Convention s'aſſembla & dreſſa un Bill, pour être changée en Parlement, & cet Acte fut, en même temps, preſenté à leurs Majeſtez, pour être approuvé par Elles, parce que le droit de convoquer un Parlement, ſelon les Loix du Royaume, n'appartient uniquement qu'à ceux qui ſont élevez à la Dignité Royale. Ainſi cette Aſſemblée, à laquelle il ne manquoit qu'un nom plus illuſtre, que celui qu'elle portoit, n'eut pas plûtôt élevé ſur le Trône ceux qui en étoient les legitimes Héritiers, que leurs Majeſtez donnérent leur conſentement au Bill qu'elle venoit de dreſſer. Et le même jour, Guillaume Troiſiéme révêtu des habits Royaux ſe rendit à Weſtminſter & changea la Convention en Parlement. Voici le Diſcours que ce

Grand Monarque prononça dans cette Assemblée.

MYLORDS ET MESSIEURS,

„ Je vous ai dit, il n'y a pas long temps, „ combien je suis sensible à vôtre affection, „ & la grande estime que je fais de la con- „ fiance que vous avez en moi. Je suis venu „ ici pour vous assurer, que je ne ferai ja- „ mais rien, qui puisse diminuër la bonne „ opinion que vous avez de moi. Je crois „ qu'il est nécessaire que je vous dise, que la „ condition de nos Alliez & en particu- „ lier celle de la Hollande est telle, qu'à „ moins qu'on ne prenne soin d'eux, au plû- „ tôt, ils seront exposez à de plus grands „ dangers que vous ne voudriez. Vous „ voyez bien que l'état, où sont les affaires „ de ce Royaume demande que vous y fas- „ siez de sérieuses réflexions, & que vous „ considériez d'ailleurs, qu'un bon éta- „ blissement est nécessaire en ce Païs, non „ seulement pour vôtre propre repos, mais „ aussi pour l'intérêt des Protestans & ici & „ dans les Païs étrangers. Et en particulier „ la condition d'Irlande est telle, que les „ dan-

„dangers sont devenus trop grands, pour
„être prévenus par des méthodes lentes.

„Je vous laisse à considérer les moyens
„les plus efficaces pour prévenir les incon-
„véniens qui pourroient arriver, par vos
„delais, & à juger quels sont les remédes
„les plus propres pour procurer le bien
„public. Je suis assuré que vous y pen-
„sez, & pour moi je serai toûjours prêt de
„vous y servir.

On ne répondit pas d'abord aux deman-
des de Sa Majesté, parce qu'on n'eut pas le
temps de deliberer sur le champ. Mais on
ne laissa pas de lui faire attendre, qu'il
n'auroit jamais sujet de se plaindre du Par-
lement. Cependant on apprit de par tout,
que la joye que l'on avoit euë de l'Eleva-
tion de leurs Majestez étoit si générale
dans tout le Royaume, qu'il n'y avoit point
de Provinces, où elles n'eussent été Pro-
clâmées. Le Clergé de Londres les ha-
rangua en Corps : & s'il se trouva quel-
ques Evêques qui par delicatesse de con-
science & par des scrupules peu fondez,
refusérent de prêter les nouveaux Sermens
de Fidelité & de Suprematie, il s'en trou-
va qui les prêtérent, conformément à ce
qu'avoient fait la Chambre-Haute & la
Chambre-Basse. Les

Les Etats des Provinces-Unies répondirent à la Lettre que Sa Majesté leur avoit écrite, pour leur faire part de son Elevation sur le Trône, & lui envoyérent des Députez, qui furent reçûs à Londres avec toutes sortes de marques d'affection & de tendresse. Cependant, comme le Parlement n'avoit pû deliberer sur la reponse qu'on devoit faire au Discours de Sa Majesté; les deux Chambres s'étant assemblées, le 8. du mois d'Avril, il fut résolu, d'un commun accord, qu'elles assisteroient Sa Majesté Britannique, (car c'est ainsi, que nous appellerons desormais le Prince d'Orange,) de leurs biens, de leurs personnes, & de leurs vies & conformement à cette Resolution, elles lui presentérent cette Adresse.

SIRE,

Nous les trés-humbles, trés-fidéles & trés obligez Sujets de Vôtre Majesté, qui sommes ici assemblez en Parlement, ressentons vivement nôtre grande & merveilleuse delivrance, du Papisme & du Pouvoir Arbitraire, sous lequel il nous eût falu gémir,

mir, si Dieu n'eût choisi Vôtre Majesté, pour être l'Instrument glorieux de nôtre rétablissement. Aussi, ne pouvons-nous que témoigner à Vôtre Majesté, la reconnoissance que nous avons, d'une si belle & si généreuse entreprise, aussi nécessaire, pour le maintien de la Religion Protestante en Europe, que pour rétablir les droits Civils & les Libertez de cette Nation, qui étoient si violemment foulez par les menées des Papistes. Et comme nous sommes pleinement informez des efforts, que les ennemis, tant de Vôtre Majesté, que de cette Nation font continuellement, pour exterminer la Religion Protestante & pour renverser nos Loix & nos Libertez; Nous déclarons tous unanimement, que nous assisterons Vôtre Majesté de nos biens & de nos vies, pour soûtenir les Alliances qu'elle a contractées avec les Puissances Etrangeres, pour reduire l'Irlande à vôtre obéïssance & maintenir la Religion Protestante dans ces Royaumes.

Sa Majesté n'eut pas plûtôt vû cette Adresse, qu'elle répondit aux Membres du Conseil Privé qui l'avoient présentée, par un Discours digne d'être lû. Le voici,

mot à mot, tel qu'elle le prononça sur le champ.

MYLORDS ET MESSIEURS,

„ Si l'estime que j'ai euë toute ma vie „ pour un Parlement, & principalement „ pour celui-ci, pouvoit être augmentée, „ ce seroit certainement, par les bonnes „ intentions que vous témoignez dans l'A- „ dresse que vous m'avez presentée. Elle „ est si bien conçûë & renferme des choses „ si avantageuses pour nôtre repos, qu'el- „ le ne peut être que trés agréable.

„ Je puis vous assurer, que je n'abuserai „ jamais de la confiance que vous aurez „ en moi, étant fort persuadé, que la ba- „ se d'une parfaite intelligence, entre un „ Roi & ses Sujets consiste en une confian- „ ce reciproque. Lors qu'elle est une fois „ troublée, le Gouvernement est enervé. „ C'est pourquoi, tous mes soins tendront „ à disposer toutes choses, de telle manié- „ niére, qu'aucun Parlement n'aura sujet „ de se défier de moi: & l'unique moyen „ que je sçache, pour l'empêcher, est de „ ne lui rien demander qui n'ait pour fin

„ son

„ son propre intérêt. Comme je ne suis
„ venu ici que pour le bien de ce Royau-
„ me, & que c'est par vos soins que je suis
„ élevé à la Dignité presente ; il est juste
„ que je fasse tous mes efforts, pour parve-
„ nir aux fins qui m'y ont conduit. Il a
„ plû à Dieu de se servir de moi, pour vous
„ venir delivrer des malheurs qui vous me-
„ naçoient : & mon unique desir, com-
„ me étant mon devoir, est de mettre tout
„ en usage, pour conserver vôtre Reli-
„ gion, vos Loix & vos Libertez, qui sont
„ les seules raisons qui m'ont fait passer en
„ Angleterre. Aussi, ne fais-je point de
„ doute, que c'est la cause, pour laquelle
„ mon entreprise a été accompagnée de
„ tant de bénédictions.

„ Lors que je vous parlai derniérement,
„ je vous remontrai, en même temps, la
„ nécessité qu'il y avoit d'assister nos Al-
„ liez & principalement les Etats de Hol-
„ lande, de qui la promptitude pour vous
„ venir secourir, sans avoir égard au peril
„ & aux dépenses qu'ils ont faites, suffit,
„ pour vous faire goûter ma demande. Et
„ comme j'ai été témoin oculaire de leur
„ ardeur, pour cette Expedition & pour
„ seconder mon entreprise, préférable-
„ ment

„ment à tous leurs intérêts, je ne puis
„qu'être fort touché de la ruïne inévita-
„ble, qu'ils se sont attirée, en vous don-
„nant de l'assistance; si vous ne la preve-
„nez, de vôtre côté, en les secourant. On
„ne se peut imaginer, combien ils se sont
„épuisez de monde & d'argent, & je suis
„assuré que vôtre générosité envers eux ne
„sera pas plus limitée, que celle qu'ils ont
„euë, à vôtre égard, & que non seule-
„ment vous me donnerez le pouvoir de
„parachever le Traité fait avec eux & de
„payer ce qu'ils ont déboursé en cette oc-
„casion, dont nous vous donnerons le
„compte, mais que vous les défendrez
„contre les atteintes de leurs ennemis, qui
„doivent être aussi les vôtres, si vous envi-
„sagez l'interêt de la Religion & que l'u-
„nique but de ces ennemis est d'abîmer la
„Hollande, comme étant le premier de-
„gré, pour parvenir à vôtre abaisse-
„ment.

„Il n'est pas besoin de vous faire con-
„noître le déplorable état où est aujour-
„d'hui reduite l'Irlande par la tyrannie des
„Papistes, qui en sont les habitans & par
„l'encouragement & par les secours de la
„France; jusques là, qu'on ne peut en-
„treprendre

„treprendre de la ſecourir, que par des
„forces conſiderables. Je crois qu'on ne
„peut pas y envoyer moins de vingt mille
„hommes, tant de Cavalerie, que d'Infan-
„terie; mais avec ce nombre il y a tout ſu-
„jet d'eſperer, que moyennant l'aſſiſtance
„de Dieu, nous viendrons à bout de nô-
„tre deſſein. A la verité, l'execution ne
„s'en peut faire ſans beaucoup de dépenſe.
„Il faut auſſi que vous conſideriez, que
„pour faire réüſſir plus efficacement & plus
„promptement les entrepriſes, du côté de
„l'Irlande & de la France, il eſt néceſſaire
„d'équiper une Flote conſiderable, la-
„quelle étant jointe avec celle de Hollande
„nous rende Maîtres de la Mer, pour em-
„pêcher que la France ne faſſe aucun tranſ-
„port, ni en Irlande, ni en quelque autre
„part, qui pût cauſer aucun dommage, ou
„à nous, ou à nos Alliez. Je vous recom-
„mande auſſi de faire en ſorte que les reve-
„nus ſoient fixez, afin qu'on en puiſſe fai-
„re la levée, ſans aucune oppoſition. Ces
„affaires demandent de groſſes ſommes &
„elles ſont, par conſequent, onéreuſes
„pour le peuple. Mais ſi vous conſiderez,
„que ni vôtre Religion, ni vôtre tranquil-
„lité ne peuvent être affermies ſans ces
„voyes,

„ voyes, je conclus que vous ne pourrez
„ acheter trop cher vôtre repos. Je m'obli-
„ ge aussi, de mon côté, solemnellement,
„ à employer uniquement à cela, tout ce
„ que vous voudrez accorder pour subvenir
„ à ces besoins. Et comme vous n'épargnez
„ rien, non pas même ce qui vous est le
„ plus cher, aussi n'épargnerai-je pas mon
„ sang, pour maintenir la Religion Prote-
„ stante & le bien & la gloire de cette Na-
„ tion.

Ce Discours fut si pathetique & rempli de tant de motifs & de justes raisons, qu'il ne manqua pas de produire l'effet que le nouveau Monarque en avoit attendu : car le Parlement s'étant assemblé & ayant deliberé sur les demandes de sa Majesté Britannique, on lui accorda six cens mille livres Sterling, pour dédommager les Etats Généraux des depenses qu'ils avoient faites, & prés de six millions pour tâcher de reduire les Rebelles d'Irlande, qui avoient à leur tête le Comte de Tirconnel Vice-Roi de ce Royaume, qui faisoit mille actes d'hostilité sur les Protestans. Tout le monde généralement concourut au dessein qu'avoit le Parlement d'assister le Roi de tout ce qui pouvoit lui être nécessaire dans un si pres-

pressant besoin ; on n'opposa aucune difficulté qui ne fût incontinent levée. Si bien qu'on se disposa de mettre en Mer plusieurs Vaisseaux pour aller croiser sur les Côtes d'Irlande. Et afin d'envoyer au plûtôt un Armée considerable, dans ce Royaume, on resolut de faire de nouvelles levées, pour la creation de plusieurs Regimens Anglois & de trois François, pour lesquels on distribua d'abord des Commissions. On commença même à équiper une Flote pour joindre à celle des Hollandois, & on fit tant de preparatifs, que le Roi de France conseilla au Roi Jaques de s'aller mettre à la tête de ses Troupes, ce qu'il fit avec une escorte de quelques Vaisseaux, Louïs XIV, ayant été dans l'impuissance de lui fournir les Troupes qu'il lui avoit d'abord promises) pour reconquerir ses Royaumes. Jaques II. s'embarqua à Brest, ayant arboré le Pavillon d'Angleterre, & arriva au Port de Kingsale, le 22. de Mars. Il partit, deux jours aprés, pour se rendre à Corke. De là, il se rendit à Dublin, où il convoqua un Parlement, pour le 17. de Mai: & ayant fait marcher ses Troupes vers le Nord de l'Isle, il se rendit Maître de quelques Places occupées par les Protestans, qui furent

pillées

pillées & saccagées, bien-qu'il eût promis à ceux qui se rendroient à lui de leur conserver leurs biens & leurs priviléges; il fit même trancher la tête à quelques personnes de qualité & exerça plusieurs autres cruautez.

Dans le temps que ces choses se passoient en Irlande & qu'on se preparoit en Angleterre à la Cérémonie du Couronnement du Nouveau Roi & de la Nouvelle Reine, les Etats d'Ecosse s'étant assemblez, travaillerent, sans interruption, à deliberer sur la forme du Gouvernement qu'ils avoient à choisir, pour être à l'avenir, en repos. La diligence dans cette occasion étoit d'autant plus importante, qu'il s'agissoit de prevenir le progrés des Cabales que le Parti du Roi Jaques faisoit, sous main, dans ce Royaume. On avoit devant les yeux les perils passez, dont on venoit de sortir & les presens, dont on étoit menacé. Il n'y avoit point de milieu à tenir. Il faloit, ou s'unir avec l'Angleterre, sous un même Gouvernement, ou se resoudre à rentrer dans les fers, ce qui n'étoit pas un parti à prendre.

Aussi quelque temps aprés que cette Convention fut assemblée, elle agit avec beau-

beaucoup de vigueur, pour secouër entierement le joug du Roi Jaques. Elle ordonna au Duc de Gordon de rendre les clefs du Château d'Edimbourg, dont il étoit Gouverneur, & sur le refus qu'il en fit, car étant Papiste, il tenoit le parti du Roi détrôné, elle le declara rebelle & criminel d'Etat, au premier chef.

Dans ce temps là Guillaume III. écrivit une Lettre à cette Assemblée, par laquelle aprés l'avoir remerciée de la confiance qu'on avoit euë en lui, en lui donnant l'Administration des affaires du Royaume, jusqu'à la tenuë de la Convention, & lui avoir protesté qu'il étoit prêt de verser son sang pour maintenir leur Religion & leurs droits, il l'exhortoit à s'unir avec les Anglois, pour se mettre par ce moyen-là, en état de n'avoir rien à craindre.

Le Roi Jaques qui apprehenda bien, que la Convention d'Ecosse ne suivît l'exemple de celle d'Angleterre, auroit bien voulu parer ce coup, auquel il ne lui étoit pas possible de s'opposer par la force. Dans cette vûë il écrivit à cette Assemblée, pour tâcher de l'engager dans ses interêts. Si bien que la Convention reçut presque, au même temps, la Lettre du Roi Guillaume

me & celle du Roi Jaques. Mais ces deux Lettres eurent une destinée bien differente. Car on fit arrêter celui qui avoit été le porteur de celle de Jaques Second, & on repondit à celle de Guillaume Troisiéme, de la maniere qu'il le pouvoit souhaiter. Quelque temps aprés, il fut resolu qu'on lui presenteroit la Couronne & à la Reine son Epouse. Si bien, qu'aprés cette Resolution, le Trône d'Ecosse ayant été declaré vacant & le Roi Jaques déchû de la Royauté; leurs Majestez Britanniques aujourd'hui regnantes n'eurent pas plûtôt accepté l'offre, qu'elles furent proclamées Roi & Reine d'Ecosse. Ce fut le 21. du Mois d'Avril, le même jour qu'elles furent couronnées à Londres avec une magnificence & des rejouïssances publiques si extraordinaires, qu'on n'en sçauroit faire une exacte description.

Jaques II. s'étoit bien attendu à une revolution semblable, quelque Parti qu'il eût encore en Angleterre & en Ecosse. Tellement que ne contant point sur les Sujets de ses Royaumes qui lui pouvoient être affectionnez & ne faisant presque aucun fonds sur le secours du Roi de France, il eut recours au Pape & à l'Empereur, mais

mais ces deux Puiſſances furent ſourdes à ſes remontrances & à ſes prieres. Le Pape ſe contenta de dire à Mylord Porter ſon Envoyé Extraordinaire, en lui donnant ſon Audience de Congé ; qu'il compâtiſſoit avec beaucoup de douleur & de tendreſſe à l'état facheux, où étoit reduit ſon Maître, & que lors qu'il ſeroit en état de le ſecourir, ſa Majeſté devoit être aſſurée de ſon amitié paternelle : mais que les grands efforts auſquels il étoit indiſpenſablement obligé, pour aſſiſter les Hauts-Alliez contre le Turc lui ôtoient le pouvoir de lui fournir le ſecours qu'il lui demandoit ; que la Chambre Apoſtolique ſe trouvoit épuiſée ; & que le peu qui lui reſtoit devoit être néceſſairement employé à mettre l'Etat Eccleſiaſtique à couvert des menaces du Roi de France. La réponſe de l'Empereur, fut à peu prés ſemblable, excepté que Sa Majeſté Imperiale lui reprocha ; que s'il eût voulu déferer aux remonſtrances cordiales, qui avoient été faites, de ſa part, par le Comte de Caunits, plûtôt qu'aux ſuggeſtions trompeuſes des François, qui n'avoient d'autre but que d'entretenir une inimitié perpetuelle, entre lui & ſon peuple, afin de pouvoir inſulter plus facilement au reſte de

l'Europe Chrêtienne, elle ne doutoit point, qu'il n'eût évité une disgrace qu'elle avoit prevûe, depuis long-temps, & à laquelle elle ne pouvoit remédier, vû la guerre qu'il avoit avec la Porte.

Ce refus du Pape & de l'Empereur ne firent pas perdre courage au Roi Jaques, qui enflé de quelques avantages qu'il avoit eus en Irlande & se flattant d'un secours considérable que la France lui promettoit, commençoit à chanter le triomphe. Il mit le siége devant Londondetry: & ne doutant nullement d'emporter cette Place, d'emblée, & de soûmettre tout le Royaume, avant qu'il pût être secouru, il proposa, avant la tenuë du Parlement, de faire passer plusieurs Actes au prejudice des Protestans, & un entre autres, pour rétablir tout le Clergé Romain dans les Eglises, Abbayes & autres Bénéfices, de même que cela étoit avant le Regne de Henry VIII. Mais étant venu à considerer que ce qu'il avoit fait en Angleterre, en faveur de la Religion Catholique lui avoit causé toutes ses infortunes il n'osa en venir à l'execution. Au contraire, quoi que le Roi de France lui eût envoyé un nouveau secours, que l'Amiral Herbert ne put jamais empê-
cher

cher de passer, quelques efforts surprenans qu'il eût faits, il fit un Discours, à l'Ouverture du Parlement, qui s'assembla, le jour qu'il avoit marqué, où il protesta; *qu'il ne vouloit faire à autrui, que ce qu'il vouloit qu'on lui fist* : & le l'endemain il fit publier une Déclaration, dans laquelle il disoit positivement; *qu'il n'avoit pas moins à cœur la défense de la Religion Protestante, que le recouvrement de ses propres droits.*

Il employa une infinité d'autres artifices, pour tâcher de se concilier l'amitié de ses Sujets: Mais les Irlandois tant Papistes que Protestans ne laisserent pas de murmurer, parce que le bruit courut, qu'il avoit vendu l'Irlande au Roi de France, & qu'en conséquence de cette vente, le Comte d'Avaux en avoit pris possession, au nom du Roi son Maître. Et en effet, il ne choisit que des François, pour remplir les principales Charges, au préjudice des naturels Habitans du Païs, sans excepter même le Comte de Tirconnel, qu'il dépoüilla de sa Vice-Royauté, sans s'en être rendu nullement indigne. Il est vrai que Jaques II. fit toûjours un mystére de ce Traité. Mais comme on ne peut pas se démentir, tout à

tait, il parla si avantageusement du Roi de France & en public & en particulier, qu'il donna entierement à connoître, qu'il n'exercoit qu'exterieurement les fonctions de Roi, & que son dessein étoit d'accoûtumer insensiblement les Irlandois à vivre sous la domination d'un Prince, qui devoit regner, à l'avenir, sur eux. Aussi ces éloges pour Loüis XIV. qui lui échapoient à tous momens, joints à la conduite, qu'il tint, en distribuant la plûpart des Charges à des Etrangers causerent une si grande division dans le Parlement, qu'il y eut des Seigneurs qui tirerent l'épée les uns contre les autres, en pleine Assemblée, ce qui faillit à être funeste à quelques-uns.

Cependant les affaires ne laissoient pas d'aller assez bien en Irlande pour le Roi Jaques: car quoi que Londonderry se défendit vigoureusement, l'Armée Irlandoise qui étoit de plus de trente mille hommes faisoit tant de progrés ailleurs, que les Protestans avoient tout à craindre dans ce Royaume. Mais si tout sembloit réüssir en Irlande au Roi detrôné, il n'en étoit pas de même en Ecosse, où ce Prince avoit encore un assez gros parti. Le Vicomte de Dundée, qui étoit à la tête des Mécontens

fut

fut battu par le Comte d'Argile & le Général Mackai ; toutes les conspirations que les Jésuïtes avoient faites dans ce Royaume furent découvertes & dissipées ; le Duc de Gordon, qui tenoit le Château d'Edimbourg se rendit ; & à quelques Montagnares prés, tous les Rebelles furent reduits & mis hors d'état de rien entreprendre.

Le nouveau Roi d'Angleterre, qui n'avoit pû encore faire entrer du secours dans Londonderry, où les Protestans manquoient de tout & étoient aux derniéres extrêmitez, y en fit entrer dans ce temps-là, de la maniére du monde la plus miraculeuse. Il y avoit déja quelques jours que le Major-Général Kirke étoit arrivé, d'Angleterre, avec quelques Vaisseaux, & qu'il étoit même à la vûë de la Place. Mais parce que les Irlandois qui étoient Maîtres d'un Fort, sous le Canon duquel il faloit passer, avoient fermé la Riviére par le moyen d'une Estacade, qu'il s'agissoit de forcer, & que pour cet effet, il y avoit à essuyer le feu de leur Artillerie & de deux mille Mousquetaires, dont le passage étoit bordé, il n'y avoit pas grande apparence que Londonderry pût être secouru. Aussi ce Major-Général avoit-il perdu esperance

de faire réüssir son entreprise, & les Assiégez commençoient à se repentir d'avoir refusé l'Amnistie que le Roi Jaques leur avoit fait offrir dans le commencement du Siége. Mais par la bonne conduite & la bravoure de ce Général tous ces obstacles furent surmontez. L'état pitoyable où il voyoit cette Place reduite, car on ne s'y nourrissoit, depuis plus d'un mois, que de chevaux & de chiens, fit qu'il hasarda tout pour la delivrer. Il se servit, à peu prés, des mêmes machines dont les Hollandois se servirent lors qu'ils se rendirent Maîtres de Damiete. Le premier Vaisseau qui fut commandé pour aller rompre les chaînes & frayer un chemin aux autres, s'embarrassa si fort tout d'un coup, qu'il ne pût ni avancer ni reculer. Mais celui qui le commandoit n'ayant pas perdu courage & ayant fait tirer tout son Canon, ce Bâtiment fut si ébranlé par cette décharge, qu'il fut degagé dans le moment, & le passage ayant été ouvert, il entra dans la Place & fut suivi de tous les autres, n'étant peri dans cette occasion que cinq ou six Soldats tout au plus.

Comme le Ciel combattoit visiblement pour le Roi Guillaume, & que le Roi Jaques

ques n'avoit pas eu le courage de comman-der en perſonne à ce Siége, à cauſe des ſorties vigoureuſes que faiſoient les Aſſié-gez, à tous momens, les Troupes Irlan-doiſes furent ſi épouvantées de cette eſpece de miracle que Dieu venoit de faire en fa-veur de leurs ennemis, que ne ſe ſentant pas animées par la preſence de leur Roi, qui n'avoit pas voulu s'expoſer, elles dé-campérent, un moment aprés, ſe conten-tans, pour ſe dédommager de la honte de cette fuite, de faire ſauter le Fort, où elles étoient & de brûler toutes les maiſons qu'ils trouvérent, en deſcendant de la Ri-viére; aprés les avoir entiérement pillées. Ainſi Londonderry, à la gloire du Mini-ſtre Walker, qui en étoit Gouverneur, ſe vit delivré entiérement, aprés avoir ſoû-tenu un Siége de trois mois & demi & avoir repouſſé pendant ce temps-là, avec la derniére vigueur, une Armée de prés de vingt mille hommes.

L'Angleterre, qui ſous les deux Regnes précédens avoit concouru, contre ſes pro-pres intérêts à l'agrandiſſement du Roi de France, s'apperçût enfin, que le repos dans lequel on l'avoit entretenuë n'avoit ſervi qu'à lui preparer le même joug, qu'el-

le avoit laissé mettre sur les autres Etats. En effet, elle se vit attaquée, tout d'un coup, par ce même Roi, qui l'avoit endormie, pendant si long-temps. L'Irlande fut inondée de Troupes Françoises. Si bien que le Parlement s'étant assemblé & ayant été résolu qu'on déclareroit la guerre à l'ennemi commun de toute l'Europe, le Roi d'Angleterre la lui déclara & fit publier sa Déclaration, le même jour qu'on fit l'ouverture du Parlement d'Irlande. Il la déclara, quelque temps aprés, au nom du Royaume d'Ecosse, comme il l'avoit fait, au nom de celui d'Angleterre: & pour rompre les mesures du Roi Jaques & de son Allié, il envoya en Irlande Mr. le Maréchal de Schomberg avec une petite Armée, qui fit heureusement descente dans ce Royaume, malgré les efforts que la France fit dans cette rencontre, car elle avoit mis en mer plus de quarante Vaisseaux, qui furent obligez de se retirer sans avoir rien fait.

Mr. de Schomberg n'eut pas plûtôt pris terre, qu'il assiégea Carrikfergus & le prit, aprés quelques jours de tranchée ouverte. Peu de temps aprés, il se rendit maître de tout le Nord d'Irlande & prit la

route

route de Dublin. Ce grand Capitaine découvrit une Conſpiration contre l'Armée qu'il commandoit, & contre ſa propre perſonne. Mais quelque grands que fuſſent les dangers, où il ſe voyoit expoſé, & quelque nombreuſe que fût l'Armée du Roi Jaques, il ne perdit pas l'eſpérance de vaincre. Et comme il attendoit un nouveau renfort de Troupes, il s'alla retrancher avec celles qu'il avoit, auprés de Dundalke, où il étoit impoſſible qu'on le pût forcer, car il n'étoit pas en état de livrer bataille à l'ennemi. L'Armée du Roi Jaques n'étoit campée, qu'à quelques milles, de la ſienne. Mais toute nombreuſe qu'elle étoit, elle n'oſa faire aucun mouvement, tant le nom du Duc de Schomberg étoit redoutable. Les Troupes qu'on attendoit, de jour à autre, n'arrivérent que vers la fin de la Campagne, encore n'arriva-t-il que quelques Regimens. Il étoit bien difficile, qu'avec ſi peu de Troupes, on pût penſer à quelque entrepriſe. Cependant, comme le Duc s'impatientoit d'en venir aux mains avec les ennemis, il avoit réſolu de leur aller preſenter le combat, mais le Roi Jaques abandonna ſon Camp & ſe retira, du côté d'Ardée, d'où

en ſuite il alla camper à Drogheda, aprés avoir mis une forte Garniſon dans Dundalke & avoir brûlé & ruïné tout ce qui reſtoit derriére lui. Les Irlandois furent battus à diverſes fois, par les autres Troupes du Roi Guillaume qui étoient en Irlande, avant l'arrivée du Maréchal de Schomberg, mais parce que ce ne furent que des chocs, nous n'entrerons ici dans aucun détail.

Les deux Armées entrérent en quartier d'hiver. Mais cela n'empêcha pas que les Troupes du Roi Jaques de s'emparaſſent de Slego, qui eſt une petite Place, proche de la mer, qu'ils avoient attaquée une autrefois en vain. Elles firent quelques autres petites entrepriſes, où elles furent toûjours battuës & miſes en fuite.

Cependant Sa Majeſté Britannique agiſſoit ſans ceſſe en Angleterre, afin de prendre des meſures aſſurées pour ſe rendre maître de l'Irlande, & y faire marcher pour cet effet, des Troupes, au commencement du Printemps. Le Parlement lui accorda deux Millions de Livres Sterling. Il fit faire d'abord de nouvelles levées: & quoi que le Maréchal de Schomberg fut un Général, ſur la bravoure & la vigilance duquel il ſe confioit, il fit le deſſein néan-

moins

moins de l'aller joindre & de se mettre à la tête de son Armée. La presence de ce glorieux Monarque sembloit être absolument nécessaire en Angleterre, à cause de diverses machinations que formoient, tous les jours, les ennemis du Gouvernement & les Créatures du Roi Jaques. On peut dire d'ailleurs, que Guillaume Troisiéme n'avoit rien à craindre en Irlande, où une Armée considérable devoit agir, sous un Chef d'une experience consommée, & qui devoit être secondé par tant de braves Officiers, car tout ce qu'il y avoit de gens distinguez, se preparoient pour aller faire cette Campagne. Mais cela n'empêcha pas, que ce Prince infatigable ne resolut d'aller commander son Armée en personne. Il déclara sa resolution au Parlement, & fit travailler incessamment à tout ce qui étoit nécessaire pour son départ.

Avant que la Campagne s'ouvrit, & que le Roi se pût mettre en mer, les Troupes Angloises commencérent d'agir; battirent les Rebelles en plusieurs rencontres, & prirent quelques petites Places assez considérables, comme Charlemont, le Château de Ballingargi & quelques autres petits Forts.

Les Irlandois étoient dans une si grande consternation, qu'ils avoient perdu tout à fait courage. Mais sur la fin du mois de Mars, ils reçûrent un secours d'argent considérable, une grande quantité d'armes & de Munitions, & quatre, ou cinq mille François, commandez par le Comte de Lausun. Ce renfort, dans un temps, où ils en avoient si grand besoin, quoi que leur Armée fut infiniment plus nombreuse que celle du Roi d'Angleterre les encouragea tellement, qu'ils commencérent à faire mille ravages, mais les partis de l'Armée Angloise, les chassérent toûjours & en taillérent plusieurs en pieces. Dans ce temps-là le Prince de Wirtemberg arriva en Irlande, à la tête de sept mille Danois, qu'on y attendoit, dés la Campagne précedente, & les Troupes qu'on destinoit pour ce Royaume étoient prêtes à s'embarquer, & n'attendoient qu'un temps favorable. Le Roi d'Angleterre cependant prit toutes les précautions imaginables, pour faire que pendant son absence, les Anglois n'eussent rien à craindre, de la part des ennemis de l'Etat, du Gouvernement & de la Religion. Il dônna pleine puissance à tous les Gouverneurs de Province

vince & à leurs Lieutenans de faire prendre les armes aux Milices ; en cas de néceſſité. Il ordonna que tous les Papiſtes ſe retireroient dans les lieux de leurs demeures, & qu'il leur ſeroit défendu de s'en éloigner de cinq milles, que ce ne fût par permiſſion, & remit le Gouvernement entre les mains de la Reine ſon illuſtre Epouſe.

Aprés toutes ces précautions & quelques autres Réglemens, Sa Majeſté Britannique partit de Londres ; ce fut le 14. du mois de Juin, ayant été precedée du Prince de Dannemark, de pluſieurs Seigneurs & d'un trés grand nombre de Troupes. Elle arriva à Cheſter, quatre jours aprés, où elle fut reçûë, par les Magiſtrats, le Clergé & le peuple, avec des acclamations, des rejouïſſances & des cris de joye, qu'il ſeroit impoſſible de repréſenter. Le même jour elle alla viſiter les Vaiſſeaux qui étoient à Highlake, & étant allé coucher à Gaiton, elle retourna à Highlake le lendemain, où elle s'embarqua dans un Jacht accompagné de ſix autres Jachts, de ſix Vaiſſeaux de guerre, & de pluſieurs autres Bâtimens qui tranſportoient des Troupes, des munitions & des vivres. Il fit ſi peu de vent lors que le Roi

se mit en mer, qu'il ne pût arriver à la Baye de Barnsy, que le 23. à dixheures du soir: mais le temps ayant été favorable, le lendemain, il aborda à Carrickfergus; d'où il se rendit par terre à Belfast, où il fut rencontré par le Maréchal de Schomberg, le Prince de Wirtemberg, le Major-Général Kirke & plusieurs autres personnes considérables, qui étoient allées au devant.

Ce grand Prince ne fut pas plûtôt arrivé dans cette Ville, qu'on lui presenta des Adresses, de par tout. Et aprés y avoir répondu, & avoir protesté à ceux qui les lui presentérent, qu'il noublieroit rien pour leur redonner le repos, dont ils se voyoient privez, depuis si long-temps, il se rendit à son Armée, qui étoit composée de soixante & deux Escadrons, Dragons, ou Cavalerie & de cinquante-deux Bataillons.

Comme il s'agissoit de fraper d'abord un grand coup, Sa Majesté fit dessein de faire marcher l'Armée vers Market-Hill, & de prendre en suite de cela le grand chemin, qui conduit, d'Armagh à Dundalke. Pour cet effet, il divisa ses Troupes en quatre Corps. Le Commandement de l'Avant-

garde

garde fut donné au Lieutenant-Général Douglas; l'Aîle droite au Major-Général Kirke; la Gauche aux Comtes d'Oxford & de Solms; & Sa Majesté elle-même se mit à la tête du Corps de Bataille, accompagné du Duc de Schomberg & de Mr. de Scravemoer.

Dés que les choses eurent été disposées, de la maniére qu'on vient de le dire, Mr. de Scravemoer fut commandé avec trois cens Chevaux & deux cens Dragons, pour reconnoître les endroits, où l'Armée pourroit aller camper, & pour observer les ennemis qui étoient prés de Dundalke, au nombre de neuf, ou dix mille: car le reste de l'Armée du Roi Jaques étoit retranché, du côté de la Riviére de Boine. L'ennemi étoit si fort épouvanté de l'arrivée du Roi Guillaume, que le Détachement de Mr. de Scravemoer ayant été aperçû par un petit Parti de l'Armée Irlandoise, cette Armée épouvantée prit la fuite, aprés avoir mis le feu dans son Camp. Le Roi qui ne s'étoit pas attendu à cela, résolut, en même temps, de changer sa marche. Les Troupes qui étoient à Armagh & à Tenargée eurent ordre de s'avancer, du côté de Dundalke & le reste de l'Armée prit sa route

route du côté de Nuri. Si bien que toute son Armée arriva le 7. de Juillet, proche de Dundalke, que les Irlandois avoient abandonné, sans y mettre le feu. Sa Majesté mit là Garnison, parce que quoi que la Ville fût petite, elle étoit néanmoins commode, à cause que c'est un Port de mer.

Le lendemain, le Roi alla reconnoître le Païs, au delà d'Ardée, & marqua un Campement, où toutes ses Troupes se rendirent, le neuviéme. Le dixiéme, Sa Majesté s'avança jusqu'à la portée du Canon, de Drogheda, où étoit l'Armée ennemie, campée le long de la Riviére, pour tâcher d'en empêcher le passage. L'Infanterie & l'Artillerie étant arrivées fort tard, tout ce que pût faire le Roi, ce jour-là, fut d'aller reconnoître la scituation des lieux & tâcher de découvrir les gués, par où son Armée pourroit passer. Comme ce grand Prince n'apprehende point les perils, le feu continuel que les ennemis faisoient avec leur Artillerie ne fut pas capable de l'émouvoir. Il voulut être présent dans tous les endroits, où il faisoit sonder la Riviére, & ce jour faillit à être funeste à toute la Chrêtienté. Car un boulet de

Ca-

Canon de six livres, tiré du Camp de l'Armée ennemie lui effleura l'épaule & lui fit une blessure assez large, mais qui n'étoit pas beaucoup profonde, tellement qu'il monta à cheval, un moment aprés, sans qu'on vit dans son visage aucune alteration, & agit, comme à l'ordinaire. Les passages ayant été reconnus, il fut résolu de les forcer, le lendemain, par trois endroits différens. Le Comte Menard de Schomberg eut ordre d'attaquer par le haut de la Riviére; le Duc de Schomberg son Pere, par le bas; & le Roi lui-même voulut commander l'attaque du milieu, accompagné du Prince de Dannemark. Cette entreprise fut executée avec une vigueur incroyable, nonobstant la resistance & le grand feu des ennemis. Le Comte de Schomberg fut celui qui passa le premier. Il força huit Escadrons avec un courage intrepide & mit, aprés cela, ses Troupes en Bataille, afin de prendre l'ennemi en flanc. Le reste de l'Armée passa, au travers de mille perils, la Cavalerie à la nage, & la plûpart de l'Infanterie ayant de l'eau, jusques sous les bras. L'Aîle droite se voyant engagée dans un combat sanglant, le Roi alla à son secours, pendant que la

gau-

gauche poussoit les ennemis de son côté, avec une vigueur héroïque. La presence & l'exemple du Roi animérent si fort les Troupes Angloises, que celles du Roi Jaques, qui se tenoit à l'écart sur une eminence, furent entiérement déconcertées. L'Infanterie ennemie ne pouvant resister aux efforts d'une Armée qui vouloit, ou vaincre, ou perir, plia la première, & prit la fuite au travers des Montagnes, des Marais & des Défilez, sans qu'il fût possible aux Officiers de la rallier, quelques mouvemens qu'ils se donnassent. La Cavalerie soûtint le choc, pendant quelque temps, mais enfin elle fut mise en déroute, n'y ayant eu que celle que commandoit le Comte de Lausun, & quelques Suisses qui se retirassent en quelque ordre. Le reste de cette fameuse journée fut employé à poursuivre les ennemis, qui eussent été entiérement défaits, si la nuit ne fût survenuë. On peut dire que cette Victoire fut entiére. Les Irlandois laissérent dans leur Camp un nombre trés considérable de Chariots, la plus grande partie de leur bagage, leurs tentes, leurs armes, leurs munitions, plusieurs prisonniers & le Champ de Bataille couvert de blessez & de morts. L'at-

L'attaque avoit été si vigoureuse & les ennemis s'étoient d'abord si bien défendus, qu'il n'étoit pas possible que le Roi d'Angleterre ne fit des pertes dans cette occasion. Il y perdit le Duc de Schomberg, l'un des plus grands Capitaines de son siécle; le Docteur Walcker, si connu par le Siége de Londonderri; plusieurs Officiers distinguez; & ce qui allarma toute l'Armée, Sa Majesté elle-même courut risque d'être emportée d'un coup de Canon: car elle eut pour la seconde fois, sa botte effleûrée d'un boulet, qui en emporta une piece.

Le Roi Jaques qui apprehenda de tomber entre les mains de son Vainqueur, laissa le débris de son Armée sous la conduite du Comte de Lausun & se retira à Dublin. Il y arriva, à dix heures du soir, & le lendemain, à la pointe du jour, il prit la poste & se rendit à Waterford, où il s'embarqua sur un Vaisseau qui étoit tout prêt: car la veille de la Bataille, il avoit envoyé un exprés dans cette Ville, pour s'y assurer de ce Bâtiment, avec lequel il repassa en France, avec la même precipitation qu'il avoit abandonné ses Troupes, dés qu'il eut vû

vû que son Infanterie commençoit à lâcher le pied.

Cette retraite si precipitée & si peu attenduë jetta une si grande consternation parmi les Irlandois, que tout ce qu'il y eut de personnes considérables parmi les Catholiques Romains sortit de Dublin. Tous ceux qui étoient sous les armes les mirent bas. Les Protestans qui étoient prisonniers furent délivrez. Les clefs du Château furent remises volontairement entre les mains de la Régence. Et on députa incessamment vers Sa Majesté, pour la supplier d'honorer la Ville de sa presence. Le Roi se fût rendu à Dublin, du moment que cette Députation lui eut été faite, mais la chose ne fut pas possible. Le lendemain de la Bataille, il avoit envoyé sommer le Gouverneur de Drogheda de se rendre & il vouloit être Maître de cette Place, avant que d'entrer dans la Capitale de l'Irlande. Le Colonel de la Melloniére avoit été commandé pour cela avec cinq Bataillons & quatre Escadrons : & on croyoit que Drogheda ne feroit pas la moindre resistance. Cependant, comme cette Place avoit une Garnison composée

de deux, ou trois Régimens, le Gouverneur fit mine de se vouloir défendre, ce qui arrêta d'abord le Roi. Sa Majesté fit sommer pour une seconde fois le Gouverneur, & le menaça de ne lui donner aucun quartier, ni à sa Garnison, s'il attendoit l'Artillerie : ce qui l'épouvanta si fort, qu'il se rendit le même jour. Aprés la prise de cette Place, l'Armée décampa, d'auprés de Duleck. Pendant que Sa Majesté étoit en marche, elle eut nouvelles que la Ville de Wexford s'étoit rangée sous son obéïssance : & quelques jours aprés, elle fit son entrée dans Dublin, où elle fut reçûë avec toutes les marques de joye & de soûmission, qu'on pouvoit attendre de cette Ville. Dés que les Cérémonies de son Entrée eurent été finies, elle alla dans l'Eglise Cathedrale, où aprés qu'elle eut rendu graces à Dieu de ses Victoires & de ses Triomphes, elle alla visiter le Château. Ce Prince donna en même temps, tous les ordres qu'il jugea pouvoir être propres à redonner la tranquilité à cette Ville & à tout le Royaume. En suite de quoi il retourna dans son Camp, où il reçût, durant plusieurs jours, des Députez de presque toutes les Provinces, qui se venoient soûmettre

mettre à son Autorité & aux Loix de son Gouvernement. Entre les divers ordres qu'il donna, il fit publier une Proclamation, le 17. de Juillet 1690. par laquelle il déclara ; qu'il prenoit sous sa protection Royale tous les Irlandois de quelque condition qu'ils fussent, qui se soûmettroient à son autorité, dans un certain temps qu'il marqua. Et pour les Auteurs de la Rebellion qui avoient déja refusé l'Amnistie qu'il leur avoit fait presenter, par une Proclamation du 2. de Mars 1689. il protesta qu'il les abandonnoit aux suites funestes de la guerre, à moins que par de grandes & manifestes démonstrations du repentir de leur faute, il ne fut convaincu qu'ils meriteroient sa clemence, laquelle il déclara, qu'il ne leur refuseroit jamais. Cette Proclamation produisit l'effet que Sa Majesté en avoit attendu : car non seulement la plûpart des Villes lui presentérent des Adresses, pour reconnoître son Autorité, mais la plûpart des troupes de l'Armée du Roi Jaques desertérent & se jettérent dans le Camp des Anglois. A cette Proclamation en succeda une autre, où Sa Majesté Britannique repetoit les mêmes choses, n'ayant rien tant à cœur que de

ranger

ranger à leur devoir par la clemence, des peuples qu'il ne tenoit qu'à lui de soûmettre par la force, s'il avoit voulu user de sa Victoire.

Le Roi Jaques arriva à S. Germain, le 26. de Juillet. La Bataille de Fleurus s'étoit donnée, environ trois semaines auparavant, & celle de Beves, entre l'Escadre Hollandoise & la Flote des François, il n'y avoit que quinze jours. Les nouvelles de ces deux Batailles, où à la verité, Louïs XIV. avoit eu l'avantage, quoi que ces deux Victoires lui coûtassent cher, avoient repandu une si grande joye dans les cœurs des ennemis de Guillaume Troisiéme qu'ils se flattoient que les Alliez étoient perdus, & que le Roi Jaques encouragé par le succés de ces deux combats, se rendroit Maître de toute l'Irlande & pourroit reconquerir ses trois Royaumes. Les Rejoüissances étoient publiques dans toutes les Provinces de France: mais l'arrivée du Roi Jaques modera si fort, tout d'un coup, la joye des François, qu'il seroit impossible de representer leur consternation & leur épouvante.

Avant que le Roi Jaques s'embarquât, un Officier Irlandois l'avoit assuré que le

Duc

Duc de Schomberg avoit été tué dans le combat & que le Prince d'Orange avoit eu la même destinée : mais il n'ajoûta pas foi à cette Nouvelle, & ne perdit point de temps pour s'embarquer, de peur qu'il n'apprit, par une funeste experience, que ce Prince étoit encore vivant. Cette nouvelle le flattoit agreablement néanmoins : & ce même Officier qui l'avoit suivi continuant de l'assurer que ce Prince étoit mort veritablement ; le lendemain de son arrivée, on fit publier à Paris, par les Commissaires des Quartiers, que le Prince d'Orange n'étoit plus, si bien que peu de jours aprés, cette fausse nouvelle fut répanduë par tout le Royaume, & depuis dans tous les Royaumes de l'Europe.

La posterité aura peine à croire ce que fit la France dans cette rencontre. Il n'y eut point de Ville dans tout ce Royaume, où l'on ne fit éclater une joye pleine de fureur & d'extravagance : & ces excés indignes d'une Nation Chrêtienne, & qu'à peine pourroit-on pardonner aux peuples les moins civilisez & les plus barbares ne furent pas moins grands dans la Ville Capitale que dans celles des plus petites Provinces. Il se fit des réjouïssances publiques,

ques, des feux de joye, des festins, à la face du Roi Trés-Chrêtien, pour cette mort imaginaire : & ce qu'il y eut de plus incroyable, quelque veneration qu'on ait naturellement pour les Manes d'un ennemi, on traita ceux de cet illustre Prince avec des indignitez, qui n'ont jamais eu, peut-être, d'exemple. Une populace forcenée, qui avoit à sa tête les bourgeois les plus notables & même quelques gens d'Eglise fit une figure qui representoit le Roi Guillaume, à laquelle on fit le procés en forme. Cette effigie d'un des plus grands Monarques qui ayent jamais porté le Sceptre, fut condamnée à être traînée par les ruës, & aprés qu'elle eut été promenée par toutes les places & carrefours de Paris, on fit un convoi funebre ridicule, & celui qu'on appelloit le Prince d'Orange fut jetté dans un lieu immonde, couvert de pierres & de bouë. Je laisse ces extravagances & cette conduite brutale, que toute l'Europe regarda avec un souverain mépris, pour faire ici cette réflexion. C'est que la France ne se lavera jamais de la tache dont elle se soüilla par l'action la plus lâche, & la plus basse, dont une Nation puisse être capable : & que par un juste jugement du

Ciel, contre ses veuës & son intention, elle fit le plus beau Panegirique, dont on puisse jamais honorer la memoire de ce Prince invincible, lors qu'elle le traita avec tant de fureur & avec tant d'indignité: car enfin qui ne voit, qu'elle s'imaginoit d'avoir mis dans le tombeau tous ses ennemis, & qu'elle n'avoit plus rien à redouter, aprés avoir été delivrée de ce grand & redoutable Monarque.

Pendant toutes ces réjoüissances excessives, le Roi de la Grand'-Bretagne étoit à la tête de son Armée victorieuse, chargé de Palmes & de Lauriers. Comme ce qui avoit resté de l'Armée du Roi Jaques s'étoit jetté dans Limerick, dans Athlone & à Waterford, Sa Majesté, qui ne voulut pas donner aux ennemis le temps de respirer, détacha le Lieutenant Général Douglas, avec dix Regimens d'Infanterie, quatre de Cavalerie & deux de Dragons, qui prit sa marche vers Athlone; elle commanda un second Détachement qui s'avança vers Limerick; & elle même continua sa route du côté de Waterford, avec le reste de son Armée, & fit sommer d'abord cette Place.

Le Gouverneur qui étoit le Colonel He-

Henizi ne hésita point à capituler, mais il fit des propositions si absurdes, que si le Roi n'eût eu pitié des habitans de cette Ville, il l'eût attaquée sur le champ & prise d'assaut: mais Sa Majesté voulant épargner le sang de ses sujets, proposa des conditions si avantageuses aux assiégez & si honorables pour le Gouverneur qu'il ne put se défendre de les accepter. La Garnison de cette Place, qui étoit de seize cens hommes, fut conduite jusqu'à Mallow, sur le chemin de Limerick. Aprés la reduction de Waterford, le Roi fit sommer le Gouverneur de Duncannon, qui est un Fort qui commande à la Riviére de cette Ville dont il venoit de se rendre Maître. Ce Gouverneur fit d'abord des propositions qui n'étoient pas moins ridicules que celles qu'avoit faites le Colonel Henizi. Mais apprehendant d'être brûlé dans son Fort, il capitula, aux conditions qui lui furent imposées.

Dés que ces deux Places se furent renduës, l'Armée marcha du côté de Limerick, où étoient presque toutes les Troupes du Roi Jaques, commandées par les Comtes de Tirconnel & de Lausun. Elle arriva prés de cette Place le 19. d'Août,

& fut renforcée des Troupes que commandoit le Lieutenant-Général Douglas, qui fut obligé de se retirer, de devant Athlone, faute de fourage, l'Armée Irlandoise ayant tout ravagé dans ces Quartiers-là. Les Comtes de Tirconnel & de Lausun se retirérent à Galloway, aprés avoir laissé dans Limerick une Garnison capable de se bien défendre, & avoir pourvû cette Place, qui est la plus forte de l'Irlande, de toutes les provisions nécessaires, & d'un Gouverneur trés habile & trés courageux. Une grande partie des Troupes Irlandoises étoient campées, à une lieuë de Limerick, au delà d'une Riviére, d'où elles faisoient un feu épouvantable sur l'Armée de Sa Majesté Britannique. Ce grand Prince qui vouloit emporter cette Ville, tandis que la saison le permettoit, parce que c'étoit de cette Conqueste que dépendoit la reduction de tout le Royaume, fit dessein de passer la Riviére & d'aller forcer les ennemis dans leurs retranchemens, nonobstant le feu qu'ils faisoient. Mais étant un peu trop tard, lors qu'il prit cette resolution, ses Généraux lui ayant representé, que la chose se feroit le lendemain & plus aisément & avec plus de commo-

dité,

dité, il déféra à leurs avis. Et en effet, ce conseil réüssit admirablement: car l'épouvante s'étant jettée dans les Troupes Irlandoises, à l'approche de Sa Majesté, elles décamperent dans la nuit, d'une maniere si précipitée & avec tant de desordre, qu'elles laisserent une partie de leurs armes & presque toutes leurs tentes & tout leur bagage. Tellement que l'Armée Angloise passa sans rencontrer le moindre obstacle & s'alla camper à la portée du Canon de la Place, qu'il avoit projetté d'assieger. Le Roi qui ne vouloit point perdre de temps, fit dresser d'abord des batteries, & on travailla aux Lignes avec tant de diligence, la nuit suivante, que Sa Majesté fut en état de sommer le Gouverneur de se rendre. Mr. de Boisseleau, un Général François, à qui les Comtes de Ti..onnel & de Lausun avoient laissé le commandement de la Place; ne voulut entendre à aucunes propositions, quoi que celles qu'on lui faisoit fussent extrêmement avantageuses, alleguant que la reddition de cette Ville n'étoit pas en son pouvoir, & que quand même il ne seroit pas obligé d'obeïr & d'être fidéle à ceux qui l'avoient établi dans ce poste, il étoit resolu de se défendre jus-

qu'à la derniere goute de son sang.

Le Roi n'eut pas plûtôt apris la resolution du Gouverneur, à laquelle il s'étoit pourtant bien attendu, qu'il fit ouvrir la Tranchée, & se rendit Maître de deux Redoutes. Trois jours aprés, on en prit une autre. Et le lendemain, qui étoit le 1. de Septembre, on ruïna deux Tours extrêmement hautes, d'où les ennemis tiroient incessamment & incommodoient fort les travailleurs. Aprés ces premiers avantages, on commença à bombarder la Ville, & on le fit avec tant de succés, qu'une Carcasse étant tombée sur le grand Magazin de fourage, ce Magazin & plusieurs maisons furent entierement reduites en cendres. Le 3. on acheva de dresser toutes les bateries, où l'on posa trente pieces de Canon. Le 4. on poussa la Tranchée jusqu'à trente pas du fossé, & l'on fit brêche au Rempart. Le lendemain on élargit la brêche, & l'on abattit les Pallissades, qui défendoient la Contrescarpe, que le Roi fit dessein d'emporter, le jour aprés, ce qui fut executé, avec tant de vigueur & de bon succés, qu'on se rendit Maître d'un Fort qui étoit au pied du fossé & ce qu'il y eut d'assez particulier, on repoussa les Irlandois

dois avec tant de force, qu'il y eut plusieurs des attaquans, qui entrerent, pêle-mêle, avec eux, dans la Place, en les poursuivant. Cependant, comme les Assiégez étoient retranchez derriere la brêche, d'une maniere à ne pouvoir pas être forcez aisément, & qu'ils faisoient un feu continuel, de leur Artillerie, on fut obligé de se retirer aprés un choc, où l'on fit des pertes considérables, de côté & d'autre. Le 7. & le jour suivant, on continua à faire joüer la Canon, pour agrandir la brêche, & tout étoit entiérement disposé pour donner un Assaut général. Mais les pluyes extraordinaires qu'il avoit fait, pendant plusieurs jours & qui ne discontinuoient point, ayant rempli d'eau les Tranchées & tellement amoli la terre, qu'elle ne pouvoit presque plus porter le Canon, on ne balança point à lever le Siége. Et il est constant que Sa Majesté donna dans cette occasion une preuve extraordinaire de cette sagesse, qui ne lui est pas moins naturelle que la bravoure : car outre qu'elle conserva son Artillerie, & ses Soldats ; la Riviére vint à déborder, d'une maniére si furieuse, aprés le décampement, qu'elle eût été obli-

gée de faire par force, ce qu'elle fit par une prudence, qui sera admirée dans tous les siécles; car enfin, quelque grand & courageux que soit un Prince, il ne peut pas forcer les Elemens. Aprés la levée du Siége, le Roi se disposa à repasser en Angleterre, où sa presence étoit d'une nécessité absoluë. Il laissa le commandement de l'Armée au Comte de Solms & établit Gouverneurs d'Irlande le Vicomte de Syney & Mr. Thomas Coningsby, & le 15. de Septembre, il s'embarqua à Duncanon, avec le Prince de Dannemark & plusieurs grands Seigneurs qui avoient fait sous lui la Campagne. Le 16. il arriva à Kindroad, & le 19. à Windsor; on ne sçauroit exprimer la joye que ressentit & que fit paroître toute l'Angleterre, à l'arrivée de cet auguste Prince. On s'étoit imaginé que la levée du Siége de Limerick & l'absence du Roi d'Angleterre étoient des motifs extrêmement forts, pour arrêter en Irlande les François qui y étoient déja. Cependant le Comte de Lausun, & Mr. de Boisseleau, accompagnez du Comte de Tirconnel repassérent en France, avec presque toutes les Troupes Françoises, & laissérent au

Duc

Duc de Berwich le commandement des Troupes, qui composoient l'Armée du Roi Jaques.

Comme les motifs de cette retraite, qui fut bien-tôt ſçûë en Angleterre, étoient inconnus au Roi Guillaume, il ne ſçût d'abord qu'en penſer. Il crut néanmoins, que quelques vûës qu'euſſent eu les François, en abandonnant l'Irlande, il devoit tâcher de s'en prevaloir. Pour cet effet, il n'en eut pas plûtôt reçû la nouvelle, qu'il fit embarquer de nouvelles Troupes, pour aller tenter d'achever ce qu'il avoit commencé ſi heureuſement. Ces Troupes ne furent pas plûtôt arrivées dans l'embouchure de la Riviére de Corcke, qu'elles ſe ſaiſirent de quelques petits Forts, qui étoient des obſtacles à leur deſcente, & quelques jours aprés, Corcke ayant été aſſiegé, cette Place ſe rendit à diſcretion, quoi que la Garniſon qui y étoit dedans fût de prés de quatre mille hommes. Ces mêmes Troupes marchérent, en ſuite, du côté de Kingſale, qui ayant été aſſiégé, capitula, aprés dix jours de tranchée ouverte.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient en Irlande, le Roi qui étoit arrivé en Angle-

terre, comme nous l'avons dit, convoqua le Parlement & obtint de cette Assemblée tout ce qu'il pouvoit souhaiter. Il fut remercié de ses soins; felicité de son heureux retour, comblé de bénédictions & de vœux, & complimenté par les deux Chambres, qui s'engagerent unanimement à concourir à tous ses desseins & à n'oublier rien, de leur côté pour rendre son Regne heureux & paisible, & soûmettre tous ses ennemis & ceux de la Religion & de l'Etat. Ce ne furent pas les seuls Anglois, qui s'empresserent de témoigner à Sa Majesté Britannique la part qu'ils prenoient à son retour & à la glorieuse Victoire qu'il venoit de remporter en Irlande. Les Ministres des Princes Etrangers, qui étoient à la Cour d'Angleterre la haranguerent, tour à tour: & l'Envoyé Extraordinaire de Savoye, qui étoit à la Cour d'Angleterre, depuis que le Duc son Maître s'étoit déclaré contre la France, le fit d'une maniere si distinguée, que je ne sçaurois m'empêcher de mettre ici son Compliment. Le voici tel qu'il le prononça.

SIRE,

SIRE,

Son Altesse Royale félicite vôtre sacrée Majesté, de son glorieux avenement à la Couronne, duë à sa naissance, meritée par sa vertu, & soûtenuë par sa valeur. La Providence l'avoit destinée à vôtre Tête sacrée, pour l'accomplissement de ses desseins éternels, qui, aprés une longue patience, tendent toujours à susciter des ames choisies, pour reprimer la violence & proteger la justice. Les merveilleux commencemens de vôtre Regne sont des présages assurez des bénédictions que le Ciel prépare à la droiture de vos intentions, qui n'ont point d'autre but, que de rendre sa premiére grandeur à ce florissant Royaume & de rompre les chaînes, dont l'Europe est presque accablée. Ce magnanime dessein, digne du Héros de nôtre siecle, remplit d'abord son Altesse Royale d'une joye indicible: mais il fut contraint de la tenir resserrée dans le secret de son cœur. Et s'il a pû la faire éclater, dans la suite, il en a l'obligation au nom même de Vôtre Majesté, qui a fait conce-

 voir

voir des espérances de liberté, aprés tant d'années de servitude.

Mes paroles & le Traité que j'ai signé à la Haye, avec le Ministre de Vôtre Majesté, n'expriment que foiblement la passion qu'a mon Maître de s'unir à Vôtre Majesté, par un attachement inviolable à son service. L'honneur, Sire, *qu'il a de vous appartenir à formé les premiers nœuds de cette union. Le respect infini qu'il a pour vôtre Personne sacrée les a serrez plus étroitement. Et la protection que vous lui accordez, avec tant de générosité, achevera de les rendre indissolubles. Ce sont les sentimens sincéres de Son Altesse Royale, ausquels je n'oserois rien mêler du mien. Car quelque ardent que soit le Zéle & quelque profonde que soit la venération que j'ai pour la gloire de Vôtre Majesté, je ne sçaurois mieux m'en expliquer, que par un silence de respect & d'admiration.*

Mr. le Préſident de la Tour complimenta, enſuite, la Reine, avec la même delicateſſe; ce furent ſes paroles.

MADAME,

Vôtre Majeſté a fait monter avec elle la vertu ſur le Trône, & toute l'Europe l'a vû avec admiration: mais perſonne n'en a reſſenti plus de joye, que Son Alteſſe Royale, par l'honneur qu'il a de vous appartenir de ſi prés, & par la bonté avec laquelle vous êtes entrée dans ſes intérêts. J'en rends à Vôtre Majeſté de trés-humbles actions de graces, de ſa part; & je lui demande ſa protection, avec une confiance entiére qu'il ſoûtiendra ſon Rang, ſi le Ciel daigne appuyer la juſtice de ſa cauſe, par la valeur, du Roi & par la ſageſſe de Vôtre Majeſté. Vous l'avez fait paroître l'Eté paſſé, d'une maniére ſurprenante, en gagnant le cœur de vos Sujets, par la douceur de vôtre Gouvernement & en imprimant la terreur à vos ennemis, par la fermeté de vôtre courage. C'eſt un bonheur, qui accompagnera toûjours les vertus héroïques de Vôtre Majeſté

jesté & qui unira à sa gloire immortelle la félicité éternelle de ses Royaumes. Je le souhaite, Madame, *avec autant de zéle, que les plus fidéles de vos serviteurs.*

Dans le temps que le Roi d'Angleterre recevoit des complimens & des Adresses de toutes parts & qu'il se delassoit auprés de la Reine, des fatigues d'une Campagne, où sa vie avoit été exposée aux plus grands perils, on découvrit plusieurs Conspirations, tant contre le Gouvernement en général, que contre la personne de Sa Majesté. Ses ennemis avoient pris des mesûres en Ecosse, pour y rétablir le Roi Jaques, qui s'étoit fait fort de s'y rendre, au commencement du Printemps, avec une Armée de vingt mille hommes. Deux miserables, qu'on avoit gagnez par argent, avoient formé le dessein de tuër le Roi & de l'attaquer dans son Carosse. Et quelques personnes du premier rang en Angleterre, soûtenus par le Roi de France, avoient sourdement mis tout en usage, pour introduire le Roi détrôné dans le Royaume, pendant que Sa Majesté étoit en Irlande. Mais tous ces complots échouérent, par la découverte qu'on en fit, avant qu'on

qu'on en pût venir à l'execution.

Cependant, le Roi se confiant sur la Providence, qui a fait de si grands miracles en sa faveur, ne parut jamais plus tranquile, qu'il le fit dans cette rencontre : & malgré les machinations des Créatures du Roi Jaques & des Papistes cachez en Angleterre, il forma le dessein de passer en Hollande, où sa presence n'étoit pas moins nécessaire que dans les Royaumes Britanniques. Il déclara dans son Parlement, le 5. du mois de Décembre, la resolution qu'il avoit prise, & se disposa à partir, le plûtôt qu'il pût, dans la saison de l'année la plus incommode & la plus orageuse. Il quitta Londres dans le mois de Janvier 1691. Il arriva à Sihtingborne le 16. du même mois & le lendemain à Cantorberi : mais le vent ayant été contraire, il fut obligé de retourner à Londres, d'où il partit, pour la seconde fois le 26. Il fit voile le même jour, avec sept Yachts escortez de douze Vaisseaux de guerre, ayant à sa suite plusieurs grands Seigneurs, l'Evêque de Londres & plusieurs Officiers considérables, & arriva sur les Côtes de Hollande, aprés quatre jours de navigation. La saison étoit si avancée, lors que Sa Majesté partit

partit d'Angleterre, qu'elle ne pouvoit que beaucoup souffrir dans son voyage. Mais les incommoditez qu'elle ressentit d'abord ne furent rien, en comparaison de celles qu'elle eut à supporter, dans la suite. Le 30. qui fut le jour qu'elle arriva sur les Côtes de Hollande, la Marée se trouva si contraire, le temps si calme, l'air rempli d'un broüillard si épais, & ce qu'il y eut de plus facheux, le rivage de la mer bordé, par tout, de tant de monceaux de glace, entassez les uns sur les autres, qu'il n'étoit pas possible de prendre terre, sans s'exposer à mille dangers. Cependant, quelques perils qu'il y eût à courir, ce Prince intrepide, qui sçavoit bien la nécessité qu'il y avoit qu'il fût à la Haye, ne laissa pas d'entrer dans une Chaloupe, pour tâcher d'aborder en quelque endroit, accompagné des Comtes de Devonshire, de Nassau, d'Ouwerkerk, de Nottingham & de Portland, avec un valet de Chambre seulement & trois Valets de pied. Les Capitaines des Navires n'étoient pas d'avis que Sa Majesté se hasardât, mais elle le voulut toûjours, disant que la Providence prendroit soin de lui, & montra un visage riant, tandis que toute sa suite & les Matelots mê-

mes

mes étoient dans la consternation & dans l'épouvante.

Le Roi s'étoit imaginé que le broüillard se dissiperoit, mais au contraire, s'étant épaissi extraordinairement, les Matelots qui conduisoient la Chaloupe ne sçûrent, où ils en étoient. On perdit d'abord de vûë la Flote, qui l'avoit escorté. On ne sçût, si l'on étoit loin, ou si l'on étoit prés du rivage, tant le temps étoit obscurci. On n'osoit pas même ramer. Et du moment qu'on le voulut faire, on se trouva environné de glaces, & dans l'impuissance d'avancer. Si bien que la nuit étant survenuë, & étant par consequent impossible d'arriver à terre, Sa Majesté se vit exposée, pendant prés de vingt-quatre heures, à toutes les injures de l'air, à un froid extraordinaire & aux vagues de la mer qui entroient, de temps en temps, dans la Chaloupe, qui étoit découverte & qui se glaçoient sur les habits des Mylords qui l'accompagnoient & qui l'avoient mis au milieu d'eux.

Enfin, cette nuit étant passée & le temps ayant été un peu éclairci, la Chaloupe aborda dans l'Isle de Goerée : & un moment aprés, le Roi & les Seigneurs qui étoient avec

avec lui étant montez dans un Chariot qu'on rencontra fortuitement, ils entrerent dans la premiere maison qui se trouva, qui fut la maison d'un Païsan qui leur alluma d'abord un grand feu.

Sa Majesté, qui vouloit sortir de l'Isle, n'eut pas plûtôt changé de linge & d'habit, qu'elle remonta en Chariot, pour aller reprendre la Chaloupe, où elle avoit passé une si mauvaise nuit: mais il y eut de nouveaux obstacles à surmonter. Car comme à cause des glaces, qui étoient sur le rivage, ce petit Bâtiment n'avoit pû y aborder tout à fait, il falut que le Roi consentit que deux Matelots le prissent entre leurs bras & qu'ils le portassent dans la Chaloupe.

Ce Prince aussi peu fatigué, que s'il avoit passé la nuit dans son lit, quoi qu'il se fût un peu enrumé, arriva, aprés tous ces contre-temps, dans un lieu, appellé Orange-Polder, d'où il envoya chercher des Carosses. On fut bien-tôt averti aux environs, de l'arrivée de Sa Majesté, qu'on attendoit avec beaucoup d'impatience, parce qu'on sçavoit, depuis quelques jours, par des avis certains, qu'elle étoit en mer. Dés que la nouvelle en fut répanduë, le Prince

Prince de Naſſau Sarbruk, Maréchal de Camp, l'Envoyé Extraordinaire de l'Empereur, l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, les Députez des Etats de Hollande, le Prince de Friſe, le Comte de Hoorn & pluſieurs autres Seigneurs, allerent à ſa rencontre, & aprés l'avoir complimenté, l'accompagnérent à Honſlaerdick, où il arriva heureuſement.

Tout le monde croyoit que le Roi d'Angleterre feroit quelque ſejour dans cette Maiſon, en attendant qu'on eut diſpoſé toutes choſes, pour l'Entrée magnifique qu'on lui preparoit. Néanmoins il voulut partir pour la Haye, le même jour: & en effet il y arriva *incognitò*, à ſix heures du ſoir.

Dés qu'il fut deſcendu de Caroſſe, il fut harangué par Mr. Heinſius, au nom de Leurs Hautes Puiſſances, les Etats de Hollande & de Weſtfriſe, qui étoient aſſemblez pour lors. Le Roi répondit en peu de mots, mais de la maniere du monde la plus ſolide & en même temps la plus obligeante pour cet auguſte Corps & pour le Miniſtre qui portoit la parole. En ſuite de quoi il ſe mit à table, & aprés le repas s'alla repoſer.

Com-

Comme l'arrivée de Sa Majesté Britannique fut inopinée & qu'on ne s'y attendoit pas, ce soir-là, à la Haye, tout ce qu'on pût faire, pour temoigner la joye publique, fut de faire quelques décharges de trente piéces de Canon, qui étoient sur le Viverberg & de sonner toutes les cloches. Le jour suivant, elle fut complimentée par tout ce qu'il y avoit de Ministres Etrangers & par tous les Colléges: & les Etats lui ayant demandé, quel jour elle vouloit prendre pour faire son Entrée publique, elle répondit qu'elle n'en vouloit point faire, vû que c'étoit perdre inutilement en Cérémonies un temps qu'elle avoit resolu d'employer tout entier à agir. Les Etats avoient fait des preparatifs si superbes, pour recevoir ce glorieux Prince, qui venoit revoir leur Patrie, moins brillant par l'éclat de ses trois Courennes, que par la gloire de ses Victoires; & d'un autre côté, les Bourgeois de la Haye avoient fait de si grandes dépenses, pour paroître dans cette occasion, qu'on supplia ce grand Monarque de ne vouloir pas refuser les honneurs qu'on s'étoit preparé de lui rendre & ausquels tout le monde s'attendoit généralement. Ce Prince qui n'aime point

le

le faste témoigna qu'il étoit faché, des dépences excessives qu'on avoit faites pour sa reception & persista toûjours à refuser de faire une Entrée publique. Mais enfin s'étant laissé gagner aux sollicitations pressantes des Etats & du Magistrat de la Haye, on obtint de lui qu'il iroit dîner dans une Maison de Campagne, qui appartient au Comte de Portlant & qu'il en reviendroit en Carosse, passant au milieu des Bourgeois, qui seroient rangez en haye, depuis la Cour, jusqu'au premier pont, par où il devoit entrer. Le jour fut marqué, au 5. de Fevrier: & comme on en fut averti par tout, il y eut un si grand concours de peuple à la Haye, qu'à peine pouvoit-on passer par les ruës & moins encore trouver des endroits, pour loger.

Je ne décrirai pas cette entrée, parce qu'outre qu'elle nous meneroit trop loin, on en peut voir la description ailleurs. Je dirai seulement que le Roi passa sous trois Arcs de Triomphe, d'une beauté & d'une magnificence extraordinaire, où entre autres choses, on voyoit representez tous les grands exploits qu'il a faits; l'Europe delivrée des mains du Prince qui la vouloit rendre esclave; la liberté de la Hollande défen-

défenduë & conservée ; celle de la Grand'-Bretagne rétablie ; l'Irlande soûmise ; la Religion maintenuë ; & une infinité d'Emblêmes & d'Inscriptions, qui seront un monument éternel de l'amour que les Hollandois ont pour cet incomparable Prince.

Le Roi ne fut pas plûtôt à la Haye, qu'on vit arriver, de toutes parts, des Princes & des Ambassadeurs, avec lesquels ce Monarque & les Etats Généraux devoient conférer, avant que les Troupes des Alliez se missent en Campagne. Le premier qui y arriva fut l'Electeur de Brandebourg, qui fut suivi, quelques jours aprés, du Duc de Wirtemberg & du Prince son Frere ; du Comte de Windisgrats, qui devoit assister au Congrés à la place du Comte de Berca Ambassadeur d'Espagne, qui venoit d'être rappellé ; du Duc de Baviere ; du Marquis de Gastanaga, Gouverneur des Païs-Bas ; du Lantgrave de Hesse-Cassel ; du Prince de Commerci, Général des Troupes Imperiales ; de deux Princes de Curland ; du Duc de Zeel qui arriva, des derniers, à cause d'une petite indisposition ; & de plusieurs autres Princes, Princesses, Grands Seigneurs & Mini-

stres,

ſtres, qui avoient tous des trains magnifiques & des ſuites dignes du grand Monarque qu'ils avoient fait deſſein d'honorer & avec lequel ils devoient prendre des meſures pour la Campagne qui devoit s'ouvrir au commencement du Printemps. Voici une Liſte de toutes les perſonnes diſtinguées qui s'étoient renduës à la Haye, avant, ou aprés l'arrivée de Sa Majeſté, par laquelle on verra que cette Aſſemblée fut une Aſſemblée des plus magnifiques, dont il ſoit fait mention dans aucune Hiſtoire.

Noms des Princes, Princeſſes, Dames, & Grands Seigneurs qui étoient à la Haye, dans le temps que Sa Majeſté Britannique y étoit.

L'Electeur de Brandebourg.
l'Electeur de Baviere.
Le Duc de Lunebourg Zel.
Le Duc de Brunſwic Wolfenbuttel.
Le Lantgrave de Heſſe-Caſſel.
Le Prince Chrêtien Louïs de Brandebourg.
Le Marquis de Gaſtanaga, Gouverneur des Païs-Bas.

Le

Le Prince de Waldec.
Le Prince de Naſſau, Gouverneur de Friſe & Maréchal de Camp.
Le Prince de Naſſau Sarbruc.
Le Prince de Naſſau Dillembourg.
Le Prince de Naſſau Idſtein.
Le Prince Philippe Palatin.
Le Duc de Saxe Eyſenach.
Le Lantgrave de Heſſe-Darmſtat, & le Prince ſon Frere.
Le Duc Adminiſtrateur de Wirtemberg.
Le Comte de Hoorn.
Le Comte d'Erbach.
Le Lieutenant Général Webbenun; *il y mourut.*
Le Lieutenant Amiral Général Tromp; *il mourut quelque temps aprés.*
Le Général Chauvet.
Le Général Delwich.
Le Comte Arco.
Le Comte Santra.
Le Comte de Riviera.
Le Comte de Gryal.
Le Comte de Brouay.
Le Comte de Tirimont.
Le Marquis de Caſtel-Moncayo.
Le Duc de Zultsbach.
Le Général d'Autel.

Le

Le Comte de Lippe.
Le Général Barfus.
Le Baron de Pallant.
Le Prince de Wirtemberg & le Prince son Frere.
Le Prince de Wirtemberg Nieustadt.
Deux Princes d'Anspach.
Le Lantgrave de Hombourg.
Trois Princes de Holstein-Beck.
Le Prince d'Anhalt Zerbost.
Le Duc de Courland & le Prince son Frere.
Le Duc de Holstein.
Le Prince de Commerci.
Le Prince Palatin de Birkenfelt.
Le Duc de Schomberg.
Le Comte Menard, son Frere.
Le Comte d'Espence.
Le Comte de Denhoff.
Le Comte de Fugger.
Le Baron Spaan.
Le Rhingrave & son Frere.
Le Comte de Carelson.
Le Comte Général Palfi.
La Princesse de Nassau, Epouse du Gouverneur de Frise.
La Princesse Radzivil.
La Princesse de Saxe Eysenach.
La Comtesse de Soissons.

Noms des Seigneurs Anglois, qui arrivèrent avec Sa Majesté.

LE Duc de Nortforck.
Le Duc d'Ormond.
Mylord Dorset.
Mylord Devonshire.
Mylord Nottingham.
Mylord Portland.
Mr. d'Ouwerkerke.
Mylord Sharboroug.
Mylord Excés.
Mylord Dramlendrits.
Mylord Selekirch.
Mylord Conton, Evêque de Londres.
Mylord Dursley, Envoyé Extraordinaire d'Angleterre en Hollande, qui y étoit, avant le Roi.
Mylord Montmouht.

Noms des Ambassadeurs, Envoyez Extraordinaires & autres Ministres, tant auprés du Roi, que de Leurs Hautes Puissances.

LE Comte de Windisgrats. Le Comte Berka. Le Chevalier Cramprichts, Ministres

Miniſtres de l'Empereur.

Le Comte Pielat. Le Preſident de la Tour, Miniſtres du Duc de Savoye.

Le Comte Rebenklau. Mr. Lenthe, Miniſtres de Dannemarck.

Le Comte Oxenſtern, Miniſtre de Suéde.

Dom Manuel Colomna, Miniſtre d'Eſpagne.

Mr. Haxhauſen, Miniſtre de Saxe.

Le Baron de Boomgarden. Mr. Prielmeyer, Miniſtres de Baviere.

Mr. Van-Dieſt. Mr. Smettau, Miniſtres de Brandebourg.

Le Baron de Leyen. Mr. Champagne, Miniſtres de l'Electeur de Treves.

Mr. Talberg. Mr. Meyers, Miniſtres de l'Electeur de Mayence.

Le Général & Baron Bernſaw. Mr. Soelemaker, Miniſtres de l'Electeur de Cologne.

Mr. de Norf, Miniſtre de l'Evêque de Munſter.

Mr. Berenſdorf, Miniſtre du Duc de Lunebourg Zel.

Mr. Ziegel, Miniſtre du Duc de Lunebourg.

Le Baron de Gorts. Mr. Keppelaar, Miniſtres du Lantgrave de Heſſe-Caſſel.

Le Baron de Crofck, Miniftre du Duc de Brunfwik Wolfenbuttel.

Mr. Klekk. Miniftre de Hannover.

Mr. Hetermans, Miniftre de l'Electeur Palatin.

Mr. Moreau, Miniftre du Roi de Pologne.

Mr. Jeurkens, Miniftre du Duc de Holftein Gottorf.

Le Confeiller Mean, Miniftre de Liege.

Mr. - - - Miniftre de Hambourg.

Il ne fe paffa guéres de jour, que Sa Majefté ne mangeât avec quelques-uns des Princes, avec lefquels il avoit en fuite des conférences particuliéres, ne voulant perdre aucun moment, pour travailler aux affaires générales des Alliez. Et dés que toutes les Cérémonies, toutes les Harangues, & tous les Complimens furent finis, il affifta aux Etats Généraux & au Confeil d'Etat, où il fit des difcours pleins d'affection & de tendreffe, qui marquerent que la confervation des Provinces-Unies ne lui étoit pas moins chere, que celle des trois Royaumes, fur lefquels Dieu venoit de l'établir Souverain. Il leur dit d'abord, que la derniere fois qu'il avoit paru dans l'Affemblée

semblée de Leurs Hautes Puissances, il leur avoit déclaré, que son dessein étoit de passer en Angleterre, pour delivrer ce Royaume, des maux qui le menaçoient & qu'il ressentoit déja; qu'avec le secours qu'ils lui avoient donné, Dieu avoit tellement beni ses justes desseins, qu'il avoit eu un succés & plus prompt & plus heureux qu'il n'avoit pû esperer; que cette Nation lui avoit offert la Couronne des trois Royaumes Britanniques, laquelle il avoit acceptée, comme Dieu lui en étoit témoin, non par ambition & vaine gloire, mais pour maintenir la Religion, la tranquilité & les libertez de ces Royaumes, & afin de pouvoir assister plus efficacement ses Alliez, & leur Etat principalement, contre les entreprises de la France. Il leur protesta, qu'il eût bien souhaité de les pouvoir secourir d'abord, mais que les affaires d'Irlande, qui lui étoient survenuës l'en avoient empêché jusqu'alors; & que tout étant en meilleur état dans ce Royaume & dans les deux autres, il étoit venu dans leurs Provinces, non seulement pour conférer avec les Alliez, sur les mesures qu'il faudroit prendre pour la Campagne, où l'on devoit bien-tôt entrer, mais aussi pour

exercer les fonctions de Capitaine Général de leurs Provinces & commander en Flandres leur Armée de terre, tandis que l'Amiral Tromp commanderoit leur Flote. Il ajoûta, que depuis sa plus tendre jeunesse, il avoit eu toûjours de l'amour & de l'affection pour leur Etat, & que si cet amour & cette affection pouvoient croître, ils éprouveroient cet accroissement, en reconnoissance de tant de témoignages de confiance qu'il venoit de recevoir & des Etats & du peuple, mais que cette amour & cette affection étoient si grandes, qu'elles ne le pouvoient être davantage; qu'il sacrifieroit tout ce qui dépendroit de lui, pour le bien de leur République, sans épargner même sa propre vie; qu'il esperoit que Dieu se serviroit de lui, comme d'un instrument, pour détourner les dangers qui les menaçoient & rétablir le repos dans toute l'Europe; & qu'il mourroit content & satisfait, s'il pouvoit venir à bout de ce dessein.

Les Etats répondirent à ce discours, de la maniére que Sa Majesté pouvoit souhaiter: car aprés l'avoir remerciée de l'honneur qu'elle leur avoit fait de vouloir assister dans leur Assemblée & de l'affection qu'elle

qu'elle venoit de leur témoigner, ils lui promirent de concourir avec elle, de tout leur pouvoir, au bien public & à sa satisfaction particuliere.

Aprés diverses Conférences que le Roi eut & en général & en particulier avec les Princes, Ambassadeurs & autres Ministres étrangers, il partit pour Loo, accompagné du Duc de Zel & de plusieurs Seigneurs de sa Cour, dans le dessein de s'y delasser quelques jours & d'y prendre le divertissement de la Chasse, ou plûtôt pour y conférer sur les affaires de la guerre, avec plus de repos: ce lieu n'étant, à proprement parler, qu'un Rendez-vous particulier dont les parties de Chasse qu'on y devoit faire n'étoient que le prétexte. Sa Majesté y arriva le 18. de Mars: mais à peine y fut-elle arrivée, qu'ayant eu avis que le Roi de France avoit fait investir Mons, elle fut obligée de se rendre à la Haye, en toute diligence, si bien qu'elle y fut de retour, le 21. à neuf, ou dix heures du soir, d'où elle partit le 26. pour se rendre en Flandres.

Le Roi de France, qui avoit projetté, depuis long-temps, de faire le Siége de cette Place, avant l'ouverture de la Cam-

 pagne,

pagne, avoit si bien pris ses mesures, qu'il étoit extrêmement difficile de faire échoüer son dessein. Comme dans la saison, où l'on étoit, il n'avoit rien à craindre, ni pour ses Côtes, ni même du côté d'Allemagne, il ramassa toutes ses forces, ne laissant dans la plûpart des Places, que le nombre de Troupes qui étoient nécessaires, pour se garantir de surprise. Si bien qu'il forma une Armée de prés de cent mille hommes, pour surprendre cette Ville & l'emporter, avant qu'on la pût secourir. D'ailleurs, les François ayant un grand nombre de Places fortes derriere eux; ils sçavoient qu'ils ne pouvoient être forcez dans leur Camp, que par un seul endroit qu'ils avoient fortifié, d'une maniere extraordinaire. Le R. d'Angleterre cependant avoit fait dessein de forcer les ennemis dans leurs lignes. Il ramassa avec toute la diligence qui lui fut possible, tout autant de Troupes qu'il pût: & si la Place eût tenu tout le temps qu'elle pouvoit tenir, il est indubitable, qu'il eut fait retirer l'Armée Françoise, quelque nombreuse qu'elle fût. Mais les Bourgeois poussez par les Moines & autres Ecclésiastiques, qui étoient d'intelligence avec la France, décla-

déclarerent au Gouverneur qu'ils vouloient se rendre, & sur le refus qu'il leur en fit d'abord, ils le menacérent d'ouvrir les portes à l'ennemi & d'émouvoir une fedition. Le Prince de Berghes, qui étoit le Gouverneur fut au desespoir de voir les Bourgeois dans cette disposition. Il voyoit que les ennemis ne s'étoient pas encore rendus Maîtres de tous les Dehors ; que le Corps de la Place étoit encore dans son entier ; qu'il pouvoit recevoir du secours ; & que sa Garnison, quoi qu'extrêmement fatiguée, à cause des diverses & vigoureuses attaques des François étoit disposée à se défendre jusqu'à la derniere goute de son sang. Mr. Fagel Brigadier & Colonel d'un Regiment Hollandois faisoit tous ses efforts pour encourager le Gouverneur à persister dans son dessein, & à faire échoüer la trahison. Mais les Bourgeois étant armez & en plus grand nombre que la Garnison, il falut que le Prince de Berghes capitulât, en depit qu'il en eût.

Le Roi d'Angleterre ayant apris la reddition de Mons & voyant bien que sa présence n'étoit plus nécessaire en Flandres, en partit, & arriva à la Haye, le 16. du mois d'Avril. Deux jours aprés, il donna

l'Ordre de la Jarretiere au Duc de Zel, dans son Cabinet, en presence des Chevaliers qui se trouverent à la Cour, & s'embarqua le 22. pour l'Angleterre, où il arriva heureusement le 24. Ce Prince infatigable se remit en mer, trois semaines aprés, ayant pourvû à la seureté de ce Royaume, & terminé ce qu'il y avoit à faire, & fut de retour à la Haye, le 13. de Mai. Comme son dessein étoit de se rendre incessamment en Flandres, le sejour qu'il fit en Hollande ne fut que trés-peu considerable, en effet, il arriva le 2. de Juin à l'Armée, qu'il trouva campée à trois milles, au dessus de Bruxelles. L'Armée des Alliez étoit à peu prés aussi forte, que celle de France commandée par le Duc de Luxembourg. Si bien qu'on s'étoit imaginé que la Campagne ne se passeroit point, sans quelque action, qui decideroit de la destinée de l'Europe. Le Roi de la Grand'-Bretagne qui brûloit du desir d'en venir aux mains, fit tout ce qu'il pût pour engager les François à une Bataille. Il les alla chercher. Il leur presenta le combat. Il fit mine de les attaquer. Mais le Duc de Luxembourg qui le craignoit & qui voyoit bien, qu'il n'en seroit pas d'une bataille,

taille, avec cet invincible Monarque, comme de celle de Fleurus, ne fit que fuïr, & décamper, de jour en jour. Et comme quand on a affaire à un Général experimenté, qui n'a pas dessein de se battre, il est bien difficile de l'y contraindre; le Duc se retrancha toûjours dans des Postes si avantageux, qu'il fut impossible à Sa Majesté Britannique de venir jamais à ses fins: ce qui l'obligea à se retirer à Breda, pour se disposer à repasser en Angleterre, où elle se devoit trouver à l'ouverture du Parlement.

Le Duc de Luxembourg, qui apprit le depart du Roi & qui n'avoit plus desormais tant à craindre, tâcha de se prevaloir de l'absence de ce Prince; & il le fit. Car le 19. de Septembre, l'Armée des Alliez, commandée par le Prince de Waldec, ayant décampé, le matin, de Leuse, pour se retirer à Cambron, le Duc qui en fut averti fit un détachement d'environ trente Escadrons, la plûpart de la Maison du Roi, qui marcha toute la nuit à la faveur d'un broüillard extrêmement épais & alla attaquer quinze Escadrons de l'Arrieregarde des Alliez que le Prince de Nassau Saarbrug commandoit. Quoi que la partie ne

fût pas égale & que l'Arriergarde fut surprise, elle se défendit avec tant de vigueur, que cette journée fut funeste à la Maison du Roi; car tous ceux qui perirent dans cette occasion étoient des gens qualifiez, & l'élite des Troupes Françoises. Tellement que quoi que l'avantage fût du côté des François, cet avantage leur couta si cher, que le Roi de France fut au desespoir de cette petite Victoire & en sçût trés-mauvais gré à son Général.

Ce fut ainsi que se passa la Campagne de Flandres, sans avantage, ni desavantage, d'un côté, ni d'autre, à proprement parler: aucune Place considérable n'ayant été assiegée, ni prise, & toute la saison s'étant passée à camper & à décamper, à faire quelques legeres Escarmouches & à passer & repasser la Sambre. Mais si le Roi d'Angleterre ne fit rien en Frandres, il n'en fut pas de même en Irlande, où son Armée commandée par le Général Ginkel fut si victorieuse, que ce Royaume est entierement reduit sous l'obéïssance de ce grand Prince, n'y ayant aucune Place considérable qui n'ait été prise, ou contrainte de capituler.

Comme les Vaisseaux qui devoient escorter

corter Sa Majesté étoient prêts, il y avoit long-temps; elle partit de la Haye, dés que le vent fut favorable & arriva à Londres, le 29. d'Octobre. On fit d'abord dresser une Proclamation, pour établir un jour d'actions de graces publiques, pour le retour du Roi & la reduction d'Irlande. Le Lord Maire & les Aldermans assurerent Sa Majesté, au nom de la Ville de Londres, que tout le monde y étoit disposé à fournir les sommes d'argent qui seroient nécessaires pour la continuation de la guerre. Et le Parlement s'étant assemblé le 1. du mois de Novembre, le Roi s'y étant rendu avec les Cérémonies accoutumées, fit le discours suivant aux deux Chambres.

MYLORDS ET MESSIEURS,

J'ai convoqué cette Assemblée du Parlement, aussi-tôt que les affaires qui m'avoient obligé de passer la mer, ont pû permettre mon retour en Angleterre: afin de vous donner plus de temps à penser aux moyens les plus convenables & les plus efficaces, pour la continuation de la guerre, que nous

avons

avons à soûtenir contre la France. Je veux espérer, que les heureux succés qu'il a plû à Dieu de donner à mes armes en Irlande, seront non seulement un puissant motif pour vous y encourager, mais que vous les considerez, comme un présage du bonheur futur que vos prompts secours nous procureront, avec la benédiction du Ciel. Et comme je ne doute pas, que vous ne preniez soin de satisfaire aux arrérages dûs à cette Armée qui a si bien fait son devoir, en achevant de donner le repos à l'Irlande; je vous assure aussi que de mon côté, je n'oublierai rien pour faire en sorte, que ce Royaume ne soit point à charge à l'Angleterre.

MYLORDS ET MESSIEURS,

Je ne doute pas que vous ne reconnoissiez, qu'il sera nécessaire de mettre en mer, l'année prochaine, une puissante Flote, qui soit prête d'aussi bonne heure, qu'elle le fut cette année. Je dois aussi vous dire, que la grande puissance de la France demande nécessairement, que nous entretenions une forte Armée, prête en tout temps, non seulement à nous garantir contre toutes sortes d'insul- tes,

tes, mais aussi à attaquer l'ennemi commun, par l'endroit le plus sensible. Et je ne vois pas que nous puissions le faire, avec moins de soixante & cinq mille hommes. Je finis, en vous disant, que par la promptitude de vos déliberations & par les secours que j'espere de la Séance de ce Parlement, vous avez une occasion entre vos mains, que vous ne sçauriez recouvrer, si vous la negligez, pour affermir, non seulement, à l'avenir, le repos & la prosperité de ces Royaumes, mais aussi la Paix & la sureté de toute l'Europe.

On répondit, à ce discours avec de si grandes marques de joye & de réconnoissance, qu'il ne seroit pas possible de les exprimer; mais comme le Parlement n'étoit pas complet, il s'ajourna pour le lendemain. Cependant les Membres qui se trouverent à la Chambre-Haute, resolurent qu'on presenteroit une Adresse à Sa Majesté, pour la remercier de tous les soins qu'elle avoit pris & qu'elle prenoit incessamment, pour leur conservation & pour l'assurer, en même temps, de l'attachement inviolable qu'ils auroient, toute leur vie, pour sa personne sacrée & pour ses intérêts

térêts particuliers, ce qui fut executé le même jour. Les Communes en presenterent une autre, par laquelle elles lui protesterent, que tous ceux qui composoient leur Corps étoient prêts à l'assister de leurs vies & de leurs biens, pour la gloire de Leurs Majestez, pour la conservation du Gouvernement & de l'Etat & pour la continuation de la guerre contre la France, à quoi le Roi répondit ceci.

MESSIEURS,

Tout ce qui me vient de la part de la Chambre des Communes m'est fort agréable, sur tout, quand il s'y trouve une affection telle que celle que vous me témoignez; ce qui merite bien ma reconnoissance. Je vous assure, que je tâcherai d'amener les choses à un tel point, que la France sera obligée d'en venir à une Paix honorable pour nous & pour nos Alliez. J'espére toûjours, que de vôtre côté, vous m'assisterez de ce qui sera nécessaire pour réüssir dans cette entreprise; & je vous proteste, de ma part, que je n'oublierai rien pour venir à cette heureuse fin.

Le

Le Clergé de Londres, le Lord Maire & les Aldermans presentérent, à leur tour des Adresses, où ils faisoient, à peu prés, les mêmes protestations à Sa Majesté.

On peut voir par tout le tissu de cette Histoire dont nous n'avons fait qu'une ébauche imparfaite, qu'elle est la gloire de ce Grand Monarque, & ce que l'Europe doit attendre de lui. Tout le monde demeure d'accord que jamais Princes n'ont été plus dignes de porter le nom de Héros, que ceux de la Maison de Nassau; chacun en peut juger par ce que la renommé en a publié: par ce qu'on en a lû dans toutes les Histoires & enfin par cet Abregé de leur vie que nous avons tracé. Guillaume III. a herité de toutes les grandes qualitez de ces Princes: mais on peut dire qu'il les a rehaûssées dans sa personne avec des distinctions toutes particuliéres. L'invasion de l'année 1672. & les perils, où se trouva reduite sa Patrie, furent le commencement de ce grand nom qu'il s'est aquis & qui rendra sa gloire immortelle. Cette tempête qui faisoit gemir les Provinces-Unies & qui les mit, pour ainsi dire, à deux doigts de leur ruïne totale, furent le denoûment de tous les obstacles qu'une circonstance fu-

neste

neste avoit apportez à son élevation & à son rétablissement dans les Dignitez de ses Ayeux, de glorieuse mémoire. Ce que ce Prince fit dans ces temps facheux, en un âge si peu avancé, lui attira l'estime de ses ennemis; la confiance de ceux qui s'étoient attachez à lui; & l'affection de tout un grand peuple, dont il fut le Liberateur & le Pere. Il ne fut pas plûtôt à la tête des Armées des Etats-Généraux, que l'ennemi victorieux, fut arrêté dans sa carriére & obligé de renoncer à ses Victoires & à ses Triomphes. Enfin, l'abaissement de l'Espagne, l'oppression de l'Empire, les nouveaux dangers des Provinces-Unies, l'abbattement de l'Angleterre, & l'Esclavage, où toute l'Europe couroit risque d'être reduite, par l'ambition du Roi de France, ont placé ce Prince sur le Trône de la Grand'-Bretagne, dans le temps qu'il s'y attendoit le moins, afin que delà il put tendre les mains à tous ses Alliez & agir avec eux, d'une maniére efficace, contre l'ennemi commun: car ce n'étoit que par le moyen de l'Angleterre unie avec la Hollande, qu'ils pouvoient voir briser leurs fers. Il a rempli jusques-ici l'attente des Confédérez: & malgré les oppositions de

ses

ſes ennemis, il eſt devenu des delices des peuples, ſur leſquels Dieu l'a établi Souverain, & a entierement reduit les rebelles. L'Angleterre, qui ſous les Regnes précedens n'avoit été qu'un affreux Théatre, où ſe joüoient les plus ſanglantes Tragedies, a joüi d'une Paix profonde ſous ſon Gouvernement pacifique. Elle a éprouvé dans ce Prince, une douceur, une moderation & un penchant à pardonner, dont on a vû peu d'exemples : & ſi elle a vû répandre du ſang, ce n'a été que celui de ce Héros, qu'il a voulu prodiguer, pour lui aſſûrer ſa Religion & ſes Libertez & la mettre à couvert des inſultes des ennemis du dedans & du dehors, qui l'avoient reduite aux derniéres extrémitez & dont elle avoit encore beaucoup à craindre. C'eſt donc avec beaucoup de raiſon que ce Royaume ſeconde avec tant de joye & avec tant d'ardeur un Monarque qui s'eſt expoſé à tant de dangers, pour le maintien de ſes Privi-léges & qui l'a fait d'une maniére ſi intrepide. La Grand'-Bretagne ne trouvera jamais dans l'Hiſtoire de ſes Rois, qu'un Monarque bleſſé d'un coup de Canon, la veille d'une Bataille, n'ait pas laiſſé de la donner le lendemain, & de combattre à

la

la tête de son Armée, comme si en recevant cette blessure, qui avoit allarmé toutes ses Troupes, il n'eut reçû que le signal qui l'avertissoit, qu'il devoit aller fondre sur l'ennemi, forcer un passage qu'on croyoit inaccessible & remporter une Victoire qui doit decider de la destinée de toute l'Europe : car enfin ce fut le passage de la Boine & les grandes actions qu'y fit ce Monarque, qui ont donné le branle, à tout ce qui a été fait, depuis ce temps-là, de grand & de considérable en Irlande & qui fut comme le prélude de tant de triomphes, qui vont assurer la Paix à l'Europe & humilier une Puissance que toute la Chrêtienté redoutoit. Il y a tout sujet d'esperer que cette grande affection que les Anglois témoignent pour leur Pripe ne se relantira jamais, parce que ce Prince a tout ce qu'il faut pour se faire aimer & qu'il n'abusera jamais de cette tendresse & de cette confiance, dont ils lui ont donné de si grandes marques. Si les efforts que l'Angleterre a faits, sous les Regnes précedens, eussent été aussi utilement employez, que ceux qu'ils s'engagent aujourd'hui de faire, pour remplir les vœux de leur Monarque, la Chrêtienté ne gémiroit pas sous

cette

cette fatale guerre, sous laquelle elle gémit malheureusement & qui a dépeuplé des Provinces entieres. Mais si ce Royaume a laissé croître le mal, contre son intention, il y remédie, sous le Regne glorieux de Guillaume III. & laisse entrevoir aux Alliez des esperances mille fois plus grandes, que leurs craintes ne l'avoient été.

F I N.

CATA-

CATALOGUE

Des Livres nouveaux, qui se trouvent chez PAUL MARRET.

LE grand Dictionaire Historique, par Moreri. 4. vol. fol.
Dialogues sur les affaires de l'Europe. 12.
Journal du Siége de Londonderri, par le Sr. Walker. 12.
Memoires de la vie de Jaques II. 12.
Comedies de Terence traduites, par Mad. Dacier. 12. 3. vol. fig.
Histoire de Louïs le Grand en Medailles, par le P. Claude Menestrier. fol.
------ des Princes d'Orange de la Maison de Nassau.
------ du temps, ou Relation de ce qui s'est passé de mémorable en Europe. 12. 3. vol.
Oeuvres Posthumes de Rohault. 12. 2. vol.
------ de François Rabelais. 12. 2. vol.

Po-

------ Posthumes de M. Claude. 8. 5. vol.

------ de Tacite, par Dablancourt. 8. 2. vol.

Recüeil des plus belles Lettres des meilleurs Autheurs François, par Pierre Richelet. 12.

Voyage du Monde de Descarces. 12.

------ d'Espagne. 12. en 1680.

------ d'Italie en 1688. 12. 2. vol. fig.

Vie d'Olivier Cromwel. 12.

------ du Duc de Lorraine. 12.

------ de Turenne. 12.

Fortifications de Deschales. 12.

------ de Fournier. 12.

Elemens de Geometrie, par Mrs. du P. Royal.

------ d'Euclide par Deschales.

Cours Entier de Philosophie, par Silvain Regis. 3. vol. 4.

L'Horoscope des Jesuïtes, où l'on découvre combien ils doivent durer. 12.

Journal du Voyage de la Reine d'Espagne. 12.

Mémoires de la Cour d'Espagne. 12.

Discours Politiques de Machiavel. 12.

Desordres du Jeu, avec des Reflexions. 12.

Reflexions sur les Livres de l'Ecriture Sainte,

Sainte, par M. Allix. 2. vol. 8.
Dames Galantes de Brantome. 12. 2. vol.
Amitiez, Amours & Amourettes, par Le Pays. 12.